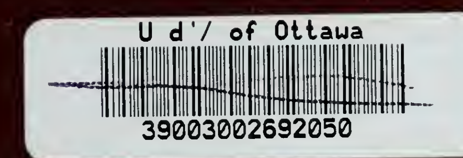

U d'/ of Ottawa
39003002692050

Oct 4-65

NOUVELLES ÉTUDES

CRITIQUES ET BIOGRAPHIQUES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1.

NOUVELLES
ÉTUDES CRITIQUES
ET
BIOGRAPHIQUES

PAR

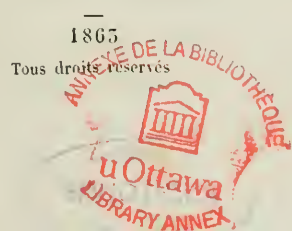
JOHN LEMOINNE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863



PRÉFACE

Écrites dans le cours de ces dix dernières années, ces *Études critiques et biographiques* pourraient être présentées comme entièrement nouvelles, car ceux qui les avaient lues les auront probablement oubliées. C'est une des raisons qui nous déterminent à les réunir en un volume, et à les offrir sous cette forme aux lecteurs nouveaux et aux lecteurs anciens.

Beaucoup des sujets traités dans ce livre présentent encore aujourd'hui un intérêt aussi vivant que celui qu'ils avaient hier, ou il y a dix ans. C'est ainsi qu'à l'occasion d'un roman célèbre, *l'Oncle Tom*, nous avons parlé de la question de l'esclavage en des termes que nous pouvons reproduire actuellement

sans y rien changer. L'heure de la crise si souvent prédite est venue; l'Amérique a été obligée de chercher dans la guerre civile, et cherchera peut-être bientôt dans la guerre servile, la solution du problème qui pesait sur sa destinée, et, quoi qu'en puissent dire des clameurs mercantiles, elle offre le grand spectacle d'un peuple qui lave héroïquement ses souillures dans son propre sang.

Une autre grande question de la politique moderne, la question d'Orient, est aussi traitée dans un écrit qui porte la date de 1853. C'était le moment de la guerre de Crimée, et les réflexions que cette guerre nous inspira, interdites par la prudence, soit à un journal, soit à un recueil périodique, durent être publiées sous la forme plus inoffensive d'une brochure. On trouvera peut-être ces réflexions justifiées par certains des événements qui se sont passés depuis lors en Europe et en Asie, et par d'autres qui s'y préparent.

Nous avions, dans un précédent volume, publié des notices biographiques sur deux hommes célèbres de l'Angleterre, Robert Peel et O'Connell. Celui-ci contient la Notice sur Wellington et des Études sur le caractère anglais. Le voyage en Espagne, bien que

d'une date récente, ne sera bientôt plus qu'un souvenir, car le peuple le plus résistant de l'Europe commence déjà lui-même à céder à l'action toute-puissante de l'industrie, et avant peu d'années portera sous le costume uniforme le deuil de son originalité.

On retrouvera également ici quelques morceaux de critique contemporaine, entre autres celle des derniers livres de M. Michelet et des *Souvenirs de madame Récamier*. On y trouvera même un roman; mais il est si petit!

Et maintenant, avec cette courte lettre d'introduction, nous laissons notre livre faire comme il le pourra son chemin dans le monde.

NOUVELLES
ÉTUDES CRITIQUES
ET
BIOGRAPHIQUES

AMÉRIQUE

DE L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS

I

LA CASE DE L'ONCLE TOM ou LA VIE DES NÈGRES EN AMÉRIQUE

PAR MADAME HENRIETTE BEECHER STOWE.

Octobre 1852.

Voici un petit livre qui contient en quelques centaines de pages tous les éléments d'une révolution. Ce livre plein de larmes et plein de feu fait en ce moment le tour du monde; c'est multiplié par centaines de mille qu'il parcourt les deux hémisphères, arrachant des pleurs à tous les yeux qui le lisent, faisant frémir toutes les oreilles qui

l'entendent et trembler toutes les mains qui le tiennent. C'est le coup le plus profond peut-être qui ait jamais été porté à cette institution impie : l'esclavage; et ce coup a été porté par la main d'une femme.

Quand elles s'en mêlent, ces femmes sont de terribles révolutionnaires; il n'y a qu'elles pour trouver le chemin des cœurs et le secret des passions. Vous avez tous entendu parler de ces êtres spécialement doués qui devinent la place des sources sous la terre avec une simple baguette de coudrier. Les femmes possèdent aussi cette sorte de divination magnétique; elles savent où sont les sources cachées, elles ont la baguette magique qui ouvre le mystérieux réservoir des larmes. C'est là ce qui fait d'elles des instruments irrésistibles de propagande. Du haut de la chaire ou du haut de la tribune, dans les livres, dans les journaux, dans tous les pays, dans toutes les langues, des voix éloquentes ont dénoncé le crime de l'esclavage; mais voici qu'au milieu de cet universel concert, une note aiguë et perçante traverse l'air comme une flèche et fait frissonner toutes les cordes sensibles de l'humanité ; c'est le cri de la femme et de la mère, le cri des entrailles qui domine les voix les plus hautes et les plus puissantes. Ce petit livre qui est là devant nous fera plus pour l'affranchissement des noirs que n'ont fait tous les discours, tous les sermons, ou tous les traités, ou toutes les croisières. Pourquoi? Simplement parce qu'il fait pleurer. Et non-seulement il parle aux cœurs, mais il parle aux yeux. Les maximes philosophiques ne touchent que le petit nombre des esprits lettrés et cultivés; mais la peinture, mais le drame agissent sur la masse, sur tout le monde. Or ce livre est une suite de tableaux vivants, de tableaux de martyrs qui se lèvent l'un après

l'autre en montrant leurs blessures, et leur sang, et leurs chaînes, et qui demandent justice au nom de l'humanité, et surtout au nom du Dieu qui a souffert et qui est mort pour eux comme pour nous. Rien ne peut égaler l'effet de cette démonstration brûlante où respire sans cesse et sans repos le souffle sacré de la Bible. Ce que n'avaient pu faire les plus grands philosophes, une chrétienne vient de le faire. Elle a élevé les esclaves au rang des créatures humaines; elle a montré qu'ils avaient une âme, comme il fallut le montrer autrefois, dit-on, pour la femme; elle les a fait parler le même langage, éprouver les mêmes sentiments que les maîtres; elle a montré qu'il y avait chez les noirs des pères, des mères, des maris, des femmes, des enfants, absolument comme chez les blancs. Je sais bien qu'on l'avait dit depuis longtemps, mais on ne l'avait pas encore montré d'une manière aussi saisissante par des images, c'est-à-dire par ce qui instruit le plus vite le peuple comme les enfants. Désormais, avec la popularité immense dont jouit l'*Oncle Tom*, il n'y aura pas, à la vue d'un marché à esclaves, il n'y aura pas une mère qui ne serre plus fortement son enfant contre son sein, pas une jeune fille qui ne rougisse de colère et de pudeur, pas un homme qui ne frémisse d'indignation et de honte.

Nous demandons pardon aux chrétiens de parler ici de Jésus-Christ et de l'Évangile; ce n'est point pour suivre la mode. Nous y sommes forcé par la nature même du livre dont nous nous occupons, et qui est une émanation directe de l'esprit chrétien. L'unique morale de ce livre, c'est celle de l'Évangile, c'est celle qui dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux... Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés... Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la

justice... Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent. »

Ces mots nouveaux, surnaturels, ces sublimes paradoxes qui autrefois donnèrent aux esclaves et aux opprimés la force de vivre, et tombèrent comme un baume consolateur sur les plaies du genre humain, ils sont encore les seuls qui aient le don de calmer et de consoler les esclaves modernes, et qui aient le secret de leur faire prendre patience. L'*Oncle Tom*, le héros du livre, traîné de maître en maître, de marché en marché, de supplice en supplice, emporte partout et toujours avec lui une petite Bible. Il sait à peine lire; mais l'enfant de son premier maître lui avait fait autrefois la lecture du livre saint, et Tom avait fait des marques aux passages qui l'avaient le plus vivement frappé. Il épèle les mots en les suivant avec son doigt, et les prononce lentement. Le voilà sur le bateau qui l'emmène vers le sud; il ne sait encore à qui il sera vendu; assis dans un coin, il ouvre sa Bible, et il lit : « Que votre cœur ne se trouble point. Il est plusieurs demeures dans la maison de mon père. Je vais aller vous y préparer une place. » Un autre jour, Tom, voulant consoler une esclave qui boit et qui s'abrutit pour oublier, lui dit : « Pauvre créature, est-ce qu'on ne t'a jamais parlé de Jésus-Christ? — Jésus-Christ! qu'est-ce que c'est que cela? — Mais, dit Tom, c'est le Seigneur. Est-ce qu'on ne t'a jamais parlé du Seigneur Jésus, qui t'a aimée et qui est mort pour toi? Ne t'a-t-on jamais dit qu'il pouvait te secourir et que tu pouvais aller au ciel, et te reposer enfin? » Voilà donc toute la philosophie de ce livre; c'est que Jésus-Christ est venu pour racheter tous les hommes, sans distinction de couleur; c'est qu'il a donné son sang pour la plus humble comme pour la plus élevée des créatures.

L'auteur d'*Uncle Tom* ne fait point de prédication démocratique; son point de départ, c'est le principe de la sainteté et de l'inviolabilité de l'âme humaine. Elle a très-bien compris qu'il fallait se maintenir sur ce terrain purement moral, et elle s'est bien gardée, en choisissant hardiment un esclave, un nègre, pour le héros de son livre, de faire de lui un des rois de la création. Le vieux Tom n'est ni un grand penseur, ni un grand orateur, ni un grand soldat; il n'a rien de ce qui fait les héros dans l'histoire ou dans les romans. Il naît, vit et meurt esclave, et toujours nègre. Il est humble d'esprit, doux de cœur, comme il faut être pour gagner le royaume des cieux. Il n'est grand qu'aux yeux de Dieu, grand par la patience, par la souffrance, par l'humilité. On prétend que le personnage de Tom ne pourrait pas exister, qu'on ne trouverait pas un pareil noir dans tout l'univers. Nous accorderons même qu'on n'y trouverait pas un pareil blanc; mais qu'est-ce que cela prouve? La question n'est pas si le personnage est réel, mais s'il est vrai. Quand vous contemplez les merveilles du marbre, ou du dessin, ou de la couleur, vous dites : « Cela n'existe pas, » et pourtant c'est vrai. L'idéal ne se touche pas avec les mains, ne se voit pas avec les yeux du corps; il n'existe pas; en est-il moins vrai?

La Case de l'oncle Tom n'est pas un roman et n'est pas un drame : on n'y trouve ni intrigue, ni action, ni unité de temps et de lieu; c'est, nous l'avons dit, une suite de tableaux. Les premières scènes se passent dans le Kentucky, un État à esclaves, mais presque le paradis terrestre de l'esclavage. Le nègre Tom a une jolie cabane avec un jardin, des fruits, des fleurs, et il y vit heureux avec sa femme et ses petits négrillons. Tom est un prédicateur dans son genre, ou plutôt un catéchiste. L'enfant de son maître lui

a appris à lire la Bible; les esclaves viennent, après le travail du jour, se réunir dans sa cabane et chanter des hymnes. Ce sont des cantiques qui parlent des rives du Jourdain, et de la terre promise, et de la Jérusalem nouvelle, et de toutes sortes de choses vagues et romantiques qui ravissent les imaginations primitives. Bien que ces chants et ces paroles mystiques suffisent pour faire pleurer, ou rire, ou danser, ou sangloter ces grands enfants.

Le maître de Tom, M. Shelby, est bon et humain; il traite bien ses noirs, et aucun ne chercherait à fuir. Sa femme est adorée de tous ses serviteurs; enfin, c'est la pastorale de l'esclavage. Mais M. Shelby a des dettes; et de même qu'en Europe il vendrait une terre ou une maison, en Amérique il vend des noirs, qui ne sont pour lui que des choses. Nous voici en présence d'un nouveau personnage, un traitant d'esclaves, et celui-là n'est point encore de la pire espèce. C'est un être vil, et chez lequel le sens moral est complétement oblitéré, mais il apporte encore certains procédés dans l'exercice de son infâme métier Il a certains égards pour sa marchandise, parce que c'est sa marchandise, et qu'il a intérêt à la maintenir en bon état. La chose se place mieux, non-seulement quand elle a bonne mine, mais aussi quand elle est de bonne humeur. Haley, le trafiquant de chair, sait qu'il ne faut pas pousser les gens jusqu'au désespoir, parce qu'ils se tuent; et alors c'est une perte sèche. Au fond, cet honnête marchand d'hommes a la meilleure opinion de lui-même et de son bon cœur; il est bien près de trouver sa marchandise ingrate à son endroit, car il la soigne aussi bien que possible. En ce moment il veut acheter à M. Shelby l'enfant d'une de ses esclaves, et il lui dit :

« Voyez-vous, on a quelquefois beaucoup d'ennui avec ces femmes. Moi, je hais les scènes, et en général je m'arrange pour les éviter. Par exemple, si vous pouviez éloigner la mère pour un jour, ou une semaine, l'envoyer quelque part? Alors nous ferions la chose tranquillement, et tout serait fini avant son retour. Votre femme pourrait lui donner quelques boucles d'oreilles, ou une robe neuve, pour arranger cela avec elle. — J'ai peur que non, dit M. Shelby.

« — Laissez donc, dit Haley, ces créatures-là ne sont pas comme des blancs, vous savez bien. Elles se consolent pourvu qu'on sache s'y prendre. Voyez-vous, on prétend que ce commerce-là endurcit les sentiments; je n'ai jamais trouvé cela. Le fait est que je ne pourrais pas faire comme j'ai vu faire à d'autres. J'en ai vu qui arrachaient un enfant des bras de sa mère, et qui le vendaient pendant qu'elle criait de toutes ses forces. Mauvais moyen; cela gâte l'article, il n'est bon à rien pour longtemps... Il vaut toujours mieux être humain, monsieur, voilà mon système.

« Ici le marchand se renversa sur sa chaise en croisant les bras, avec un air de résolution vertueuse, se regardant probablement comme un second Wilberforce. Et il reprit:

« — Je sais bien qu'il ne faut pas avoir l'air de se vanter, mais je le dis parce que c'est vrai. Je crois que je suis connu pour apporter toujours sur le marché les meilleurs lots de nègres; tous en bon état, gras et bien portants, et je perds aussi peu que qui que ce soit. Tout cela vient de mon système, et j'ose dire, monsieur, que l'humanité est la base de mon système. Voyez-vous, monsieur, on s'est moqué de moi quelquefois, et de mes préjugés; mais j'y tiens, et je m'en trouve bien...

« Voyez-vous, monsieur, je tâche, quand je le puis, de prendre quelques précautions dans les cas désagréables, comme quand je vends des enfants, par exemple. Ainsi, j'envoie les filles quelque part; loin des yeux, loin du cœur, vous savez; et quand l'affaire est faite, et qu'elles n'y peuvent plus rien, naturellement elles s'y font... Dans le Kentucky, vous gâtez vos nègres. C'est par bonne intention, mais c'est de l'humanité mal entendue. Un nègre, voyez-vous, qui doit rouler à droite et à gauche, être vendu à Pierre ou à Paul, ou à Dieu sait qui, il n'y a pas de charité à lui donner des illusions, ou à le trop bien élever, parce que cela lui paraît plus dur après... »

C'est à ce philanthrope que M. Shelby vend le petit garçon d'une de ses esclaves, d'une belle *quarteronne* qui est un peu l'enfant gâté de la maison. Elisa a tout entendu; elle se précipite dans sa chambre, enveloppe l'enfant, et l'emporte effarée comme dans les tableaux du massacre des Innocents. Elle va fuir; mais avant de partir, elle passe par la cabane de Tom. L'enfant n'est pas la seule victime des dettes de M. Shelby; Tom aussi, le fidèle Tom, a été vendu; comme il était laborieux, patient, honnête, il était naturellement de meilleur placement. Tom refuse de fuir; il se résigne à son sort; mais quand il jette les yeux sur le lit de ses enfants, sa douleur éclate :

« Alors il cacha sa figure dans ses larges mains. Des sanglots durs, profonds, retentissants, secouèrent sa chaise, et de grosses larmes tombèrent par terre à travers ses doigts. Des larmes, monsieur, comme vous en avez répandu sur la bière où était étendu votre premier-né; des larmes, madame, comme vous en avez versé quand vous entendiez les cris de votre petit enfant mourant.. »

Nous passons par-dessus les incidents de la fuite de la quarteronne. Elle arrive jusqu'à l'Ohio, pourchassée comme une bête fauve par son nouveau maître. Se voyant près d'être atteinte, elle serre frénétiquement son enfant dans ses bras, et bondit sur les glaçons que charrie la rivière. Elle passe et elle nous mène dans l'État d'Ohio.

On sait que les États-Unis ont une législation qui donne aux maîtres le droit de réclamer l'extradition des esclaves fugitifs; qui, de plus, interdit, sous de fortes peines, aux habitants des États libres de donner secours ou asile aux esclaves qui parviennent à se réfugier chez eux. Nous voici dans l'Ohio, chez un sénateur qui revient du Congrès, après avoir appuyé de son éloquence et de son vote cette loi humaine et chrétienne. Il a parlé et voté à son banc de sénateur avec toute la tranquillité d'un théoricien et avec la conscience d'un défenseur de l'ordre qui professe le plus grand respect pour la propriété; mais il se trouve un peu embarrassé en présence de sa femme, une petite femme qui a le malheur d'avoir un bon cœur, un esprit droit, et de lire sa Bible :

« J'ai bien entendu parler, dit-elle, d'une loi semblable, mais je n'ai jamais cru qu'une législature chrétienne oserait la voter.

« — Mais, Marie, savez-vous bien que vous devenez une femme politique?

« — Allons donc! je ne donnerais pas une chiquenaude de toute votre politique; mais je maintiens que ceci est décidément inhumain et antichrétien...

« — Voyons, Marie, écoutez un peu. Vos sentiments sont excellents, et je ne vous en aime que mieux pour

cela; mais voyez-vous, ma chère, il ne faut pas permettre à nos sentiments d'égarer notre jugement. Réfléchissez bien que ce n'est pas là une affaire de sentiment personnel : il s'agit de graves intérêts publics.

« — Tenez, John, je ne connais rien à la politique, mais je puis lire ma Bible; et j'y vois que je dois nourrir celui qui a faim, vêtir celui qui est nu et consoler celui qui est affligé; et je compte bien suivre la Bible...

« — Marie, ma chère, laissez-moi vous raisonner un peu.

« — Je déteste raisonner, John ; surtout sur de pareils sujets. Vous autres hommes politiques, vous avez des façons de tourner et tourner autour d'une chose claire et simple; mais vous ne croyez pas vous-mêmes à ce que vous faites, quand il s'agit de l'appliquer. Je vous connais bien, John. Vous ne croyez pas plus que moi que c'est juste, et vous ne le feriez pas plus que moi. »

Et, en effet, voici la fugitive qui arrive chez le sénateur. Elle raconte comment elle a miraculeusement traversé la rivière sur les glaçons ; et elle jette cette exclamation superbe : « Le Seigneur m'a secourue. Ah ! on ne sait pas jusqu'à quel point Dieu peut vous secourir, avant de l'avoir essayé! » Toute la maison pleure; le pauvre législateur va se mettre à la fenêtre, tousse, se mouche, essuie énergiquement ses verres de lunette; puis il met ses grandes bottes, et il fait atteler pour conduire lui-même les fugitifs en lieu sûr. Et ici nous rencontrons une de ces petites scènes religieuses et tendres qui abondent dans ce livre, et qui en expliquent l'immense succès de sentiment :

« Marie, dit le sénateur, je ne sais pas ce qui vous en

semble, mais il y a là le tiroir qui est plein des affaires de... de... du pauvre petit Henri. »

Et en disant cela, il tourna vite sur ses talons et ferma la porte après lui.

« Sa femme ouvrit la petite chambre à coucher qui était près de la sienne, et elle posa la lumière sur la table: Elle prit dans un coin une petite clef, la mit pensivement à un tiroir et fit une soudaine pause pendant que ses deux petits garçons qui l'avaient suivie l'interrogeaient silencieusement des yeux. Oh ! mère qui lisez ceci, n'avez-vous jamais eu dans votre maison un tiroir, une petite chambre que vous ne pouviez ouvrir sans qu'il vous semblât rouvrir une petite tombe? Ah ! si vous pouvez dire que non, vous êtes bien heureuse !

« Elle ouvrit lentement le tiroir. Il y avait là des petites hardes de toutes les façons, des piles de petits tabliers, des rangées de petits bas, et une paire de petits souliers, usés par le bout, enveloppée dans du papier; il y avait un petit cheval de bois, une toupie, une balle; souvenirs recueillis avec bien des larmes et bien des crève-cœur. Elle s'assit auprès du tiroir et se mit à pleurer; puis elle se leva tout à coup, fit à la hâte un choix des choses les plus nécessaires, et en fit un paquet.

« — Maman, dit l'un des enfants, est-ce que vous allez donner *cela?*

« — Mes chers enfants, dit-elle, si notre pauvre petit Henri nous voyait du haut du ciel, il serait content de ce que nous faisons. Je n'aurais pas eu le cœur de donner cela à quelqu'un d'heureux ; je le donne à une mère plus triste et plus misérable encore que moi, et j'espère que Dieu nous bénira. »

Pendant que la quarteronne s'enfuit, son mari est aussi,

de son côté, sur la route du Canada. Nous disons son mari faute d'un autre mot, car, pour les esclaves, il n'y a pas de mariages; il y a un assortiment qui peut être dissous et renouvelé selon le changement de résidence ou le bon plaisir du maître. La quarteronne avait épousé de cette manière un jeune mulâtre, esclave sur une propriété voisine, et que les mauvais traitements de son maître ont forcé à la fuite. George Harris représente l'esclave intelligent et révolté; et ce doit être un personnage flatté, car l'esclavage en lui-même suffit pour tuer dans leur germe les qualités nobles et supérieures. Mais tel qu'il est, nous le mentionnons en passant, parce qu'il exprime le côté politique, le côté démocratique de la question. C'est lui qui dit à un de ses anciens maîtres :

« Vous me parlez des lois de mon pays; est-ce que j'ai un pays? Vous en avez un, vous. Mais pour nous, nés de mères esclaves, est-ce qu'il y a une patrie? Qu'est-ce que vos lois pour nous? nous ne les faisons pas, nous n'y consentons pas; elles ne sont faites que contre nous, pour nous écraser. Est-ce que je n'ai pas entendu tous vos discours le 4 juillet? Est-ce que vous ne dites pas, une fois par an, que les gouvernements ne tiennent leurs droits que du consentement des gouvernés. Et vous croyez que cela ne nous donne pas à penser?... Regardez-moi; est-ce que je ne suis pas un homme comme vous? Eh bien! écoutez ce que je vais vous raconter : J'ai eu un père, un de vos *gentlemen* du Kentucky, qui ne fit pas assez de cas de moi pour m'empêcher d'être vendu avec ses chevaux et ses chiens quand il mourut. Je vis ma mère mise en vente avec ses sept enfants. Ils furent vendus devant elle, l'un après l'autre, et à des maîtres différents; et j'étais le plus jeune. Elle se mit à genoux devant le maître qui m'a-

vait acheté, et le supplia de l'acheter avec moi, afin qu'il lui restât au moins un enfant; il la repoussa d'un coup de sa lourde botte. Je l'ai vu. Et la dernière chose que j'entendis, ce furent les cris et les pleurs de ma mère quand on m'attacha au cou d'un cheval pour m'emporter. Eh bien donc! mon maître fit un marché, et acheta ma sœur aînée. C'était une bonne et pieuse fille. Elle était de l'église des baptistes, et aussi belle que l'avait été ma pauvre mère. Elle avait été bien élevée et avait de bonnes façons. D'abord je fus content qu'elle eût été achetée, car je n'avais personne avec moi; mais j'eus bientôt lieu de le regretter. J'étais contre la porte, et je l'entendais fouetter; c'était comme si chaque coup avait porté sur mon cœur à nu; et je ne pouvais rien faire pour la secourir. Et elle était fouettée, pourquoi? Pour avoir voulu mener une vie chrétienne telle que vos lois ne la permettent pas à une fille esclave; et je l'ai vue à la fin enchaînée dans la bande d'un trafiquant d'esclaves, et envoyée au marché de la Nouvelle-Orléans, envoyée là pour ce seul crime. Et depuis ce temps-là, je n'ai plus entendu parler d'elle. Eh bien! d'année en année je grandis; sans père, ni mère, ni sœur, sans une âme qui s'occupât de moi plus que d'un chien; toujours battu, fouetté, affamé. J'ai eu tellement faim quelquefois que j'étais heureux de ramasser les os qu'on jetait aux chiens. Et pourtant quand j'étais petit, et que je passais de longues nuits sans dormir, ce n'était pas à cause de la faim, ce n'était pas à cause du fouet que je pleurais. Non : c'était après ma mère et après mes sœurs; c'était parce que je n'avais pas une âme au monde pour m'aimer. Je n'ai jamais su ce que c'était que le repos ni le bien-être, jusqu'au moment où je suis venu chez vous. Vous m'avez bien traité; et Dieu sait si je vous

en suis reconnaissant. C'est alors que je trouvai ma femme. Vous l'avez vue, vous savez comme elle est belle..... Mais vient un nouveau maître, et cet homme se met entre moi et ma femme, et me signifie que j'aie à la quitter et à prendre une autre femme. Et tout cela, vos lois lui donnent le droit de le faire, en dépit de Dieu et des hommes. Entendez bien ceci! Il n'y a *pas une* de ces choses qui ont brisé le cœur de ma mère, et de ma sœur, et le mien, et celui de ma femme, pas une que vos lois n'autorisent et ne donnent à tout homme le pouvoir de faire, sans que personne puisse lui dire non. Est-ce cela que vous appelez les lois de *mon* pays? Je n'ai pas de pays, pas plus que de père... Je me battrai pour ma liberté jusqu'à mon dernier souffle. Vous dites que vos pères l'ont fait; s'ils étaient dans leur droit, je suis dans le mien. »

Dans cette éloquente sortie, il y a un mot d'une vérité inexorable : « La loi permet tout cela! » Ce mot est la condamnation de l'esclavage.

Oui, la loi permet des barbaries, autorise des horreurs qui font rougir la nature humaine, et si les hommes ne vont pas toujours jusqu'au bout de la loi, c'est parce qu'ils le veulent bien ; c'est parce que leur intérêt mieux entendu les en empêche, ou parce qu'ils ont encore des entrailles, parce qu'ils ont, sinon du cœur, au moins des nerfs. Mais ils le pourraient. Ils peuvent martyriser, tuer légalement. Il ne faut pas dire que les mœurs corrigent les lois; non, ce sont les lois qui corrompent et dénaturent les mœurs. Dans l'esclavage, c'est l'institution elle-même qui est la fontaine, l'origine du mal; c'est elle-même qui contient le poison qui se communique à l'homme.

Le pouvoir absolu de l'homme sur l'homme est aussi fatal à celui qui l'exerce qu'à celui qui le subit. La somme limitée de raison, de gouvernement de soi-même, qui a été donnée à la créature humaine ne lui permet pas de posséder impunément des attributs et des facultés qui n'appartiennent qu'à Dieu. Ouvrez l'histoire, vous y verrez que la possession d'un pouvoir sans limites rend fou. Tibère, Néron, Caligula sont devenus ce que nous dit l'histoire, parce qu'ils étaient tout-puissants ; et alors ils ont cessé d'être des hommes, mais au lieu de devenir des dieux, ils sont devenus des monstres, des monstres dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire quelque chose en dehors de la nature. Néron était bon, doux et clément dans sa jeunesse; il est devenu une bête féroce sur le trône, parce que son trône était trop haut pour un homme; c'est l'élévation qui lui a donné le vertige. Les orgies d'imagination par lesquelles il épouvantait l'univers n'étaient que l'égarement, en quelque sorte le déraillement de la raison et de la volonté sans contrôle ; il était autre chose que cruel, il était fou; c'était purement et simplement un aliéné.

Eh bien, c'est en vertu de cette loi supérieure que l'institution de l'esclavage est non-seulement un crime en elle-même, mais pour ainsi dire la mère du crime. On ne peut point dire de tout le cortége d'horreurs qui accompagne l'esclavage, *prolem sine matre creatam*. Il y a quelque chose de plus outrageant pour l'humanité que les barbaries dont nous voyons le tableau, c'est qu'il y ait une loi qui les consacre. L'homme voudrait être innocent, que la loi le rendrait coupable; elle le fait cruel par cela seul qu'elle lui donne le pouvoir de l'être. Il faudrait des saints pour ne pas succomber, et on ne dit pas que les propriétaires d'esclaves soient des saints.

Dans ce livre religieux et vengeur dont nous nous occupons ici, il y a des récits qui font frémir. Mais remarquez bien que pour démontrer le caractère radicalement vicieux et nécessairement criminel de l'institution de l'esclavage, il n'est pas même nécessaire de dérouler le tableau des cruautés qu'elle comporte. La démonstration est aussi complète dans le cas d'un maître humain et généreux que dans celui d'un trafiquant de chair. Voici, par exemple, le maître de Tom qui traite bien ses esclaves, et qui ne demanderait pas mieux que les garder. Mais il a des échéances, et il ne peut payer ses dettes qu'en vendant ses noirs. Après tout, il pourrait, aux yeux du monde, sinon aux yeux de Dieu, se justifier par des raisons plausibles. Que voulez-vous? Lui aussi il a de la famille; il ne peut pas se laisser exproprier et laisser mettre sa femme et ses enfants sur la paille. Il ne peut être bon père et bon époux qu'en vendant des hommes, qu'en trafiquant du corps et de l'âme de ce pauvre nègre qui l'a toujours honnêtement et fidèlement servi. Eh bien! voilà ce qui condamne irrémédiablement l'institution de l'esclavage. Que cet homme fasse cela, ce n'est pas un crime pour lui; mais qu'il *puisse* le faire, qu'il en ait le droit, voilà le crime de la loi, de tous ceux qui l'ont faite et de tous ceux qui la maintiennent; un crime qui crie justice jusqu'à ce qu'il crie vengeance.

Ce livre est profondément imprégné et comme saturé de l'esprit de la Bible; et c'est ce qui en explique le prodigieux succès en Amérique et en Angleterre. Au point de vue de l'art et de la composition, c'est une œuvre très-défectueuse et accusant beaucoup d'inexpérience; mais c'est en même temps quelque chose d'essentiellement émouvant et pathétique qui va droit au but, c'est-

à-dire au cœur; un coup de marteau qui frappe juste sur la tête du clou. On y trouvera de la déclamation si l'on veut, mais il ne faut pas oublier que c'est, dans le sens noble du mot, un pamphlet; un pamphlet comme en a fait Juvénal. Il ne faut pas y chercher ce qu'on appelle l'art pour l'art. Le livre a un but : c'est d'inspirer l'horreur de l'esclavage. Et ce but est atteint; et dans les deux mondes ce petit poëme est devenu une *Marseillaise* au bruit de laquelle crouleront des institutions maudites de Dieu et des hommes.

Nous avons besoin d'expliquer un peu le genre de succès d'*Uncle Tom*, parce qu'il ne saurait être aussi grand en France qu'il l'est aux États-Unis et en Angleterre. Nous avons dit que ce livre respirait la Bible par tous ses pores, et par là il a un caractère particulièrement anglais et américain. Tout le monde sait qu'en France, en Italie, et en général dans les pays catholiques, on ne fait pas abus de la Bible. Chez les peuples protestants, au contraire, et surtout chez les Anglo-Saxons, la Bible est le livre élémentaire, le livre familier et domestique par excellence, celui qu'aux jours commémoratifs la mère donne à son enfant et le mari à sa femme, le lait nourricier de l'enfance, la sève généreuse de l'âge mûr, le vin fortifiant de la vieillesse. Le caractère scriptural est donc par lui-même un élément de popularité dans ces pays.

De plus, la question de l'esclavage a perdu presque tout intérêt pour la France, tandis qu'elle était hier encore en Angleterre et qu'elle est aujourd'hui en Amérique, dans toute la force du terme, une question brûlante. C'est elle qui contient le germe des plus grandes convulsions auxquelles soit réservé le nouveau monde. Il ne faut

donc point s'étonner que la publication d'*Uncle Tom* ait été, aux États-Unis, un véritable événement politique.

Nous avons laissé Tom descendant le Mississipi avec son nouveau maître. Haley, le trafiquant d'hommes, emmène un troupeau noir qu'il compte vendre dans le Sud. Selon son système, il tâche de maintenir ses articles en bon état et en bonne humeur, et il leur dit :

« — Allons, mes garçons, un peu d'entrain! Conduisez-vous bien avec moi, et je me conduirai bien avec vous. »

« Les noirs répondaient l'invariable « Oui, maître, » qui, depuis des siècles, est le mot de passe de la pauvre Afrique; mais, à dire vrai, ils n'avaient pas l'air excessivement gais. Ils avaient divers petits préjugés à propos de femmes, de mères, de sœurs, d'enfants qu'ils avaient vus pour la dernière fois, et la gaieté ne venait pas. »

Le bateau descend fièrement la rivière, le drapeau de la grande république l'ombrage de ses plis étoilés, les passagers sont pleins de gaieté, les femmes en toilette brillante, les hommes fumant leur cigare, les enfants jouant et dansant. Mais au-dessous, dans l'entrepont, il y a une autre nation, entassée pêle-mêle entre deux planches, qui souffre, qui pleure et qui maudit. La société établie, celle qui a pour devise « la religion, la famille et la propriété, » aspirant librement le grand air, descend tranquillement et gaiement le fleuve de la vie, et elle ne voit pas cette autre société souterraine qui fermente sous ses pieds; elle n'entend pas ce monde de

spectres noirs qui s'agite dans les ténèbres ; elle ne sent pas la fumée qui passe déjà à travers les fentes.

Chemin faisant, le marchand de chair continue son commerce. Il vend le petit enfant d'une négresse qui est dans sa cargaison, et, fidèle à ses habitudes d'humanité, il a soin de le faire disparaître à une station du bateau, pendant que la mère a le dos tourné :

« — Lucy, dit-il à la mère, votre enfant n'est plus là. J'aime mieux vous le dire tout de suite. J'ai eu la chance de le vendre à une famille très-bien, qui l'élèvera bien mieux que vous.

« Le marchand était arrivé à ce degré de perfection politique et chrétienne que certains prédicateurs et orateurs recommandent, où on arrive à triompher complétement de toute faiblesse et de tout préjugé. Son cœur était précisément à ce point où le vôtre ou le mien pourraient arriver avec la culture nécessaire. Le regard égaré d'angoisse et de désespoir que la mère jeta sur lui aurait pu troubler quelqu'un de moins habitué, mais il le connaissait déjà. Il avait déjà vu ce regard-là plus de cent fois.....

« Il se promena de long en large, s'arrêtant de temps en temps pour la regarder : « — Elle le prend un peu vivement, se disait-il ; mais elle est tranquille. Oh ! cela lui passera..... » La nuit vint, calme, immobile, éclatante, faisant briller ses solennels et innombrables yeux d'anges, scintillants, mais silencieux. Ce ciel, si haut et si loin, n'avait pas une parole de pitié... Quelque chose de noir glissa rapidement le long du bord, et on entendit un bruit dans l'eau. Le pauvre cœur saignant avait trouvé le repos, enfin ! Et la rivière descendait aussi calme et aussi

brillante que si elle ne se fût pas refermée par-dessus.

« Patience! patience! vous dont les cœurs s'indignent! Pas un sanglot, pas un déchirement, pas une larme de l'opprimé ne seront oubliés par l'Homme des Douleurs, par le Seigneur de la Gloire. Dans sa patiente et généreuse poitrine il porte l'angoisse d'un monde. Souffrez, comme lui, en esprit de charité et de patience, car, aussi sûr qu'il est Dieu, le jour de ceux qu'il a rachetés viendra. »

En passant des États du Nord dans les États du Sud, nous faisons connaissance avec de nouvelles figures et tout un nouveau monde. Tom a la bonne fortune de tomber aux mains d'un riche Louisianais qui l'emmène à la Nouvelle-Orléans. Sainte-Claire, l'aimable, généreux et paresseux créole, représente les qualités et les faiblesses de sa race. C'est une noble nature gâtée par l'éducation. ou plutôt par les institutions qui l'entourent. Il voit et sent le mal, il en souffre cruellement quelquefois, mais il n'a pas la force de le combattre. Il a de fréquentes discussions avec une cousine méthodiste qu'il a ramenée du Nord et qui le prêche comme un ministre, et nous voulons en citer ici quelques passages :

« — Dans un pareil état de choses, dit Sainte-Claire, que voulez-vous que fasse un homme de sentiments honorables et humains, sinon fermer les yeux tant qu'il pourra et endurcir son cœur? Je ne puis pas acheter tous les malheureux que je rencontre. Je ne puis pas me faire chevalier errant et redresseur de tous les torts que je vois. Tout ce que je puis faire est de tâcher de m'en garer.

« Voyez-vous, ma chère, la vérité est que sur cette question abstraite de l'esclavage nous pensons tous la même chose. Les planteurs dont c'est la fortune, le clergé qui veut plaire aux planteurs, les hommes politiques qui ont besoin des autres pour parvenir, pourront philosopher là-dessus de la manière la plus spécieuse; ils enrôleront, s'il le faut, la nature et la Bible à leur service, mais, après tout, ils n'en croient pas eux-mêmes le premier mot. C'est une œuvre de l'enfer, voilà le fait...

« Je vous le jure, dit-il en s'arrêtant subitement devant sa cousine, il y a eu des moments où j'ai pensé que si la terre pouvait crouler et engloutir cette masse de misère et d'iniquité, je disparaîtrais volontiers avec elle. Quand je voyageais de côté et d'autre, et quand je pensais que chaque misérable, brutal, dégoûtant individu que je rencontrais avait de par nos lois le droit et le pouvoir de disposer d'autant d'hommes, de femmes et d'enfants qu'il en pouvait acheter avec de l'argent volé, quand je voyais de pareilles créatures devenir devant moi propriétaires absolus d'enfants, de femmes et de jeunes filles sans défense, oui, je me sentais prêt à maudire mon pays et à maudire le genre humain...

« Il y a eu un temps, reprit-il, où j'avais des idées de faire quelque chose en ce monde, où je rêvais de devenir un émancipateur. Tous les jeunes gens, je crois, ont eu ce petit accès de fièvre... Mais je ne sais comment, au lieu de devenir un régénérateur, je devins un morceau de bois mort, et j'ai flotté de droite et de gauche depuis ce temps-là...

« Il y en a beaucoup comme moi. Il y en a qui pensent comme moi dans le fond du cœur sur l'esclavage. C'est un poids sous lequel la terre gémit, et c'est un mal aussi

grand pour le maître que pour l'esclave. Il n'y a pas besoin de lunettes pour voir que la présence d'une nation d'êtres vicieux et dégradés au milieu de nous est une plaie aussi fatale pour nous que pour eux. Ils sont dans nos maisons, ils sont les compagnons perpétuels de nos enfants, et ils les forment bien plus vite que nous, car c'est une race à laquelle les enfants s'attacheront et s'assimileront toujours. Aussi bien pourrions-nous les laisser ravager par la petite vérole et croire que nos enfants ne la prendraient pas, que les laisser croupir dans l'ignorance et le vice, et croire que nos enfants ne s'en ressentiront pas. Mais nos lois défendent tout système d'éducation générale des esclaves; et elles font bien, car commencez une fois et apprenez à lire à une seule génération, et tout l'édifice sautera aux quatre points cardinaux. Si on ne leur donne pas la liberté, ils la prendront.

« — Et quelle sera, dit la cousine, la fin de tout ceci?

« — Oh! je n'en sais rien, dit-il. Il y a une chose sûre, c'est qu'il y a un grand remuement des masses dans le monde entier. Il y a un *dies iræ* qui vient, et qui viendra tôt ou tard. C'est la même chose en Europe, en Angleterre, et ici aussi. Ma mère me disait souvent dans mon enfance qu'il viendrait un millenium, qui serait le règne du Christ, dans lequel tous les hommes seraient libres et heureux. Elle m'apprenait à répéter: « Que votre règne arrive. » J'ai pensé quelquefois que tous ces soupirs, tous ces gémissements et ces frémissements, étaient les avant-coureurs de ce qu'elle m'avait prédit... »

Nous voudrions citer encore un fragment d'une conversation de Sainte-Claire avec son frère, un aristocrate

comme il y en avait en France avant 89, brave, orgueilleux, et décidé à la résistance finale :

« — Il faut, dit Alfred, que nous mettions une fin à tout ce bavardage à propos d'éducation. La basse classe *ne doit pas* avoir d'éducation.

« — Il n'est plus temps, dit Augustin. Elle en aura une ; seulement c'est à nous de voir laquelle. Notre système leur donne l'éducation de la barbarie et de la brutalité. Nous brisons en eux tous les liens de l'humanité, et nous faisons d'eux des bêtes brutes. Si jamais ils ont le dessus, voilà ce qu'ils seront.

« — Ils ne l'auront jamais, dit Alfred.

« — C'est bien, marchons, dit Sainte-Claire. Forçons la vapeur, fermons la soupape, asseyons-nous dessus, et nous verrons où nous irons.

« — Eh bien ! dit Alfred, nous verrons. Je n'ai pas peur de m'asseoir sur la soupape tant que les chaudières seront fortes et que la machine ira bien.

« — Oui, les nobles du temps de Louis XVI en disaient autant ; et aujourd'hui Pie IX et l'empereur d'Autriche en disent autant ; et un beau matin vous pourrez vous rencontrer tous en l'air, quand les chaudières auront éclaté... Le temps des révoltés viendra, et ils seront les maîtres que vous les aurez faits. La noblesse française avait voulu avoir un peuple de sans-culottes, et elle a eu des maîtres sans-culottes à son cœur joie. Le peuple d'Haïti...

« — Oh ! ne me parle pas de cet abominable et méprisable Haïti, dit Alfred. Les Haïtiens n'étaient pas des Anglo-Saxons, sans quoi ç'aurait été une autre histoire. La race anglo-saxonne est la race dominante du monde, et le sera dans l'avenir.

« — Eh bien, soit. Mais il y a une assez forte infusion de sang anglo-saxon dans nos esclaves aujourd'hui. Il y en a un bon nombre d'entre eux qui ont juste assez du sang africain pour donner de la chaleur tropicale à notre puissance calculatrice. Si jamais vient l'heure de Saint-Domingue, c'est le sang anglo-saxon qui prévaudra. Les fils de pères blancs, avec tous nos hautains sentiments brûlant leurs veines, ne se laisseront pas éternellement vendre et revendre. Ils se soulèveront, et ils soulèveront avec eux la race de leurs mères... »

Ce que nous venons de citer explique suffisamment le caractère du créole de la Louisiane. Sainte-Claire vit comme un joueur au milieu du tourbillon, laissant aller le courant qu'il ne peut plus arrêter, et fermant les yeux pour ne pas voir le mal dont il est l'instrument involontaire. Mais on n'est pas impunément l'instrument même involontaire du mal : on en devient nécessairement ou le complice ou la victime. A côté de Sainte-Claire, il y a sa fille, une petite fille qui a le doux nom d'Ève, et qui est la création angélique de ce roman. Ève aussi, comme son père, plie et succombe sous le poids des iniquités qui sont l'héritage de sa race et la loi de son pays. Ève a l'âme trop choisie, trop fine, trop idéale pour supporter longtemps l'air vicié qui souffle autour d'elle; elle en meurt. En face de cet enfant blanc, et dont l'âme est blanche comme la peau, il y a, comme contraste, une petite négresse qui est l'idéal de la dégradation noire. Topsy, comme on l'appelle, est aussi un des caractères les mieux trouvés et les mieux peints. Tous les bas-fonds des civilisations ont une cruelle et sanglante ressemblance de famille. En présence de cet enfant perdu et de cette na-

ture dépravée par l'ignorance, par la servitude, par le vice, par la souffrance et les mauvais traitements, notre souvenir se reporte forcément sur les affreux mystères de notre propre monde. Ce petit monstre, l'affront et le remords vivant de l'état social qui l'a créé, c'est l'enfant de la hotte et de la boue qu'on décore du nom de gamin de Paris : c'est le voleur précoce, le malfaiteur prématuré qui fermente et qui grouille dans les caves de Liverpool et de Manchester.

Sainte-Claire prend Topsy pour mettre à l'épreuve l'esprit philanthropique et propagandiste de sa cousine du Nord. La cousine Ophélie lui dit :

« — Voyons, Augustin, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de cela? La maison est déjà si pleine de ces petites pestes, qu'on ne peut pas faire un pas sans marcher dessus... Au nom du ciel, pourquoi apportez-vous encore celle-là ?

« — Mais, dit-il, c'est pour que vous fassiez son éducation. Vous prêchez toujours à propos d'éducation. Je croyais vous faire un vrai cadeau en vous donnant un si beau sujet.

« — Je n'en veux pas, à coup sûr ; j'ai déjà bien assez à faire avec ce que j'ai.

« — Ah ! vous voilà bien, dit-il, vous autres chrétiens. Vous monterez une association, et vous enverrez quelque pauvre missionnaire passer sa vie au milieu des païens. Mais montrez-moi un d'entre vous qui prenne une de ces créatures dans sa maison et qui en entreprenne lui-même la conversion. Oh ! que non ! quand il faut en venir là, vous les trouvez trop sales et désagréables, et cela donne trop de peine, et ainsi de suite.

« — Eh bien, dit-elle, il y a peut-être un peu de vrai là-dedans. »

Et en effet, il y a beaucoup de vrai là-dedans. Le grand mérite du livre dont nous nous occupons ici, c'est l'impartialité avec laquelle les préjugés des philosophes abolitionnistes y sont châtiés aussi sévèrement que ceux des propriétaires d'esclaves. La puritaine du Nord, la prêcheuse de la Nouvelle-Angleterre, est un type admirablement caractérisé de cette classe philanthropique qui fait la propagande de l'abolition par principe et par devoir beaucoup plus que par charité et par sympathie. Nous voulons transcrire ici son portrait, car il est frappant et même cruel de réalité :

« Miss Ophélia était grande, de formes carrées et anguleuses. Ses traits étaient maigres et un peu pointus; ses lèvres pincées, comme celles d'une personne habituée à prendre une résolution sur toutes choses. Ses yeux noirs et perçants avaient un mouvement inquisiteur et se promenaient sur tous les objets, comme s'ils eussent cherché quelque chose à garder et à soigner. Tous ses mouvements étaient roides, décidés et énergiques; elle parlait peu, mais tous ses mots allaient au but. Dans ses manières, elle était la vraie personnification de l'ordre, de la méthode et de l'exactitude. En fait de ponctualité, elle était exacte comme une pendule, inexorable comme une machine à vapeur... Quant à sa culture intellectuelle, elle avait un esprit clair, robuste, actif; elle était très-versée dans l'histoire et dans les classiques de sa langue; elle savait penser fortement dans un cercle étroit. Ses doctrines théologiques étaient rangées et étiquetées

comme ses affaires dans sa malle; il y en avait tant, et jamais plus... Et au-dessus, et au-dessous, et au milieu de tout cela, et avant tout au monde, il y avait le premier moteur de tout son être, il y avait le sentiment de la conscience. Nulle part le sentiment de la conscience n'est si dominant et si absorbant que chez les femmes de la Nouvelle-Angleterre. C'est le bloc de granit qui est à la fois la base et le couronnement, et qui perce au-dessus des plus hautes montagnes... Elle était l'esclave absolue, l'esclave pieds et poings liés du mot « devoir. » Une fois sûre d'être, comme elle disait, dans le droit chemin, ni le feu ni l'eau ne l'en aurait détournée; elle serait allée tout droit au fond d'un puits ou à la bouche d'un canon pour arriver à son but... »

Nous avons voulu reproduire cette petite esquisse, parce qu'elle peint toute une race. On disait proverbialement du duc de Wellington qu'il ne connaissait que le devoir, et il était le type fidèle du véritable Anglais. Eh bien! on retrouve aussi dans le nouveau monde le merveilleux témoignage de la persistance avec laquelle cette race porte et laisse partout son indélébile empreinte. Dans les États du Nord, dans ceux qui formaient primitivement la Nouvelle-Angleterre, la descendance anglo-saxonne a gardé son caractère originel, et on vient de voir le portrait d'une fille de la Nouvelle-Angleterre qui ressemble d'une manière frappante au duc de Wellington.

Assurément ce caractère national comporte de grandes qualités, de grandes vertus si l'on veut, mais il lui manque quelque chose, quelque chose d'indéfinissable, de moins régulier, de moins vertueux, mais enfin de meilleur.

Ainsi, voilà cette digne et pieuse personne, la cousine Ophélia, qui se fera missionnaire tant qu'on voudra pour prêcher l'émancipation des nègres, mais elle n'en a pas moins une horreur instinctive et incorrigible de la peau noire; c'est à peine si elle ose y toucher avec des pincettes, et elle ne dissimule pas son invincible dégoût quand elle voit la petite fille de la maison jouer familièrement avec ses esclaves et embrasser une négresse.

Après la mort de Sainte-Claire, tous ses noirs sont envoyés au marché pour y être vendus; car voici encore un des pires côtés de l'esclavage, c'est que, par la mort du maître, le sort des esclaves peut être à chaque instant changé de fond en comble. Le marché, le *Slave-Warehouse*, est exposé à nos yeux dans toute son horreur. Ce n'est pas une caverne, c'est une maison bien tenue; sous un hangar extérieur se tiennent rangés en ordre des hommes et des femmes à vendre qui servent d'enseigne à l'établissement. Et alors, dit l'auteur :

« Alors vous serez poliment invité à entrer, à regarder et à examiner, et vous trouverez une nombreuse collection de maris, de femmes, de frères, de sœurs, de mères et de jeunes enfants, tous « à vendre séparément ou par « lots, à la convenance de l'acheteur; » et cette âme immortelle, jadis achetée au prix du sang et du martyre par le fils de Dieu, alors que la terre trembla, que les pierres se fendirent, et que s'ouvrirent les sépulcres, cette âme sera vendue, louée, mise en gage, ou échangée contre des épiceries, selon la hausse ou la baisse des fonds ou le caprice de l'acheteur. »

Ecoutez encore cet épisode, car il paraît qu'il est vrai et que c'est de l'histoire commune :

« Dans un coin, et à part du reste, il y a deux femmes qui inspirent un intérêt particulier. L'une est une mulâtresse qui a l'air décent et respectable... L'autre est une jeune fille de quinze ans, sa fille. C'est une quarteronne, comme on peut le voir à son teint beaucoup plus blanc, quoiqu'on puisse bien discerner sa ressemblance avec sa mère. Ce sont les mêmes yeux doux et noirs, avec de plus longs cils, et ses cheveux bouclés sont du brun le plus riche. Elle est bien mise, et ses mains blanches et délicates montrent peu de familiarité avec le travail servile. Toutes deux vont être vendues aux enchères; et la personne à laquelle elles appartiennent, et à qui le prix de la vente sera envoyé, est un membre d'une église chrétienne de New-York, qui recevra l'argent, qui ira ensuite recevoir le sacrement de son Dieu, de leur Dieu, et qui ne s'en occupera plus.

« Ces deux femmes, que nous appellerons Suzanne et Emma, avaient été au service d'une aimable et pieuse dame de la Nouvelle-Orléans. Elles avaient par ses soins reçu une bonne et chrétienne éducation, et leur sort avait été aussi heureux qu'il pouvait l'être. Mais le fils unique de leur protectrice avait dilapidé sa fortune... et elles avaient été mises en vente.

« — Emma, dit la mère, si nous ne nous revoyons pas demain, si nous sommes vendues séparément, rappelle-toi toujours comment tu as été élevée, et tout ce que Madame te disait. Emporte ta Bible et ton livre de Psaumes; et si tu es fidèle au Seigneur, il ne t'abandonnera pas...

« Ainsi parle la pauvre âme découragée, car elle sait que demain, n'importe quel individu, quelque vil et brutal qu'il soit, sans Dieu et sans pitié, si seulement il a de

quoi la payer, deviendra le propriétaire de sa fille, corps et âme; et alors comment l'enfant restera-t-elle honnête? Elle pense à tout cela en serrant sa fille dans ses bras, et elle se prend à désirer qu'elle fût moins belle et moins attrayante. C'est presque une douleur de plus pour elle de songer comme elle a été élevée purement et pieusement et au-dessus de sa condition...

« Le marchand, avec son cigare à la bouche, se promène en examinant ses articles : — Qu'est ceci? dit-il en regardant les deux femmes. Hé! fille, où sont vos boucles?

« La fille regarda timidement sa mère, qui répondit avec la finesse soumise particulière à sa classe : — Je lui ai dit hier de mettre ses cheveux en bandeaux, cela lui donne l'air plus décent.

« — Au diable, dit l'homme. Allons, vite, allez boucler vos cheveux et faites-vous belle; et vous, allez l'aider. Eh! ses boucles me feront une différence de cent dollars...

« Au moment des enchères arriva un individu, gros, court, taillé carrément, qui se fit jour à travers la foule... En le voyant, Tom ressentit une horreur instinctive... Il saisit Tom par la mâchoire, lui ouvrit la bouche pour examiner ses dents; puis lui fit retrousser ses manches pour montrer ses muscles; puis le fit tourner et sauter en l'air pour juger de son élasticité... Il s'arrêta devant Suzanne et Emma. Il étendit sa lourde et sale main, et tira la jeune fille devant lui; il passa la main sur son cou et sur son buste, tâta ses bras, regarda ses dents, puis la rejeta contre sa mère dont la figure déchirante montrait les angoisses qu'elle ressentait à chaque mouvement du hideux étranger... »

Cet homme devient le maître de la jeune et belle fille

sur laquelle il a jeté des regards et des mains de convoitise, et qu'il achète sans sa mère ; c'est lui aussi qui devient le nouveau maître de Tom. Nous assistons alors à la vie des esclaves dans les plantations, très-différente de la vie dans les villes ou dans les fermes. C'est une justice que nous voyons universellement rendre à l'auteur d'*Uncle Tom*, que jamais on n'avait si fidèlement et si heureusement peint les mœurs domestiques des nègres. Les nègres qui se rassemblent pour écouter des lectures ou chanter des chansons ou des cantiques, ceux qui encombrent les riches maisons des villes de leurs mains inutiles, ceux qui vont le matin dans les plantations pour rentrer le soir accablés de fatigue et de coups, tous ont leur place vivante dans ce vivant tableau. Ils y sont avec leurs vertus et avec leurs vices, avec toutes les infirmités de leur nature et avec toutes celles que la servitude a développées en eux.

Car le héros de ce livre, le nègre Tom, est une exception ; c'est, nous l'avons déjà dit, un nègre plus qu'idéal. Ainsi les derniers temps de sa vie sont remplis par des scènes de torture et par des prodiges de patience et de courage comme on n'en peut voir que dans les Vies des Saints. Devenu la proie d'un maître qui est une monstruosité, il saigne et meurt jour par jour, heure par heure, sous les coups. Le fils de son premier maître, George Shelby, arrive au fond de la plantation pour le racheter, il ne peut que recevoir son dernier soupir ; et quand il menace le meurtrier de la vengeance des lois, l'autre fait claquer ses doigts et lui dit d'un air de défi : « Allez, je voudrais bien vous y voir. Et où prendrez-vous des témoins? Comment prouverez-vous la chose, hein? » Et le jeune homme n'a rien à dire, car il n'y a pas dans la plan-

tation un seul blanc ; et dans tous les tribunaux du Sud le témoignage des noirs ou des gens de couleur n'est pas admis.

Ainsi finit le pauvre Tom, après de longs jours de supplice, après une longue agonie qui est pour ainsi dire calquée sur le récit de la Passion. Sans doute le personnage est tant soit peu invraisemblable et exagéré ; ce nègre modèle convertit un peu trop tout le monde. Nous pourrions aussi, sans beaucoup de peine, trouver la raison d'un sourire dans bien des inexpériences de composition, et, par exemple, dans la banalité du dénoûment, où tous les personnages épars dans le cours du roman finissent par se retrouver, se reconnaître et s'embrasser comme à la fin d'un vaudeville. Mais qu'importent ces faiblesses ? elles sont dominées, et de très-haut, par la grandeur morale, la sensibilité ardente et le brûlant amour de la justice qui font de ce livre un chef-d'œuvre. C'est une *Marseillaise*, disions-nous ; mais c'est une *Marseillaise* chrétienne, avec des paroles empruntées à la parole de Dieu. Les esclaves ne la liront pas : ils ne lisent pas ; mais dans toutes les parties du monde, tout homme qui aura un cœur libre ou seulement un cœur humain répétera cet hymne enflammé de la justice.

Mme Henriette Beecher Stowe a rempli son but. Elle a fait une affaire populaire, une affaire domestique, une affaire de cœur de ce qui n'était qu'une affaire de théorie et de philosophie. Elle dit dans son langage pathétique :

« Je n'ai fait que donner une esquisse faible et imparfaite de la douleur et du désespoir qui en ce moment même déchirent des milliers de cœurs, accablent des milliers de familles, et entraînent dans la frénésie et le désespoir une

race impressionnable et sans ressource. Il y en a parmi vous qui connaissent des mères que cette institution maudite a forcées de tuer leurs enfants, et de chercher elles-mêmes dans le suicide un refuge contre des maux pires que la mort. On ne peut ni écrire, ni raconter, ni concevoir de tragédie qui égale l'horrible réalité des scènes qui se passent tous les jours et à toute heure sur nos rivages, à l'ombre de la loi américaine, et à l'ombre de la croix du Christ.

« Et maintenant, hommes et femmes de l'Amérique, est-ce là, je vous le demande, une chose qu'on puisse traiter à la légère ou passer sous silence? Fermiers de Massachusetts, de New-Hampshire, de Vermont, de Connecticut, vous qui lisez ce livre à la lueur de votre feu d'hiver; et vous, braves et généreux marins du Maine, avez-vous le cœur de soutenir et de défendre de pareils crimes? Courageux et intrépides enfants de New-York, fermiers du riche et prospère Ohio, répondez, est-ce vous qui vous en ferez les champions? Et vous, mères américaines, vous qui avez appris, auprès du berceau de vos petits enfants, à avoir des entrailles pour tout le genre humain, ah! par l'amour sacré que vous avez pour votre enfant, par la joie ineffable que vous donne sa pure enfance, par la tendresse maternelle avec laquelle vous guidez ses premiers pas, par les anxiétés que vous sentez en le voyant grandir, par les prières que vous faites à Dieu pour le salut de son âme, je vous en conjure, ayez pitié de la mère qui n'a pas un seul droit légal pour protéger, pour guider, pour élever l'enfant de ses entrailles! Au nom de l'agonie de votre petit enfant, au nom de ces regards mourants que jamais vous ne pourrez oublier, au nom de ces sanglots suprêmes qui déchirèrent votre sein quand vous n'aviez plus d'espoir, au nom de la désolation

de ce berceau vide et de ce petit dortoir silencieux, je vous en conjure, ayez pitié de ces pauvres mères auxquelles le commerce des esclaves arrache leurs enfants! »

Cet émouvant appel sera-t-il entendu? C'est malheureusement ce qu'on appelle « une question. »

Nous n'avons plus rien à dire du roman; nous ajouterons seulement que nous ne regrettons en aucune façon d'avoir contribué au grand succès populaire d'un livre que certains conservateurs regardent comme antisocial, probablement parce qu'il attaque l'institution la plus destructive de toute société, l'esclavage.

Avec le roi Louis-Philippe et le duc de Wellington, la vieille Europe a vu disparaître les deux plus grands, presque les deux derniers de ses modérateurs; avec Henri Clay et Daniel Webster, la jeune Amérique vient à son tour de voir descendre dans la tombe les derniers de ses pacificateurs.

Ces deux illustres citoyens, dans ce fougueux, avide et ardent nouveau monde, représentaient la politique de transition, de transaction, et, pour nous servir d'un mot anglais et américain, de compromis. Tous deux avaient interrogé ce redoutable problème de l'esclavage qui est le point malade de la jeune république, qui est pour elle ce que l'Irlande a été pour l'Angleterre; et tous deux avaient, dans ces derniers temps, attaché leur nom à un acte législatif appelé *compromis*, et qui était une sorte de traité et de capitulation entre le parti de l'esclavage et le parti de l'abolition. Ils ne seront plus là pour défendre leur œuvre; mais quand bien même ils auraient vécu, ils n'auraient pas eu longtemps le pouvoir de la protéger et de la maintenir.

L'acte de compromis est une loi par laquelle les habitants des États libres sont obligés non-seulement de restituer, mais d'aider à reprendre les esclaves échappés qui se réfugient chez eux. Eh bien, c'est précisément cette loi de capitulation, cette loi de politique, cette loi de juste milieu, qui a été la raison et l'origine de ce livre dramatique. « Pendant longtemps, dit l'auteur, j'ai évité de parler de l'esclavage, comme d'un sujet trop pénible. Mais depuis l'acte législatif de 1850, quand j'ai vu, avec une consternation égale à ma surprise, une nation humaine et chrétienne ordonnant la restitution des esclaves fugitifs comme un devoir de bon citoyen, quand j'ai vu des gens honnêtes et estimables raisonner et délibérer froidement sur ce devoir de chrétien, je me suis dit seulement : « Ils ne savent pas ce que c'est que l'esclavage, car s'ils le savaient, ils ne délibéreraient pas. »

Et alors il a fallu leur dire ce que c'était. Ils le savent maintenant ; et l'éternel honneur de ce livre, de ce roman superbe de réalité, sera de le leur avoir appris. Ainsi, c'est un cri de guerre contre la loi existante, contre la loi établie, et pour être sorti du cœur et des lèvres d'une femme, ce cri n'en sera que plus puissant. Cette loi ne vivra pas parce qu'elle a contre elle la nature, le cœur humain, et parce que, toute loi qu'elle est, elle est l'injustice. Quoiconque a une âme, ou des entrailles, ou des larmes, se fera un devoir et une vertu de la violer. Les épisodes que nous lisons dans le roman sont des réalités. Il s'est déjà formé dans les États libres des sociétés pour secourir les esclaves fugitifs et les faire passer au Canada, sur la terre anglaise. On les emmène la nuit, à cheval ou en chariot, à travers les campagnes, de ferme en ferme ; et, de station en station, en faisant la chaîne, on les mène

jusqu'au sol libre. Ce fermier, dont l'auteur nous dépeint la stature gigantesque et l'infatigable courage, c'était, dit-on, un quaker bien connu sur la frontière, qui était un libérateur d'esclaves, et qui est mort à la peine, ruiné par les amendes qu'il avait encourues de par la loi Il y a, dans ces mêmes États, un fonds commun appelé fonds de secours pour les fugitifs, et qui est incessamment alimenté par des souscriptions volontaires. Nous disons que de pareilles lois ne sont pas faites pour vivre. Tout chrétien, l'Évangile à la main, et au nom de saint Paul, se fera honneur d'y désobéir et se rangera avec l'esprit qui vivifie contre la lettre qui tue.

Voilà donc la guerre ouverte entre la loi et la justice, entre les commandements de l'homme et les commandements de Dieu. Or il faudra bien tôt ou tard que l'homme cède, et qu'il reconnaisse et confesse son maître. Mais, comme il a violé ses lois, comme il a outragé sa justice éternelle, il faudra qu'il en soit puni, et qu'il subisse l'expiation de sa révolte. Et ce sera le mal même dont il aura été l'auteur qui sera l'instrument implacable de sa punition. L'ancienne société européenne avait laissé croupir le peuple dans la misère, dans l'ignorance et dans la corruption; et c'est cette misère, c'est cette ignorance et cette corruption qui ont été son plus épouvantable châtiment. Quand elle se voilait la face devant les crimes de la Révolution, la Révolution vengeresse s'est levée devant elle et lui a dit : « Tu ne veux pas me reconnaître, mais je suis ta fille; je suis le fruit de tes entrailles, l'héritière de plusieurs siècles d'iniquités et d'une masse accumulée de représailles. » C'est ainsi que naguère encore nous vivions tranquillement sur la surface de la terre sans regarder sous nos pieds; et un jour la terre s'est ouverte, et les

pavés se sont soulevés, et Paris a vomi sur nous ses mystères. C'est ainsi que l'Irlande, exaspérée et dégradée par deux cents ans d'oppression, est devenue à son tour pour l'Angleterre une malédiction et un remords; et l'Angleterre elle-même ne sait pas quels éléments de future révolte s'amassent aujourd'hui dans le fond de ses fabriques et de ses usines. Il en sera toujours ainsi; toujours les sociétés qui auront semé le vent recueilleront la tempête, et toujours les Agrippines expieront le crime ou le malheur d'avoir engendré les Nérons.

Voilà donc ce qui arrivera avec l'esclavage. Les maîtres sont obligés, absolument obligés de maintenir leurs esclaves dans un état moral inférieur à celui de la race humaine et à peu près semblable à l'état de la brute. Ils y sont obligés par la première de toutes les lois naturelles, celle de la conservation personnelle. Il ne faut point que l'esclave puisse s'élever dans l'échelle morale, car le lendemain il voudrait s'élever aussi dans l'échelle sociale; il ne faut point qu'il acquière le sentiment de la dignité humaine, parce qu'en même temps il prendrait la contagion de la liberté qui en découle nécessairement. Il faut qu'il ignore qu'il a une âme, une conscience, peut-être aussi une intelligence, car, le jour où il le saura, les maîtres sont perdus.

Mais là encore le mal porte dans ses propres flancs son châtiment. Ainsi maintenu et perpétué au prix de la corruption, l'esclavage devient un amas de matières putrides qui un jour engendreront une combustion spontanée. La fermentation seule de la pourriture suffira; et alors de cet amas de misères, de crimes, de vices, de cruautés, jaillira un incendie que des flots de sang n'éteindront pas.

Nous savons bien qu'on reproche aux partisans de l'a-

bolition de troubler la paix publique par leur propagande et par leurs prédications. C'est encore et toujours la vieille formule : il y a mille huit cent cinquante-deux ans que nous la connaissons, et l'antiquité la connaissait aussi. Nous voudrions bien qu'on nous montrât un seul progrès de l'humanité qui n'ait pas dérangé l'ordre établi. Les hommes politiques peuvent chercher des transactions; c'est même leur devoir; mais il y a un devoir antérieur et supérieur : c'est de combattre le mal, le mal absolu, partout où il est. Or il y a des cas, et l'esclavage en est un, où le bien et le mal, le juste et l'injuste, sont aussi faciles à distinguer que le jour et la nuit, que le blanc et le noir. Il n'y a point d'intérêts existants, de droits acquis qui puissent prévaloir contre la justice absolue, et la longue impunité d'un crime n'en fondera jamais la légitimité.

Il en est d'autres qui diront qu'il n'y a que les nègres qui puissent porter le poids du soleil et produire le coton, le sucre et le café. De telle sorte, que parce qu'une moitié du genre humain ne voudra pas se gâter le teint ou s'exposer à des fièvres cérébrales, il faudra que l'autre moitié désespère et meure; il faudra que, pour la plus grande gloire de l'épicerie et du calicot, des millions de créatures, des millions d'âmes, soient éternellement sacrifiées. Les plus grands philosophes de l'antiquité ont, dit-on, justifié l'esclavage; mais c'est précisément pour cela qu'un nouvel ordre de choses est venu qui a remplacé l'ancien, au risque de déranger quelque peu les intérêts établis. Les abolitionnistes ont raison quand ils prennent l'Évangile pour leur grand instrument de propagande. Il y a dans la liturgie catholique, dans les *Prières pour les agonisants*, une prière qui dit : « Seigneur, reconnais ta créature,... et que le prix que tu as payé pour sa rédemption éternelle

ne soit point perdu. » Voilà ce qui, aux yeux de la religion chrétienne, est la condamnation de l'esclavage : c'est l'universalité de la rédemption ; c'est la valeur infinie que l'âme humaine a acquise par le prix infini payé pour elle. Et c'est ce sentiment de la sainteté et de l'inviolabilité de l'âme qui inspirait au prédicateur américain Channing cette magnifique apostrophe :

« Devant Dieu et devant la justice, l'homme ne peut pas être une propriété, parce qu'il est un être raisonnable, moral, immortel, parce qu'il a été créé à l'image de Dieu, et qu'il est son enfant dans le sens le plus élevé du mot, parce qu'il a été créé pour développer des facultés divines, et pour se gouverner lui-même suivant une loi suprême, écrite dans son cœur et que la parole de Dieu a une seconde fois promulguée. Toute sa nature défend qu'on s'en saisisse comme d'une propriété. C'est insulter son auteur, c'est porter un coup fatal à la société. Dans tout être humain Dieu a mis un souffle immortel plus précieux que toute la création extérieure. Il n'y a pas de langage ni de la terre ni du ciel qui puisse exagérer la valeur d'un homme... Quelle injure pour lui, quelle offense au Créateur quand on le force et qu'on le brise pour en faire un instrument des jouissances.

« Quoi donc ! posséder un être immortel créé pour connaître et adorer Dieu, destiné à survivre au soleil et aux astres ! Asservir à nos besoins les plus bas un être fait pour la vérité et la vertu ! Convertir en un instrument brutal toute cette nature intelligente, qu'illumine, comme un rayon, l'idée du devoir, et qui est une plus noble image de Dieu que le monde tout entier ! Non ; tout peut être possédé dans l'univers ; mais un être moral, raisonnable, ne

peut jamais être une propriété. Le soleil et les étoiles peuvent être possédés, mais non pas l'esprit le plus bas. Touchez à tout, hormis cela. Ne mettez pas la main sur cette créature a qui un père céleste a donné la raison. Le monde spirituel tout entier vous crie : Prenez garde! Les intelligences les plus élevées reconnaissent leur nature et leur droit dans le plus humble des hommes. Au nom de cet esprit inestimable, de cet esprit immortel qui demeure en lui, au nom de sa ressemblance avec Dieu, ne l'écrasez pas dans la poussière, ne le confondez pas avec la brute. »

Nous disons que voilà la vérité et la justice, et qu'il n'y a pas de convention humaine ni de transaction politique qui puissent prévaloir contre ce droit divin de l'âme. Nous entendons dire encore que des livres comme celui qui a dans ce moment un si grand succès font tort à la cause qu'ils étaient destinés à servir, et que l'animadversion jetée sur les maîtres ou les trafiquants d'esclaves ne fait que doubler leur irritation et les pousser à des excès. C'est comme si l'on disait qu'il faut que la justice se taise et que la loi s'abstienne de sévir de peur d'irriter les coupables. Il est possible, en effet, que dans les États à esclaves la lecture de ce petit livre soit sévèrement punie comme celle d'un pamphlet incendiaire; il est possible que, dans le fond de quelque plantation, quelque être barbare, loin des yeux des hommes, loin de la peur et de la honte, se venge par de nouvelles cruautés du stigmate qui lui est imprimé; mais tout cela sera payé plus tard, dans ce monde ou dans l'autre. Nous croyons, d'ailleurs, que la question de l'esclavage ne peut plus se résoudre pacifiquement. L'antagonisme est trop profond et trop tranché

pour admettre des capitulations; il y aura un effort terrible et sanglant, une guerre servile. Et comment en serait-il autrement? Ce petit livre lui-même, qui est devenu un drapeau d'émancipation, se termine par une conclusion désespérée et désespérante. L'auteur veut libérer les esclaves; mais, une fois libres, elle ne sait plus qu'en faire; elle ne sait où les mettre, où les faire vivre, où leur trouver une place dans la société humaine; et, en fin de cause, elle est obligée de les renvoyer en Afrique, dans la république nègre de Liberia! Le mulâtre échappé dit à la fin du livre :

« Je pourrais vivre tranquillement avec les blancs au Canada, car ma teinte de sang noir est bien légère, et celle de ma femme et de mes enfants est à peine perceptible. Mais je ne le désire pas. Mes sympathies ne sont point pour la race de mon père, mais pour celle de ma mère. Pour *lui*, je n'étais qu'un beau cheval ou un beau chien; pour ma pauvre désolée mère, j'ai été *un enfant*... Je ne désire donc pas devenir un Américain; c'est de la race opprimée et asservie d'Afrique que je veux être solidaire. J'ai l'ambition d'une nationalité africaine... »

Et alors l'esclave libéré s'embarque pour l'Afrique. Nous disons que cette conclusion est elle-même une satire poignante du livre et un présage de guerre servile. Les noirs, une fois libres, n'en seront pas plus admis dans l'état social des blancs. Le Nord les repousse autant que le Sud; la démocratie les rejette autant que l'aristocratie. Les deux races sont séparées dans l'échelle morale comme elles le sont à table. Même pour les abolitionnistes, les noirs ne sont pas des hommes comme les autres; ils n'ont pas

le même sang, nous dirions presque qu'ils n'ont pas la même âme. La plupart de ces démocrates qui prêchent l'abolition prêchent pour l'honneur du principe plutôt que pour l'amour de leurs semblables, car ils ne regardent pas les noirs comme leurs semblables. Et sous ce point de vue il y a entre les esclaves et les abolitionnistes les germes latents d'une hostilité aussi profonde et plus amère peut-être qu'entre les esclaves et les maîtres; car, si l'esclave a la bonne fortune d'échoir à un maître humain, il trouve sa place au coin du foyer domestique et y rencontre de la bonté, de la familiarité, de la sympathie. Mais pour le philosophe abolitionniste, il n'est qu'une abstraction. Le démocrate poursuit le triomphe de l'idée; l'idée est blanche et ne déteint pas, mais il mettrait des gants pour toucher à un noir. Eh bien, il y a dans cette répulsion hautaine et instinctive du blanc libre à l'égard du noir libre quelque chose de plus humiliant et de plus dur encore que la domination du maître sur l'esclave. Les abolitionnistes ne paraissent pas comprendre que l'émancipation n'est pas seulement la jouissance de la liberté personnelle, mais aussi l'introduction et l'admission dans la société commune. C'est de ce malentendu incurable que sortira la guerre. Comme tous les grands problèmes de ce monde, le problème de l'esclavage sera résolu par le fer et par le feu; et Spartacus ramassera encore son droit de cité dans la poussière et dans la cendre des batailles. C'est le prix de toutes les grandes initiations.

Hier encore je voyais dans un journal américain le récit de la poursuite d'esclaves fugitifs, et j'y lisais ceci :

« Les fugitifs avaient pris un bateau à voiles pour passer au Canada. Les poursuivants n'ont pas trouvé dans la ville un seul marinier qui ait voulu leur prêter ni ses bras

ni son canot... L'un d'eux s'est emparé d'une jeune femme qui emportait dans ses bras son enfant de huit ou neuf mois. Elle s'est brusquement dégagée, s'est mise à courir, puis a jeté son enfant par terre, est revenue se laisser prendre et a été conduite à la mairie. Un de nos concitoyens avait ramassé l'enfant: un des poursuivants l'a réclamé comme sa propriété, mais le magistrat n'a pas voulu le livrer sans preuves. L'enfant a été porté à la mère, et la mère a déclaré solennellement qu'il n'était pas à elle. Reconnaître son enfant, c'était le livrer; elle a mieux aimé le renier. »

Comment peut-on sérieusement croire que de pareilles violations de la nature supporteront longtemps la lumière du soleil? Ouvrez Tite Live et relisez l'histoire de Virginie; c'est celle des esclaves fugitifs. « Appius Claudius, dit l'historien romain, s'enflamma d'un amour criminel pour une jeune plébéienne..... et il eut recours aux voies cruelles et odieuses de la violence. Marcus Claudius, son client, fut chargé de réclamer la jeune fille comme son esclave.... Virginie se rendait au Forum, où se tenaient les écoles. L'affidé du décemvir, le ministre de sa passion, met sur elle les mains, et s'écrie que, fille de son esclave, esclave elle-même, elle doit le suivre..... » Et Tite Live rapporte ensuite comment le père et le fiancé font appel à la foule et remuent la cité, et comment le décemvir, de son côté, déclare « que par des avis certains il est convaincu de l'existence de conciliabules secrets.... qu'il est descendu au Forum avec des hommes armés, non pour tourmenter de paisibles citoyens, mais pour réprimer ceux qui troubleraient l'ordre. » Et vous savez ensuite comment Virginius frappe sa fille et s'écrie : « Appius,

par ce sang je dévoue ta tête aux dieux infernaux! »

Ce doux et harmonieux philosophe, Ballanche, avait admirablement compris le sens mystique de l'histoire de Virginie, et il a laissé sur ce sujet quelques fragments d'une poésie charmante.

Virginie est amenée devant le décemvir, qui lui parle ainsi :

« — Je ne veux point t'effrayer, je veux seulement t'apprendre ton devoir..... Écoute, ma fille, car en ce moment je tiens la place de ton patron; ton nom même t'enseigne ta condition obscure, subordonnée, sans droit.....

— Suffoquée de sanglots, la jeune fille répond : « Ne dois-je pas aussi honorer mon père? Apprendre à louer les dieux en paroles harmonieuses, pourrait-ce être un crime pour sa fille?

— Jeune fille, reprend le décemvir, celui que tu dis ton père, sans doute est le père que t'a donné la nature; chose insuffisante, puisque lui-même n'a pu te revêtir d'un nom. Mais voici le père que t'ont donné les saintes lois de Rome; c'est lui qui t'a nommée. Non, ce n'est pas un crime d'apprendre à louer les dieux immortels; toutefois il faut bien que tu le saches, tu appartiens à une race sans culte et sans dieux, car elle est inhabile à toute religion qui lui soit propre.

« La jeune fille avait mis sa tête dans ses mains pour cacher ses larmes. — Race sans culte et sans dieux! disait-elle à voix basse; fils et filles sans pères! ajoutait-elle, toujours à voix basse, est-ce ainsi qu'est la condition plébéienne dans sa cruelle réalité? Et cependant ne sais-je pas admirer et aimer? Il y a là un terrible mystère. »

Le décemvir prononce l'arrêt, et adjuge la jeune fille à son patron, qui est son père légal; alors Virginius commence avec sa fille un entretien à voix basse :

« — Écoute, dit Virginius, le jour est venu de nous soustraire à l'antique anathème..... Nous ne pouvons prétendre à des mariages consacrés par la renommée, qui seule fait la famille; voilà pourquoi le nom cher et sacré que ton amour me donne m'est contesté. Icilius t'est promis en mariage, et la même condition vous sera imposée. Le mariage ne pourra être pour vous la communication des choses divines et humaines; bannis de la science et de la gloire des noces solennelles, vous ne pourrez être que des époux obscurs dans l'enceinte du contubernium sous la loi ignominieuse du patron..... Il faut mourir..... La mort, ô ma fille, ne t'affranchira pas seule : elle brisera la barrière qui nous sépare de l'humanité.....

« Il saisit le couteau et plonge la lame tout entière dans le sein de la vierge infortunée... Le père malheureux retire le couteau de l'horrible blessure, et, le montrant avec fureur au décemvir, il dit d'une voix concentrée : — Suis-je père enfin? Puis il s'écrie : Ma fille a refusé de prononcer l'anathème, c'est moi qui le prononcerai : Anathème donc à des lois odieuses!

« — Anathème à des lois odieuses! crie en frémissant la multitude. »

En lisant la vie des nègres en Amérique, en lisant le code qui protége cet ordre de choses, l'histoire de Tite Live et la fiction de Ballanche nous revenaient à la mémoire par d'incessantes coïncidences. Comme dans la Rome antique, l'esclave ne peut être, aux yeux de la loi,

ni père ni mère, ni époux ni épouse, ni fils ni fille; l'ordre de la nature et de la société lui est étranger. Mais le jour pourra venir aussi où une victime vengeresse, une Virginie sanglante et propitiatoire sera sacrifiée pour sa rédemption terrestre.

Que cette mère dont nous parlions tout à l'heure, et qui refusait de reconnaître son enfant ramassé dans la rue, entende seulement le petit être crier ou pleurer dans des mains étrangères, et elle oubliera tout, et elle tendra les bras au fruit de ses entrailles, même au prix de sa vie et de sa liberté. Mais le cri de la nature ne retentira pas toujours en vain, et un jour il montera comme l'électricité jusqu'aux mains de Dieu pour en arracher et en faire descendre le tonnerre. Un jour il arrivera que quelque jeune et belle fille née dans la servitude, et dont la loi de l'État ne reconnaîtra ni l'âme ni l'honneur, viendra chercher un refuge sur la place publique; et le maître l'y poursuivra, la loi à la main, et le juge la restituera à son maître selon la loi; et son père ou son fiancé, Virginius ou Icilius, arracheront par un coup de couteau la victime à la honte et sa race à l'esclavage, et la multitude prendra d'assaut le Capitole en répétant le cri d'autrefois : « Anathème à des lois odieuses! »

II

LE ROMAN DE LA VIE DES NOIRS EN AMÉRIQUE

DRED, BY MRS HARRIET BEECHER STOWE.

Octobre 1856.

Les peuples, comme les individus, subissent la loi de l'expiation, et portent la peine des crimes qu'ils commettent ou qu'ils permettent. La question de l'esclavage est maintenant devenue pour les États-Unis un élément incessant de guerre civile, en attendant la guerre servile. De même que l'homme est venu au monde avec la tache du péché originel, ainsi la république américaine est née avec le cancer de l'esclavage, qui n'a fait que se développer et menace d'envahir le corps entier. Les plus grands hommes, les plus grands citoyens de l'Union, comprenant bien qu'ils ne pouvaient guérir cette plaie, ont cherché à la restreindre, à la cerner, à la parquer dans la partie malade. Vains efforts! la gangrène ne peut pas s'arrêter ; il est de sa nature de s'étendre, comme la tache d'huile. La question de l'esclavage, longtemps étouffée sous la patriotique conspiration du silence, se fait jour

maintenant par toutes les voies de la presse, de la tribune et de la chaire. Il fut un temps où la seule menace d'une rupture possible de l'Union aurait suffi pour faire taire toute discussion ; ce temps n'est plus, et les États libres, qui depuis cinquante ans se sont laissé mener eux-mêmes comme des esclaves avec cette terreur superstitieuse, commencent à se lasser de leur servitude.

Pour la première fois, l'élection présidentielle va être débattue sur le terrain de l'abolitionnisme. Cette lutte fatale, dans le sens ancien du mot, que les premiers citoyens de l'Union avaient toujours voulu éviter, devant laquelle ils avaient toujours reculé et qu'ils avaient réussi à ajourner de transaction en transaction, devra finir par éclater. *Magna est veritas, et prævalebit.* Il lui faudra du temps néanmoins ; ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas demain que la justice prévaudra. Selon toute apparence, il y aura des transactions, des *compromis*. Les États du Sud, c'est-à-dire les États à esclaves, ne sont rien par le nombre ; il y a aux États-Unis vingt-six millions d'habitants, et quelque chose comme un demi-million de propriétaires d'esclaves. Leur force n'est donc pas là ; elle est dans la terreur qu'inspire à tout patriote américain l'idée d'une séparation de larépublique en deux. Les hommes du Sud savent cela ; ils exercent sur la majorité l'empire que peut exercer sur tout l'équipage d'un vaisseau un seul homme assis sur la soute aux poudres avec une allumette. Il est bien vrai que si l'Union se coupait en deux, et si les cinq cent mille blancs qui règnent sur plus de trois millions d'esclaves étaient réduits à leurs seules forces, le Sud serait la première victime immolée sur l'autel de la vengeance ; mais le Nord en éprouverait aussi une secousse terrible. A part

même la question patriotique et politique, la question d'intérêt y est aussi pour beaucoup. L'industrie du Nord est alimentée par le coton du sud, et en même temps toutes les industries du Sud, les chemins de fer, les navires, les améliorations des terres, tout est fait avec le capital des hommes du Nord, qui seuls sont laborieux et producteurs. Le Sud joue donc une partie dans laquelle est engagée non-seulement sa propre fortune, mais aussi la moitié de celle de ses voisins, et il a l'avantage qu'ont dans une société régulière les individus toujours prêts à se casser le cou.

Jusqu'à présent, tous les compromis ont été faits par les États libres. Les États à esclaves ne veulent jamais transiger, et ils ont raison au point de vue de la logique et de l'intérêt. Il n'y a pas de réforme possible dans l'esclavage ; la seule, c'est la fin, c'est la mort ; il n'y a pas de milieu entre l'esclavage tel qu'il est et l'abolition complète. Il en est des États à esclaves comme de certains États d'Europe, de l'Italie, par exemple; leur demander de se réformer, c'est leur demander de se tuer. Sans doute, les choses humaines ne se gouvernent pas avec l'absolu, mais aussi il y a des vérités absolues avec lesquelles il n'y a point de transaction imaginable. L'esclavage est en lui-même un crime; il ne peut pas être corrigé, il ne peut et ne doit être que détruit. Les maîtres le savent bien, et ils sont dans la logique quand ils rejettent tout compromis, toute réforme. L'esclave ne doit être qu'une brute, une chose, un meuble; le jour où il saurait lire, écrire, penser, parler, le jour où la société lui reconnaîtrait une âme comme aux blancs, ce serait la fin de l'esclavage.

Mais c'est aussi pourquoi l'absolu est vrai et nécessaire

du côté des abolitionnistes comme du côté des propriétaires d'esclaves. On accuse souvent les abolitionnistes de compromettre leur cause par l'exagération de leurs doctrines; on a dit cela, dans tous les temps, de tous ceux qui ont défendu la justice et haï l'iniquité. On a dit cela du premier roman de madame Stowe, l'*Oncle Tom*, on le dira peut-être aussi du second . c'est à nos yeux un de ses plus beaux titres.

On se souvient de l'émotion profonde, mêlée de surprise, que causa l'apparition de l'*Oncle Tom*. L'auteur avait cette fois à lutter contre une grande difficulté : un premier et immense succès; nous doutons que *Dred* soit appelé à la réception triomphale qui fut faite à son prédécesseur. Il est toujours périlleux d'avoir à traiter deux fois le même sujet; mais Mme Stowe n'avait pas le choix. Ses livres ne sont pas seulement des livres, ce sont des actes. L'*Oncle Tom* a plus fait pour la cause de la liberté des noirs que n'auraient pu faire des centaines de volumes ou de sermons; ce roman biblique a été populaire même en France, où l'on ne connaît pas la Bible. *Dred* est un second coup de marteau frappé sur la même cloche, rendant un peu le même son, mais un son qui fait encore vibrer tous les cœurs libres.

On voit que dans la composition et la conclusion de son livre, Mme Stowe a été pressée par le temps. *Dred* est une brochure politique à l'adresse de la prochaine élection présidentielle, et par conséquent l'auteur n'avait pas un moment à perdre. Du reste, cette précipitation, qui aurait pu nuire à un roman reposant sur une intrigue bien nouée, avait de moins graves conséquences pour celui de Mme Stowe, qui, comme le premier, est une série de tableaux vivants plutôt qu'un drame régulier et suivi.

Enfin il y a dans ce livre une création qui suffirait à elle seule pour mettre madame Stowe au rang des écrivains du premier ordre ; c'est celle du vieux nègre Tiff, qui, s'il n'a point la grandeur un peu trop idéale de l'oncle Tom, est plus vrai, plus humain, et au moins aussi touchant. Nous ne connaissons d'égal au nègre Tiff que le Caleb de Walter Scott.

Notre principal objet sera de reproduire ici les traits généraux des personnages que madame Stowe met en scène, et dont l'histoire porte avec elle sa propre morale.

Les Gordon sont d'une des vieilles familles de la Virginie, de cette race des premiers colons qui va s'éteignant de jour en jour. Après avoir, pendant plusieurs générations, vécu dans l'opulence, ils ont vu leur fortune se fondre progressivement par l'oisiveté et l'incurie, et le dernier, le colonel Gordon, ne laisse à sa fille qu'une propriété encore considérable, mais obérée. La jeune fille, qui jamais n'eut un caprice qui ne fût pas satisfait, et qui ignore absolument la valeur et la nature de l'argent, continue de vivre sans souci du lendemain. Son père, avec sa plantation, lui a légué une propriété aussi précieuse, un esclave dans lequel il avait une entière confiance, et qu'il savait dévoué aux intérêts de sa jeune maîtresse : c'est le mulâtre Harry, un des principaux personnages de cette histoire. Comme la *précédence* doit appartenir au blanc, disons d'abord que le colonel a aussi laissé un fils, Tom Gordon, auquel il a eu soin de soustraire la tutelle de sa sœur. Tom Gordon est le pendant du planteur Legree de l'*Oncle Tom ;* c'est lui qui est chargé de personnifier tous les vices du propriétaire d'esclaves ; il est le personnage odieux du roman. Intelligent, audacieux, entreprenant, avec des qualités naturelles perverties par la licence

effrénée laissée à ses passions, il est perdu par la double ivresse de la toute-puissance et des liqueurs fortes. Jaloux de sa sœur, il l'est plus encore du mulâtre Harry, auquel il a voué une inimitié mortelle.

L'auteur a voulu faire de Harry un nouvel exemple des monstrueux désordres que l'esclavage introduit dans les familles. Harry est le fils du colonel Gordon par une mulâtresse, mais naturellement il n'a aucune existence légale. Le secret de sa naissance n'est connu que de lui, bien qu'il soit soupçonné par plusieurs, surtout par Tom, dont la haine en redouble. Laissons l'auteur introduire ce troisième membre de la famille.

« Harry était le fils de son maître, et avait hérité en grande partie du caractère et de la constitution de son père, adoucis par la bonne et tendre nature de la belle mulâtresse qui était sa mère. C'est à cette circonstance qu'il avait dû de recevoir une éducation très-supérieure à celle des gens de sa classe. Il avait aussi accompagné son maître comme domestique pendant un voyage en Europe, ce qui avait beaucoup étendu son cercle d'observation, et ce tact qui paraît rendre particulièrement les sang mêlés si aptes à saisir les plus beaux côtés de la vie de convention avait été si bien exercé et développé chez lui, qu'il eût été difficile de rencontrer dans aucune société un homme plus agréable et plus comme il faut. En laissant cet homme, qui était son propre fils, dans les liens de l'esclavage, le colonel Gordon avait obéi à sa tendresse passionnée pour sa fille. — Devenu libre, se disait-il, il trouverait beaucoup d'issues ouvertes devant lui, et alors il pourrait être tenté de laisser la plantation en d'autres mains et d'aller chercher fortune pour lui-même. C'est

pourquoi il avait résolu de le laisser lié indissolublement pour un certain nombre d'années, comptant que son attachement pour Nina lui rendrait cette servitude supportable. Doué de beaucoup de jugement, de fermeté et de connaissance de la nature humaine, Harry avait trouvé le moyen d'acquérir un grand ascendant sur tous les esclaves de la plantation, et, soit la crainte, soit l'amitié, lui avait assuré une obéissance générale... S'il n'avait pas eu une forte dose de cette prévoyance réfléchie qu'il tenait de sa filiation écossaise, il aurait pu être complétement heureux, et oublier jusqu'à l'existence des chaînes dont il ne sentait jamais le poids. C'était seulement en présence de Tom Gordon, le fils légal du colonel, qu'il retrouvait la réalité de son état d'esclave. Dès l'enfance, il y avait eu entre les deux frères une profonde inimitié, qui n'avait fait qu'augmenter avec les années, et comme à chaque fois que le jeune homme revenait à la maison Harry se trouvait exposé à des insultes et à de mauvais traitements, auxquels sa condition sans défense l'empêchait de répondre, il avait résolu de ne jamais se marier et de ne jamais se donner une famille jusqu'à ce qu'il fût devenu le maître de sa destinée ; mais les charmes d'une jolie quarteronne française avaient triomphé des lois de la prudence. »

Cette jolie quarteronne s'appelait Lisette. Elle était l'esclave d'une créole française des environs et demeurait sur la limite des deux plantations. Les esclaves ont, comme on sait, la faculté de joindre à leur travail obligatoire un travail volontaire dont le produit leur appartient, et c'est ainsi que quelques-uns parviennent à se racheter. Harry était charpentier de son état : il avait déjà plusieurs fois amassé quelques centaines de dollars, précieuse réserve

pour l'avenir; mais plusieurs fois aussi il les avait sacrifiés pour payer les dettes que faisait sa maîtresse et sa sœur. C'est ce qu'il venait encore de faire le jour où nous le trouvons racontant ses chagrins à sa femme. Sa maîtresse est la meilleure créature du monde, mais elle n'entend rien à l'argent; elle revient de New-York avec une masse de mémoires à payer, et Harry ne sait comment y faire face. La plantation se détériore d'année en année, et ne rend plus comme autrefois; les esclaves suivent l'exemple de leur maîtresse, et la maison marche à l'envers. Et pourtant il faut que miss Nina mène toujours le même train, parce que l'honneur de la famille l'exige, et qu'il faut bien que les Gordon vivent comme des Gordon. C'est l'histoire de beaucoup de vieilles familles. Harry se consolerait des sacrifices qu'il fait, si sa sœur devait toujours rester sa maîtresse; mais elle se mariera, et alors son mari devient le maître, il peut vendre Harry ou refuser de le laisser se racheter; il n'y a point de contrat valable entre le maître et l'esclave; l'esclave est une chose et non une personne, il n'a point d'existence civile. Quand Lisette demande à son mari pourquoi il est si dévoué à sa maîtresse, Harry lui dit :

« — Lisette, je vais te dire un secret, que tu ne diras à personne. Nina Gordon est ma sœur... Oui, tu as beau ouvrir de grands yeux, dit-il en se levant involontairement, je suis le premier fils du colonel Gordon! Je veux me donner le plaisir de le dire une fois, si ce doit être la dernière.

« — Harry, qui te l'a dit?

« — Lui-même me l'a dit; il me l'a dit quand il était mourant, et il m'a chargé de veiller sur elle, et je l'ai fait. Je ne l'ai jamais dit à miss Nina; je ne le lui dirais

pour rien au monde. Cela ne la ferait pas m'aimer, et cela pourrait tourner contre moi. J'ai vu plus d'un homme vendu pour la seule raison qu'il ressemblait trop à son père, ou à ses frères et sœurs... »

Harry n'est pas le seul enfant d'esclave du colonel Gordon; il a une sœur, qui a été donnée avec sa mère à une tante de Nina. Elle était jeune, belle, bien élevée aussi; le fils de sa maitresse l'a voulue et l'a prise. George Stuart, son maître, soigné par elle pendant la peste, se prend de reconnaissance pour la jeune esclave, et s'en va l'épouser dans un État libre, ne pouvant l'affranchir dans le sien sans violer les lois. Il meurt et lui laisse ses biens dans le Mississipi, mais les lois ne reconnaissent point non plus ce testament. Cette sœur de Harry se retrouvera plus tard.

Cette fausse et horrible position des esclaves, fils de leurs maîtres, ne recevant les dons de l'éducation que pour en être les victimes, et à qui on ouvre cruellement les portes de la vie sociale sans jamais les y laisser pénétrer, est très-bien rendue dans ce que dit l'esclave Harry :

« — Mon orgueil, dit-il, sera de donner la plantation en bon état au mari de miss Nina; mais si tu savais, Lisette, ce que cela me coûte de peine! le mal que j'ai à tirer quelque travail de ces êtres! les détours que je suis obligé de prendre pour obtenir d'eux quelque chose, pour les faire travailler! Ils me détestent, ils sont jaloux de moi. Je suis comme la chauve-souris de la fable, ni oiseau ni quadrupède. Que de fois j'ai souhaité de n'être qu'un bon et honnête nègre noir! Alors je saurais ce que je suis; mais je ne suis ni une chose ni une autre. Je suis tout juste assez près de la condition du blanc pour y jeter un regard, pour en jouir, et pour désirer tout ce que je vois... Puis, la manière dont j'ai été élevé ne fait que rendre les

choses pires. Vois-tu, quand les pères de gens comme nous ont quelque peu d'amour pour nous, ce n'est pas le même amour qu'ils ont pour leurs enfants blancs. Ils sont à moitié honteux de nous, ils sont honteux de montrer leur amour, s'ils en ont; puis il leur prend une espèce de remords et de pitié dont ils croient s'acquitter en nous gâtant. Et alors ils nous accablent de cadeaux et de gâteries; ils s'amusent avec nous tant que nous sommes enfants, et jouent de toutes nos passions comme sur des instruments. Si nous montrons du talent ou de l'intelligence, on dit à côté de nous : « Quel dommage, n'est-ce « pas? » ou bien : « Il a trop d'esprit pour sa position. » Et avec cela nous avons tout le sang de la famille, tout l'orgueil de la famille, et qu'en pouvons-nous faire? Ainsi je sens que je suis un Gordon, je sens au fond du cœur que je ressemble au colonel Gordon, je le sais, et c'est encore une des raisons pour lesquelles Tom Gordon me hait. Mais ce qu'il y a de plus dur que tout, c'est d'avoir une sœur comme miss Nina, savoir qu'elle est ma sœur, et n'oser jamais lui en dire un mot. Quand elle joue ou plaisante avec moi, elle ne sait pas quelquefois ce que je souffre, car j'ai des yeux, j'ai une intelligence; je puis me comparer avec Tom Gordon. Je sais qu'il n'a jamais voulu rien apprendre à aucune école, et je sais que quand ses maîtres voulaient m'apprendre quelque chose, j'allais plus vite que lui. Et il faut qu'il ait tout le respect, toute la position sociale! Et combien de fois miss Nina ne me dit-elle pas, pour justifier son indulgence envers lui : « Oh! vous « savez, Harry, c'est le seul frère que j'aie en ce monde! » C'est trop... »

On n'a pas encore fait connaissance avec cette Nina qui pourtant ouvre le premier chapitre. Nina Gordon a dix-

huit ans; orpheline de bonne heure, elle a été élevée en enfant gâté et en maîtresse absolue au milieu des esclaves, puis son oncle l'a envoyée passer quelque temps à New-York pour y voir le monde. C'est à son retour de New-York que nous la trouvons causant avec Harry, à qui elle rapporte beaucoup de mémoires à payer, et à qui elle raconte qu'elle est, selon l'expression anglaise et américaine, *engagée* à trois amoureux à la fois. Nous avons dit les liens secrets qui unissent Harry à Nina, et cet avertissement n'était peut-être pas inutile pour faire admettre la familiarité des deux personnages. La jeune fille est occupée à déballer ses caisses, à chercher ses notes, à essayer tous ses chapeaux, et elle dit à Harry :

« — Tiens, c'est le jour que j'avais ce chapeau-là, à l'Opéra, que je me suis engagée.

« — Engagée, miss Nina?

« — Mais certainement, pourquoi pas?

« — Cela me paraît si sérieux, miss Nina!

« — Sérieux, ha! ha! ha! dit la jolie créature en s'asseyant sur un des bras du canapé et faisant voltiger son chapeau. Après cela, c'était sérieux pour lui; je l'ai rendu sérieux, je vous assure.

« — Mais est-ce bien vrai, miss Nina? Êtes-vous réellement engagée?

« — Mais je vous dis que oui, à trois à la fois, et je veux rester comme cela jusqu'à ce qu'un des trois me convienne le mieux; encore il est bien possible que je n'en prenne aucun des trois... Je les ai pris à l'essai, vous savez... Il y a M. Carson, un vieux garçon riche, d'une politesse désespérante, un de ces petits hommes tirés à quatre épingles qui ont toujours des cols si éclatants, des bottes si luisantes et des sous-pieds si tendus! il est riche,

et je lui ai absolument tourné la tête. Il n'a pas voulu m'entendre lui dire non, alors je lui ai dit oui pour avoir la paix; puis il est très-commode pour l'opéra, pour les concerts, et tout cela...

« Le second, c'est George Emmons. C'est un de ces hommes à l'eau de rose, vous savez, qui ressemblent à du sucre candi et qui ont l'air bons à manger. C'est un avocat de bonne famille; on en dit beaucoup de bien, et ainsi de suite. On dit qu'il a des moyens; je n'en suis pas juge. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'ennuie à mort; il me demande toujours si j'ai lu ceci ou cela; il me marque des pages dans des livres que je ne lis jamais. Il est du genre sentimental, écrit des lettres romanesques sur du papier rose, et toute sorte de choses comme cela.

« — Et le troisième?

« — Le troisième, eh bien! voyez-vous, je ne l'aime pas, mais pas du tout. C'est un être insupportable; il n'est pas beau, il est fier comme Lucifer, et je ne sais réellement pas comment il s'y est pris pour me faire m'engager. Ç'a été par accident. Il est véritablement bon cependant, trop bon pour moi, voilà le fait; mais j'ai un peu peur de lui.

« — Et son nom?

« — Il s'appelle Clayton, Edward Clayton pour vous servir. C'est du genre fier, avec des yeux profonds, qui ont l'air d'être dans une cave, et des cheveux d'un noir! et un regard triste, tout à fait byronien. Il est grand, un peu dégingandé; il a des dents superbes; sa bouche, ma foi, sa bouche, quand il sourit, est tout à fait séduisante; puis il ne ressemble pas à tout le monde. Il est excellent, mais il ne sait pas s'habiller, il porte d'affreuses chaussures; puis il n'est pas poli, il ne se précipite pas pour ramasser votre fil ou vos ciseaux... Ce n'est pas du tout

un homme à femmes. Il en résulte que, comme monsieur ne veut pas faire la cour aux filles, ce sont les filles qui font la cour à monsieur; c'est toujours comme cela... C'est pourquoi, voyez-vous, j'ai voulu voir ce que j'en ferais. Je n'ai pas voulu lui faire la cour, je l'ai fait enrager, je me suis moquée de lui, je l'ai mis dans de magnifiques rages; il s'est mis à dire des impertinences de moi, et moi de lui encore plus; nous nous sommes querellés dans les règles. Alors j'ai pris un air contrit, et je suis gracieusement descendue dans la vallée de la pénitence, comme nous autres sorcières savons le faire; la chose a très-bien pris, et a mis monsieur sur ses deux genoux avant qu'il sût bien au juste ce qu'il faisait. Eh bien! je ne sais trop ce que c'était, mais il s'est mis à parler si sérieusement et si vivement, qu'il m'a positivement fait pleurer, l'affreux être, et je lui ai fait toute sorte de promesses, certainement beaucoup plus qu'il ne m'en souvient.

« — Est-ce que vous êtes en correspondance avec tous ces amoureux, miss Nina?

« — Certainement. N'est-ce pas que c'est drôle? Leurs lettres ne peuvent pas parler. Autrement, quand elles viendraient toutes ensemble dans la malle, c'est cela qui ferait un gribouillage!

« — Miss Nina, je crois que vous avez donné votre cœur au troisième.

« — Quelle bêtise, Harry! Je n'ai pas de cœur. Je me moque d'eux tous comme de ça. Tout ce que je veux, c'est m'amuser. Quant à l'amour et tout ce qui s'ensuit, je crois que je n'en suis pas capable. Je serais horriblement fatiguée d'eux au bout de six semaines; je n'ai jamais aimé ce qui dure. »

« ...Là-dessus, elle mit sa malle sens dessus dessous et en fit jaillir un flot de bracelets, de billets doux, de grammaires françaises, de crayons, le tout mêlé à des bonbons de toute espèce et à tous les colifichets d'une pensionnaire. — Tenez, sur mon âme, dit-elle, voilà les mémoires que vous demandez. Tenez, attrapez. — Et elle lui jeta un paquet de papiers.

« — Mais, miss Nina, cela n'a pas l'air de mémoires.

« — Ah! miséricorde! ce sont des lettres d'amour alors. Il faut pourtant que ces mémoires soient quelque part... Ah! dans cette boîte à bonbons... Gare votre tête, Harry. — Et elle lui jeta une boîte d'où sortit une profusion de papiers chiffonnés. — Les voilà tous, excepté un, que j'ai pris hier pour mes papillottes. Voyons, n'ayez pas l'air si sinistre, j'ai gardé les morceaux, les voilà... »

Puisque nous en sommes à Nina, donnons son portrait, tracé par son amoureux, son véritable et seul amoureux sérieux. Voici comme il la décrit à un de ses amis :

« Nina Gordon est une coquette, c'est vrai, un enfant gâté si vous voulez. Ce n'est pas du tout le genre de personne qui m'aurait semblé devoir prendre de l'empire sur moi. Elle n'a ni éducation, ni lecture, ni habitude de réfléchir; mais après tout elle a en elle un certain ton, un certain timbre, comme on dit en français, qui me va. Il y a en elle un mélange d'énergie, d'individualité, de finesse, qui la rend, tout inculte qu'elle est, plus piquante et plus attrayante qu'aucune femme que j'aie jamais rencontrée. Elle ne lit jamais; il n'y a presque pas moyen de la faire lire; mais tachez de la tenir seulement cinq minutes, et elle vous étonnera par la fraîcheur et la vérité de ses jugements littéraires. Et ainsi de son jugement sur toutes choses, si elle peut s'arrêter assez longtemps pour en dire

son opinion. Quant à son cœur, je crois qu'il n'est pas encore éveillé. Elle n'a vécu que dans le monde de la sensation, qui a tant d'abondance et de vie chez elle, que le reste dort. Ce n'est que deux ou trois fois que j'ai vu un éclair de la nature intérieure jaillir par ses yeux et par l'intonation de sa voix. Et je crois, je suis sûr, que je suis la seule personne de ce monde qui l'ait jamais fait vibrer. Je ne suis pas sûr qu'elle m'aime maintenant, mais je suis sûr qu'elle m'aimera un jour... »

Edward Clayton, le jeune premier du livre, est un héros un peu trop vertueux et un raisonneur un peu trop protestant pour pouvoir être bien passionné. Il y a en lui trop de Grandison. La seule chose qui rachète la monotonie de sa sagesse, c'est sa faiblesse pour la petite Nina. En général, il n'y a rien de tel que ces jeunes gens bien rangés et bien réfléchis pour se laisser prendre au miroir à alouettes de la coquetterie. Aussi ce pauvre Clayton a-t-il beaucoup de peine à justifier son choix auprès de lui-même, comme auprès de sa famille et de ses amis. Après beaucoup de raisonnements, il trouve le meilleur de tous, qui est de confesser qu'il est amoureux, et qu'il n'y peut rien. C'est avec sa sœur qu'il a le plus de mal. Anne Clayton est une fille d'un grand sens et de beaucoup de jugement; elle a autant d'admiration que de vénération pour son frère, qui est pour elle l'idéal que lui-même poursuit : aussi Clayton éprouve-t-il un certain embarras à lui apprendre son attachement pour Nina. Il sait que toutes les apparences sont contre lui, et, selon la remarque très-fine et très-juste de l'auteur, « les personnes d'une nature délicate et impressionnable n'aiment point la fatigue d'avoir à expliquer ce qui est instinctif. » Le grave Clayton

en est donc réduit à faire l'apologie de la coquetterie, cette arme défensive des femmes, à dire qu'il ne veut pas prendre une femme, comme une feuille de papier buvard, pour absorber et reproduire toutes ses paroles et toutes ses idées, et il termine en disant à sa sœur : « — Nina a juste ce qui me manque... Je vis en dedans, je théorise, je suis hypocondriaque, souvent maladif. La vivacité et le trait de sa nature me donneront ce que je n'ai pas. Elle me réveille, elle m'échauffe, et la rapidité de son instinct vaut souvent mieux que ma raison. En somme, je révère cette enfant malgré toutes ses fautes. »

Clayton est un de ces jeunes gens comme on en rencontre dans le monde quelques-uns, pas beaucoup, à qui l'habitude de l'idéal rend la vie réelle très-difficile. C'est ainsi que le type imaginaire qu'il s'est formé de l'homme religieux ou de l'homme politique le rend également impropre à la pratique d'aucune profession ou d'aucun ministère. Lisez ces fragments d'une conversation qu'il a avec un de ses amis d'enfance :

« — Et que vas-tu faire de toi, Russell?

« — Je vais me mettre à plaider, me faire ma place, et puis alors en avant pour Washington. Je veux être président, comme tout autre aventurier des États-Unis. Pourquoi pas aussi bien qu'un autre?

« — Pourquoi pas en effet, si tu en as envie, si tu veux travailler dur et le payer son prix? Quant à moi, j'aimerais autant passer ma vie à me promener sur le tranchant du sabre qui, dit-on, sert de pont au paradis de Mahomet... Je sais que je ne serai jamais un homme à réussite. De la manière dont vont les choses dans notre pays, il faut ou que j'abaisse le niveau de mes idées de droit et d'honneur,

ou que je renonce au succès. Je ne connais pas une carrière où la fraude, la tromperie et le charlatanisme ne soient pas essentiels au succès, pas une où un homme puisse avoir pour premier but la vertu. Satan est à toutes les entrées, et dit : « Je te donnerai toutes ces choses, si « tu veux m'adorer. »

« — Alors, pourquoi n'entres-tu pas dans le clergé tout de suite, pour mettre la chaire et une grosse bible entre toi et le diable?

« — J'ai peur de le retrouver là encore. Je ne pourrais pas acquérir le droit de prêcher dans aucune chaire sans prendre des engagements qui seraient tôt ou tard une insulte à ma conscience. A la porte de chaque chaire, il me faudra jurer de renfermer la vérité dans une certaine formule, et ma vie, mon succès, mon bonheur, ma réputation, tout reposera là-dessus. Je suis sûr que si je prêchais selon ma conscience, je me ferais chasser de la chaire encore plus vite que du barreau. »

On connaît les principaux personnages blancs de cette histoire, sauf quelques grands parents qui n'appellent pas une mention particulière. Il faut maintenant passer aux noirs. L'auteur les voit naturellement en rose, et, comme c'est le but de son livre, il ne faut pas lui en faire une chicane. Madame Stowe excelle dans la peinture des mœurs domestiques des noirs ; on voit qu'elle en a fait une étude familière et attentive. Elle rend à merveille cette espèce de dépendance dans laquelle les maîtres sont de leurs esclaves dans toutes les occasions de la vie commune. Ainsi qu'il arrive toutes les fois qu'on abdique l'usage de ses propres facultés pour ne se servir que de celles des autres, ce sont les instruments qui deviennent les moteurs et les

maîtres. La maison de Nina est tenue principalement par une vieille négresse, tante Katy, qui tous les matins, ornée de son turban rose et de son trousseau de clefs, vient demander à sa maîtresse ses ordres pour la journée ; mais il est bien entendu que la chose est déjà réglée par tante Katy, et que Nina n'a pas plus d'objections à y faire qu'une reine constitutionnelle à une proposition de son ministère. « C'est, dit Nina, mon premier ministre en jupons, et elle ressemble beaucoup à des premiers ministres dont j'ai entendu parler dans l'histoire, qui arrivent toujours, n'importe comment, à faire à leur tête. Voilà, par exemple, tante Katy qui vient demander de l'air le plus respectueux « ce que miss Nina veut avoir à dîner : » est-ce que vous croyez qu'elle s'attend le moins du monde à recevoir un ordre? Ella a toujours cinquante objections à faire à ce que je lui propose... Et quand elle m'a prouvé que tout ce que je demande est le comble de l'absurdité, et qu'il n'y a absolument rien à manger dans les environs, me voilà parfaitement remise à ma place. Et quand je me hasarde à dire humblement : « Mais, tante Katy, qu'est-ce que nous allons faire? » c'est alors qu'elle se met à tousser un peu, et qu'elle me déroule tout un programme arrangé par elle dès la veille. Et c'est toujours à recommencer... » Un meuble non moins curieux de la maison, c'est le cocher; celui-là représente le triomphe de la résistance passive. On l'a surnommé *Old Hundred* à cause de la lenteur de tous ses mouvements, et il donne une idée si originale et, selon toute apparence, si exacte de son espèce, que nous devons encore ici laisser la parole à madame Stowe.

« Il avait l'air de considérer la voiture et les chevaux

comme une sorte d'arche dont il était le grand-prêtre, et que son devoir était de sauver de toute profanation. Selon lui, toute la plantation et en général le monde entier étaient en état de conspiration permanente contre la voiture et les chevaux de la famille, et lui seul les défendait au péril de sa vie. Son premier objet, le but principal de sa charge, c'était de prouver qu'on ne pouvait pas se servir de la voiture... Ce genre d'objections avait été la grande étude de sa vie; il en avait toujours une provision. Ou bien la voiture était crottée et il était en train de la laver, ou bien il venait de la laver et ne voulait pas la salir, ou bien il avait ôté la capote pour y faire un point, ou bien il y avait quelque chose aux ressorts, ils avaient été un peu forcés, il demanderait un carrossier un de ces jours. Quant aux chevaux, il avait à leur endroit un trésor de bonnes raisons : les efforts, les foulures, les déferrements, les cailloux dans les sabots, une quantité de maladies pour lesquelles il avait tout un vocabulaire à lui, de sorte qu'il était impossible, d'après toutes les règles connues de l'arithmétique, que la voiture et les chevaux pussent être prêts à servir en même temps.

« Ne soupçonnant pas la grandeur de son entreprise et forte de son autorité, Nina s'avançait en chantant; elle trouva Old Hundred assis tranquillement à la porte de sa case, les yeux à demi ouverts et regardant le soleil à travers la fumée d'une vieille pipe qu'il avait entre les dents. Un grand corbeau, tout noir, et borgne, était perché sur son genou avec l'air le plus narquois, et quand il entendit le pas de Nina, il la lorgna avec son œil unique d'un air interrogateur, comme s'il eût été là pour recevoir les visites pendant que son maître faisait la sieste. Entre ce corbeau, qui avait reçu le sobriquet d'*oncle Jeff*, et son maître,

il y avait une liaison des plus étroites, resserrée encore par leur commune impopularité... Dans ses nombreuses disputes, Jeff avait perdu un œil, et il était complétement plumé d'un côté de la tête... Une fois, il avait eu le cou tordu, et il était resté comme cela, ce qui lui donnait toujours l'air de regarder par-dessus son épaule, et ajoutait à la singularité de sa physionomie. *Oncle Jeff* volait avec un zèle et une adresse dignes d'une meilleure cause, et il était d'un prix inestimable pour son maître, parce qu'il était toujours responsable de tout ce qu'on trouvait chez lui qui n'aurait pas dû y être. Quoi qu'on découvrît, des cuillers, des boutons de chemise, des mouchoirs, ou des pipes de voisins, c'était toujours Jeff qui avait à en répondre. Dans ces cas-là, Old Hundred ne manquait jamais de le gronder, et de déclarer « qu'il était capable de ruiner la réputation de toute une maison. » Alors Jeff regardait par-dessus son épaule en clignant de son œil, comme pour lui dire qu'il savait bien à quoi s'en tenir et qu'il ne prendrait pas la chose en mauvaise part.

« — Oncle John, dit Nina, faites atteler tout de suite ; je veux sortir.

« — Dieu vous bénisse, enfant ! Il n'y a pas moyen.

« — Et pourquoi cela?

« — Oh! pas moyen, enfant. Il n'y a ni chevaux ni voiture possibles cette après-midi.

« — Mais je vous dis que je veux sortir tout de suite.

« — Mais, enfant, ce n'est pas possible. Vous ne pouvez pas aller à pied, et quant à aller en voiture, encore moins. Peut-être demain, ou la semaine prochaine...

« — Oncle John, vous faites des contes ; je veux la voiture tout de suite.

« — Ce n'est pas possible, bijou, dit Old Hundred avec

un accent paternel et compatissant, comme s'il eût parlé à un petit enfant; je vous dis qu'il n'y a pas moyen... Il y a un des chevaux malades; j'ai passé toute la nuit...

« Et pendant que Old Hundred lançait ce petit accident de son invention, le corbeau regardait drôlement Nina comme pour lui dire : — Vous entendez bien ce qu'il vous dit, hein?

« Nina ne savait que faire et se mordait les lèvres, et Old Hundred eut l'air de retomber dans un profond sommeil.

« — Je suis sûre, dit Nina, que les chevaux peuvent sortir; j'y vais voir.

« — Mais, mon enfant, mon bijou, vous ne pouvez pas. Les portes sont fermées, et j'ai les clefs dans ma poche; sans cela, ces pauvres bêtes seraient déjà mortes quarante fois pour une. En vérité, je crois que tout le monde est après elles... Voyez-vous, miss Nina, votre papa me disait toujours : « Oncle John, vous savez mieux que moi ce qu'il « faut à ces bêtes; je vous les recommande, oncle John; « prenez-en soin, ne les laissez pas tuer. » Or, miss Nina, je suis toujours les instructions du colonel. Oh! quand il fait beau et que les routes sont bonnes, j'aime à faire trotter mes bêtes; cela, c'est raisonnable. Mais voyez un peu les routes aujourd'hui; il y a deux pieds de boue, puis il y a un pont défoncé; il y a un homme qui s'y est noyé l'autre jour, c'est un fait... D'ailleurs, il va pleuvoir, j'ai senti cela à mes cors toute la matinée; puis Jeff est comme un beau diable, et il est toujours comme cela quand il va pleuvoir. Jamais cela ne m'a trompé... »

Nina a beau faire et se mettre en colère, elle parle à visage de bois; Old Hundred ne répond plus. se remet à

fumer, et paraît plongé dans une profonde rêverie ; de guerre lasse, sa maîtresse s'en va.

Comme échantillon plus noble de l'espèce, madame Stowe présente Milly, une négresse qui appartient à la tante de Nina. C'est elle qui personnifie la beauté, la bonté, la grandeur d'âme de sa race ; c'est elle qui souffre, saigne et pardonne en invoquant l'Évangile. Elle est d'une famille de rois d'Afrique, d'une race qui n'avait pas encore été abâtardie par l'esclavage ; il ne lui manque pour cadre que la magnifique et brûlante nature de sa patrie. Les passions bouillonnent dans son sein avec une ardeur tropicale ; mais ce qui domine en elle, c'est le courage et la générosité, et un respect natif d'elle-même qui la rend incorruptible et fait de sa parole un serment sacré.

Ce n'est point sans une intention philosophique que madame Stowe place ainsi cette esclave sur un piédestal et fait d'elle une héroïne, car de ses vertus mêmes découleront ses plus grands maux, et sa valeur morale ne fera qu'ajouter à sa valeur vénale. Les maîtres se disputeront ce meuble précieux, et son âme sera mise aux enchères comme son corps. Non-seulement elle portera elle-même la peine de sa vertu, mais, chose plus horrible, elle en sera encore punie dans ses enfants, et leur transmettra comme une malédiction ce crime d'un nouveau genre. Une pareille mère aura des enfants qui lui ressembleront, et qui seront des articles cotés très-haut sur les marchés. Milly, comme Harry, avait d'abord juré de ne pas se marier; puis comme lui bientôt elle avait cédé. Quatorze enfants étaient nés de son mariage; elle les avait tous élevés, et tous, l'un après l'autre, lui avaient été arrachés pour être vendus à de nouveaux maîtres. « La première fois, dit l'auteur, elle avait montré la férocité d'une lionne; mais, frappée coup sur

coup, elle avait fini par acquérir une sorte de sombre insensibilité; puis l'esprit chrétien était entré, comme cela arrive souvent pour l'esclave, par les fentes d'un cœur brisé. Ces exemples de piété que l'on rencontre quelquefois chez les esclaves, et qui dépassent la mesure ordinaire des esprits les plus cultivés, sont en général le résultat de malheurs et de douleurs si absolument accablants, qu'ils ne laissent d'autre ressource que Dieu. Pour une âme qui est ainsi ravie jusqu'aux régions supérieures de la piété, combien de milliers sont rejetées et anéanties dans un abrutissement mortel! »

Telle était Milly, que nous retrouverons plus tard. Nous voudrions arriver au personnage principal de toute cette galerie blanche et noire, au vieux nègre Tiff. Quelques mots suffiront pour mettre au courant de l'histoire et de la position du vieux Tiff. Il était esclave dans une des familles les plus anciennes et les plus considérables de la Virginie, qui avait fini par tomber presque dans la pauvreté. La fille de la maison s'était, à l'âge de quinze ans, laissé enlever par un aventurier; ses parents l'avaient reniée, et elle n'avait emporté avec elle de la maison de ses ancêtres qu'un vieux nègre qui déplorait sa mésalliance autant qu'eût pu le faire le chef de la famille, mais qui était fanatiquement et religieusement dévoué à la fille des Peyton. La jeune femme avait parcouru rapidement toute l'échelle de la misère et de l'abandon; son mari la quittait pendant des mois entiers pour aller courir les grands chemins et les tavernes, et c'étaient peut-être les intervalles les moins malheureux de sa vie. Au milieu de toutes ses épreuves, elle n'avait été soutenue, consolée, nourrie, que par son vieil esclave. Tiff avait été sa providence et celle de ses petits enfants.

« Tiff s'était même humilié au point de reconnaître pour son maître un homme qu'il regardait comme d'une position très-inférieure à la sienne, car, tout nègre et tout biscornu qu'il fût, il était profondément convaincu que le sang des Peyton coulait dans ses veines, et que l'honneur des Peyton était confié à sa garde. Sa maîtresse était une Peyton, ses enfants étaient des Peyton, et même le petit paquet enveloppé de flanelle qui dormait dans le berceau était un Peyton ; quant à lui, il était Tiff Peyton... Le mari, il le regardait avec une sorte de mépris poli et protecteur. Il lui voulait du bien, il se croyait obligé de pallier sa conduite autant que possible ; mais il y avait des moments d'abandon où Tiff, levant solennellement ses lunettes, se prenait à dire que, dans son opinion personnelle, « il n'y avait rien à attendre de gens de cette classe... »

« Tiff était un de ces bons vieux êtres qui restent en si bonne intelligence avec la nature entière, que jamais ils ne manquent de la nourriture première. Le poisson allait toujours au-devant de l'hameçon de Tiff, quand il ne mordait jamais aux autres ; les poules pondaient toujours exprès pour lui, et lui caquetaient à l'oreille l'endroit où elles avaient mis leurs œufs. Pour lui, les dindons glougloutaient et se pavanaient, et pour lui ils produisaient des couvées de poussins dodus. Toutes les espèces de gibier, depuis l'écureuil jusqu'au lapin, avaient l'air de venir avec un vrai plaisir se jeter dans ses piéges, de sorte que là où tout autre serait mort de faim, Tiff jetait les yeux autour de lui avec une calme satisfaction, regardant la nature entière comme son garde-manger, dans lequel ses provisions n'avaient des habits de fourrure et ne marchaient sur quatre pattes que pour l'unique fin de se conserver

jusqu'à ce qu'il fût prêt à les consommer. Aussi Cripps (le mari de sa maîtresse) ne revenait-il jamais à la maison sans s'attendre à y trouver quelque bon morceau, même lorsqu'il venait de boire son dernier dollar à la taverne. Cela arrangeait Cripps. Il trouvait que Tiff faisait son devoir, et de temps en temps il lui apportait quelque misérable objet de pacotille en témoignage de son estime. Les lunettes qui faisaient le principal ornement de Tiff lui étaient venues de cette façon ; les verres étaient tout simplement du verre à vitre, mais heureusement Tiff ne doutait pas qu'ils ne fussent du plus fort numéro, et plus heureusement encore ses excellents yeux les lui rendaient parfaitement inutiles. C'était seulement chez Tiff une faiblesse aristocratique. Des lunettes lui paraissaient être, n'importe comment, l'apanage d'un *gentleman*, et convenir particulièrement à quelqu'un qui avait été « élevé dans une des premières familles de la Virginie. » Elles lui paraissaient d'autant plus indispensables, qu'il joignait à sa besogne habituelle une quantité de petits talents de femme. Tiff savait tricoter un bas comme personne, tailler des habits d'enfant et des tabliers ; il savait coudre, il savait raccommoder, et faisait tout cela de l'air du monde le plus heureux.

« Malgré les nombreuses tribulations qui lui étaient échues en partage, Tiff était en somme un joyeux être. Il avait en lui une onctueuse, une élastique abondance de nature, une exubérante plénitude de vie, que l'adversité la plus constante ne faisait que ramener à une température modérée. Il était dans les meilleurs termes avec lui-même ; il avait de l'affection pour lui, de la confiance en lui, et quand personne ne s'en chargeait, il se tapait lui-même sur l'épaule, se disant : « Tiff, tu es un bon diable, un

brave garçon, et je t'aime bien. » Presque toujours il était en cours de monologue avec lui même, tantôt se mettant à chanter joyeusement, tantôt à rire silencieusement. Dans ses bons jours, Tiff riait beaucoup. Il riait quand ses pois poussaient, il riait quand le soleil luisait après la pluie, il riait de cinquante choses dont on n'aurait jamais eu l'idée de rire ; cela lui allait. Dans les mauvais jours, Tiff se parlait à lui-même, et trouvait là un conseiller qui gardait profondément ses secrets. »

C'est dans cette cabane misérable que nous trouvons la fille des Peyton ; elle est malade, mourante ; elle n'a auprès d'elle que son vieux nègre, qui la soigne, qui nourrit et berce les enfants, fait la cuisine, fait le ménage, raccommode les hardes.

« Tiff commençait à grisonner. Sa figure présentait un des plus laids échantillons de l'espèce nègre, et eût été décidément hideuse, si elle n'avait été rachetée par l'expression de bonté et de bonne humeur qui la faisait rayonner. Il était d'un noir d'ébène, avec un large nez retroussé, une bouche énorme bordée de lèvres épaisses, et étalant des dents qu'un requin aurait enviées. La seule chose qu'il eût de bien était de grands yeux noirs, qui pour le moment étaient cachés par une énorme paire de lunettes d'argent, placées très-bas sur son nez, et à travers lesquelles il regardait un bas d'enfant qu'il tricotait. A ses pieds était un petit berceau fait dans un bloc d'acacia, garni de morceaux de flanelle, et dans lequel dormait un petit enfant. Un autre enfant, d'environ trois ans, était assis sur son genou. La taille du vieux nègre était courbée, et il portait sur ses épaules une espèce de châle

de flanelle rouge, arrangé comme l'aurait fait une vieille femme. Deux ou trois aiguilles avec du gros fil noir étaient piquées sur son épaule, et, pendant qu'il tricotait, il chantait et parlait tour à tour avec le petit enfant qui était sur son genou : « Voyons, Tedd, mon petit homme, tiens-toi tranquille; maman est malade, sœur est allée chercher de la médecine. Voyons, Tiff va chanter pour son petit homme :

Christ est né à Béthléem,
Christ est né à Béthléem
Et a été mis dans une étable. »

La scène qui se passe dans cette cabane est des plus touchantes. Tiff fait le feu, fait manger l'enfant, arrange le lit, donne à boire à la malade, qu'il soutient sur son bras, et quand celle-ci s'écrie : « O mon brave Tiff! mon vieux fidèle Tiff! que deviendrais-je sans toi? » le vieux nègre éclate en sanglots et noie ses grandes lunettes dans des flots de larmes. Alors arrive le mari, de retour d'une de ses courses à travers le pays. Il entre dans la chambre en tapageur et respirant l'alcool; il ne se doute pas des regards furibonds que le vieux Tiff lui jette à travers ses lunettes; il mange tout le souper que Tiff avait préparé pour sa maîtresse, veut faire prendre du whiskey au petit garçon et de l'élixir à la mourante, puis finit par se jeter sur le lit et s'endormir d'un sommeil bruyant.

« Tiff, qui promenait le petit enfant dans ses bras, vint alors près du lit et s'assit. « Miss Suzanne, dit-il, cela ne sert à rien de vouloir lui parler. Je ne veux rien dire d'irrespectueux, miss Sue, mais voyez-vous, ceux qui ne sont pas nés comme il faut, on ne peut pas leur deman-

der les mêmes sentiments qu'à nous autres qui sommes des vieilles familles. Ne vous tourmentez pas, laissez faire le vieux Tiff. Il vient toujours à bout de tout ce qu'il veut, le vieux Tiff. Ha! ha! ha! miss Fanny fait déjà ses lettres, et je dirai à monsieur de lui acheter des livres. Et puis il y a une demoiselle qui vient d'arriver à la Grande-Plantation, et qui a fait son éducation à New-York; j'irai la voir pour la consulter et pour faire aller les enfants à l'église, et toutes ces choses-là... Voyez-vous, miss Sue, moi aussi je suis en route pour la terre de Canaan, et certainement je n'y irai pas sans emmener les enfants avec moi. Les enfants avec Tiff, et Tiff avec les enfants, je ne sors pas de là... »

Cependant cette nuit est la dernière de la malheureuse femme. Le vieux Tiff ne tient plus dans ses larges mains que les mains froides d'une morte; il pousse des cris déchirants qui éveillent son maître, et, voyant qu'il n'y a rien à faire de lui, il se prépare à aller à la Grande-Plantation, chez Nina Gordon, afin de faire ensevelir décemment sa maîtresse.

« Tiff passa par-dessus ce qu'il avait de vêtements une grande redingote de laine avec de longues basques et d'énormes boutons qu'il ne revêtait que dans les occasions solennelles. S'arrêtant sur la porte avant de sortir, il regarda Cripps du haut en bas, avec un air de mépris mêlé de pitié, et lui dit : « Je m'en vais, monsieur, et je reviendrai le plus tôt possible. Faites-moi le plaisir de vous conduire décemment, tâchez de renoncer au whiskey une fois dans votre vie, pensez à la mort, au jugement dernier, à l'éternité... Faites une fois comme si vous aviez un

peu de ça en vous, comme devrait faire un homme qui a épousé une fille de la meilleure famille de la Virginie. Pensez à votre fin dernière; votre pauvre vieille âme ne s'en trouvera pas plus mal. N'éveillez pas les enfants avant que je revienne, ils auront toujours le temps d'apprendre la souffrance. »

« Cripps écoutait cette allocution d'un air stupide et abasourdi, regardant tantôt le lit, tantôt le vieillard... »

Tiff s'en alla donc à la Grande-Plantation, chez Nina, qui, en voyant arriver cette singulière figure, eut peine à ne pas rire; mais Tiff lui dit : « Il y a eu un deuil dans notre maison; pauvre miss Sue, ma jeune maîtresse, elle est retournée chez elle... C'était une Peyton de Virginie! Grande famille, ces Peyton! Elle a fait un mariage malheureux, comme font quelquefois les filles, ajouta Tiff d'un air mystérieux. Un homme de rien; la pauvre créature a bien souffert. Moi, je suis Tiff, Tiff Peyton, pour vous servir. J'ai été élevé en Virginie, dans la grande maison Peyton. Et quand miss Sue a épousé cet homme, sa famille n'a plus voulu la voir... Mais moi j'ai dit que je la suivrais jusqu'à la mort, et c'est ce que j'ai fait... »

Nina envoie Milly rendre les derniers devoirs à la morte, et elle-même va visiter les enfants; elle promet à Tiff de venir à l'enterrement, et le vieux Tiff lui dit :

« Dieu vous bénisse! miss Gordon. Vous êtes trop bonne. Mon cœur se brisait en pensant que personne ne s'inquiétait de ma jeune maîtresse. Puis voyez-vous, miss Nina, continua-t-il à voix basse à propos du deuil, il ne s'agit pas de cet homme, il ne compte pas; mais ma

maîtresse était une Peyton, et je suis un Peyton aussi, et j'ai naturellement une responsabilité qu'on ne peut pas attendre de lui. J'ai ôté les rubans du chapeau de miss Fanny, et j'y ai mis du crêpe noir que Milly m'a donné; puis j'ai mis un crêpe sur le chapeau de master Teddy; je voulais en mettre sur le mien, mais il n'y en avait pas assez. Vous savez, miss Nina, les vieux serviteurs dans toutes les familles portent des crêpes. Si vous vouliez seulement jeter un coup d'œil sur mon ouvrage? Tenez, voilà le chapeau de miss Fanny. Après cela, nous ne sommes pas une modiste... »

Cependant Clayton et Carson, l'autre prétendu de Nina, arrivent tous les deux à la fois pour lui faire visite. Il s'ensuit une série de petites scènes comme on en rencontre dans tous les romans de l'ancien monde, et par-dessus lesquelles nous passons. M. Carson reçoit un congé gracieux et le prend très-gracieusement; il n'en continue pas moins à être un aimable vieux garçon. Malheureusement la paix de la plantation va être troublée par un nouvel arrivant; c'est Tom Gordon, le frère de Nina, qui vient s'y installer en maître, remet à leur place les esclaves trop émancipés, épouvante sa sœur et menace de loger une balle dans la tête de Harry. Nina, pour éviter le sang, veut éloigner son esclave, son frère naturel, et l'envoyer en campagne. Au moment où elle lui donne ses instructions, survient Lisette, la femme de Harry. Tom Gordon la voit, la trouve jolie, et prend avec elle les privautés du maître, et alors Harry dit à Nina :

« — Regardez, miss Nina; voyez-vous ma femme et votre frère?...

« — Sur mon âme, monsieur, dit Tom en s'adressant

à Harry de l'air le plus insultant, nous vous devons beaucoup de reconnaissance pour avoir amené ici ce joli petit article de fantaisie.

« — Ma femme n'appartient pas à cette maison, dit Harry en tâchant de rester calme ; elle est à la maîtresse d'une plantation voisine.

« — Ah ! merci du renseignement. Il peut me prendre la fantaisie de l'acheter, et je suis bien aise de savoir à qui elle est. J'avais besoin d'un joli petit objet de ce genre. Elle tient bien une maison, n'est-ce pas, Harry? Elle fait bien les chemises? Combien croyez-vous qu'on me la ferait payer? Je vais aller voir sa maîtresse. »

« Pendant cette cruelle harangue, les mains de Harry tremblaient et se tordaient, et il regardait tantôt Nina, tantôt son bourreau. Il était d'une pâleur mortelle, ses lèvres même étaient blanches ; il ne répondait pas, restait les bras croisés et fixait ses grands yeux bleus sur Tom. Comme il arrive quelquefois dans les moments de grand emportement, les traits rigides de son visage reproduisirent une si vive ressemblance du colonel Gordon, que Nina en fut frappée. Tom Gordon le fut aussi, cela ne fit qu'augmenter sa rage, et il jaillit de ses yeux un éclair de haine épouvantable. Les deux frères ressemblaient à deux nuages chargés de foudre et prêts à se jeter l'un sur l'autre.. »

Voilà la morale de la famille telle que la fait l'esclavage. Tom Gordon, poursuivant son idée, demande son cheval pour aller chez la maîtresse de Lisette et acheter la femme de son frère. Nina cherche à calmer Harry, et il lui répond d'une voix qui la fait trembler :

« — Je pourrai vous servir, vous, jusqu'à la dernière

goutte de mon sang, mais je hais tous les autres. Je hais votre pays, je hais vos lois... Je m'oublie, dites-vous? Ah! oui, je suis de la race qui n'a jamais le droit de faire le mal. On peut nous enfoncer des épingles et des couteaux dans la chair, essuyer ses bottes sur nous, nous cracher au visage; il faut que nous soyons aimables, il faut que nous soyons des modèles de patience chrétienne. Je vous dis que votre père aurait mieux fait de m'envoyer aux champs avec les derniers des nègres que de me donner de l'éducation et de me laisser sous le talon de tout homme blanc qui voudra marcher sur moi.

« Nina se souvint d'avoir vu son père dans des transports de colère, et fut encore frappée de sa ressemblance avec la figure bouleversée qui était devant elle.

« — Harry, dit-elle, songez à ce que vous dites. Si vous m'aimez, tenez-vous tranquille.

« — Si je vous aime!... Mais vous avez toujours tenu mon cœur dans votre main. Sans vous, il y a longtemps que je me serais frayé mon chemin jusqu'au Nord, ou bien j'aurais trouvé mon tombeau sur la route.

« — Eh bien! Harry, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, je vous donnerai la liberté. Allez maintenant.

« Harry porta la main de sa maîtresse à ses lèvres, et il disparut. »

Nina devance son frère, et va elle-même acheter Lisette à sa maîtresse; mais c'est Clayton qui lui prête l'argent nécessaire, car sa propre fortune est très-aventurée, et celle de sa tante, qui demeure chez elle, vient d'être tout à fait perdue. On sait que cette tante est la propriétaire de la négresse Milly, et pour tirer meilleur parti de sa chose, elle va la louer à des étrangers. C'est alors que Milly, avant

de quitter Nina, lui raconte son histoire, et comment de douleur en douleur, de sacrifice en sacrifice, elle est arrivée à devenir chrétienne et à s'anéantir en Dieu. L'histoire est longue, navrante, déchirante. Milly a été élevée avec la mère de Nina et ses tantes, et dans l'intimité de la famille, comme le sont souvent les esclaves. Un jour elle entend qu'on parle d'elle, de son âge, de sa tournure, de sa santé, comme on l'aurait fait d'une bête amenée sur le marché. On dit à sa maîtresse : « Pourquoi ne mariez-vous pas Milly? Il faut lui donner un mari, les enfants de cette fille-là vaudront leur pesant d'or. Il y a de ces femmes-là qui en ont jusqu'à une vingtaine; c'est une fortune. Les enfants de Milly, vous pourriez les vendre l'un après l'autre, selon le besoin, aussi sûrement que vous feriez une traite sur votre banquier. » Voilà ce que Milly entend sans le vouloir, et ce jour-là elle se jure à elle-même de ne jamais se marier ; mais comme elle est toujours bien traitée dans la maison, et comme sa maîtresse lui promet de ne point la séparer d'elle, elle se laisse persuader, et d'année en année la voilà entourée d'enfants. Sa maîtresse n'a point le cœur mauvais, elle est aussi bonne qu'on peut l'être dans son espèce; seulement de temps à autre elle a besoin d'argent, et elle vend un des enfants de Milly sans penser faire grand mal. La première fois l'esclave entre dans une telle exaltation et un tel désespoir, que sa maîtresse, étonnée elle-même du mal qu'elle a fait, lui promet de ne plus vendre de ses enfants; mais ne faut-il pas payer les frais de la maison? Treize des enfants de Milly sont ainsi arrachés successivement à leur mère ; ils vont Dieu seul sait où, et on n'en entendra plus parler. Il en restait un quatorzième, un petit garçon que la maîtresse de Milly lui laisse pour la faire vivre.

L'enfant croît en force et en beauté, il reçoit une éducation au-dessus de son état d'esclave, fatal présent dont il sera puni. Un jour Milly, en rentrant, trouve sa maîtresse comptant des rouleaux de dollars; l'enfant a été vendu. C'est Milly qui parle :

« Je sentis quelque chose qui me prenait au gosier, j'allai à ma maîtresse, je lui mis les mains sur les épaules, et je lui dis : « Miss Harriet, vous avez vendu treize de mes enfants, et vous m'aviez promis de me laisser celui-là. Est-ce là ce que vous appelez être une chrétienne?... Voilà comme vous me traitez après avoir vendu tous mes enfants pour élever les vôtres!... »

Milly court donc après son fils, mais en route elle apprend qu'il vient d'être tué. Son nouveau maître l'a frappé, il s'est révolté, et une balle dans le cœur a fait justice de l'esclave :

« On avait creusé un trou dans la terre et on l'avait mis là. Rien sur lui, rien autour, pas de cercueil, enterré comme un chien. On m'apporta sa veste; j'y vis un trou, marqué comme avec un emporte-pièce, et duquel coulait encore son sang. Je ne dis pas une parole; je pris la veste, et je retournai droit à la maison. Je montai à la chambre de ma maîtresse, elle était habillée pour aller à l'église et était là assise à lire la Bible. Je la lui mis sous la figure, cette veste. « Regardez bien ce trou! lui dis-je, regardez bien ce sang! Mon garçon a été tué; c'est vous qui l'avez tué! Que son sang retombe sur vous et sur vos enfants! O Seigneur, qui êtes dans les cieux, entendez-moi, et rendez-lui le double! »

« Nina tira un souffle profond de sa poitrine, comme si elle étouffait. Milly, dans l'entraînement de sa narration,

s'était redressée, ses grands yeux noirs tout ouverts, ses bras robustes étendus en avant, et sa puissante poitrine bondissant sous la violence de son émotion, elle ressemblait à une statue en marbre noir de Némésis dans un transport de fureur. Elle resta ainsi quelques minutes, puis ses muscles se détendirent, ses yeux s'adoucirent peu à peu, et elle regarda tendrement, mais gravement Nina :

« C'étaient d'affreuses paroles, enfant; mais dans ce temps-là j'étais en Égypte, j'étais dans le désert de Sinaï. J'avais entendu le son de la trompette et le bruit des voix, mais je n'avais pas vu le Seigneur... Je cherchais le Seigneur, je voulais lui dire : « Voyez ce que cette femme a fait... » Et le monde allait toujours de même, et ces chrétiens qui disaient tous qu'ils allaient au ciel se conduisaient toujours de même. Oh! comme j'ai cherché le Seigneur! que de nuits j'ai passées dans les bois, la face contre terre, à l'appeler, et il ne venait pas. »

Et Milly raconte qu'un jour elle va à une de ces réunions appelées *camp meetings*, où des missionnaires font des prédications en plein air. La nuit vient, on allume les feux, et elle entend un missionnaire raconter la passion, le chemin de la croix, le couronnement d'épines, la mort de Jésus-Christ, et elle se sent frappée par la grâce :

« C'est ainsi, dit-elle, que je fus vaincue par l'agneau, car si ç'avait été un lion, j'aurais résisté; mais l'agneau fut le plus fort. Quand je revins à moi, j'étais comme un enfant. Je n'avais pas parlé à ma maîtresse depuis la mort d'Alfred. Elle était malade, dans sa chambre, et dépérissant, parce que son fils s'était enivré et l'avait maltraitée. Je lui dis : Miss Harriet, j'ai vu le Seigneur; je vous pardonne, je vous aime de tout mon cœur, comme fait le Seigneur. — Oh! mon bijou, il fallait voir cette femme

pleurer... Après cela, il n'y eut plus rien de mauvais entre nous; nous fûmes deux sœurs en Jésus-Christ. Elle portait mes peines, je portais les siennes. Et ces peines étaient lourdes, car un jour on lui rapporta le cadavre de son fils... Je me rappelai que j'avais autrefois demandé au Seigneur de lui rendre le double; mais je ne pensais plus comme cela maintenant, et si j'avais pu rendre la vie au pauvre jeune homme, je l'aurais fait. Elle en mourut... Elle lutta encore longtemps, et toutes les nuits elle criait : Milly! Milly! reste avec moi. Je l'aimais comme mon âme; enfin le Seigneur la délivra, et je couchai son corps comme si c'eût été celui d'un de mes enfants. Je pris sa pauvre main, elle était encore chaude, mais elle était sans vie, et je me dis : « Est-il possible, pauvre être, que j'aie eu tant de haine contre toi! Ah! mon enfant, il ne faut haïr personne; Dieu nous aime tous! »

Milly tient le même langage à Harry, qui est tourmenté du besoin de la vengeance. Tom Gordon, par un simple caprice, et comme exercice de son pouvoir absolu, vient de lui couper la figure à coups de cravache. En passant dans les bois, Harry a rencontré l'homme qui donne son nom à ce livre, le nègre proscrit, *Dred*. Milly l'engage à ne pas écouter le tentateur et à ne pas entretenir des projets de révolte. « Vois-tu, mon enfant, lui dit-elle, il faudrait traverser une mer de sang. Tu ne voudrais pas perdre miss Nina. Si cela commence, ils n'épargneront personne; ne lâchez point le tigre, car rien ne pourra plus l'arrêter! »

C'est la première fois que Dred est en scène, et que nous le voyons sortir de sa retraite, les *dismal swamps*, où les marais maudits. Les *swamps* sont des marécages

qui bornent à l'Est les États du Sud. La nature y est dans un désordre si exubérant, que les hommes ont renoncé à la dompter, et ces espaces abandonnés sont le refuge et l'antre des nègres fugitifs. C'est la difficulté de les y poursuivre qui a donné naissance à une industrie toute particulière aux États-Unis, celle des chiens dressés à la chasse du nègre. Cette chasse est une profession, tout comme le barreau, l'Église et autres carrières libérales.

Dred, qui donne son nom au livre, est un nègre de proportions surnaturelles. Il est destiné à représenter le type idéal de la race ; il est d'un noir d'ébène et poli comme le marbre, de formes herculéennes, et habitué à vivre de sauterelles, comme saint Jean dans le désert. Saint Jean, le précurseur, est en effet le modèle dont il se rapproche le plus ; il en a la grandeur sauvage et l'enthousiasme exalté. L'auteur a rattaché son héros à un épisode de l'histoire des États-Unis, à la conspiration des esclaves de la Caroline du Sud. Cette conspiration était menée par un homme de couleur appelé Vesey, qui, ayant gagné 7 ou 8,000 francs dans une loterie, avait acheté sa liberté. Cinq des principaux conjurés furent découverts, jugés et exécutés ; ils moururent en silence et emportèrent avec eux les noms de leurs complices ; mais cet éclair jeté dans les profondeurs et dans les souterrains de l'esclavage porta une telle terreur parmi les maîtres, qu'il fut un instant question de proclamer l'émancipation des noirs.

L'auteur a fait de Dred le fils de Vesey. Le jeune esclave avait assisté à l'exécution de son père, et, dit le récit, « ce souvenir était tombé dans les profondeurs de son âme comme une pierre tombe dans le fond d'un sombre lac des montagnes. » Dred, après avoir passé pendant quelques

années de maître en maître, brisa sa chaîne et se réfugia dans les *swamps*, n'emportant avec lui qu'une Bible, héritage de son père. Ce livre fut son seul trésor, presque sa seule nourriture ; il y puisa l'esprit surnaturel et divinatoire et l'ivresse apocalyptique.

Dred était donc devenu pour les noirs une espèce de prophète et de libérateur. Il s'était créé dans les marécages des asiles impénétrables où il recueillait les fugitifs ; il avait des intelligences secrètes avec toutes les plantations de la frontière, et il était le chef tacitement reconnu de tous les proscrits.

Tout à l'heure il vient de se placer sur le passage de Harry et lui a soufflé à l'oreille l'esprit de sang et de vengeance. On le retrouve au *camp meeting*, dont l'auteur fait une description qui est un tableau de mœurs des plus originaux. Il n'y a que les grandes prédications du moyen âge, celles par exemple qui précédaient les croisades, qui puissent donner une idée de ces assemblages tumultueux. C'est une grande fête pour les noirs, qui s'y rendent dans toutes leurs toilettes et dans tous leurs atours. On y voit venir tous les personnages de notre histoire, et, le premier de tous, le vieux Tiff avec ses enfants.

« La voiture de Tiff était un article des plus complexes, et en grande partie construite par lui. Le coffre était une longue boîte d'emballage ; les roues juraient les unes avec les autres, ayant toutes été rapportées en différents voyages par Cripps ; des cercles de tonneau, couverts par du calicot, formaient les rideaux, et il y avait un peu de paille pour tout siége. L'unique cheval, maigre et borgne, était attelé avec de vieilles cordes, et cependant pas un millionnaire au monde n'aurait été heureux de son moel-

leux carrosse comme Tiff l'était de son équipage. C'était l'œuvre de ses mains, le chéri de son cœur, les délices de ses yeux. Sans doute il avait ses faiblesses comme toutes les choses préférées de ce monde. Les roues se détachaient de temps en temps, et les traits cassaient; mais en pareil cas Tiff était toujours prêt : il sautait hors du chariot et se mettait à l'ouvrage avec un tel entrain, qu'on aurait dit que les accidents le lui rendaient encore plus cher. Le voilà devant la porte de la case, et Tiff, et Fanny, et Teddy, tout affairés, y mettent leurs paquets... Tiff, malgré la chaleur du jour, avait mis sa grande redingote, ses autres vêtements étant dans un état de trop grande détérioration pour être compatibles avec l'honneur de la famille; son chapeau blanc portait encore la bande de crêpe... Son département des vivres était fait pour provoquer les appétits les plus blasés : poulets, lapins, laitues, oignons, radis, petits pois. « Voyez-vous, enfants, disait-il. vous allez vivre comme des princes. Et à propos, ayez soin de me donner des ordres carrément; ayez soin qu'on vous entende, car enfin à quoi cela vous sert-il d'avoir un nègre, si personne ne s'en aperçoit? »

« Au tournant de la route, Tiff aperçut la voiture des Gordon, conduite par Old Hundred dans son plus beau costume, avec des gants blancs et du galon doré à son chapeau. Si jamais l'aiguillon de l'amertume fut près de toucher le cœur de Tiff, ce fut à ce moment; mais il se consola fièrement en se disant qu'en dépit des apparences sa famille n'en était pas moins ancienne et honorable. C'est pourquoi, prenant son plus grand air, il appliqua un coup de fouet supplémentaire à sa bête, comme pour dire : Je m'en moque; mais comme si le malheur s'en mêlait, le cheval, donnant une secousse, cassa un des brancards,

qui traîna honteusement par terre. A ce moment arriva le carrosse des Gordon : « Qu'on me prenne à mener un vieux sabot pareil ! dit Old Hundred avec mépris ; cela se casse à chaque pas. Si ce n'est pas là un meuble de pauvres diables de blancs ruinés, je n'en ai jamais vu !

« — Qu'est-ce qu'il y a? dit Nina en mettant la tête à la portière... Ah! Tiff; bonjour mon garçon. Pouvons-nous vous aider? John, descendez et aidez-le un peu.

« — Pardon, miss Nina, dit Old Hundred; mais les chevaux sont très-vifs ce matin, je ne puis les quitter une minute.

« — Dieu vous bénisse, miss Nina! dit Tiff, rendu à sa bonne humeur habituelle; ce n'est rien : il s'est cassé à un très-bon endroit cette fois; je l'aurai raccommodé en une minute.

« Et ainsi fit-il avec une pierre et un gros clou. « Dites-moi, ajouta Nina, comment vont la petite miss Fanny et les enfants? » Miss Fanny! Si Nina avait comblé Tiff de présents, elle n'aurait pas pu lui faire le plaisir inexprimable que lui firent ces deux mots. Il s'inclina jusqu'à terre sous le poids de la joie, et répondit que miss Fanny et les enfants allaient bien... »

Old Hundred est l'ennemi et le persécuteur de ce bon Tiff, et rien n'est amusant comme les querelles de ces deux vieux nègres. Ce sont des traits de nature. Voici Old Hundred, qui dit à sa femme :

« — Vous m'étonnez, Rose. Vous la cuisinière des Gordon, vous vous familiarisez comme cela avec des nègres de blancs ruinés !

« Si l'insulte ne s'était adressée qu'à lui personnellement, le vieux Tiff se serait probablement mis à rire aussi joyeusement qu'il le faisait quand il était pris par une

averse; mais l'allusion à la famille l'alluma comme une torche, et ses yeux brillèrent à travers ses grandes lunettes comme des éclairs à travers des fenêtres.

« — Va, va, dit-il, tu parles de ce que tu ne connais pas. Qu'est-ce que tu connais aux vieilles familles de la Virginie? C'est cela le vieux tronc! Vos familles de la Caroline en viennent toutes. Les Gordon sont une bonne famille, je n'ai rien à dire contre les Gordon; mais où donc as-tu été élevé pour n'avoir pas entendu parler des Peyton? Sais-tu que le vieux général Peyton avait six chevaux noirs à sa voiture comme un roi, des chevaux qui avaient des queues longues comme mon bras! Tu n'en as jamais vu comme cela dans ta vie.

« — Bon Dieu! dit Old Hundred, comme ces vieux nègres font des contes! Ils font toujours des histoires sur leurs familles. Cela me fait dresser les cheveux d'entendre ces vieux nègres; ils sont si menteurs!

« — Ceux qui mentent te volent ton bien, n'est-ce pas? dit Tiff; mais je te préviens que ceux qui diront un mot contre les Peyton auront affaire à moi.

« — Ces enfants-là, des Peyton! mais ce sont des Cripps, et qui a jamais entendu parler des Cripps? Qu'on ne m'en parle pas; ce sont de pauvres diables de blancs; cela peut se voir rien qu'à les regarder.

« — Vas-tu te taire? dit Tiff. En vérité, je crois que tu n'es pas né chez les Gordon, car tu n'as pas les moindres manières. Je suppose que tu n'es qu'un vieux nègre d'occasion que le colonel Gordon aura pris par-dessus le marché d'une de ces familles du Tennessee qui sont toujours paniers percés. C'est de la plus mauvaise drogue de nègres. Les vrais nègres Gordon sont tous des *ladies* et des *gentlemen*, tous jusqu'au dernier, dit le vieux Tiff, qui,

en véritable orateur, mettait l'auditoire de son côté.

« Une acclamation générale accueillit le compliment, et Tiff, à l'abri de ces applaudissements, se retira en triomphe. »

La journée de prédication en plein air est, avons-nous dit, un tableau de mœurs très-curieux, ce qui ne veut pas dire qu'il soit très-édifiant. Les révérends y montent sur des tréteaux qui ressemblent un peu trop à ceux des saltimbanques, et les fidèles y manifestent une exaltation qui participe un peu de l'ivresse. Nous avons une certaine peine à concilier avec la sévérité et la simplicité protestantes l'indulgence que l'auteur montre pour ce genre de dévotion. Ce n'est pas la peine de se moquer des miracles italiens et de la religion italienne, si l'on est prêt à justifier les convulsionnaires par l'unique raison qu'ils sont noirs. Il est vrai que madame Stowe dit que cette religion convient à une race demi-barbare; mais c'est comme si elle disait que c'est bon pour des nègres, ce qui n'est ni très-flatteur pour eux ni très-encourageant pour leurs défenseurs.

Un jour Milly arrive chancelante et ensanglantée à la plantation Gordon. Le maître auquel on l'avait louée lui a tiré un coup de carabine: Clayton lui fait un procès qu'il plaide lui-même et qu'il gagne; mais il y a appel, et cet appel est porté précisément devant la cour que préside son père. Le juge Clayton est un homme honorable et respecté, le premier à déplorer les abus de l'esclavage; mais il est chargé d'appliquer la loi, et la loi est formelle. La loi consacre le pouvoir absolu du maître. L'auteur a mis ici dans la bouche du juge Clayton un jugement célèbre qui fait jurisprudence dans les États à esclaves, et

c'est une législation d'autant plus féroce qu'elle est appuyée sur une irréfragable logique. Ici ce n'est plus du roman, ce n'est qu'un procès-verbal; dans cette simplicité cruelle de la loi, il n'y en a pas moins le plus affreux des drames.

Encore une application de la loi. On a vu qu'il y avait une sœur de Harry, esclave comme lui, que son maître avait affranchie et épousée avant de mourir. Ce maître était le cousin de Tom et de Nina; Tom Gordon fait attaquer son testament; les juges déclarent nul l'acte d'émancipation de la femme et des enfants, et ils redeviennent esclaves, et esclaves de Tom. Ainsi la loi s'oppose même à la volonté du maître quand elle est humaine, parce que cette humanité peut mettre en péril la cause de la communauté. Cora Gordon, rentrée sous l'horrible domination de son frère, arrache ses deux enfants à l'esclavage en les tuant de sa main. Traduite devant la cour, elle dit :

« — Vous voulez savoir qui a tué ces enfants? Eh bien! je vous le dirai, c'est moi. Oui, c'est moi... oh! que je suis heureuse de l'avoir fait! Savez-vous pourquoi je les ai tués? parce que je les aimais, parce que je les aimais tant que je suis allée jusqu'à donner mon âme pour sauver la leur. J'ai entendu dire autour de moi que j'étais folle, dans un accès de délire, et n'avais pas su ce que je faisais. C'est une erreur, j'étais de sang-froid, j'ai su ce que je faisais, et je bénis Dieu de l'avoir fait. Je suis née l'esclave de mon propre père. Votre fier et vieux sang de Virginie coule dans mes veines comme dans les veines de la moitié des créatures que vous fouettez et que vous vendez. J'ai été la femme légitime d'un homme d'honneur qui a fait ce qu'il a pu pour éluder vos lois cruelles et me rendre libre.

Mes enfants étaient nés pour être libres, ils ont été élevés libres, jusqu'au jour où le fils de mon père nous a intenté un procès et nous a refaits esclaves. Les juges, les jurés l'ont aidé; toutes vos lois, tous vos fonctionnaires l'ont aidé à ravir à la veuve et aux orphelins leurs droits. Le juge a dit que mon fils, étant un esclave, n'avait pas plus le droit de posséder que n'en a la bête de somme, et nous avons été remis entre les mains de Tom Gordon. Ce qu'est cet homme, je ne le dirai pas, cela ne peut pas s'exprimer. Au jugement dernier, Dieu le dira... Demain on devait me séparer de mes enfants. Mon fils était esclave pour la vie. Ma fille...

« Ici elle regarda l'auditoire avec une expression qui en disait plus que toutes les paroles.

« Alors je les ai laissé dire leurs prières, et pendant leur sommeil je les ai envoyés dans les pâturages célestes. On dit que j'ai fait un crime. Soit, je consens à perdre mon âme pour sauver les leurs. Je m'inquiète peu de ce qui m'arrivera; mais eux, ils sont sauvés! Et maintenant, mères qui m'entendez, si une seule d'entre vous, sachant ce que c'est que l'esclavage, n'eût pas fait comme moi, c'est qu'elle n'aime pas ses enfants comme j'aimais les miens... »

Selon toute apparence, madame Stowe a dû terminer prématurément son livre. Comme si elle ne savait plus que faire de ses personnages, elle les expédie tout à coup dans l'autre monde avec une rapidité des plus commodes. C'est un véritable massacre des innocents ou un cinquième acte de mélodrame. L'invasion du choléra vient fort à propos pour enlever cette pauvre Nina, et Clayton n'arrive que pour recueillir son dernier soupir. Elle meurt sans avoir pu donner à Harry sa liberté, et Tom Gordon règne

en maître. Harry n'a plus rien à ménager, et il dit à l'homme d'affaires de son frère, qui est un ancien de l'Église : « — Voyez-vous, c'est fini. Vingt ans de services fidèles et dévoués sont perdus; moi, ma femme, mes enfants à naître, nous sommes les esclaves d'un misérable... Vous vous appelez des hommes religieux, et vous défendez une pareille tyrannie! O serpents! race de vipères! comment comptez-vous échapper à la damnation de l'enfer? C'est vous qui gardez les habits de ceux qui lapidaient Étienne; vous encouragez le vol, le brigandage, l'adultère, et vous le savez. Vous êtes pires que ces misérables eux-mêmes, car ils ne prétendent point justifier leurs méfaits... Gare à vous!... Les Philistins se sont joués de Samson, ils lui ont crevé les yeux, mais un jour il a fait crouler leur temple sur leurs têtes... Gare à vous!... Le jour viendra; la mesure sera comblée, et on vous rendra le double, c'est moi qui vous le dis... »

Au moment où Harry parle encore, Tom paraît et le frappe à coups redoublés. L'esclave révolté terrasse son maître, saute sur un cheval, et va rejoindre Dred dans les marais. Ces marécages deviennent successivement le lieu de refuge et de Milly, et de Tiff, et de ses enfants. Ce pauvre Tiff est poussé à cette extrémité par un dernier trait de son maître, qui ramène au logis une nouvelle femme. Tiff se sauve la nuit, emportant Fanny et Tedd; le dernier petit enfant était mort du choléra. Il appelle cela « sa fuite en Égypte. »

La fin du livre est très-inférieure au commencement, et ne paraît être qu'une suite d'articles de controverse à peine cousus les uns aux autres. Quelques chapitres sont aussi des « illustrations » de faits récents; ainsi l'histoire de Clayton, frappé à coups de canne par Tom Gordon et

laissé pour mort sur la place, est évidemment la répétition de ce qui s'est passé très-réellement, il y a quelques mois, dans la salle même du Congrès. Tout le monde se souvient du traitement appliqué par un jeune législateur de la Caroline au plus éloquent défenseur de l'émancipation, M. Sumner, qui a été en danger de mort. Du reste, les épisodes de *Dred*, comme ceux de l'*Oncle Tom*, ne sont généralement que des faits réels dramatisés.

Le livre, comme roman, était à peu près clos après la mort de Nina, qui avait commencé le cataclysme. Dred lui-même, blessé dans une de ses courses, revient mourir dans le marais comme un lion dans son antre; il prend de son sang et le jette en l'air avec ces paroles d'un prophète : « O terre! terre! terre! ne recouvre pas mon sang! » et il expire en disant : « Que le Dieu de leurs pères soit juge entre nous!... » Forcé de s'expatrier par ses concitoyens, qui le poursuivent comme un perturbateur de l'ordre établi, Clayton va se fixer au Canada. Les esclaves réfugiés dans les marais parviennent à s'échapper et à s'embarquer, et nous retrouvons heureusement et confortablement installés à New-York le bon vieux Tiff, Tiff Peyton, avec miss Fanny et Teddy, qui viennent de recueillir un héritage inespéré. Tiff a dans ses vieux jours la consolation de voir la fortune des Peyton rendue à sa primitive splendeur, et la toile tombe sur ce modèle des nègres orné d'une paire de lunettes d'or.

On voit que la composition de *Dred* est assez incorrecte et assez informe; mais ce qui en rachète toutes les imperfections, c'est ce souffle d'une âme ardente et généreuse et cette sainte haine de la tyrannie qui y respirent à chaque page.

III

L'AUTRE MONDE,

PAR MADAME DE GRANDFORT.

Décembre 1855.

Je connais des Français qui n'aiment pas l'Angleterre, parce qu'ils y rencontrent, non pas trop de brouillards, mais trop d'Anglais. J'en connais aussi qui sont très-scandalisés de ce que les habitants de Londres, qui ont une rivière comme il y en a une à Paris, s'obstinent à l'appeler la Tamise au lieu de l'appeler tout simplement la Seine, comme tout le monde. Ils regardent cette excentricité comme un signe d'orgueil national. J'ai en ce moment sous les yeux un petit livre d'un voyageur, ou d'une voyageuse, qui est très-offusquée de ce que l'Amérique soit peuplée d'Américains, et qui paraît en vouloir mortellement au nouveau monde de ne pas être un daguerréotype de l'ancien. Je n'ai ni l'honneur ni le plaisir de connaître l'auteur de l'*Autre Monde*, et par conséquent je ne m'occupe que de son livre, je devrais dire de son pamphlet. Je m'empresse de dire que c'est une diatribe pleine d'esprit et pleine de verve, se laissant lire très-agréablement. Me voilà, je l'espère, tout à fait en règle; non-seulement

l'auteur est une femme, mais je dirai que sous ce rapport tous les auteurs sont des femmes. Dites à une femme qu'elle est douée des sept péchés capitaux, pourvu que vous lui disiez en même temps qu'elle est belle, elle vous pardonnera de tout son cœur. Les orateurs, dans le temps où il y en avait, consentaient à avoir dit toutes les sottises du monde, pourvu qu'on les trouvât bien dites; et un auteur, qu'il fasse de la prose ou des vers, sera toujours plus heureux qu'on lui reconnaisse de l'esprit que du sens commun.

Les physiologistes nous apprennent que les objets extérieurs, en se réfléchissant sur ce qu'on nomme la rétine de l'œil, y sont renversés. Ainsi vous rencontrez dans la rue un de vos semblables; vous croyez que, comme vous, il marche sur ses pieds; pas du tout, il marche sur la tête. Fort heureusement vous ne le voyez pas dans cet état; sans quoi vous éprouveriez une sensation désagréable, surtout en pensant que vous avez dans son œil la même position, et que vous êtes incessamment menacé d'apoplexie. Eh bien! il y a ainsi des observateurs de la nature humaine et des mœurs et coutumes des nations qui n'y voient pas, je ne dirai pas plus loin que leur nez, mais plus loin que leurs yeux. Il paraît que les Américains se permettent quelquefois de s'étendre dans des fauteuils en mettant leurs pieds sur les tables ou sur les cheminées, toujours plus haut que leurs têtes, et je me souviens à ce propos d'un très-amusant passage de Dickens :

« Il y avait, dit-il, une galerie de bois, ou verandah, sur laquelle on n'apercevait qu'une quantité de bottes et de souliers, et la fumée d'un grand nombre de cigares, sans aucun autre symptôme d'habitation humaine. Peu

à peu cependant on vit apparaître quelques têtes et quelques épaules qui, en s'ajustant aux bottes et aux souliers, laissèrent découvrir quelques habitants qui se passaient la fantaisie de mettre leurs talons là où dans d'autres pays on met habituellement sa tête, et qui prenaient le frais à leur manière. »

Je veux bien convenir que cette attitude est en effet peu convenable pour des hommes, même pour des Américains, même encore pour des Américaines quand elles ne portent point ce qui n'a pas de nom dans leur langue. Mais est-ce une raison pour en conclure que la société américaine marche à l'envers? Sans aller bien loin, il y a à Paris des salons de café et de restaurateurs qui ont des glaces au plafond, et pendant que vous êtes tranquillement à déjeuner, vous voyez, au grand péril de votre digestion, les passants qui ont l'air de se promener sur la tête. Est-ce leur faute, ou la faute de la glace? Les physiologistes vous expliquent le phénomène des objets renversés dans l'œil en vous disant que l'inversion n'est qu'un terme relatif qu'il est impossible de concevoir sans le rapporter à quelque chose qui n'est pas renversé. Rien ne peut être renversé quand rien n'est droit, et les deux idées n'existent que par opposition. La question est donc de savoir qui est droit et qui est à l'envers, et pour prouver que les Américains mettent la morale et les convenances comme le roi Dagobert mettait autre chose, il faudrait d'abord prouver que c'est nous qui les mettons à l'endroit.

A entendre l'auteur de l'*Autre Monde*, on devrait croire que toutes les jeunes Américaines ont l'habitude d'aller s'asseoir sur les genoux du premier venu, qu'elles vont faire des parties fines chez le traiteur avec toutes leurs

nouvelles connaissances, qu'elles se laissent prendre la taille, prendre les cheveux, prendre le menton. J'ai quelquefois rencontré, il est vrai que c'était en Europe, des Américaines très-agréables; je suis obligé d'avouer qu'à mon grand regret elles n'ont point commencé par s'asseoir sur mes genoux. Peut-être en allant dans leur pays, aurais-je plus de chance; cela vaut bien le voyage. Dans tous les cas, je ne vois pas trop pourquoi une femme se plaindrait tant d'un pays dont elle dit ceci :

« C'est une justice à rendre aux sociétés américaines, on ne s'y occupe nullement de ces mille commérages qui défrayent si souvent nos conversations françaises. Les femmes, loin de se déchirer mutuellement, se soutiennent avec ardeur, et malheur à l'imprudent ou au malhabile qui oserait glisser contre la vertu de l'une d'elles la plus petite insinuation. Honni de toutes parts, il se verrait immédiatement fermer les portes amies. Si une jeune fille a été trompée par un homme, on la plaint et on la console, tandis que son séducteur est abandonné de tous. L'Amérique est bien réellement le royaume des femmes; néanmoins, pour nos rêveuses françaises, Quimper Corentin vaudrait encore mieux que New-York. »

Après tout, il me semble qu'un état social où la portion de l'humanité réputée la plus faible sait si bien se défendre, n'est pas absolument mauvais. Ces réunions qui ne connaissent point le commérage ne valent-elles pas ces quatre à six où il se fait une consommation de médisances et une dépense de jugements téméraires dont l'addition effrayerait les plus forts statisticiens? Et la société où l'homme qui trahit une jeune fille est honni et abandonné

ne vaut-elle pas celle où les hommes comptent les succès par les trahisons et où ils affichent la réputation des femmes comme des plumets à leurs chapeaux ou des œillets à leur boutonnière? On me dit qu'en Amérique les jeunes filles passent leur vie à courir après le mari qui leur apportera le plus de dollars; les Américains pourraient aussi bien répondre qu'en Europe les hommes passent leur temps à courir, non pas après une femme, mais après une dot. Lequel des deux systèmes est le droit, lequel est le renversé? C'est une question d'optique. Les uns et les autres adorent les beaux yeux de la cassette, et la seule différence est dans le sexe de la cassette. Dans l'autre monde, au moins dans le livre, une jeune fille de New-York écrit cette lettre :

« Vous êtes un charmant garçon... Si vous aviez quelques centaines de mille dollars, vous feriez un gentleman accompli et très-couru de nos femmes. Mais, hélas! ici nous ne sommes plus en France, et votre esprit, quelque brillant qu'il soit, ne vous fera pas trouver une riche héritière. Nous autres Américaines, nous ne demandons point d'un homme à marier s'il est aimable, s'il est poëte, s'il est orateur, non; mais simplement : *Combien vaut-il?* Or la réponse nous décide selon le nombre de chiffres dont elle se compose. . Une chaumière et un cœur nous paraissent très-insipides... Un mari n'est point pour nous un amant; c'est un homme qui paye nos dettes... »

C'est très-joli et très-léger; mais maintenant faites la contre-épreuve et supposez que la lettre soit écrite par une Américaine parlant de la France, au lieu d'une Française parlant de l'Amérique; il suffit de changer le genre,

et à la place de *Combien vaut-il?* vous aurez *Combien vaut-elle?* A la place de l'Américain sans dollars vous aurez la Française et le terrible *Sans dot*.

Les Américains ont, à ce qu'il paraît, encore un autre défaut: ils célèbrent leurs anniversaires avec des pétards. Quand je dis leurs anniversaires, au pluriel, je devrais me servir du singulier, car ils n'en ont qu'un. Les innocents! ils en sont encore à leur 4 Juillet! Ils n'ont qu'un Juillet! nous en avons bien d'autres! Ils en sont encore, ces sauvages, à fêter le jour sacré où ils ont déclaré leur indépendance, et où ils ont inscrit en tête de leur Constitution cet axiome superbe : « *We hold these truths to be self evident, thad all men are created equal;* nous tenons pour certain de soi-même que tous les hommes sont nés égaux. »

Si du moins ils avaient l'esprit ou le nez de célébrer leur anniversaire avec des lampions! Mais pas du tout, ils aiment mieux les pétards; des pétards qui ont l'impolitesse de partir dans les jambes ou dans les yeux des passants. Ici encore je prendrai la liberté de me mettre à la place d'un Américain. Il vient dans ce qu'il appellerait, lui aussi, l'autre monde, c'est-à-dire dans notre vieux monde. Il arrive à Londres, par exemple, le jour où les Anglais font les funérailles de Wellington. Il voit les Anglais, tout de noir habillés, faire consciencieusement un premier déjeuner, un second déjeuner, un goûter, puis un dîner, puis un souper, et tout cela en regardant solennellement passer la pompe funèbre. Il s'imaginera peut-être que les Anglais jouent la comédie! pas du tout, c'est leur manière d'être tristes, c'est leur façon de célébrer les anniversaires. Ils dînent pour la révolution, ils dînent pour la restauration, ils dînent pour les Polonais, ils dînent pour la Bible, ils dînent pour di-

ner, et quand ils portent « la santé » d'un mort célèbre, celle de Shakspeare ou celle de Nelson, ils la boivent *in solemn silence,* dans un silence solennel, ce qui est la dernière expression du deuil. Il s'est formé dernièrement en Angleterre une Société qui a fondé un cimetière aux environs de Londres, sur une ligne de chemin de fer où elle a établi des trains spéciaux appelés *burial trains*, trains d'enterrement (je demande la permission de ne pas dire convois); et l'ouverture des trains a été inaugurée par un dîner de directeurs et d'actionnaires. Que voulez-vous? c'est la manière de notre monde; et ce serait pourtant bien le cas de l'appeler une manière de l'autre monde. Supposez maintenant l'Américain venant en France, et arrivant un jour d'anniversaire. Il commencera probablement par demander lequel; nous en avons tant! Si ceux qui sont nés depuis seulement trente ou quarante ans célébraient tous les anniversaires, ce serait tous les jours fête; le calendrier n'y suffirait pas. Nous n'avons pas le pétard, c'est vrai, mais nous avons le lampion; et nous sommes si spirituels que nous trouvons le moyen de le mettre en chansons. Figurez-vous un citoyen de l'autre monde arrivant à Paris un soir de février; il voit les boulevards illuminés et il croit qu'il s'agit d'une fête; puis le premier venu, n'importe qui, à la lueur des lampions, donne un croc-en-jambe à l'édifice social qui fait la culbute et qui commence une descente de montagnes russes dont Dieu seul sait le terme. L'Américain verra des lampions pour le roi, des lampions pour la République, des lampions pour l'Empire, et il se dira : Voilà un peuple qui a beaucoup de lampions! Erreur! c'est toujours le même lampion. Il y a dans notre vieille société des gens qu'on pourrait appeler des lampions inextinguibles; ils

ont retrouvé le feu grégeois, et ils ont beau être noyés, ils se rallument toujours. Nous aurions demain une révolution qu'ils illumineraient encore, et qu'ils retrouveraient dans leurs vieux tiroirs des vieilles chandelles pour exprimer leur enthousiasme toujours ancien et toujours nouveau.

Dans ce petit livre de l'*Autre Monde* je n'ai pris que ce qui concerne les manières, les mœurs et coutumes des différents peuples, c'est-à-dire les choses secondaires de ce monde et de l'autre. Chaque peuple a sa cuisine; les Chinois mangent des nids d'hirondelle accommodés avec de l'huile de ricin, et probablement ils trouvent cela meilleur que les produits de Chevet ou de Potel. Tout ce que l'on me dit sur la civilité puérile et honnête des États-Unis ne me prouve qu'une chose, c'est que les Américains sont des Américains et que les Français sont des Français. Les Américains prononcent Mississipi au lieu de prononcer Seine-et Oise, c'est un grand tort; mais qui sait? ce n'est peut-être pas la même rivière.

Quant à ce qui regarde les choses plus sérieuses, l'esclavage, par exemple, qu'il me soit permis de n'en pas parler. Les noirs n'ont pas d'âme, les noirs ne sont pas des hommes, les noirs sont des bêtes; quand la question est posée dans ces termes, nous serions bien naïfs de la discuter. Nous subissons depuis quelque temps une petite réaction contre l'*Oncle Tom*. C'est le retour, je ne dis pas le juste retour des choses d'ici-bas. Je me souviens d'avoir vu Auriol, au Cirque-Olympique, s'amusant à sauter sur son cheval, mais sautant si fort qu'il retombait de l'autre côté. L'esprit français ressemble à Auriol : au lieu de rester en selle, il saute toujours par-dessus sa monture. L'*Oncle Tom* a eu du succès, il en porte la

peine, et ce qu'on a nommé l'Oncle-Tomerie a passé de mode. Hier le noir était bien porté, aujourd'hui c'est à qui se débarbouillera. Cela n'est pas plus sérieux que les manches plates remplaçant les manches à gigot, et les petits chapeaux Paméla détrônant les chapeaux de quakeresses. Je ne veux pas faire de politique, sans quoi j'aurais à fournir bien d'autres « illustrations. »

Je me serais volontiers dispensé de mêler à ces observations un peu mondaines des noms qui doivent s'y trouver déplacés ; je me borne à reproduire comme échantillon de style grave cette petite légèreté :

« En conscience, on ne doit pas, on ne peut pas laisser passer plus avant cette société difforme qui n'aspire à mettre le pied en Europe que pour changer nos monuments en entrepôts et élever sur nos places publiques quatre murs nus, au milieu desquels un long révérend à cravate blanche viendrait chaque jour nous lire la Bible, livre auguste sans doute, mais auquel ni vous ni moi nous ne pardonnerons jamais d'avoir inspiré ni même fait naître le sensible *Oncle Tom.* »

Ce qu'on peut faire de plus indulgent pour ce genre de propos, c'est d'en rire tout doucement. Allons, madame, ayez la bonté de pardonner à la Bible, et la Bible vous le rendra. Si la Bible est coupable de l'*Oncle Tom*, elle a fait bien d'autres péchés dans sa vie, et, Dieu aidant, elle n'est pas au bout.

IV

Décembre 1855.

Nul n'est curieux, je pourrais dire nul n'est badaud dans son pays. Je connais quelques-unes des villes capitales de l'Europe, et j'y ai visité tout ce qu'on doit et tout ce qu'on peut y voir; mais je ne possède que très-imparfaitement mon Paris, et ce que j'en connais le mieux, ce sont des étrangers qui me l'ont fait voir. En revanche, il m'est souvent arrivé d'être converti par des amis en *Guide du voyageur à l'étranger*, quelquefois même de faire participer des indigènes à cette exploration de leur propre territoire. C'est, je crois, le cas de beaucoup de monde; et dans cette ignorance des choses qui sont sous nos yeux, sous nos mains et sous nos pas, il n'y a ni originalité, ni affectation, ni calcul. Nous n'allons pas voir ce qui est tout près, parce que c'est trop près: nous pourrons toujours y aller demain. Il y a probablement plus d'Anglais, de Français et d'Allemands que de Romains qui ont vu le triste pan de muraille représentant aujourd'hui la roche Tarpéienne, et il y a beaucoup d'Anglais très-surpris quand on leur fait voir dans la petite cour humide et sombre de

Whitehall la statue de Jacques Stuart montrant du doigt la place où tomba la tête de son père. Et cette remarque ne s'applique point seulement aux monuments, aux signes historiques, aux curiosités visibles et tangibles; elle s'applique également aux mœurs, aux coutumes, aux habitudes, à tout ce qui fait la vie sociale d'un peuple. On a toujours le droit d'être badaud chez les autres, c'est même une politesse à leur faire; hors de chez soi, on a le droit d'aller partout, le droit de tout voir, le droit de se tromper, et sinon le droit, au moins la permission de se compromettre. Si donc vous voulez connaître votre pays, votre ville, votre rue, j'allais dire votre maison, dans tous leurs détails, lisez les relations des voyageurs et les tableaux de mœurs des étrangers.

C'est dans cette louable pensée de m'édifier sur la France et sur Paris que je me suis mis à lire un volume publié dernièrement à Philadelphie, et intitulé *The Ins and Outs of Paris*, ce que l'on peut traduire par « le Dessus et le Dessous de Paris. » Ayant pris l'autre jour des tableaux de mœurs américaines dans un livre parisien, j'ai cru que l'impartialité me commandait de prendre des tableaux de mœurs parisiennes dans un livre américain, et j'ai même poussé l'esprit d'équité jusqu'à chercher la France, comme j'avais cherché l'Amérique, dans l'œuvre d'une femme.

L'auteur, madame Julie de Marguerittes, a du moins sur madame de Grandfort l'avantage d'une indulgence et d'une tolérance à toute épreuve. Si l'une, malgré son antipathie pour l'*Oncle Tom*, voit tout en noir, celle-ci voit tout en rose. et en rose tendre :

« Je crois, dit-elle, que les étrangers en savent plus long sur les mœurs domestiques des habitants des iles

Sandwich que sur celles des Parisiens; j'affirmerai même que l'opinion générale est que les Parisiens n'ont pas de mœurs domestiques du tout, mais que les maisons de Paris sont faites uniquement pour offrir un asile momentané pour la nuit, et que la vie des habitants se passe dans la rue, dans les cafés et dans les théâtres. C'est pour corriger ces erreurs, c'est pour montrer les Parisiens tels qu'ils sont, scrupuleux dans toutes les vertus qui sont le lien de la société, sincères dans toutes les relations domestiques, dévoués à tous leurs devoirs de famille, que j'ai écrit ces chapitres, pour servir de guide non pas aux monuments de Paris, mais à ses cœurs et à ses foyers. Les Français, quoique de manières cordiales et polies, sont réservés et peu démonstratifs... C'est peut-être la première fois que la vie domestique des Parisiens aura été décrite; et bien que le mot *home* n'ait point d'équivalent dans la langue française, la chose elle-même est essentiellement française, de même que le mot *ennui* ne peut pas être traduit en anglo-saxon, bien que la chose soit incontestablement un produit indigène du sol anglais... »

Il y a si longtemps que j'entendais appeler le peuple français un peuple né malin, un peuple ayant inventé le vaudeville, un peuple léger, volage, galant, spécialement spirituel, un peuple modiste, coiffeur et cuisinier, que ce changement de perspective m'a fait un certain plaisir; j'étais curieux de voir les Parisiens et les Parisiennes transformés en modèles de toutes les vertus domestiques et économiques. Je voyais aussi que l'auteur mettait son livre sous l'invocation des dieux lares, et le dédiait « à ses filles, Marie et Noémi de Marguerittes, » et ma seule

crainte était d'avoir à parcourir un traité d'éducation à l'usage des jeunes demoiselles.

Or, j'ai été un peu surpris, je l'avoue, du genre d'initiation que madame de Marguerittes avait choisi pour mademoiselle Marie et mademoiselle Noémi. Je n'ai pas plus l'honneur de connaître l'auteur de ce tableau de Paris que l'auteur de l'*Autre Monde*, et cette fois encore je demande la permission de ne m'occuper que du livre; je ne suis qu'un vulgaire lecteur. Le lecteur se promène donc avec madame de Marguerittes sur le boulevard, et il la laisse raconter ses impressions. Nous sommes au marché aux fleurs de la Madeleine :

« A travers les rideaux de verdure, vous apercevez de charmantes femmes qui choisissent des fleurs. Elles sont parmi les plus célèbres de Paris. Elles forment à elles seules une société. Elles ont à leur disposition les plus grandes fortunes de Paris. Elles vivent au milieu de ces célébrités dont une seule ferait mourir de curiosité une ville de province. Les artistes les plus renommés immortalisent leur beauté par la peinture et par la sculpture; la nature leur a donné l'esprit comme la beauté, et chez elle une éducation anormale a souvent développé des talents d'un ordre peu ordinaire. Voyez avec quel goût, avec quelle exquise simplicité elles sont mises; comme leur maintien et leur tenue sont modestes et distingués. Savez-vous quelle classe de femme vous avez devant vous? La classe qui prend son nom à l'église-boudoir qu'elle fréquente... Le sanctuaire révéré de Notre-Dame, au bout de la rue Laffitte, a pour disciples les lorettes. C'est un luxe bien dispendieux à Paris, et dangereux si vous êtes en deçà de vingt-cinq ans, car les lorettes captivent quelquefois sérieusement, quand elles

ne trompent pas. A Paris le vice doit ressembler à la vertu; le bon goût est la vertu éminente des Parisiens. « Je puis pardonner un crime, car il peut avoir une grande « cause; mais jamais une maladresse, c'est si inutile, » disait madame Récamier... »

Voilà pourtant comme on écrit l'histoire et les mots! Quelle maxime de bon goût! et comme elle ressemble à madame Récamier! La suite de la promenade sur les boulevards est à peu près dans le même ton, et on comprendra aisément que je n'aille pas jusqu'à la Bastille. J'aime mieux dire avec l'auteur: « Notre pèlerinage est fini... Voici les omnibus qui allument leurs lanternes bleues et jaunes! Allons, une citadine, puis le Cadran-Bleu, une bouteille de bourgogne et un filet sauté au champagne! » J'espère seulement que mademoiselle Marie et mademoiselle Noémi sont en trop bas âge pour être de la partie.

N'ayant point les mêmes raisons de m'abstenir, je suivrai madame de Marguerittes aux Tuileries :

« Au bout de la terrasse des Feuillants, dit-elle, il y a une autre terrasse à laquelle on monte par un perron. Là, depuis que neuf heures ont sonné au château, au Garde-Meuble et aux Invalides, il y a un jeune homme qui se promène, en élégante toilette du matin... Ah! le voilà qui s'élance. Suivez la direction de ses pas... Voici venir une forme lointaine... Vous admirez, à mesure qu'elle approche, la cheville exquise enfermée dans une petite bottine foncée... Elle n'a qu'une simple robe de guingamp, mais si bien faite, un col de batiste uni, un mantelet noir, un chapeau de paille, des gants immaculés...

« Arrivés à quelques pas l'un de l'autre, ils ralentissent leur marche, ils regardent d'un autre côté, et alors,

comme par le plus grand des hasards, comme si lui ne pensait qu'au Trois pour 100, et elle au dernier sermon du P. Ravignan, ils se reconnaissent avec surprise et se disent froidement: Bonjour, madame; — bonjour, monsieur. Puis ils se mettent à marcher côté à côte... Hermance! Alfred! ces deux noms jaillissent spontanément de leurs lèvres. Mais laissons-les... »

Laissons-les, je le veux bien, et passons à une autre terrasse; voici celle du bord de l'eau :

« Là on voit se promener (vers les cinq heures) quelques femmes solitaires qui ont l'air de fuir la foule, et cependant elles sont bien mises, elles sont jeunes, elles ont l'air jolies. Ah! en voici une qui laisse tomber son mouchoir. Heureusement un jeune homme l'a déjà ramassé... La dame appartient à une classe qu'on trouve là tous les jours, à cette heure, et qui s'appelle les « où dînerai-je? » question qui trouve généralement sa réponse dans un cabinet particulier chez Véry, ou Véfour, ou les Frères. »

L'auteur continue ainsi sa géographie de Paris à l'usage des jeunes personnes et vous promène du faubourg Saint-Germain au faubourg Saint-Antoine, du bal Musard au cimetière du Père Lachaise, semant sa route des anecdotes les plus comiques. Comme échantillon, voici une vue du bal masqué de l'Opéra.

« Il y a là beaucoup de grandes dames, avec des noms historiques... Toutes les grandes actrices sont là. On peut distinguer la démarche majestueuse de Rachel, se promenant solitairement... Les femmes d'esprit sont là aussi...

Tenez, je n'ai écouté qu'un instant, et j'ai déjà reconnu aux étincelles de son esprit cet esprit brillant, léger comme la mousse du champagne. C'est madame ****. Auprès d'elle est madame ***, le grave et métaphysique Daniel Stern... Et à côté, voici une Anglaise, brillante, spirituelle, belle, et sans cœur, ayant mille intrigues en train, et se moquant de toutes, parlant toutes les langues vivantes, capricieuse comme un rayon de soleil, tantôt étourdie comme une bacchante, buvant, fumant, allant à cheval, tantôt douce, pieuse, prude, et dévote, et stricte observatrice des pratiques de l'Église romaine. Celle ci, c'est... »

L'auteur nomme tous les masques, mais franchement je ne me crois pas le droit de prendre les mêmes libertés. Madame de Margueritles rencontre aussi, et toujours au bal de l'Opéra, Jules Janin, Balzac, Alphonse Karr, Alexandre Dumas, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, auxquels je demande pardon de les nommer comme s'ils étaient morts ou seulement immortels ; mais, à coup sûr, parmi toutes les personnes qui sont à ce bal masqué il y en a plus d'une qui, comme le doge de Gênes, serait très-étonnée de s'y savoir.

J'ai pourtant, je dois le dire, appris quelque chose dans ce livre, j'y ai appris ce que c'est que l'intérieur d'un bureau de journal. Madame de Margueritles a intitulé un de ses chapitres « un sanctuaire de rédaction, » et, plein du désir de m'instruire sur les habitudes de ces êtres mystérieux qu'on appelle des journalistes et de savoir au juste s'il est vrai qu'ils mangent des petits enfants, j'ai pénétré avec mon guide dans les bureaux de rédaction du journal Trois-Étoiles.

« Vous entrez d'abord dans une salle qui est le grand dépôt de la collection. A travers une porte, vous entendez le son des voix et des rires, et vous vous trouvez dans une grande chambre avec une atmosphère de fumée, où vous êtes reçu avec des hurrahs..... Cinq ou six jeunes gens, en élégant costume du matin, se promènent de long en large, tous le cigare à la bouche. Toutes les inventions faites pour s'asseoir commodément ont été accumulées dans cette chambre. Il n'y a point de symétrie dans le mobilier, ni de forme, ni de couleur. Vert, bleu, et rouge, brocart, velours, marocain, etc., tout y est, jusqu'au fauteuil moderne, bas, doux, élastique et rembourré, qu'on appelle ganache.

« L'ami que vous avez demandé est le rédacteur aux ciseaux... Il est étendu de tout son long sur un sofa bleu-ciel... C'est un jeune homme pâle, sentimental et de bonne tournure ; très-habile à s'approprier les idées des autres, incapable d'en avoir une à lui seul... Le voilà... à côté de lui est une pyramide de journaux ; de sa main délicate et blanche il tient une formidable paire de ciseaux... Deux jeunes gens se promènent bras dessus bras dessous dans la chambre, le chapeau sur la tête et fumant leur cigare comme dans la rue ; ils nous offrent un cigare et continuent leur conversation. A une petite table près de la fenêtre est assis un autre jeune homme qui écrit : c'est le rédacteur politique... Le rédacteur en chef est plus loin ; et, étant parmi les privilégiés, nous allons entrer dans son sanctuaire. Nous traversons encore une salle élégamment meublée où se tient un fonctionnaire tranquille, ayant du décorum et une décoration, et qu'on appelle le secrétaire... Puis nous entrons dans le plus tranquille et le plus charmant des cabinets. La porte

s'est refermée sans bruit, les épais tapis amortissent le bruit des pas, les doubles rideaux aux fenêtres adoucissent la lumière. Tout autour, et du haut en bas, sont des livres, des livres, des livres... Au milieu est une grande table, chargée des plus beaux produits des arts... Sur la cheminée, une superbe pendule de Boule, et des vases aussi beaux. Dans un grand fauteuil de velours, une table devant lui, est assis le rédacteur en chef lui-même, enveloppé dans une robe de chambre de velours noir. Il n'est point plongé dans de profondes rêveries, ou s'il médite, il n'y paraît pas ; mais sa tête est confortablement renversée sur le dos du fauteuil, pendant qu'il aspire l'oubli de tous les soucis par le tuyau d'ambre d'un narguillé parfumé. Que vois-je donc sur la table? un grand vase plein de fleurs, une pyramide d'écailles d'huîtres, une bouteille de chablis vide, une assiette de porcelaine avec des poires et des oranges, les débris d'une omelette soufflée, une cafetière d'argent, du lait chaud ; est-ce que par hasard on nous attendait à déjeuner? La table est mise pour deux, et cette délicieuse et molle chaise basse, avec son dossier de satin, est placée là exprès pour nous. Doucement! ce n'est pas nous qu'on attendait, et l'autre est déjà partie. Voici les signes d'une autre présence; voici sous la table un mouchoir très-fin, très-blanc, nous le ramassons et nous ne pouvons nous empêcher de lire sur un des coins, en lettres brodées, le nom de Nathalie...

« La nuit, c'est le tour du travail des compositeurs et des imprimeurs. « Pas de copie, crie le prote; pas de « feuilleton! » Que faire? Il n'y a plus personne au bureau, naturellement. Le prote crie : « Feuilleton. » A quoi un petit gamin en blouse et coiffé d'un bonnet de papier répond : « Mademoiselle Euphrosine, rue Saint-Georges, »

et le voilà parti pour la rue Saint-Georges, où le feuilletoniste est à souper avec une société choisie ; et pendant qu'il broche la fin de son feuilleton, le gamin se donne un verre de champagne dans l'antichambre avec Florine la soubrette... »

L'auteur de ce tableau séduisant ne dit point quel en est l'original, et c'est fâcheux, car enfin il n'est pas sûr que tous les journalistes de France et de Navarre aimassent à s'y reconnaître. Pour ma part, en fait de bureaux de rédaction, je connais ceux du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*. Or je suis obligé de dire que le mobilier de ces deux sanctuaires ne répond pas tout à fait à la description qu'on vient de lire. Le peuple américain, et mesdemoiselles Marie et Noëmie, n'en croiront pas moins, sur la foi d'un témoin oculaire, que la profession d'un journaliste, à Paris, consiste à fumer le narguillé dans des fauteuils de velours, à déjeuner avec Nathalie et à souper avec Euphrosine, et qu'un bureau de rédaction est un lieu où l'on chante du matin au soir la romance du *Pré aux Clercs* :

Et doucement l'on y passe la vie
A célébrer le champagne et l'amour.

Mais que dirait-on en Amérique, si à notre tour nous allions prendre pour un portrait tout à fait ressemblant la description que fait Charles Dickens d'un journal de New-York? Je vais en mettre ici seulement quelques traits en regard de l'autre tableau ; je les prends dans le roman de Martin Chuzzlewit :

« Martin se retourna, et vit auprès de lui un homme blême, les joues creuses, les cheveux noirs, de petits yeux noirs clignotants, et la plus singulière expression de

figure... Il avait un chapeau à larges bords pour se donner un air solennel, et les bras croisés pour se donner l'air imposant. Il était assez piètrement vêtu d'un paletot bleu qui lui descendait aux chevilles, avec un pantalon court et large de la même couleur, et un gilet de chamois fané à travers lequel un jabot sale cherchait à attirer l'attention...

« — Mon nom, monsieur, dit-il à Martin, est le colonel Diver. Je suis le rédacteur en chef du journal le *Tapageur*, de New-York...

« Martin suivit son nouvel ami, et ils s'arrêtèrent devant une maison sur laquelle il y avait écrit en grandes lettres : le journal le *Tapageur*. Le colonel le conduisit, par un escalier sombre et sale, dans une chambre de même apparence, pleine de débris et de coupures de journaux et de manuscrits. Là, derrière une affreuse vieille table était assis un individu avec un bout de plume dans la bouche et une paire de grands ciseaux dans la main droite, tailladant une série de numéros du *Tapageur* ; et c'était une si drôle de figure, que Martin eut quelque difficulté à garder son sérieux quoique sous l'œil du colonel.

« Le personnage était un petit jeune homme de très-juvénile aspect et d'une pâleur malsaine, due peut-être à ses profondes méditations, peut-être aussi à l'usage immodéré du tabac, qu'il était en train de chiquer énergiquement. Il avait son col de chemise rabattu sur une espèce de ruban noir ; et ses cheveux flasques et rares non-seulement étaient rejetés en arrière pour que rien ne fût perdu de la poésie de son front, mais avaient été en certains endroits frottés jusqu'à la racine, ce qui donnait à ses protubérances un aspect d'érysipèle. Il avait un nez camard, le bout très-retroussé, avec un dédain plein de

fierté. Sur sa lèvre supérieure errait un léger duvet qui malgré tous les soins ressemblait plutôt à des traces de pain d'épice qu'à une promesse de moustaches... Il était très-enfoncé dans son travail, et chaque fois qu'il donnait un coup de ciseaux, il l'accompagnait d'un coup de mâchoires qui rendait son aspect terrible.

« Martin crut d'abord que c'était le fils du colonel, l'espoir de la famille et du *Tapageur*. Il commençait même à dire au colonel combien il était touché de voir son petit garçon jouer au rédacteur dans un âge si tendre, quand le colonel lui dit fièrement :

« — Mon correspondant militaire, monsieur, M. Jefferson Brick.

« Martin fit un soubresaut en pensant à la bévue qu'il avait été sur le point de commettre. M. Brick sembla très-satisfait de la sensation qu'il avait produite sur l'étranger, et lui donna une poignée de main avec une condescendance faite pour le rassurer et pour lui faire entendre qu'il n'y avait point lieu de s'effrayer, et qu'il ne lui ferait pas de mal.

« — Vous avez entendu parler de Jefferson Brick, monsieur? dit le colonel avec un sourire. L'Angleterre, l'Europe, ont entendu parler de Jefferson Brick. Voyons un peu : quand avez-vous quitté l'Angleterre, monsieur?

« — Il y a cinq semaines, dit Martin.

« — Cinq semaines, dit le colonel en s'asseyant sur la table et ballottant ses jambes, et en ayant l'air de réfléchir. Permettez-moi de vous demander, monsieur, lequel des articles de M. Brick était, à cette époque, le plus désagréable au Parlement anglais et à la cour de Saint-James?

« — Sur ma parole, monsieur, dit Martin, je ne sais.

« — J'ai lieu de croire, monsieur, interrompit le colonel, que les cercles aristocratiques de votre pays tremblent en entendant le nom de Jefferson Brick. J'aimerais à savoir, monsieur, de votre propre bouche, laquelle de ses sentences a porté les coups les plus terribles?...

« — Sur mon âme, dit Martin, je ne puis vous donner une réponse satisfaisante, car la vérité est que...

« — Arrêtez! dit le colonel, en jetant un regard majestueux sur son correspondant militaire. Puis, accompagnant chaque phrase d'un coup de tête : — Vous allez dire, n'est-ce pas, que vous n'avez jamais entendu parler de Jefferson Brick, monsieur, que vous n'avez jamais lu Jefferson Brick, monsieur, que vous n'avez jamais vu le journal le *Tapageur*, monsieur, que vous ne connaissez pas sa puissante influence sur les cabinets de l'Europe, n'est-ce pas?

« — C'est ce que j'allais vous faire observer, dit Martin.

« — Du calme! Jefferson, dit le colonel gravement. Ne parlez pas... Oh! vous autres Européens!... Allons! prenons un verre de vin.

Sur quoi il descendit de sa table et prit dans un panier une bouteille de vin de Champagne et trois verres.

« — M. Jefferson Brick, monsieur, dit le colonel en remplissant son verre et celui de Martin et passant la bouteille au troisième personnage, va nous prononcer quelque chose.

« — Eh bien! monsieur, dit le correspondant militaire, puisque vous m'y conviez, je vais porter un toast au *Tapageur* et à ses confrères; au puits de la vérité, dont les eaux sont noires parce qu'elles sont de l'encre

d'imprimerie, mais assez transparentes pour que mon pays puisse y voir réfléchir l'ombre de sa destinée.

« — Bravo! bravo! dit le colonel avec extase. Quel langage fleuri, monsieur. Tenez, voici le numéro d'aujourd'hui, monsieur; vous y trouverez Jefferson Brick à son poste ordinaire, à l'avant-garde de la civilisation.

« Le colonel s'était rassis sur la table; M. Brick en fit autant, et ils se mirent à boire énergiquement. Ils regardaient de temps en temps Martin qui lisait le journal, et ils en étaient à leur seconde bouteille... »

Voici encore une autre scène :

« — Comment se porte la reine Victoria, monsieur?

« — Mais pas mal, je l'espère, dit Martin.

« — C'est la reine Victoria, n'est-ce pas, qui ne sera pas dans ses petits souliers quand elle entendra parler du jour de demain; oh! non, n'est ce-pas?

« — Et pourquoi donc y serait-elle? dit Martin.

« — Oh! non, elle n'aura pas le frisson, n'est-ce pas, quand elle saura ce que nous faisons ici; non, n'est-ce pas?

« — Mais je jurerais bien que non, dit Martin

« L'étranger le regarda avec un air de profonde pitié pour son ignorance, et lui dit : — Eh bien, monsieur, je puis vous dire cela. Il n'y a pas une locomotive sautant en l'air dans notre glorieux pays qui soit plus mise en pièces que ne le sera cette jeune femme dans son luxueux apparment de la Tour de Londres, quand elle lira le prochain numéro de la *Gazette de Watertoast*...

« — Sur mon âme, dit Martin, je ne savais pas que la reine Victoria lisait la *Gazette de*... je ne sais plus quoi...

« Le général sourit avec indulgence et lui dit : — On la lui envoie, monsieur, on la lui envoie par la poste.

« — Mais je vous ferai observer, dit Martin, qu'elle ne demeure pas à la Tour.

« — La reine d'Angleterre, Messieurs, interrompit Mark avec la plus grande politesse et en les regardant avec un sérieux imperturbable, la reine loge habituellement à la Monnaie, pour veiller sur le trésor. Elle a un logement à côté de son bureau, dans l'hôtel du lord-maire, mais elle ne l'occupe pas souvent, parce que les cheminées fument... »

Je me borne à ces portraits au crayon dans lesquels Dickens a déployé sa puissante verve comique, et je veux bien les prendre pour des caricatures; mais j'espère que les Américains, de leur côté, voudront bien puiser leurs notions sur Paris et ses habitants dans d'autres livres que celui qui m'est tombé sous la main.

Et puisque j'ai parlé de l'Amérique, qu'il me soit permis d'en dire encore quelques mots. Il ne faut pas demander à un poirier de produire des pêches. On pourrait en dire autant de l'Amérique; et le tort grave de presque tous ceux qui vont aux États-Unis, c'est de vouloir y trouver ce qui ne peut pas y être. L'Américain en est encore à la période de l'action et du travail; ce n'est que lorsqu'il aura conquis le repos et l'oisiveté qu'il entrera dans la période de l'art. Il ne faut demander à cette société nouvelle ni la grâce, ni le charme, ni la surface polie qui appartiennent aux sociétés avancées, pour ne pas dire corrompues.

L'Américain n'a pas toujours des gants, parce qu'il fait œuvre de ses mains. Il travaille, il va de l'avant, sans jamais s'asseoir; il ne se reposera que quand il sera arrivé;

et comme il a l'intention d'aller au bout du monde, il a encore de l'espace et du temps devant lui.

Ah ! l'Amérique ! l'Amérique avec le *far west*, avec ses prairies sans bornes, avec ses forêts auprès desquelles les nôtres ne sont que des bouquets d'arbres, avec ses fleuves auprès desquels les nôtres ne sont que des ruisseaux, avec ses lacs grands comme nos mers, l'Amérique avec l'espace, le grand air, avec les cataractes et les abîmes, l'Amérique avec son industrie naissante, avec l'indomptable esprit d'entreprise et la superbe et insolente audace de ses enfants ; ah ! il y a dans ce nouveau monde, dans cette race neuve et dans cette nature adolescente quelque chose qui appelle et qui attire comme le soleil ou comme l'avenir et le mystère. Des rivages encombrés du vieux continent, que de milliers de regards se tournent déjà vers cette terre libre ! Je vois d'ici l'Amérique ouvrant les bras aux affamés, aux déshérités, aux désespérés et aux révoltés de toutes les parties du monde en leur disant : Venez, j'ai de la place ; venez, j'ai la terre et la mer ; j'ai des bois, j'ai des fleuves ; j'ai du fer, du plomb ; j'ai du travail, j'ai du pain, j'ai de l'air ; venez, j'ai de l'or. Secouez vos sandales, et laissez-en la poussière au vieux monde ; venez vous retremper dans les sources vives de la nature. *Ad nos, ad salutarem undam, venite, populi.*

Je terminerai par cet hymne triomphant d'un poëte américain, Herman Melville :

« Salut ! mon Amérique libre ; terre du printemps. Le printemps, le printemps, il vaut mieux que l'automne ; il a toute l'année devant lui. Voici la terre nouvelle, la terre du printemps. Voici la race qui ne connaît point de passé, qui ne connaît pas de ruines, qui ne

marche pas en triomphe lugubre sous les vieilles arcades qui tombent et s'écroulent. L'églantier sauvage et le sapin odorant sont pour elle l'arche triomphale. Elle aime le creux des fraîches vallées ; elle ne s'enferme pas sous la voûte sombre de l'ermite. Vive la race du printemps! C'est une terre nouvelle et au berceau ; c'est un géant à peine né qui sourit dans sa force. Monde nouveau, monde de joie! l'Océan le berce; la rosée du matin couvre son front; la verdure qui caresse ses jeunes tempes est embaumée. Tout est pour lui fraîcheur, espérance, avenir, joie, entreprises et nouveautés! Le jeune faon bondit près de lui; les jeunes fleurs sont en bouton, le rouge-gorge essaie ses ailes et ses chansons dès l'aube. Le géant déploie ses bras, il essaye ses forces! Vive le jeune et hardi géant! Vive la race du printemps et de l'avenir! »

Voici le vrai nouveau monde, et en voilà le cantique, que ne peuvent ni comprendre ni sentir ceux qui, comme nous tous, sont sortis du sein malade des vieilles sociétés. Pour pouvoir s'acclimater à cette civilisation qui commence, il faut être aussi jeune qu'elle ; ce n'est pas la faute des États-Unis si nous n'avons plus vingt ans. La société de l'Amérique ressemble à ces forêts vierges qui couvrent encore son sol et dans lesquelles règnent le luxe extravagant et l'abondance désordonnée de la nature, et il ne faut pas y aller chercher les allées sablées des jardins anglais ou les allées taillées de Versailles.

ANGLETERRE

I

WELLINGTON

Septembre 1852.

Quand le corps de Nelson, troué par les balles, fut rapporté en Angleterre pour y recevoir les derniers honneurs, il fut exposé dans une chapelle ardente, puis transporté dans son tombeau royal de Saint-Paul au milieu de l'enthousiasme, du délire et des sanglots du peuple. Quand le plus vulgaire des accidents, la chute d'un cheval allant au pas, brisa dans sa plénitude la vie précieuse de Robert Peel, toute une population en deuil vint pendant plusieurs jours prier et pleurer devant la maison où se passait l'agonie de son bienfaiteur. Le deuil que tous les Anglais du monde portent aujourd'hui en l'honneur de Wellington n'a pas ce caractère d'entraînement passionné;

il est aussi universel et aussi triomphal, mais il a pour ainsi dire quelque chose de plus officiel et de plus classique. Nelson et Peel, chacun des deux était tombé sur son champ de bataille, encore chaud de sa victoire, et au milieu des premiers transports de la reconnaissance publique. Wellington avait vécu assez longtemps pour entrer vivant dans l'histoire; il était devenu dans son pays une sorte d'objet consacré, autre chose qu'un mortel ordinaire; les Anglais avaient fini par le regarder comme une institution, et, selon leurs expressions, comme un des grands piliers de l'État. Il n'était plus contesté, et l'Angleterre prendra le deuil du duc comme elle prendrait celui du roi ou de la reine.

On ne dira point que Wellington fut de la vraie race des héros. Les héros naissent tout armés, comme Minerve. Ils ne se font pas eux-mêmes; Dieu les jette tout faits sur la terre; c'est le petit nombre des élus. Wellington fut le fils de ses œuvres, et s'il arriva au rang des grands hommes, ce fut par le travail, par la persévérance et par la vertu. Les héros s'usent vite et meurent jeunes; ils dépensent la vie en prodigues et jettent à pleines mains la part de jours et de gloire que Dieu leur a distribuée. Alexandre, César, Napoléon eurent achevé leur tâche de bonne heure; Wellington vécut près d'un siècle, dépensant sa vie et accumulant sa gloire avec la tranquillité d'un esprit rangé et d'une bonne conscience.

Il y a aussi des hommes qui absorbent et résument en eux la vie de tout un peuple, et qui en sont comme l'incarnation. C'est ainsi que, sous l'empire, la France respirait par les poumons de l'empereur, et réglait pour ainsi dire son pouls sur le sien. Elle s'était donnée corps et âme à son idole, et elle l'adore encore. Mais c'était un

sentiment tout différent, nous pourrions dire tout contraire, qui était au fond de l'immense popularité de Wellington auprès des Anglais. Ce qu'ils aimaient en lui, c'était l'homme qui, dans la toute-puissance, était toujours resté le premier sujet de la loi et du roi, et qui reportait tout à cette source commune; ils le plaçaient avec confiance sur la seconde marche du trône, parce qu'ils savaient qu'il respecterait toujours la première. Général heureux et citoyen soumis, il répondait admirablement à ce sentiment si anglais, le respect de la loi civile. Dans la guerre comme dans la paix, depuis le début de sa carrière jusqu'à la dernière année de sa vie, il ne suivit qu'une seule idée, celle du devoir; il posséda la supériorité morale plutôt que la supériorité intellectuelle, et néanmoins il arriva par la seule force de la vertu à un ascendant et à un empire qui ne sont ordinairement le partage que du génie.

Par une coïncidence assez curieuse, et qui a été signalée bien des fois, la même année vit naître Napoléon, Wellington, Chateaubriand, Cuvier, Canning, Walter Scott. C'est en 1769 que naquit, en Irlande, Arthur Wellesley, depuis duc de Wellington. On sait qu'il n'y a rien de plus problématique, de plus « perdu dans la nuit des temps » qu'une généalogie irlandaise. On a trouvé à O'Connell une descendance des rois milésiens; pour les Wellesleys et les Cowleys, on n'est encore remonté que jusqu'à la conquête de l'Irlande. Le plus clair, c'est que l'homme illustre de la maison paraissait s'inquiéter assez peu de son arbre et avait la conscience d'en être la meilleure branche; dans l'incertitude de son jour de naissance, il avait fini par le fêter le 18 juin, le jour le plus fameux de sa vie. Cet anniversaire ne commença sans doute qu'après 1815.

Arthur Wellesley fut élevé d'abord au collége d'Eton, d'où il passa dans une école militaire française, celle d'Angers. Lieutenant à dix-huit ans, capitaine à vingt-deux, colonel à vingt-six, son premier service actif fut en Hollande. Mais sa véritable éducation militaire se fit dans l'Inde, où il fit la guerre pendant huit ans. On comprend que nous ne pouvons point le suivre pas à pas dans sa carrière; elle ne peut avoir d'intérêt pour nous qu'au moment où elle se mêle aux affaires de l'Europe, c'est-à-dire lorsque le colonel Wellesley, devenu général, est envoyé en Portugal. Ce fut là seulement qu'il donna la mesure de cet esprit de discipline et de cette indomptable persévérance qui devaient le porter lentement, mais sûrement, au plus haut point de la fortune. Nous ne faisons point l'histoire de la campagne de la Péninsule, et nous n'y voulons saisir que certains traits personnels à l'homme qui nous occupe. Or, dans l'appréciation des résultats auxquels parvint le duc de Wellington, il faut toujours tenir compte des embarras innombrables qui entravaient sa marche; il faut toujours se souvenir qu'il n'était pas le maître, qu'il avait derrière lui une assemblée délibérante, un Parlement qui contrôlait et discutait tous ses actes. Un général espagnol lui disait un jour : « Mais il y a de quoi vous donner la fièvre; » et il répondit tranquillement : « J'ai agi selon le meilleur de mon jugement, et je ne m'inquiète ni de l'ennemi qui est devant moi, ni de tout ce qu'ils pourront dire là-bas. » Il mettait la pensée du devoir partout, dans les petites comme dans les grandes choses. Quand il revint de l'Inde, où il avait commandé des armées, il alla dans une ville de province faire faire l'exercice à des recrues. Un jour que dans l'Inde on lui avait ôté un commandement qui lui

était dû, il écrivait simplement à un de ses frères : « Vous comprenez combien cet arrangement me contrarie; mais je n'ai jamais fait grand fonds sur le patriotisme d'un homme qui ne saurait pas sacrifier ses vues personnelles quand cela est nécessaire. » Il avait affaire à des alliés qui lui donnaient plus de mal que les ennemis. Ses dépêches, devenues si célèbres en Angleterre, seront d'impérissables témoignages en son honneur. Il ne parvint à rétablir la discipline en Espagne qu'en faisant pendre les pillards. Quand il entra en France, par les Pyrénées, il écrivait : « Je ne veux pas qu'on pille les paysans français. » Il disait encore : « Il m'est absolument indifférent de commander une armée grande ou petite; mais, grande ou petite, il faut qu'elle m'obéisse, et surtout qu'elle ne pille pas. » Peut-être pourrait-on dire que chez lui cette rigueur de discipline tenait autant au sentiment de l'ordre qu'à celui de l'humanité; mais le résultat était le même.

Le gouvernement anglais, quand il jetait dans la Péninsule un jeune général avec une dizaine de mille hommes, ne se doutait pas qu'il allait changer la face du monde. Il ne fut pour rien dans la fortune de Wellington. Cet homme presque ignoré commença isolément et silencieusement, dans un coin de l'Europe, cette guerre qui devait être si fatale à l'empire. D'abord, à force de combats, de défaites comme de victoires, il forma à l'Angleterre une armée régulière, une armée dont il écrivait plus tard qu'elle était « prête à aller partout et à faire tout. » Ensuite, quand l'Europe entière était accablée par l'irrésistible génie de l'empereur et domptée par ses victoires, seul il devina le foyer de la résistance et de la future révolte.

Toute sa vie Wellington fut un homme de résistance. Il le fut plus tard en politique; il le fut alors dans la guerre. L'Espagne fut, dans ce temps-là, ce qu'avait été la Bretagne au temps de César : le dernier rempart. Wellington s'y adossa, et s'y défendit. Son œuvre était de laisser à l'empereur le temps de se fatiguer, à l'Europe le temps de se révolter. C'était là qu'était le point malade, le talon d'Achille; aussi les regards de l'Europe avaient fini par se porter sur ce coin où couvait la flamme, et sur cet homme peu brillant, mais opiniâtre, qu'on n'avait pas aperçu tout d'abord. L'empereur le sentait, et des hauteurs du septentrion il parlait de temps en temps de fondre sur le Midi et d'aller en finir par un coup de tonnerre. Cette sourde et muette protestation était pour lui une douleur incessante et irritante, le point noir qui menaçait sa destinée.

Encore une fois, nous ne faisons point de stratégie et nous ne racontons point des batailles; nous ne dessinons que les traits généraux. Nous ne cherchons pas plus à faire des comparaisons entre Napoléon et Wellington; ce serait une puérilité. Il n'y a entre ces deux hommes que des contrastes; il y a entre les deux la différence de l'épopée à l'histoire, de la poésie à la prose.

Quand on parle de Waterloo, le fantôme à la redingote grise se lève dans toutes les imaginations et les emporte éperdues dans la région des songes. Il faut que la France prononce sans peur ce nom sinistre. Ce serait une faiblesse de jeter un linge trompeur sur cette large blessure; il ne la couvrirait pas, il n'en dissimulerait ni la profondeur ni la gloire; il n'en arrêterait pas le sang. Perdu ou gagné, Waterloo ne retranche et n'ajoute rien à l'immortalité de l'empereur, et les chantres futurs de

sa gloire trouveront plus de grandeur dans sa chute qu'ils n'en auraient trouvé dans son triomphe.

En retournant à l'histoire, nous trouvons le duc de Wellington écrivant, dans un français que nous lui laissons : « Notre bataille du 18 a été une de géants, et notre succès a été complet, comme vous voyez. Que Dieu me favorise assez pour que je n'en aie plus, parce que je suis désolé de la perte de mes anciens amis et *comrades*. Mon voisin et collaborateur (Blücher) est en bonne santé, quoiqu'un peu souffrant de la chute qu'il a faite d'un cheval blessé sous lui dans la bataille du 16. »

Dans sa correspondance, on trouve aussi ce passage remarquable : « Le général *** est venu aujourd'hui négocier le passage de Napoléon en Amérique, à quoi j'ai répondu que je n'avais pas autorité pour cela. *** voudrait le tuer, mais je lui ai dit que je protesterais, et que j'insisterais pour qu'il fût disposé de lui d'un commun accord. Je lui ai dit aussi que, comme son ami, je lui conseillais de n'avoir rien à faire dans un acte aussi ignoble; que lui et moi avions joué des rôles trop importants dans ces affaires pour devenir des bourreaux (*executioners*), et que j'étais bien déterminé, si les souverains voulaient le mettre à mort, à ce qu'ils nommassent un exécuteur qui ne serait pas moi. »

Il faut savoir le reconnaître, à l'heure fatale de l'invasion, le duc de Wellington, à côte des Prussiens, des Russes et des Autrichiens, représenta la civilisation. Il empêcha le maréchal Blücher de faire sauter les ponts de Paris; et en 1818, au Congrès d'Aix-la-Chapelle, ce fut lui qui fit décider l'évacuation de la France. Ce fut, si l'on veut, par sagesse autant et plus que par inclination. Il comprenait que la France ne dormirait pas sur l'oreil-

ler de la honte, et que l'insomnie de la France troublerait toujours le repos de l'Europe. Il comprit cela dans tous les temps, et il disait encore, vingt-cinq ans plus tard, en 1841, dans la Chambre des lords : « Depuis 1814 jusqu'à aujourd'hui, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour maintenir la paix de l'Europe, et par-dessus tout pour maintenir la bonne intelligence de l'Angleterre et de la France. Je répète que j'ai fait plus que personne au monde pour placer la France dans le rang qu'elle doit occuper en Europe, par la ferme conviction que j'ai maintenant plus que jamais, que si la France n'est pas dans cette position, alors il n'y a pas à songer à la paix de l'Europe, ni à aucun règlement sérieux de la politique générale. » Toujours dans la conduite et le langage du duc de Wellington on retrouve non pas la chaleur du sentiment, mais la sagesse du raisonnement. C'est ainsi que dans sa vie politique il se montrait libéral, non par goût, mais par prudence ; c'est ainsi que dans sa vie privée il était généreux, non pas tant peut-être par instinct et par effusion spontanée que par esprit de convenance et « parce que cela devait être. »

Il y a longtemps qu'on a remarqué que dans le nombre considérable de ses dépêches on ne rencontre pas une seule fois le mot de « gloire », mais on y trouve toujours celui de « devoir. » Ce trait, qui caractérise l'homme, indique aussi le genre de sentiment qu'il inspirait. Il est impossible de ne pas éprouver pour lui un grand et sincère respect, mais il ne parle ni au cœur ni à l'imagination ; il vous impose l'estime, mais il vous laisse froid. Un poëte anglais l'a fidèlement et heureusement peint dans ces mots [1] : « Le voilà qui passe, son chapeau bien serré

[1] Sir Edward Bulwer, dans *Timon*.

sur son front ferme, la taille roide dans son habit boutonné. Au dedans le cœur d'acier trempé. Il n'a point les trésors des riches natures, ni le généreux soleil des âmes exubérantes... Au mot de commandement ses passions font halte; en lui chaque vertu, chaque faute est également disciplinée;.... quand il s'échauffe, il raisonne encore.... A ses yeux, les États sont un camp, le monde est un champ de manœuvres. Et cependant combien il reste pur, à côté des autres conquérants ses semblables! Froides sont ses lèvres, mais elles n'ont point le sourire du mensonge; rigide est son cœur, mais le signe de l'Homme y est gravé; aucun crime ne fut son piédestal..., et l'éternel Moi ne fut point sa loi... »

A ses soldats aussi il inspirait la confiance, le respect, plus que la sympathie et l'enthousiasme. Il prenait soin d'eux, de leurs estomacs, de leurs habits et de leurs souliers, mais il ne savait pas toucher et faire vibrer en eux les cordes sensibles. Cette rigoureuse discipline morale et matérielle qu'il s'imposait à lui-même comme il l'imposait aux autres, devait naturellement exclure tout élan et tout entraînement. Il n'avait jamais de faiblesses, et il est rare que les hommes aiment beaucoup ceux qui n'ont rien à se faire pardonner.

Il est vrai qu'il ne faut pas juger ce côté de son caractère au point de vue français. Le soldat anglais n'aime point à se nourrir d'imagination, et, s'il était à jeûn, il lui serait assez indifférent d'être contemplé par quarante siècles. Mais avec ces mots-là vous ferez aller le soldat français au bout du monde, sans pain et sans souliers. Il suffit de lui parler de gloire et de victoire, il mourra pour des rimes. La France est un pays où la gloire trouve à toute heure ce qu'une femme

cherche toute sa vie : être aimée pour elle-même.

Ainsi, Wellington avait une belle et grande qualité, le respect de la vie des hommes; il ménageait le sang. Mais c'est encore une de ces qualités qui ne sont point faites pour toucher les masses, et c'est précisément par les soldats qu'elle est le moins appréciée. Les hommes n'ont, au fond, aucune reconnaissance pour ceux qui ménagent leur vie; au contraire, on dirait qu'ils aiment mieux ceux qui la dépensent largement. L'empereur n'était pas avare d'hommes, et il est resté le dieu des soldats et du peuple, et c'est dans les provinces qui avaient le plus souffert pour lui que son nom est encore le plus populaire.

C'est à Waterloo, et ensuite au congrès de Vérone, que se termine la partie que nous pourrions appeler européenne de la vie du duc de Wellington. Il nous reste à le suivre dans la seconde moitié de sa carrière, c'est-à-dire dans les affaires intérieures de son pays.

Jamais homme ne fut, de son vivant, comblé d'autant d'honneurs et de récompenses. Après chaque campagne, il avait été décoré d'un nouveau titre; il avait été créé successivement baron, vicomte, comte, marquis et enfin duc; et comme tous ces titres lui avaient été conférés en son absence, il les reçut tous à la fois, quand après la campagne de 1814, il rentra en Angleterre. Les annales du temps racontent longuement cette cérémonie. Le nouveau duc avait pour parrains les ducs de Beaufort et de Richmond; quand il entra avec eux dans la Chambre des lords, il alla saluer le grand chancelier; après quoi le greffier donna lecture des lettres patentes de tous ses titres. Le récipiendaire alla ensuite s'asseoir au banc des ducs, puis il se leva, et, ôtant son chapeau, salua respectueusement la Chambre.

Le lord-chancelier lui adressa alors une allocution dans laquelle il exprimait en termes pompeux la reconnaissance du pays, et à laquelle le duc fit une réponse où on le retrouve tout entier. Nous insistons sur ces détails, parce qu'ils ont une forte couleur locale, et parce que rien ne fait mieux ressortir ce contraste que nous avons déjà signalé, non-seulement entre Napoléon et Wellington, mais aussi entre les deux peuples dont ils étaient les représentants. Avec une nation comme la nation française, amoureuse de gloire, et plus avide d'égalité que de liberté, un général comme Bonaparte devait nécessairement arriver à la dictature, puis au trône. Mais chez une nation du caractère de la nation anglaise, un homme du caractère de Wellington ne devait aspirer qu'à une grandeur constitutionnelle. Des deux côtés, les deux pays et les deux hommes se convenaient admirablement. Ainsi, il paraît que le duc de Wellington, quand il eut à répondre au lord-chancelier, se trouva visiblement embarrassé et comme intimidé par les éloges qu'il venait de recevoir; et il assura la Chambre « qu'il avait fait tous ses efforts pour servir de son mieux son pays et son prince, et s'efforcerait de le faire encore quand l'occasion s'en présenterait, de la meilleure manière que le lui permettraient ses humbles moyens. »

Une cérémonie du même genre eut lieu aussi dans la Chambre des communes, où le duc fut également appelé à recevoir des remercîments publics. Quand il entra, tout le monde se leva en poussant des hourras anglais. Un fauteuil avait été placé pour lui à la droite du président; il s'y assit et resta quelques instants la tête couverte. Quand tout le monde eut repris sa place, il se leva, ôta son chapeau et adressa à la Chambre une courte allocution

qu'il termina ainsi : « Il m'est impossible d'exprimer la gratitude que je ressens. Je ne puis qu'assurer la Chambre que je serai toujours prêt à servir mon roi et mon pays en quelque qualité que l'on pourra juger mon service utile et nécessaire. » C'était cette abnégation civique, cet héroïsme dévoué, désintéressé et modeste, qui rendaient Wellington cher à ses compatriotes. Puis, après une période où toutes les nations avaient produit des hommes de guerre, les Anglais étaient heureux de pouvoir montrer aussi un général, et de le produire au premier rang dans cette *great exhibition*. C'est un sentiment que le président de la Chambre des communes exprimait en termes poétiques quand il disait : « La nation vous doit cette satisfaction, de pouvoir, au milieu de la constellation de guerriers illustres qui ont récemment visité notre pays, leur présenter un général à nous, à qui tous ont par acclamation décerné la prééminence. »

Comme, en Angleterre, la reconnaissance nationale ne se borne point à des hommages platoniques, elle se traduisit aussi, à l'égard du duc de Wellington, en des formes plus substantielles. Le Parlement lui vota successivement : en 1810, une pension de 50,000 fr.; en 1812, un don de 2 millions 500,000 fr.; en 1814, un don de 10 millions; en 1815, un don de 5 millions; en tout, 22 millions 500,000 fr., et peut-être en oublions-nous. De plus, il cumula jusqu'à la fin de ses jours un nombre considérable de fonctions publiques auxquelles étaient attachés de larges traitements. Nous ne comptons pas toutes les donations et toutes les pensions qu'il avait reçues des souverains de l'Europe, et qui devaient grossir aussi cette fortune.

Comme on le voit, l'Angleterre fut généreuse à sa ma-

nière; elle se montra reconnaissante jusqu'aux limites du possible. Elle donna à son général tout ce qu'elle avait d'honneurs et d'argent, tout ce qu'un pays peut donner à un de ses citoyens sans lui donner l'empire. Précisément parce qu'elle réservait cette chose unique, la couronne, elle prodigua tout le reste comme une large indemnité. Le vieux duc resta jusqu'à sa mort en paisible possession d'une masse de places et de traitements sans que l'opinion publique en ressentît la moindre jalousie; et de son côté il en jouissait avec une parfaite tranquillité, comme d'une légitime récompense due à ses services. Ayant la conscience d'être toujours prêt à servir, il recevait sans scrupule le salaire de sa charge. Nous répétons qu'il ne faut pas juger l'Angleterre au point de vue français. Les Anglais trouvaient tout naturel que le général qui les avait préservés de l'incendie universel reçût pour ainsi dire une grande prime nationale; et lui, de son côté, était toujours disposé à aller partout où on voudrait l'envoyer. Quand on le forçait à prendre le ministère pour coopérer à des mesures qui lui déplaisaient, il disait : « Amplement « récompensé comme je l'ai été par mon souverain et par « mon pays, je n'ai pas cru avoir le droit de refuser. » C'était en cette qualité de serviteur public que lui-même il se considérait; et il faisait honnêtement et consciencieusement la besogne pour laquelle il était engagé; nous ne voudrions pas dire « payé »; mais si ce mot pouvait être ennobli, il l'eût été par lui. Le souverain et le pays qui l'employaient savaient qu'ils pouvaient compter sur lui, sur sa fidélité et sa ponctualité; cela plaisait à une nation exacte dans ses mœurs et probe dans ses transactions, et explique comment l'Angleterre et Wellington se convenaient si bien et faisaient si bon ménage. Le carac-

tère positif et jusqu'à un certain point commercial de cette mutuelle confiance n'avait rien de choquant dans les mœurs du pays; la nation récompensait avec largesse non-seulement un serviteur utile, mais aussi un serviteur désintéressé. L'empereur ne comprit pas du tout Wellington; en le voyant marcher de succès en succès, monter d'échelon en échelon, il croyait qu'il ferait comme lui et ne s'arrêterait pas. On raconte qu'à Sainte-Hélène il disait : « Nous verrons maintenant ce que fera Wellington! » C'était le mal connaître; Wellington n'aurait jamais passé le Rubicon, et il pensait si peu à se faire roi, qu'il ne se croyait pas même capable d'être premier ministre.

Mais, d'un autre côté, Wellington ne comprit rien, absolument rien, à la Révolution française. Anglais et patriote avant tout, il ne pouvait avoir l'intelligence ou plutôt le sentiment d'une révolution qui était plus sociale que nationale. Homme positif et pratique, tout à fait étranger à la théorie et à la philosophie, il ne comprenait point que c'étaient des principes plus que des intérêts, des idées plus que des armées qui étaient en jeu dans cette lutte de géants. Aristocrate et libéral comme on l'est en Angleterre, il ne savait pas ce que c'était que les masses; il ignorait cette force nouvelle et formidable qui venait d'entrer à son tour sur la scène du monde. Dans l'action de la tragédie humaine, il ne comptait que les héros; il ne voyait qu'Agamemnon, Achille, Ulysse, Nestor; mais le chœur, il ne le voyait pas, il ne le sentait pas; la masse qui venait en grondant battre comme un flot les degrés du Sénat n'était à ses yeux qu'une force aveugle que par principe il fallait dompter, et quelquefois satisfaire par prudence. Nous avons déjà dit qu'il passa toute sa vie à résister. C'était sa vraie nature, ce fut sa vraie mission.

Pendant la première moitié de sa vie, il résista à l'empereur, qui représentait à ses yeux et la révolution et la conquête; pendant la seconde moitié, il résista à l'esprit de réforme et aux progrès de la démocratie. Mais comme, au milieu de ses préjugés de race et d'éducation, et de l'opiniâtreté de son caractère, il avait une grande somme de bon sens et de discernement, il ne poussait la résistance que jusqu'au point où elle était possible. On a dit de lui assez justement qu'il défendait ses opinions comme il aurait fait une forteresse, aussi longtemps qu'il pouvait y tenir. C'est ainsi que, chef reconnu de l'aristocratie et ennemi né de la démocratie, il se trouva, par la force des choses, activement associé aux plus grandes réformes populaires de son pays.

Dans l'ordre politique, le duc de Wellington représente la transition des anciennes doctrines aristocratiques aux nouvelles doctrines conservatrices. Nous ne connaissons qu'un seul homme auquel on puisse le comparer avec quelque justesse; c'est son grand ami, son illustre coopérateur, Robert Peel. Chefs tous les deux de la classe privilégiée, ils ont porté des coups mortels aux priviléges; ayant tous les deux leur point de départ dans la résistance, ils se sont retrouvés ensemble à la tête du progrès. Trois grands changements ont rempli l'histoire d'Angleterre depuis trente ans : l'émancipation religieuse, la réforme parlementaire, et la liberté commerciale. De ces trois actes, Peel et Wellington en ont eux-mêmes accompli deux, et ils ont franchement accepté le troisième.

Il y a un parallélisme étonnant dans la conduite politique de ces deux hommes. Ainsi, après avoir longtemps combattu l'acte d'émancipation, après avoir abandonné Canning parce qu'il voulait le proposer, ce sont eux-

mêmes qui le présentent au Parlement. Le duc de Wellington, comme nous l'avons dit, n'avait pas même l'idée de devenir premier ministre; il venait de dire dans la Chambre des lords « qu'il avait la conscience de n'être « point propre à cette situation, et qu'il aurait été un in- « sensé d'y songer. » Ce fut précisément huit mois après cette déclaration qu'il se chargea de former un ministère, et ce fut ce ministère qui émancipa les catholiques. Wellington et Peel étaient tous les deux des hommes de fait, et ce fut au point de vue du fait seulement qu'ils justifièrent leur subite évolution. Peel s'exprima ainsi dans la Chambre des communes : « Il est survenu un concours de circonstances qui m'ont convaincu que l'exclusion n'était plus tenable, et qu'il y avait plus de danger pour la sécurité du protestantisme en Irlande à prolonger cette exclusion. » En même temps le duc de Wellington fit dans la Chambre des lords une déclaration analogue; il fit même sa retraite d'une façon encore plus tranchée, et en des termes absolus qui ne pouvaient convenir qu'à lui. Il jugeait la position militairement, comme il aurait fait d'un champ de bataille, et, après avoir calculé la force d attaque et la force de résistance, il prononça ces paroles restées célèbres : « Je suis probablement un des hommes de ce monde qui ont passé le plus de temps de leur vie à la guerre, et je déclare que, si, par quelque sacrifice que ce fût, je pouvais épargner au pays auquel je suis attaché un seul mois de guerre civile, j'y ferais volontiers le sacrifice de ma vie. » Ainsi, remarquons-le bien, parce que c'est un élément nécessaire du jugement qui sera porté dans l'histoire sur Wellington et sur Robert Peel, ce ne fut point devant la vérité et la justice qu'ils s'inclinèrent, ce fut devant la force.

Nous arrivons à la réforme parlementaire. Ici encore le duc de Wellington fait cette déclaration mémorable : « Le pays, dit-il, possède une législature qui suffit à tous ses besoins; et non-seulement je ne suis disposé à présenter aucune mesure de réforme, mais je suis décidé à les combattre toutes aussi longtemps que j'aurai une place dans le gouvernement du pays. » Ce fut à cette époque que le héros de l'Angleterre traversa les orages de l'impopularité; il fut hué dans les rues, les fenêtres de son hôtel furent lapidées et brisées. Depuis ce temps-là, son hôtel conserva des volets en fonte, comme ont pu le voir tous les passants, et aucune instance ne put jamais obtenir de lui qu'il enlevât ces sombres et muets témoignages de l'ingratitude momentanée de ses compatriotes.

Il résista à la réforme parlementaire aussi longtemps qu'il put le faire sans exposer son pays à une révolution; et quand le contre-coup de la Révolution française de 1830 eut renversé son ministère, il sortit de la Chambre des lords avec plus de cent de ses amis pour ne pas assister au vote de la réforme. Mais, une fois le fait accompli, il l'accepta avec sa netteté et sa décision habituelles, et un an après il disait : « Maintenant que l'acte de réforme est devenu la loi du pays, je regarde comme de mon devoir non-seulement de m'y soumettre, mais de coopérer à son exécution par tous les moyens en mon pouvoir. »

Il y avait quelque chose que le duc de Wellington mettait au-dessus de toutes les opinions, c'était la nécessité de gouverner. Il ne comprenait pas plus l'État sans gouvernement qu'il n'aurait compris l'armée sans chefs. C'était, en politique, son idée principale, nous dirions son idée unique. L'émancipation était un mal, la réforme était un mal, mais la guerre civile et la révolution eussent

été des maux plus grands encore; et il fallait gouverner à tout prix. Il échappait de temps en temps au vieux duc des paroles qui restaient proverbiales chez les Anglais; après le vote de la réforme, il fit cette remarque aussi brève que significative : « Et comment s'y prendra-t-on maintenant pour gouverner? » Il avait raison, et le gouvernement, comme il l'entendait, est en effet devenu beaucoup plus difficile depuis ce temps-là. C'est toujours pour obéir à cette nécessité de gouverner qu'il renonça à presque toutes les opinions de sa vie. Il avait, comme Robert Peel, combattu la réforme commerciale; il s'y rallia, comme Robert Peel, quand elle fut devenue nécessaire. A cette occasion, il déclara, avec son habituelle simplicité, « que la formation d'un gouvernement dans lequel Sa Majesté aurait confiance était d'une beaucoup plus grande importance à ses yeux que les opinions d'aucun individu sur les lois de protection. » Et quand sir Robert Peel lui demanda l'appui de son grand nom pour former un ministère, il dit dans la Chambre des lords : « J'ai résolu de lui donner mon concours, bien que je sache que par là je participerai à un changement essentiel dans la loi existante. Mais, amplement récompensé comme je l'ai été par la couronne et par le pays, je ne pouvais refuser mon concours quand j'étais appelé à former un gouvernement pour donner à Sa Majesté le moyen de convoquer son Parlement et de faire les affaires du pays. » Nous aimons à citer littéralement les mots de cet homme remarquable, parce que rien ne saurait mieux le peindre. On voit qu'il avait une idée un peu limitée, un peu exclusivement militaire, de ce que c'est que gouverner; mais il en était tellement pénétré, qu'il allait jusqu'à y subordonner et y sacrifier ses convictions. En le jugeant ainsi, nous ne vou-

lons point le déprécier. Il était tellement honnête, tellement droit, tellement vrai, que ce qui chez d'autres aurait été appelé du scepticisme ou de l'apostasie, pouvait être regardé chez lui comme de la vertu et du désintéressement; et précisément parce qu'il n'avait pas des doctrines très-arrêtées, parce qu'il s'inspirait de l'histoire plus que de la philosophie, des faits plus que des idées, le sacrifice moral qu'il faisait aux circonstances coûtait moins à son honneur et à sa conscience.

Si l'on veut bien nous permettre de reproduire quelques mots que nous écrivions ici lors de la mort de Robert Peel, nous rappellerons que nous disions de lui : « Il n'était pas un homme de principes. Cela ne veut pas dire qu'il fût sans principes dans l'acception habituelle du mot. Mais il n'allait point jusqu'à la philosophie des choses; il était avant tout un homme de pratique, de conduite et d'application. » C'est ce que nous pourrions dire du duc de Wellington, et lui-même en disait autant. « Si le monde, disait-il, était gouverné par des principes, rien ne serait plus aisé que de conduire les plus grandes affaires; mais, en toute circonstance, le devoir d'un homme sage est de choisir la moindre de deux difficultés qui l'entourent. »

C'est très-sage, très-raisonnable, très-logique, nous en convenons; mais si, avec de pareilles maximes, on fait de bonnes affaires, on ne fait pas de grands cœurs. Ainsi voici deux hommes qui certainement ont été les sauveurs et les bienfaiteurs de leur pays; d'où vient donc qu'en présence de leur image on ne se sent ni ému ni attendri? D'où vient qu'on attend toujours un rayon de soleil, dût-il venir à travers l'orage? Ils ne firent jamais que ce qu'ils n'aimaient pas, et pour eux la vertu fut la nécessité.

Quand le grand, bon et pieux Wilberforce fit triompher l'affranchissement des noirs, auquel il avait consacré toute sa vie; quand il eut vu la victoire couronner sa foi persévérante, et des millions d'esclaves tendre vers lui leurs mains délivrées, alors il dut ressentir une joie ineffable, et il put chanter le cantique de Siméon. Mais Wellington et Peel ne firent qu'à leur cœur et à leur corps défendant les grandes réformes auxquelles ils ont attaché leur nom. Ce n'étaient point les enfants de leur amour, de leurs insomnies et de leurs douleurs; c'étaient des enfants trouvés et adoptés dont ils faisaient la fortune, mais qui n'étaient point la chair de leur chair. Il faut leur rendre la justice qui leur est due, comme à des hommes sans lesquels les faits n'auraient point marché; mais on ne peut les regarder ni comme les créateurs, ni comme les inventeurs, ni comme les pères des idées. Le monde ne vit point de négations; il a besoin de la foi, comme les poumons ont besoin de l'air; il faut que l'homme aime la liberté comme un bien absolu, et non point qu'il la subisse comme un mal nécessaire.

Il manqua à Wellington cette communion intime avec ses semblables. Il fut un grand Anglais plutôt qu'un grand homme. Un de ses panégyristes a dit de lui que si dans l'autre monde il était appelé au conseil, il s'occuperait encore du meilleur moyen de faire marcher le gouvernement de Sa Majesté. Il serait encore Anglais dans le ciel, là où il n'y a plus que des hommes devant Dieu, des créatures devant le Créateur, des mortels devant l'Éternel. Aussi, dans les hommages que lui rendent ses compatriotes, il y a à la fois et de la reconnaissance et de l'égoïsme. En lui l'Angleterre s'admire dans son image.

Et en effet, jamais il n'y eut d'homme qui répondît

mieux aux instincts, aux habitudes, au caractère de son pays. Laborieux, patient, honnête, fidèle à sa parole, arrivant à l'heure de la fortune comme il arrivait à l'heure d'un dîner ou d'un *meeting*, ne voyant pas loin, mais voyant juste, étreignant bien parce qu'il n'embrassait pas trop, remplaçant l'élévation par le bon sens, et courbant les bonnes comme les mauvaises passions sous la même règle de fer, il devait être révéré comme un type par les Anglais.

Aussi le vieux duc, le duc par excellence, était-il devenu non-seulement une des colonnes de l'État et un des joyaux de la couronne, mais aussi une des légendes du foyer domestique et une sorte de patron des familles. En même temps qu'on lui élevait des statues sur les places, et qu'on donnait son nom aux rues et aux ponts, c'était aussi à qui l'obtiendrait pour témoin dans un mariage ou parrain dans un baptême. Sous le rapport des statues, il faut reconnaître que nos voisins avaient fini par abuser un peu de leur grand homme. Ce bon vieux duc ne pouvait pas faire un pas sans risquer de se heurter contre son propre nez; dans son hôtel, par exemple, il était littéralement cerné par des représentations de sa personne, et il ne pouvait mettre la tête à une fenêtre sans se retrouver en face de lui-même. Toutefois il devait lui être aussi difficile qu'aux augures de se regarder sans rire quand il contemplait ce grand guerrier nu dont les dames anglaises lui avaient fait hommage. Pour avoir toléré en son honneur cette irrégularité de toilette, il fallait évidemment que ses belles et pudiques compatriotes le regardassent comme un mortel supérieur; et cependant on dit que le duc ne tenait pas précisément à être considéré comme étranger à toutes les faiblesses humaines. Dans

tous les cas il était difficile d'inventer une image plus malheureuse pour un homme si simple, si exempt de déclamation et si étranger à toute pose. Il est, à notre avis, beaucoup mieux compris dans la statue équestre qui fait face à l'Achille, et qui le représente serré dans son manteau et cheminant tranquillement au pas. C'est bien mieux le vrai Wellington, l'homme qui va au pas toute sa vie, mais qui arrive toujours.

C'était ainsi qu'on le rencontrait dans les rues ou dans le parc, toujours à cheval, et allant tranquillement faire sa tournée de visites ou assister à la séance des lords. Les voitures s'arrêtaient pour le laisser passer; tout le monde se découvrait respectueusement devant lui, et il passait en touchant légèrement son chapeau. La dernière fois que nous avons eu l'occasion de le voir, c'était, il y a trois mois, dans la galerie royale de la Chambre des lords. Il y avait là un millier de spectateurs que nous vîmes tout à coup se lever par un mouvement unanime. C'était le vieux duc qui venait d'entrer; il traversa la longue galerie paisiblement, sans hâter son pas, et tous les assistants restèrent debout et silencieux jusqu'à ce qu'il eût disparu par l'autre issue. Il y avait quelque chose de grand et de touchant dans cet hommage si simplement rendu et si simplement accepté. Du reste, le duc de Wellington avait fini par s'abandonner tout naturellement à ce culte de ses compatriotes. Il était si parfaitement exempt de charlatanisme, qu'on ne pouvait l'accuser de rechercher les ovations; il les acceptait parce que c'était encore son devoir. Il avait été le général, le ministre, le protecteur, le conseiller de l'Angleterre; il en était devenu aussi un des monuments, et, comme tel, il n'avait pas le droit de se refuser aux hommages du public. Il se laissait donc re-

garder, et acceptait les témoignages de respect comme quelque chose qui faisait encore plus de plaisir aux autres qu'à lui-même; il sentait d'ailleurs qu'il donnait à ses compatriotes la satisfaction de se contempler dans sa personne. Robert Peel avait expressément demandé à être enterré sans pompe; Wellington n'a exprimé à cet égard aucune volonté; il s'est regardé comme la propriété de sa souveraine et de son pays et a laissé son corps à leur disposition. Il aurait cru être ingrat envers ses compatriotes s'il leur avait ôté l'occasion de faire une démonstration nationale avec ses funérailles. Souvent il faisait l'office de prince royal. En Angleterre, un prince de la famille royale patronne des œuvres philanthropiques, préside des *meetings*, est grand-maître des francs-maçons; il fait en quelque sorte partie du mobilier de la couronne qu'on prête pour les fêtes. Mais, dans ces occasions-là, la présence du duc de Wellington donnait plus de réalité à la cérémonie.

Outre ses dépêches, qui sont de l'histoire, sa correspondance privée est restée célèbre. Il recevait une quantité innombrable de lettres et de demandes, et il répondait à toutes avec une exactitude militaire. On connaît de lui un nombre infini de petites réponses originales, dont beaucoup commençaient ainsi : « Le feld-maréchal duc de Wellington regrette de ne pouvoir, etc.; mais il a pour règle de ne point se mêler de ce qui ne le regarde pas. » Il avait la ponctualité d'une montre toujours en règle. En France, où l'on est toujours en avance ou en retard, jamais à l'heure, il n'aurait pas pu devenir populaire, pas plus qu'à Athènes. Mais qu'il était bien chez lui! Il y était absolument un oracle. Quand, à la Chambre des lords, il se levait pour parler, on s'approchait de lui et on faisait

silence. Il parlait peu, mais toutes ses paroles portaient; il n'aimait pas les mots inutiles, pas plus qu'il n'aimait, en campagne, à sacrifier inutilement des hommes ni à brûler inutilement de la poudre. Il y avait toujours quelque chose de substantiel dans ce qu'il disait, et on a dit souvent qu'une demi-heure de conversation avec lui mettait plus au courant des affaires que plusieurs heures avec de grands politiques; et c'était précisément parce qu'il n'avait pas d'idées systématiques, qu'il avait un coup d'œil habituellement sûr et libre.

Le profond et universel respect dont l'entourait la nation était d'une grande utilité et pour la couronne et pour l'aristocratie. Dans la dislocation des anciens procédés gouvernementaux, il restait lui-même une sorte de gouvernement présent et vivant. On se mettait à l'ombre de son nom; la reine disait : « J'ai pris l'avis du duc. » Dans les crises ministérielles, on disait : « Sa Majesté a envoyé chercher le duc; » et ces simples mots pesaient d'un poids immense dans l'opinion ou dans la soumission du pays. Or c'est cette force modératrice, cette influence pacifique, cette autorité arbitrale qui viennent de disparaître, et que rien ne remplacera.

En racontant, il y a quelques années, la mort de Robert Peel, nous disions : « Il n'y a plus aujourd'hui en Angleterre qu'une seule grande autorité individuelle, le duc de Wellington. Quand cette colonne de granit qui sépare encore les éléments grondants de la lutte aura disparu, alors aucune force humaine ne restera plus pour arrêter le choc, et Dieu seul sait ce qu'il en sortira. » Wellington n'est plus, et l'Angleterre a raison de le pleurer, car sa mort est pour elle une perte immense, si attendue qu'elle fût. Le vieux duc, le duc de fer, comme on l'appelait,

était le bouclier qui couvrait le trône et l'aristocratie, et devant lequel s'arrêtait encore le flot populaire; il ne sera plus là. Avec lui disparait tout un monde, tout un ordre de choses. Il était en Europe le grand représentant de la résistance à la Révolution française; il l'avait toujours combattue. On dit souvent qu'il fut heureux; rien n'est moins vrai. C'est ce qu'on dit des joueurs; mais jamais homme, au contraire, ne dut moins à la fortune, c'est-à-dire, dans le vrai sens du mot, au hasard. Il passa sa longue vie à remonter un courant.

Vains efforts! le courant est vainqueur. Après chaque bataille, les représentants de l'ancienne société croyaient en avoir fini, et se disaient : *Jordanis conversus est retrorsum!* Complimentant Wellington à son retour du continent, Canning lui disait dans son brillant langage : « Le formidable déluge qui avait submergé le continent commence à baisser; les limites des nations redeviennent visibles, et voici que les clochers et les tours des anciens États commencent à reparaître au-dessus des vagues qui descendent. » Eh bien! il est revenu le déluge; l'irrésistible fleuve a repris son cours; il a de nouveau brisé ses digues, en 1830, en 1848, en 1851; et il a encore couvert les clochers et les tours d'autrefois.

L'homme dont nous venons d'esquisser la vie était un de ces monuments qui montaient au-dessus des vagues : il n'est plus. C'est encore une grande pierre qui se détache du vieil édifice européen; et les générations présentes, penchées avec anxiété sur le gouffre de l'avenir, l'écoutent tomber et retentir dans ses profondeurs impénétrables.

II

ESQUISSES DU CARACTÈRE ANGLAIS

PAR R.-W. EMERSON.

Janvier 1857.

L'auteur de ces esquisses, qui est un Américain, est lui-même la personnification la plus frappante d'un des principaux traits du caractère qu'il prête aux Anglais : l'esprit de race. Il a beau être un citoyen des États-Unis, il n'en a pas moins le sang anglo-saxon dans les veines, et il est fier d'être de la race anglaise quand il regarde la colonne de Trafalgar. Ce sentiment est beaucoup plus général qu'il n'y paraît chez les Américains; ils ont toujours l'air, je ne dirai pas de jeter le gant, mais de montrer le poing à l'Angleterre, et au fond ils tirent vanité de leur descendance, et la grandeur de la mère-patrie flatte leur orgueil. Ils se disent : « Nous sommes de la race qui conquiert le monde, et qui, la moins forte par le nombre, tient sous son empire le plus de millions d'hommes. » Les Anglais, de leur côté, éprouvent à l'endroit des Américains une certaine faiblesse paternelle. Comme ces pères nobles qui, tout en maugréant, sont cependant flattés de voir leurs

grands garçons faire des fredaines, ils regardent avec une secrète complaisance les tours de force de leurs cousins transatlantiques. Jonathan est toujours pour John Bull l'enfant terrible qui fait ses dents. Il est un peu casseur d'assiettes, il met les pieds dans le plat et les doigts dans son nez; il fait l'école buissonnière et rentre avec ses habits déchirés et des noirs sur les yeux; mais il ira au bout du monde, mais il a des bottes de sept lieues, mais il arrivera le premier partout. Bon sang ne peut mentir. C'est faute de tenir compte de ces rapports particuliers des deux peuples qu'on se méprend si souvent en Europe sur la portée des querelles qui éclatent de temps à autre entre les Américains et les Anglais. Quand on voit les Américains provoquer, défier, quelquefois insulter les Anglais; et quand on voit les Anglais, habituellement si arrogants envers les autres peuples, si impatients des outrages, si intraitables dans les représailles, se montrer tout à coup si patients et si débonnaires, on cherche le secret de cette tolérance que l'on est tenté de prendre pour de la faiblesse. La vérité est que les Anglais se laissent dire et faire impunément beaucoup de choses par les Américains parce qu'ils sont de la famille. Ils sont impertinents, c'est vrai, mais ils le sont en anglais, ce qui est bien différent que s'ils l'étaient en français.

C'est une remarque assez fine d'Émerson, que les hommes parlent volontiers de la puissance de la race et du sang, et qu'ils aiment à attribuer ce qu'ils sont beaucoup plus à leur composition propre qu'aux circonstances de temps et de lieu qui les entourent. La race est en effet quelque chose de personnel, d'exclusif, de privilégié. Mais la race et la nationalité ne sont pas la même chose. Ainsi le peuple qui dans l'histoire moderne a le cachet le

plus prononcé de la nationalité, le peuple anglais, est un composé de je ne sais combien de races diverses, et c'est un de ses écrivains qui a dit : « L'Anglais est la boue de toutes les nations. »

« Le caractère complexe des Anglais, dit Emerson, trahit une origine mélangée. Tout ce qui est Anglais est une fusion d'éléments éloignés et contraires. La langue est mêlée ; les noms d'hommes sont de différentes nations ; il y a là trois langues et trois ou quatre nations ; chaque courant d'idées a son contre-courant ; voici l'esprit qui vivifie à côté de la lettre qui tue, l'esprit illimité d'entreprise avec le culte de l'habitude et de la routine ; une liberté querelleuse, des lois hospitalières et la plus insultante législation de caste ; un peuple que ses guerres et ses affaires dispersent par toute la terre, et qui a un incurable mal du pays ; un pays d'extrêmes ; de ducs et de chartistes, d'évêques millionnaires et de prolétaires païens ; on n'y peut rien louer sans y avoir à flétrir des exceptions ; on n'y peut rien réprouver sans y trouver matière à des cantiques de louanges. C'est un peuple qui n'a pas l'air de venir d'une seule souche, mais qui collectivement forme une race supérieure à toutes celles dont il est sorti. Il est impossible de retrouver ses origines premières. Qui pourrait donner leurs vrais noms aux races qui sont dans la Grande-Bretagne ? Qui pourrait en distinguer les traces, en démêler les différences anatomiques ou métaphysiques?..... »

Emerson, dans un langage technique dont il abuse quelquefois, dit qu'ainsi que l'eau, la chaux et le sable font le mortier, il y a aussi des tempéraments qui s'allient

bien, et qui, par un ingénieux équilibre des contraires, arrivent à former quelque chose de *drastique* comme le caractère anglais. Il dira ailleurs que l'Océan sert aux Anglais de pile galvanique pour distribuer à un pôle les acides, à l'autre les alcalis, et que c'est ainsi que l'Angleterre tend à accumuler son élément libéral en Amérique, son élément conservateur à Londres. Le Normand est regardé comme représentant le principe aristocratique, le Saxon le principe démocratique. Cette théorie, romantisée et popularisée par Walter Scott dans *Ivanhoe*, a été développée par Augustin Thierry dans son *Histoire de la Conquête*, par Bulwer dans *Harold*, et avec une application toute moderne par Disraeli dans *Sybil*. Emerson s'en sert aussi :

« Cette île, dit-il, était comme un prix de course. Chacune des races dominantes y tenta successivement la fortune. Le Phénicien, le Celte, le Goth y avaient déjà passé. Le Romain vint à son tour ; c'était au point culminant de sa fortune. Il regarda dans les yeux un peuple nouveau qui devait un jour le supplanter. Il débarqua ses légions, construisit ses camps et ses tours ; puis un beau jour il reçut de mauvaises nouvelles d'Italie, qui ne firent qu'empirer d'année en année ; à la fin, il mit le sceau et la dernière main aux routes et aux murailles et décampa ; au lieu que le Saxon, lui, s'établit sérieusement sur le sol ; il se mit à bâtir, à défricher, à pêcher, à faire du commerce, avec la sincérité et l'application allemandes. Vint le Danois, qui partagea avec lui. Le dernier de tous arriva le Normand, ou Danois français, qui conquit le royaume dans toutes les règles, le tortura et le dompta. Un siècle plus tard il se trouva que le Saxon était celui qui

avait le plus de fonds et la vie la plus dure, qu'il avait si bien fait qu'il avait forcé le vainqueur à parler la langue et à accepter les lois et coutumes de la victime; forcé le baron à dicter des conditions saxonnes aux rois normands, et, pas à pas, avait inventé et fait sanctionner toutes les garanties essentielles de la liberté civile. Le génie de la race et le génie du lieu conspirèrent dans le même but. L'île rend abondamment l'échange du travail, mais autrement elle ne vaut rien. La race était si intellectuelle que la tenance féodale ou militaire ne put pas durer plus longtemps que la guerre elle-même. La puissance de ces Saxons-Danois, qui avaient été si complétement battus que le nom d'Anglais et celui de vilain étaient synonymes, et qui cependant étaient assez forts pour arracher des chartes à leurs rois, cette puissance venait de leur forte personnalité. Le bon sens et l'ordre sont les maîtres dans un monde qui est fait de bon sens et d'ordre, et le banquier avec son 7 pour 100 chasse le baron de son château. Une noblesse de soldats ne tiendra point sous le joug une communauté d'hommes armés de l'adresse et de la science. Qu'est-ce que le plus bel arbre généalogique contre la vapeur ou contre une compagnie de marchands robustes pour lesquels Stephenson et Brunel font des locomotives et des ponts tubulaires? Ces Saxons sont les mains de l'espèce humaine. Ils ont le goût de la peine, le dégoût du repos et du plaisir..... »

Cette juxtaposition et cette lutte des deux races principales, du Saxon et du Normand, se retrouvent dans la langue comme dans l'histoire de l'Angleterre. Tout le monde sait qu'il y a aujourd'hui encore, dans la langue anglaise, des mots différents pour exprimer le même objet ; que les

animaux, par exemple, destinés à la consommation, sont appelés différemment quand ils sont vivants et quand ils sont préparés pour la nourriture. Cette distinction a son origine dans la conquête. Un bœuf, un mouton, un veau, aussi longtemps qu'ils avaient besoin des soins de l'homme, étaient gardés par le Saxon attaché à la glèbe, et s'appelaient dans la langue des vaincus; puis quand ils passaient sur la table du maître, ils perdaient entièrement leur nationalité et recevaient jusqu'à un nouveau nom de la langue normande. Non-seulement les animaux et les aliments, mais aussi les instruments subissaient cette différence : les instruments de travail et de peine s'appelaient en saxon; les instruments nobles, de guerre et de chasse s'appelaient en normand. Emerson, qui en sa qualité d'Américain fait partie de l'élément démocratique ou acide distribué à l'autre pôle par la pile voltaïque, parle des Normands comme il aurait fait au temps de la conquête :

« Les Normands, dit-il, quand ils vinrent en Angleterre, sortirent de France pires qu'ils n'y étaient entrés cent soixante ans auparavant. Ils avaient perdu leur propre langue, et avaient appris à la place le roman ou le latin barbare des Gaules, et avec ce langage ils avaient pris tous les vices pour lesquels il avait des noms... Vingt mille voleurs débarquèrent à Hastings. Ces fondateurs de la Chambre des Lords étaient de cupides et féroces dragons, fils de cupides et féroces pirates. Ils se ressemblaient tous. Ils prirent tout ce qu'ils pouvaient emporter; ils brûlèrent, violèrent, torturèrent, tuèrent, jusqu'à ce que tout ce qui était Anglais fût presque détruit. Et cependant tel est l'appât de l'ancienneté et de la richesse, que des hommes honorables et honorés d'aujourd'hui se

vantent de descendre de ces ignobles voleurs qui se rendaient eux-mêmes plus de justice en prenant pour symboles le pourceau, le bouc, le chacal, le léopard, le loup et le serpent, auxquels ils ressemblaient... »

C'est de ce mélange du dur et laborieux Saxon avec le Normand plus militaire et plus brillant qu'a été insensiblement formé l'Anglais. Comment et sous quelles influences s'est faite cette fusion? C'est ce que recherchait un des prélats les plus éloquents et les plus éminents de l'église anglaise, l'évêque Wilberforce, dans un discours dont le sujet était : *La vie nationale.*

« Malgré, dit l'évêque d'Oxford, malgré les lois de Guillaume qui introduisaient de force la langue française dans les Cours de justice comme elle régnait déjà dans le palais, le vigoureux type saxon, au lieu de céder la place au normand, tint bon et laissa son empreinte sur la formation de la langue commune. Comme les grands chênes de son sol natal, il projeta ses branches d'après son propre type, enrichi, il est vrai, et orné, mais sans être altéré, par les festons légers du Normand plus gracieux, qui embrassa, étreignit et embellit de ses guirlandes de fleurs et de feuilles la robuste tige primitive. En même temps, les lois faites pour garder les droits féodaux du monarque et des nobles furent assouplies et adaptées à un code commun par les libres principes du gouvernement représentatif saxon ; et le vieil et austère Wittenagemot, à force de patience et de persévérance, finit par devenir la toute-puissante Chambre des communes. De plus, la transmission du sol libre depuis les premiers âges de notre race entretint en elle cette indomptable résolution de plutôt mourir

mille fois que de subir le joug de l'étranger ou de s'humilier devant une puissance étrangère... »

C'est un évêque qui parle; mais comme aux dernières paroles on voit bien que c'est un évêque anglais! Ce n'est pas le christianisme qui est la religion de l'Anglais, c'est l'Angleterre; ce n'est pas l'Évangile, c'est la *Magna Charta*. Je suis sûr que pour lui le mystère de la Sainte-Trinité n'est autre chose que l'équilibre des trois pouvoirs, la Couronne, les Lords et les Communes. Quand l'évêque d'Oxford recherche quel a été l'instrument de la fusion et de l'assimilation de la race conquérante et de la race conquise, il trouve que ce fut la communauté de religion. Ce fut le prêtre qui, parlant au nom d'un pouvoir invisible et spirituel, arracha au vainqueur la clémence et protégea le vaincu. La communauté de religion amena les alliances de famille, qui produisirent la communauté du sang, puis celle du langage et des traditions. La remarque est vraie, mais il faut être doué d'un esprit d'exclusivisme tout britannique pour ne l'appliquer qu'à l'Angleterre. Cette mission fut celle que remplit l'Église chrétienne dans toute l'Europe pendant le moyen âge; il y eut un temps où les papes, déposant les puissants et élevant les humbles, furent l'incarnation de la justice divine sur la terre, et où les serviteurs des serviteurs de Dieu, laissant la poussière de leurs pieds sur le bandeau des rois, représentèrent véritablement le triomphe de l'esprit sur la force. La religion chrétienne a donc pu être le principal instrument de la fusion des races, de l'assimilation des vainqueurs et des vaincus, mais non pas de la formation des nationalités. Pris dans son sens philosophique et moral le plus étendu, le christianisme, loin de fonder des

nationalités, est plutôt venu pour les détruire. Christiatianisme et patriotisme n'ont entre eux aucun autre rapport que celui de la rime ; et c'est une des raisons principales qui font que le pape ne peut pas être un patriote. Le patriotisme est un sentiment de l'ancienne loi, qui, théoriquement, n'a point de place dans la nouvelle ; et le jour où l'Évangile a été prêché aux gentils a été, en principe, le dernier jour des nationalités. Quand l'apôtre Pierre, craignant de scandaliser les juifs ses concitoyens, se sépara des gentils, Paul le réprimanda devant tout le monde : « Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ, dit saint Paul. Il n'y a plus maintenant ni de juif ni de gentil, ni d'esclave, ni de libre, ni d'homme ni de femme ; mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. »

Le sentiment de la nationalité, tel que l'entendent les Anglais, est un sentiment essentiellement juif ; on croirait que la société anglaise est une société de circoncis. C'est un anachronisme et une anomalie dans l'ordre chrétien. Le peuple juif est une exception ; c'est le premier peuple du monde, et le plus manifestement marqué par le doigt de la Providence ; mais il ne s'appartient pas, il appartient à Dieu et à la mission que Dieu lui a imposée. Les juifs ne sont pas des hommes libres ; ils sont plus et ils sont moins ; ils sont des instruments choisis de toute éternité ; ils sont le vase d'élection qui renferme des secrets dont il n'a pas la clef. Mais pour ce peuple personnel il y a un Dieu personnel ; il y a le Dieu des Juifs. Les Anglais diraient volontiers aussi qu'il y a le Dieu des Anglais ; au fond, ils ne croient pas qu'il soit le même que celui des Français. Ils donnent une patrie à Dieu ; s'ils pouvaient, ils lui donneraient un uniforme : l'habit rouge, la couleur du gouvernement de Sa Majesté.

Nous ne croyons donc point, avec l'ingénieux évêque d'Oxford, que ce soit la communauté de religion qui ait formé la vie nationale de l'Angleterre. Nous dirions plutôt que la personnalité du peuple anglais était si énergique et si indestructible qu'elle a tout façonné à son image et à son usage, même la religion. Dans la mêlée des deux éléments, la victoire est restée au plus résistant et au plus persistant, et c'est la nationalité qui a fini par donner son empreinte à la religion.

C'est pourquoi il ne faut pas croire que les Anglais soient aussi religieux qu'ils en ont l'air; il y en a beaucoup qui ne le sont que par patriotisme. Ils respectent toutes les institutions nationales, et l'Église établie en est une, comme le jury, comme l'*habeas corpus*. Leur religion est une affaire de convention, et Emerson en a très-bien saisi plusieurs traits quand il dit :

« La religion de l'Angleterre fait partie de la bonne éducation. Quand, sur le continent, on voit l'Anglais bien mis arriver dans la chapelle de son ambassadeur, et, pour faire sa prière silencieuse, mettre sa figure dans son chapeau bien soigneusement brossé, on ne peut s'empêcher de penser à ce qu'il y a là d'orgueil national qui prie avec lui et avec cette religion de gentleman. Il est si loin d'attacher le moindre sens à ce qu'il dit, qu'il croit fermement que c'est lui qui a fait la gracieuseté et qu'il est très-poli de sa part de prier Dieu. Un noble lord dit un jour dans la Chambre, à l'occasion d'une victoire, qu'il croyait qu'on ne s'était pas bien conduit à l'égard du Tout-Puissant, et qu'il serait peut-être opportun, après de si grands succès, de lui en rendre un hommage convenable. Cette Église est l'Église de la nation bien élevée,

pas celle du pauvre. Les ouvriers n'en sont pas, et des membres du Parlement disaient l'autre jour dans la Chambre que jamais de leur vie ils n'avaient vu un pauvre en haillons dans une église.

« Cette torpeur du vigoureux intellect anglais, en ce qui touche la religion, montre combien d'esprit et de folie il peut se combiner dans la même cervelle. Leur religion est une citation, leur Église est une poupée; quand on y veut toucher, ils poussent des cris de terreur.... Je suis tenté de croire qu'il y a dans la cervelle d'un Anglais une soupape qu'il peut fermer à volonté, comme le mécanicien ferme la vapeur. Les gens sensés et instruits en savent aussi long que l'évêque en matières religieuses, ou que le chancelier de l'Échiquier en matières politiques. Ils parlent bien et logiquement; mais ces mêmes hommes qui ont porté la science économique ou la science géologique au point où elles sont, vous les voyez devenir graves et fermer leur soupape aussitôt que la conversation aborde l'Église d'Angleterre; alors, c'est comme si vous parliez à un dos de tortue.

« Leur éducation universitaire est beaucoup plus faite pour produire un gentleman qu'un psychologiste; elle fera pousser un évêque et étouffera un philosophe. Je ne sais s'il y a plus de cabale dans l'Église anglicane que dans les autres, mais le clergé anglican est identifié avec l'aristocratie... L'Église anglicane est remarquable par la grâce et la distinction de ses formes, et par les bonnes manières de son clergé. L'Évangile qu'elle prêche est : « Par le goût vous serez sauvés... » Elle n'a point l'esprit persécuteur ni inquisitorial; elle est bien élevée, elle sait fermer les yeux au besoin. Laissez-la tranquille, elle vous laissera tranquille. Mais son instinct est hostile à tout

changement dans la politique, dans la littérature, dans les arts sociaux...

« Cependant on n'a pas encore pu geler l'humanité par acte du Parlement. Les cieux voyagent : les arts, les découvertes, les guerres, l'opinion, continuent leur course. Le siècle nouveau a de nouveaux besoins, et il lit l'Écriture avec de nouveaux yeux.....

« Les gens religieux sortent forcément de l'Église établie, et forment des sectes qui tiennent l'Église en échec. La nature a d'autres remèdes encore. Les Anglais, parce qu'ils abhorrent le changement, surtout en affaires de religion, s'accrochent aux derniers lambeaux du formalisme, et tombent dans l'hypocrisie.... Quoi de plus odieux que ces salutations polies que l'on fait à Dieu dans les livres et dans les journaux? La presse populaire est débauchée en proportion exacte de ses airs dévots, et la religion du jour est comme un Sinaï de théâtre où l'homme riche tient la foudre. Alors le fanatisme et l'hypocrisie engendrent la satire. *Punch* y trouve d'inépuisables matériaux. Dickens écrit des romans sur la philanthropie d'Exeter Hall, et Thackeray flagelle la vie sans cœur des plus hautes classes. La nature se venge sommairement par le paganisme des classes inférieures... L'Église, en ce moment, est digne de pitié; il ne lui reste que la possession. Quand un évêque se trouve dans la société d'un homme intelligent et lit de fatales questions dans ses yeux, sa seule ressource est d'échanger un toast avec lui..... Mais l'Église établie, est-ce bien la religion de l'Angleterre?..... »

A cette question Emerson répond formellement : Non.

Sans être aussi positif, nous croyons cependant qu'il y a en Angleterre une autre religion que la religion établie, une autre société que la société officielle, et c'est par là que l'Angleterre se sauve. A côté de l'Angleterre qui vit par la loi, il y a l'Angleterre qui vit par la foi; au-dessous de cette couche de pharisaïsme, de piété d'étiquette et de dévotion bien portée, il y a un courant de saine et sainte révolte, d'ardente et sourde chaleur, de noble haine de la servitude et de la servilité, une espèce de souffle émané de la Bible, qui vivifie les entrailles de la société et en balaye les impuretés, les artifices et les mensonges.

Tacite a dit des juifs : « Entre eux, une fidélité invincible, une charité toujours active; contre le reste du monde, une haine indomptable. » Ces paroles si simples, si concentrées, expliquent ce que nous disions, que de tous les peuples du monde, le peuple anglais est celui qui se rapproche le plus du peuple juif. Les Anglais sont Anglais avant tout, même avant d'être hommes; ce sont de grands citoyens, et ils entendent l'idée de la cité dans le sens antique et païen. Le plus populaire de leurs hommes d'État, celui qui représente le mieux chez eux ce qu'on appelle en France le « chauvinisme, » a obtenu le plus éclatant de ses triomphes oratoires en déclarant que partout où se trouvait un Anglais il était protégé par son nom, et n'avait qu'à dire : *Civis romanus sum.*

Au point de vue historique et politique, on ne saurait contester la grandeur, moins encore l'utilité de ce sentiment. C'est par lui que la nation anglaise est la plus compacte, la plus serrée, la plus fortement constituée du globe; c'est par lui que l'Anglais, partout où le vent le pousse, sur toutes les mers, sur toutes les terres, emporte sa patrie à la semelle de ses souliers. Rome n'est

plus dans Rome; elle est toute où est ce citoyen nomade. Aussi, comme il a bien la conscience de lui-même! comme il sent bien qu'il s'appelle légion! avec quelle aisance il voyage! Sur tout le globe il est chez lui, ou tout au moins il fait comme chez lui. Avec quelle liberté et quelle sécurité il se meut dans l'univers! Ce touriste, ce curieux, cet original, cet hypocondriaque, qui un jour de brouillard s'en va faire le tour du monde, emportera pour toute arme offensive et défensive son parapluie; il sait qu'il sera protégé par cette qualification si fière dans son humilité : « Sujet anglais. » Cet homme en habit noir, qui distribue partout des Bibles et les sème sur son passage comme une traînée de poudre, ne croyez pas qu'on le touche impunément; si un jour le tribun met la main sur lui, il dira : « Je suis citoyen romain! » et il se fera conduire devant Félix, et il en appellera à César.

Nous le répétons, on ne peut nier la valeur politique, la valeur relative de ce sentiment de nationalité, mais on peut en discuter la valeur morale, la valeur idéale. Le civisme est une vertu; il n'est pas la vertu. Il peut arriver qu'on le mette au-dessus d'autres lois qui lui sont supérieures, qu'on mette la nation au-dessus de la nature, la race au-dessus de l'humanité. On peut violer les lois de la morale et de la justice par amour pour son pays comme par ambition personnelle, et en adorant le Dieu de la patrie on oublie quelquefois qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Quand nous avons dit un jour que Wellington était un grand Anglais plutôt qu'un grand homme, nous ne pensions rien dire qui pût le déprécier dans l'esprit de ses compatriotes; nous voulions dire qu'il y a un type particulièrement anglais de grandeur, de vertu, de courage, auquel Wellington avait admirablement ressemblé, et que

cette conformité avait fait de lui un héros essentiellement national.

A propos de l'esprit de solidarité des Anglais, Emerson s'exprime ainsi :

« Un des secrets de leur puissance, c'est leur mutuelle entente... Le simple attouchement électrique d'une de leurs idées nationales les fond en une seule famille, et met en action, pour l'usage de tous, les trésors de force que leur individualité ne cesse d'amasser. Est-ce à cause de l'exiguïté du territoire ou à cause de l'orgueil et de l'amour de la race? Toujours est-il qu'ils se tiennent tous et ont confiance les uns dans les autres.

« Leur esprit, comme la laine, absorbe une teinture qui dure plus longtemps que l'étoffe. Ils embrassent une cause avec plus de ténacité que la vie. Ils ne sont pas militaires, mais chaque individu pris au sort ferait un bon soldat. Ces hommes du coin du feu, tranquilles et muets, épousent une cause avec tout leur cœur, et c'est cette faculté qui fait la poésie de leurs héros. La différence des rangs ne divise point l'âme nationale... Ils se tiennent plus par le caractère qu'ils ne se distinguent par la capacité ou le rang. L'homme de peine a l'étoffe d'un lord, le lord ferait au besoin un portefaix. Tout Anglais porte le système anglais dans sa cervelle, il sait quel dépôt lui a été confié, et il fera de son mieux. Le chancelier porte l'Angleterre sur sa masse, le midshipman à la pointe de son coutelas, le forgeron sur son marteau, le cuisinier dans sa cuiller; le postillon fait claquer son fouet pour l'Angleterre, et le marin règle ses avirons sur l'air de *God save the Queen*. Jusqu'aux repris de justice qui sont mutuellement fiers de leurs exploits. En politique et en

guerre, tous sont accrochés les uns aux autres comme avec des crampons de fer... »

Au nombre des traits fondamentaux du caractère anglais, Emerson place aussi la véracité et la sincérité. Je le laisse encore parler :

« Les tribus teutonnes ont une simplicité de nature qui les fait contraster avec les races latines. Le nom allemand a une signification proverbiale d'honnêteté. Voyez dans les arts : les figures de prêtres des vieilles sculptures et des missels illustrés sont pleines d'un profond sentiment de foi. Ajoutez à cette rectitude héréditaire la ponctualité, la précision dont le commerce donne l'habitude ; de là la véracité anglaise et le crédit anglais. L'État remplit strictement ses engagements, et le public n'entend pas raillerie sur ce point... Les particuliers sont fidèles à leur promesse, quelque insignifiante qu'elle soit... C'est sur cette sincérité nationale que repose leur force. La véracité est une vertu d'instinct, elle dénote la supériorité d'organisation. La nature a donné à certains animaux la ruse comme compensation de la force, mais en même temps elle a fait d'eux l'objet de la haine de tous les autres comme par une justice vengeresse. Dans les races plus nobles, qui ont l'apanage de la force, on trouve la loyauté, qui est aussi le fondement de l'état de société. Les bêtes qui n'ont point de trêve avec l'homme ne se trahissent jamais entre elles... La véracité anglaise semble aussi résulter d'une plus forte organisation animale...

« Les Anglais aiment la réalité ; ils l'aiment dans la richesse, dans la puissance, dans l'hospitalité... Ils n'aiment pas beaucoup les parures, et s'ils en portent il faut

que ce soit des diamants vrais... Ils ont cette faim de la terre, cette prédilection pour la possession du sol qui passe pour caractéristique de la race teutonne... Ils ont confiance les uns dans les autres : l'Anglais croit en l'Anglais... »

C'est toujours le mot de Tacite : « D'une fidélité invincible... entre eux. » Ce serait bien s'il n'y avait qu'eux dans le monde ; mais il y a encore, en dehors de la race anglo-saxonne, quelques autres peuplades qui demandent à vivre. Il est vrai que l'Anglais pourra vous répondre tranquillement qu'il n'en voit pas la nécessité. Il faut lui pardonner de faire comme si le monde était uniquement composé des îles Britanniques; son excuse est qu'il le croit sincèrement. Il se promène sur le globe comme Gulliver dans le royaume de Lilliput, et de temps en temps il prend des indigènes dans le creux de sa main et les considère avec une certaine curiosité. Comment voulez-vous qu'il leur applique les mêmes lois qu'à ses pairs? Comment voulez-vous qu'il y ait de la solidarité entre eux et lui?

C'est ce qui explique jusqu'à un certain point la différence que les Anglais apportent dans leurs relations publiques et leurs relations privées; ils n'ont pas le même code moral pour le dehors que pour le dedans. Ils n'ont évidemment pas conscience de mal faire, et rien ne les surprend plus que de s'entendre accuser de mauvaise foi, de foi punique, et autres lieux communs. Nous en sommes bien fâchés pour les préjugés continentaux, mais le sentiment de la trahison n'est pas un sentiment anglais. Rien n'est sincère comme un Anglais, fidèle comme une Anglaise. Il n'y a pas de pays où la parole d'honneur soit plus vraie

qu'en Angleterre; il n'y en a pas où les hommes soient plus sûrs, les femmes plus inviolablement dévouées. Comment donc de pareils éléments en est-on venu à dégager « la perfide Albion? » Pour le bien comprendre, il faut se rendre compte de la véritable nature de l'esprit anglais.

Les Anglais sont, avant tout, des gens pratiques, très-peu philosophes, et faisant fort peu de cas des généralités. Ce que d'autres appelleraient des principes, ils l'appellent des utopies. Ils ne raisonnent jamais *à priori*, et toujours ils prennent leur point de départ dans un fait pour aller à un autre. Le duc de Wellington, ce modèle de l'honnête homme anglais, disait, le plus honnêtement du monde : « Si le monde était gouverné par des principes, rien ne serait plus aisé que de conduire les plus grandes affaires ; mais, en toute circonstance, le devoir d'un homme sage est de choisir la moindre entre les deux difficultés qui l'entourent. » La seule philosophie qu'on puisse trouver dans la politique anglaise est dans ces simples mots. Quand on n'obéit pas à des lois générales, mais à la loi des faits, on n'est pas embarrassé dans sa marche par des cas de conscience ; c'est pourquoi les Anglais se tirent si admirablement des difficultés contre lesquelles les peuples logiciens se cassent la tête. Ce sont de grands réalistes, et ils accepteraient plutôt un fait sans idée qu'une idée sans fait. Avant tout, il faut marcher, il faut avancer, il faut réaliser ; c'est l'expérience qui est la reine du monde. Aussi, quand la nécessité a parlé, ne font-ils aucune difficulté de s'incliner devant elle. S'il faut changer d'opinion, par exemple, ils n'hésitent pas, ils ne tâtonnent pas, ils ne font pas les prudes ; ils apostasient franchement, loyalement. C'est le célèbre système de Gribouille : au lieu de se laisser mouiller, ils

se jettent dans la rivière. Voyez leurs plus grands hommes politiques, sans remonter plus loin que Wellington et Peel. Le duc de Wellington avait combattu toute sa vie l'émancipation des catholiques; quand elle fut devenue inévitable, non-seulement il cessa de la combattre, mais il la proposa lui-même. Le mouvement de conversion fut exécuté militairement, comme un ordre du jour. Le duc de Wellington ne prit pas la peine de persuader au monde qu'il avait changé d'idée en changeant de conduite; nous sommes sûr qu'il n'y pensa même pas. Il dit simplement qu'il voulait épargner à son pays la guerre civile ; quant à la question abstraite de droit et de justice, personne n'y songea. Sir Robert Peel, qui avait fait comme lui dans cette occasion, fit encore mieux dans une autre, quand, porté au pouvoir par le parti protectioniste, il supprima d'un trait de plume les lois qu'il avait défendues toute sa vie. Cette fois encore, l'évolution se fit sans degrés, sans transition, sans nuances, à la manière anglaise, la tête la première. Nous avons choisi ces deux circonstances, comme présentes à tous les esprits. Dans les deux cas, les principes n'avaient point changé, mais les faits avaient marché; or, comme disait le vieux duc, de deux difficultés, il faut choisir la moindre, et il est bien clair qu'au point de vue pratique, une idée est plus facile à mettre de côté qu'un fait. Wellington et Peel, en vrais Anglais, reconnaissaient la supériorité de l'histoire sur la philosophie, et faisaient gagner à la nation ce qu'ils faisaient perdre à la morale. Aussi sont-ils restés l'objet de la vénération de leurs compatriotes.

Ce n'est pas seulement dans les hommes d'État, c'est aussi dans la nation elle-même qu'on trouve cette manière déterminée de prendre son parti. Ce peuple-là se

convertit tout d'une pièce; il fait faire l'exercice à son esprit comme à une recrue. Aussitôt après son arrivée au pouvoir, l'Empereur fut en Angleterre l'objet de commentaires peu respectueux; mais un beau jour, avec un ensemble et une discipline admirables, le langage changea sur toute la ligne. Du moment, de la minute, où l'Empereur fut devenu leur allié, les Anglais le traitèrent comme tel, et ils ne parlèrent plus de lui qu'avec respect. Non-seulement ils ne disaient plus de mal de lui, mais encore ils ne permettaient pas qu'on en dît devant eux. Chez ce peuple si libre et dans ce pays où on dit légalement tout ce qu'on veut, la seule pression de l'opinion et de la convention exerce une censure égale à celle qu'exercerait un gouvernement absolu, et, nous le disons pour l'avoir vu, on était pendant la guerre plus libre pour parler de l'Empereur en France qu'en Angleterre. Et ne croyez pas qu'entre eux ils se regardent pour faire comme les augures. Que vous les connaîtriez peu! Ils ont le respect d'eux-mêmes et des convenances; ils ont toujours l'air de croire ce qu'ils disent, et, en vérité, ils sont si bien dressés que je ne serais pas étonné qu'ils le crussent.

Entiers dans leurs haines, entiers dans leurs amitiés, c'est ainsi qu'ils sont. Ils aiment à être ronds en affaires, à aller droit au fait, et en politique ils ne font pas de sentiment. Si on a l'air de les lâcher, ils vous lâchent. Hier encore ils accablaient l'Autriche d'insultes et mettaient le feu à l'Italie; mais, à tort ou à raison, ils croient que la France se sépare d'eux dans le congrès, et aussitôt les voici qui embrassent les Autrichiens et laissent retomber les Italiens dans l'eau. D'un jour à l'autre, vous verrez la presse entière changer de langage comme si elle avait reçu un mot d'ordre, et cependant elle n'en reçoit pas.

Peuple et gouvernement s'entendent sans se parler; on dirait d'une grande société de francs-maçons :

« L'Anglais, dit Emerson, est comme une concentration de patriote, car son pays est si petit ! Sa confiance dans la puissance et dans les facultés de sa nation lui donne une indifférence impertinente pour tous les autres peuples. Il n'aime pas les étrangers... Quand il veut faire l'éloge de quelque chose, son superlatif est de dire : « C'est si anglais ! » Et quand il veut vous faire le plus grand des compliments, il vous dit : « Je vous aurais pris « pour un Anglais. » C'est la France qui, par un contraste naturel, sert de tableau au caractère anglais pour se dessiner lui-même à la craie. Je crois que tous les hommes de sang anglais en Amérique, en Europe, en Asie, en Afrique, éprouvent un secret sentiment de joie de n'être pas nés Français. On dit que Coleridge, à la fin d'un cours, rendit publiquement grâces à Dieu de l'avoir créé incapable de dire un seul mot de français... En somme, je crains bien que la nature anglaise ne soit trop arrogante et trop agressive pour ne pas être incompatible avec toute autre. Le monde n'est pas assez grand pour deux... Une dame anglaise voyageant sur le Rhin, et entendant un Allemand parler d'elle et de ses compagnons comme d'étrangers, lui dit : « Mais non, nous ne sommes pas des étrangers, « nous sommes des Anglais ; c'est vous qui êtes des étran- « gers... »

L'autre mot de Tacite : « ... Contre le reste du monde une haine implacable, » ne peut sans doute pas littéralemant s'appliquer aux Anglais, car le christianisme les a un peu entamés ; mais on retrouve néanmoins chez eux

beaucoup du sentiment ancien qui faisait que le même mot signifiait étranger et ennemi. Emerson dit encore :

« Ils offrent inaltérablement leur froide hospitalité aux exilés politiques de toutes les opinions... Mais cette hospitalité formaliste ne rend point plus douces et plus aimables leurs glaciales manières, et ne met aucun frein à cette nationalité dévorante qui rend leur existence incompatible avec tout ce qui n'est pas anglais. »

C'est possible, mais c'est encore là une des faces de leur orgueil et de leur grandeur. Ce n'est pas précisément par sympathie pour les exilés ou pour les proscrits qu'ils les reçoivent chez eux ; c'est parce que l'hospitalité est un sentiment noble qui mérite d'être anglais, c'est parce que le sol anglais est un sol libre pour quiconque le touche, c'est parce que le droit d'aller et de venir est un droit inhérent à la terre de la Grande-Bretagne. Dans la latitude que laisse l'Anglais de faire et de dire tout ce qu'on veut chez lui, pourvu qu'on ne le dérange pas, comme dans cette espèce d'athéisme politique avec lequel il prend ou accepte des alliés sans s'inquiéter de ce qu'ils sont chez eux, il y a quelque chose de ce sentiment qui fait que le Turc tolère chez lui toutes les religions, parce qu'en dehors de la sienne toutes se valent. Un jour, dans une des Chambres françaises, un orateur qui défendait l'alliance anglaise se prit à dire : « Si je n'étais pas Français, je voudrais être Anglais. » C'était très-aimable, et un Anglais à qui on répéta le compliment répondit : « Et moi, si je n'étais pas Anglais, je voudrais être Anglais. » Et il ne lui serait pas venu à l'idée qu'il pût en être autrement.

Mai 1860.

Il y avait l'autre jour à la Bourse de Londres, sur cette place où se traitent les plus grosses affaires de ce bas monde, un homme dont la tournure paraissait assez étrangère à l'établissement, et auquel banquiers et courtiers ont fait une éclatante ovation. Au dehors, les hourras de la foule avaient salué son arrivée, au dedans il a été promené en triomphe, contemplé avec autant d'admiration que de curiosité. On l'a fait monter sur une table, et là, en véritable Anglais, il a fait son petit discours de remercîments, à la suite duquel on lui a remis une bourse contenant une centaine de guinées. Il faut bien le dire, au risque de choquer les âmes sensibles et les oreilles prudes, cet homme était le boxeur Tom Sayers, le champion de l'Angleterre, et pour quelques jours son héros. L'ovation qui lui a été faite à la Bourse, il la trouve partout où il va montrer sa figure sur laquelle paraît à peine la trace des coups terribles qu'elle a reçus, et son bras qui en a porté de plus terribles encore. L'étiquette ne permettait pas qu'on l'introduisît dans la Chambre des communes comme dans la Bourse, mais on y a fait pour lui une collecte considérable, et, répétée comme elle l'est depuis huit jours dans toute l'Angleterre, cette souscription nationale ne peut manquer de rapporter au célèbre boxeur un capital assez respectable.

Le récit du combat formidable que le boxeur anglais a dernièrement soutenu contre un rival venu d'Amérique a rempli de longues et nombreuses colonnes dans les journaux anglais, et il paraît avoir provoqué, dans une grande partie du public français, des sentiments de pudibonderie

dont nous avons cherché, mais en vain, à être édifiés. Il faut prendre chaque peuple tel qu'il est; or le peuple anglais, le plus grand travailleur de l'univers, est en même temps le plus grand mangeur, le plus grand buveur, le plus grand chasseur, le plus grand jouteur, le plus adonné à tous les exercices du corps, à tous les jeux qui développent la force. Comme le disait Emerson : « Les Anglais ont plus de force de constitution que tous les autres peuples. Ils sont d'opinion que les mâles exercices sont le fondement de cette élévation de l'âme qui donne à une nature l'ascendant sur d'autres... Ils boxent, ils courent, ils chassent, ils vont à cheval, à la rame, à la voile d'un pôle à l'autre... C'est le plus vorace peuple de proie qui ait jamais existé... Si dans chaque homme solide il y a en principe un bel animal, alors l'Anglais est du meilleur sang; un être à large carrure, trempé dans la bière et la bonne chère... L'Anglais fait bon ménage avec les chevaux et les chiens. Sa prédilection pour le cheval est en raison du courage et de l'adresse qu'il faut pour le dompter. Les petits clercs et les collégiens aiment mieux la compagnie des chevaux que celle des professeurs... »

Ce que dit Emerson est frappant de vérité pour quiconque a vu l'Anglais à cheval, l'Anglais aux courses, l'Anglais aux régates, l'Anglais à la chasse. Qui n'a pas vu un Derby n'a pas vu un des spectacles les plus extraordinaires qu'on puisse trouver. C'est en ce jour de courses que l'on peut voir à quel point la passion du mouvement, du jeu, du grand air est violemment et universellement développée chez ce peuple. Si l'on voulait faire une invasion dans Londres, il faudrait choisir le jour du Derby, car on ne trouverait en ville pas un Anglais digne de ce nom. Jamais il n'y a Parlement ce jour-là; le président y serait seul avec

sa perruque. La Cité elle-même est abandonnée, car la passion du cheval n'est pas limitée aux classes qui ont des chevaux; elle est dans toutes les classes, pauvres et riches, laborieuses et oisives; elle est nationale, elle est anglaise. Dans tout Anglais il y a le centaure.

Dans tout Anglais aussi il y a le poisson, il y a l'écumeur de mer, le souverain du royaume des eaux. Il se porte aux joutes sur l'eau avec la même avidité qu'aux courses de chevaux. Il y a le Derby de la Tamise comme il y a celui d'Epsom. Les deux grandes universités, Oxford et Cambridge, font tous les ans leur concours sur la rivière, et c'est encore un jour de fête nationale. Ce peuple de boutiquiers honore et pratique la gymnastique presque autant que les peuples de l'ancienne Grèce. Le jour de la joute, les ponts, les maisons qui bordent les rives, et les rives elles-mêmes, sont remplis d'une foule bruyante. Quant à la rivière, elle disparaît sous les canots et les bateaux à vapeur qui courent après les jouteurs. Le signal est donné, les voilà partis; la fleur de la jeunesse anglaise, penchée sur les avirons, aspire son élément; la foule anxieuse les suit sur l'eau, sur la terre, en canot, à cheval, à la course; un coup de canon éclate: Hourra pour les bleus! Puis, comme sur le champ de course, voici les pigeons qui fendent l'air de tous côtés, emportant sous leurs ailes le nom des vainqueurs; le télégraphe joue dans tous les sens, et en quelques heures l'Angleterre tout entière a reçu la nouvelle.

Depuis quelques années, le pugilat était tombé en désuétude. Les Congrès de la paix, les Sociétés de protection et les progrès de la civilisation avaient fait presque abandonner ce genre d'exercice, et la police y avait apporté une répression et une prévention sévères. Les maisons où

se réunissaient les adeptes de l'art ont été fermées, et il a fallu adopter pour les annonces un langage de franc-maçonnerie. Mais dans la dernière lutte tous les efforts de la police ont été impuissants; il y avait un intérêt national engagé dans la partie, et l'instinct national a déjoué toutes les précautions. Il y a en Angleterre un boxeur attitré, comme il y a, dans une autre région, un poëte lauréat. Celui qui est resté le maître incontesté du terrain porte un baudrier d'honneur qu'il est tenu de défendre pendant trois ans contre tous les défis qui lui seront portés. Ce qui explique le redoublement d'intérêt excité par le récent combat, c'est que le défi est venu d'au delà de l'Océan, et que c'est un Américain qui traversait les mers pour aller à la conquête du baudrier d'or.

Traqués par la police, les deux champions ont dû recourir à tous les subterfuges pour ne pas être pris en flagrant délit. Il règne en Angleterrre une telle liberté individuelle, que la police peut rarement y être préventive. Un beau matin, à quatre heures, un train portant environ 2,000 individus de toutes les classes a quitté la station de London-Bridge. Les voyageurs étaient soigneusement calfeutrés dans des paletots et des châles. Le train est parti à grande vitesse, a traversé tout le comté devant des patrouilles de police échelonnées sur la route, puis, arrivé à un embranchement, a bifurqué et est allé s'arrêter entre deux stations. Tout le monde s'est jeté dans la campagne ; des hommes munis de pieux et de cordes ont en quelques minutes formé un terrain libre de vingt-quatre pieds carrés; la foule s'est resserrée autour de cet espace de manière à intercepter tout passage à la police, et les deux combattants, accompagnés par leurs témoins et par les juges du camp, ont apparu aux yeux émerveillés et

avides des amateurs de tout rang et de toute condition qui se pressaient autour d'eux.

L'Anglais et l'Américain sont en présence. Ils se donnent une cordiale poignée de main et se déshabillent, l'Américain le premier. Ici laissons parler la relation anglaise :

« Il fut impossible de réprimer un murmure d'admiration au spectacle qu'il offrit alors. Il a six pieds deux pouces, les bras extraordinairement longs, la poitrine vaste, de larges et puissantes épaules. Son aspect est réellement formidable. L'exercice et un long entraînement ont développé les muscles immenses de ses bras et de ses épaules jusqu'à leur donner l'apparence de masses osseuses sous la fine couverture de la peau. Il n'y a pas une once de chair de trop. Les côtes ressortent comme celles d'un lévrier, sauf quand elles sont croisées par d'énormes nerfs et tendons, et, quand il jetait ses grands bras dans l'espace et aspirait à pleins poumons l'air du matin, il avait l'air du plus formidable gladiateur qui fût jamais entré dans l'arène. Chaque mouvement montrait les nerfs et les muscles en exercice comme un flexible mécanisme. Sous cette fine enveloppe, chaque geste avait cette grâce et cette aisance naturelles qui sont l'attribut du plus haut développement de la force. »

Tel est l'Américain, l'enfant du nouveau monde. L'Anglais fait contraste ; il est beaucoup moins grand, il a la poitrine moins large ; ce n'est qu'en voyant les muscles de ses épaules qu'on peut se rendre compte de la force redoutable qui l'a laissé sans rivaux. De plus, il est dur et poli comme du caillou ; il a la peau bronzée, tandis que

celle de l'Américain est blanche, et trop fine pour ne pas craquer.

Tous deux sont admirablement entraînés, et le système ou le régime d'entraînement peut se résumer en quelques mots : la modération dans le boire et le manger, beaucoup d'exercice, l'usage de l'eau froide et les frictions avec des serviettes dures.

L'Américain avait le choix du terrain; il use de son droit sans scrupule. Il se place le dos au soleil et sur le point le plus élevé de la pente, augmentant encore la supériorité de sa taille et mettant le soleil dans les yeux de l'Anglais. Ils échangent une dernière poignée de main, et se mettent en garde.

Je ne dirai point toutes les phases de ce combat mémorable; les lecteurs demanderaient peut-être du vinaigre; mieux vaut le laisser aux lutteurs pour laver leurs blessures. Mais, dans les longues descriptions des journaux anglais, dans ces immenses colonnes qui font des volumes, comme on voit respirer l'amour de l'art! comme on sent la passion nationale pour ces formidables jeux de la force! Les combats des héros d'Homère, les tournois de la chevalerie, ne sont pas racontés dans des termes plus épiques. Le bras énorme et massif du géant américain siffle dans l'air comme un fléau et frappe des coups de catapulte; plus de dix fois, et d'un seul coup de cette massue, il jette l'Anglais sur la poussière sanglante. Abattu, mais indompté et indomptable, chaque fois l'Anglais se relève sans presque montrer de signes de fatigue ni de traces de blessure. Il s'éponge et rentre en lice toujours avec le même sourire tranquille. A son tour, d'un coup terrible porté en plein visage et qui retentit comme le coup d'un marteau sur une enclume, il défigure le co-

losse à ce point qu'en quelques secondes il devient méconnaissable. Le combat s'enflamme; les coups résonnent dans la plaine comme autrefois le choc des armures. Chaque fois que l'Anglais est atteint par le long bras de l'Américain, il est jeté contre terre; mais la nature lui a donné, ou plutôt il s'est fait par l'exercice et par l'art un corps tellement dur et serré, qu'il ressemble à du fer, de sorte que la main massive du géant se meurtrit par les coups même qu'elle porte. Comme si elle frappait sur une statue de bronze, elle se gonfle et finit par devenir semblable à un gant de combat. L'Anglais, de son côté, frappe sur son colossal antagoniste comme un bélier contre une tour; il lui donne des coups qui ne le renversent pas, mais qui tantôt l'ébranlent et le font trembler, et tantôt lui ouvrent des brèches sanglantes. Il semble le démanteler pierre par pierre, comme on démolit une forteresse.

Ce combat a duré deux heures et demie; mais dès la première période on s'est aperçu que l'Anglais ne faisait plus usage de son bras droit, de ce bras qui avait porté un si terrible coup; il venait d'être cassé ou foulé dans une parade. Eh bien! ce qui paraîtra à peine croyable, et ce qui est un prodige de volonté et d'intrépidité, pendant deux heures l'Anglais a soutenu cette effroyable lutte avec un seul bras, le bras gauche. Dans des efforts qui exigeaient le développement illimité de toutes les forces humaines, il ne soutenait son bras droit qu'en l'appuyant contre sa poitrine ou sur sa hanche.

L'Américain était devenu presque aveugle. Rendu furieux par la douleur et par le sang, il était comme le taureau qui se jette sur le rouge. Il parvient à saisir l'Anglais, et l'écrase sous son poids comme sous une montagne; il le presse le cou contre la corde avec une telle force que

l'Anglais devient noir, et les juges du camp crient : « Coupez tout; » car le cas de mort d'homme devenait flagrant. Les cordes tombent, les deux combattants tombent, la foule sans frein rapproche son cercle, et dans un espace de quelques pieds les deux champions reprennent pendant quelques minutes une lutte que la police interrompt après s'être frayé un passage par des efforts désespérés. L'Américain, semblable à Samson aveuglé, jette au hasard ses terribles bras, et fait sauter comme des quilles ses propres témoins. Il avait encore presque toute sa force, mais il avait les deux yeux fermés, et au bout de quelques minutes, si la lutte avait continué, il aurait été à la merci de son antagoniste. Quant à l'Anglais, après avoir respiré, il est sorti d'un pas ferme du champ de bataille.

Dans la soirée, le Strand, la grande rue où sont presque tous les bureaux de journaux, était encombré comme un jour de Derby, et le journal anglais par excellence, le *Times*, publiait le lendemain la relation complète du combat.

Si nous-même nous nous risquons à blesser peut-être quelques préjugés en racontant ici ce duel barbare, ce n'est point pour en faire venir le goût, ce n'est pas même pour le plaisir de faire une narration. Nous demandons la permission de considérer la question à un point de vue moins puéril.

Dans cette lutte nous voyons en présence l'ancien monde et le nouveau, la vieille Angleterre et la jeune Amérique. Le géant américain est grand et robuste comme les arbres du nouveau monde; il est construit sur la mesure de ses forêts, de ses lacs, de ses fleuves; c'est la nature primitive, celle des hommes de sept coudées, comme dans les premiers âges de la création. En face de lui, voici le vieux

monde, le produit concentré des siècles, le résumé de la civilisation, la créature de l'art. Cet Anglais est un résultat consommé de l'industrie, et ici l'industrie finit par se montrer plus forte que la nature.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, ces deux athlètes sont du même sang, de la même souche. C'est l'Angleterre dans l'adolescence et l'Angleterre dans la virilité, mais toujours la race. Entre les deux il y a rivalité, mais non pas inimitié. Ces deux lutteurs pourront bien s'apostropher comme les héros d'Homère, et se battre en combat singulier; mais quand l'étranger voudra se mêler de leurs affaires, ils tourneront contre lui leurs bras unis. L'Anglais ne peut se défendre d'un certain orgueil en contemplant l'Américain; il se dit : « C'est pourtant moi qui l'ai fait ainsi! » Il est fier des coups qu'il reçoit de ce grand enfant terrible, et il reconnaît son sang.

Ce que nous voudrions faire remarquer aussi, c'est combien cet Anglais est l'image fidèle de sa nation. La dureté, la patience, l'énergie latente, mais violente et indomptable, l'opiniâtreté invincible, le serment tacite de mourir plutôt que de céder, ce sont les attributs de l'Anglais, et on les retrouve jusque dans cette scène de pugilat. Dussions-nous scandaliser des goûts délicats, nous dirons que cette résolution sourde et inflexible avec laquelle l'Anglais, comprimant la douleur de son bras droit, a supporté pendant deux heures avec le seul bras gauche le choc de l'effroyable avalanche humaine qui tombait sur lui, est à nos yeux un triomphe de la force morale et un miracle de volonté. Jeté vingt ou vingt-cinq fois dans la poussière, et se relevant toujours, il est encore l'image de l'Angleterre sur les champs de bataille. L'histoire montre que les Anglais sont toujours battus dans les premières campagnes;

ils ne se forment, comme les caractères bien trempés, que par le malheur. On dirait que comme Antée, il faut qu'ils embrassent la terre pour reprendre des forces; puis à la fin de toutes leurs défaites, on les voit rester les derniers sur le terrain. Toutes les fois qu'on ne les achèvera pas du premier coup, il faudra bien des années pour les réduire.

Enfin il y a une dernière raison pour laquelle nous avons cru devoir parler ici de ce combat singulier, c'est que l'intérêt profond, ardent, populaire, universel qu'il a excité en Angleterre a une signification politique. Depuis un an et plus, tous les Anglais adultes et valides ont formé des régiments de volontaires et font l'exercice. La popularité renaissante qui vient d'accueillir si ouvertement ce grand combat de boxe est intimement liée à l'idée de la défense du territoire, et c'est cette préoccupation profonde et constante qui ravive chez les Anglais le goût des déploiements les plus violents de la force. En parlant de la dernière grande joute sur la Tamise, un journal anglais disait :

« Qu'on ne croie pas que cette lutte soit un vain jeu. Aussi longtemps que les jeunes gens de nos classes élevées et de nos classes moyennes se mêleront personnellement à ces jeux athlétiques, la sécurité du royaume est assurée. Dans ces luttes nous voyons l'expansion du courage national qui ferait au besoin d'indomptables marins et d'indomptables soldats... Les temps où nous vivons ne sont pas des temps ordinaires. Les éléments de bataille sont secrètement en fermentation. Il peut arriver que la race britannique, sur toute la surface du globe, ait bientôt à défendre ses droits, les droits du seul peuple libre de la

terre. Ces joutes, ces luttes et tous les exercices virils qui ne sont pas immoraux sont les meilleurs moyens de protéger notre indépendance et de nous préparer pour le jour où nous aurons à défendre nos autels et nos foyers, nos vies et nos libertés... »

La plupart des journaux français qui ont parlé de cette partie de boxe, et en général le public, n'ont voulu y voir qu'un spectacle offert à des goûts grossiers. Nous reconnaissons la part qu'il faut y faire aux instincts brutaux, mais nous croyons qu'il faut savoir y distinguer autre chose encore. L'Angleterre a pour premier bouclier ce qu'elle appelle ses remparts de bois; elle regarde comme un second retranchement ces vastes poitrines et ces bras formidables qui se déploient dans les luttes comme celles dont nous venons de parler. C'est, dans sa pensée, une provision pour la défense nationale. Telle est la philosophie de cette scène de pugilat, et telle est l'explication de l'intérêt ardent qu'elle a excité dans toutes les classes de la nation anglaise.

III

HAYDON.

Mai 1854.

Je n'ai jamais pu voir sans un vrai sentiment de tristesse les lions et les léopards du Jardin des Plantes parcourant d'un pas précipité l'espace restreint de leur cage. On dirait qu'ils ont emporté avec eux, au fond de leur prison, le souvenir incurable de l'air libre et des solitudes sans bornes, et je m'attends toujours à les voir se jeter la tête la première contre les barreaux de leur cage. Il y a ainsi des hommes qui viennent au monde avec la maladie de l'impossible, et qui passent toute leur vie à la poursuite d'un rêve irréalisable. Emprisonnés dans le cercle de la réalité, ils marchent, ils marchent toujours; mais comme ils marchent de long en large, ils n'arrivent jamais. Leur agitation n'est qu'un perpétuel retour sur eux-mêmes, et à force de tourner, ils arrivent à l'étourdissement, au délire et à la mort.

J'ai sous les yeux trois volumes des Mémoires de Haydon; c'est le résumé de vingt-sept grands livres in-folio écrits tous les soirs, jour par jour, pendant plus de qua-

rante ans. Cette auto-biographie offre un sujet d'étude psychologique des plus intéressants, et, si l'on me permet ce mot moderne, des plus palpitants qu'il soit possible de rencontrer. Haydon disait qu'un artiste est toujours malheureux en imagination ou en réalité. Il le fut des deux manières : une imagination et une vanité également désordonnées le rendirent absolument impropre à accepter les nécessités et à remplir les devoirs de la vie réelle; ses quarante années de travail, bien que traversées par quelques moments de triomphe, ne furent qu'une longue lutte contre la misère, et en même temps une continuelle aspiration à un idéal qu'il ne pouvait atteindre. Bien qu'il ait beaucoup failli, il fut si malheureux qu'on ne peut s'empêcher de lui pardonner.

Toutefois, s'il ne s'agissait que d'un individu de plus ou de moins parmi ceux qui vécurent et moururent malheureux, cette simple condition ne serait point suffisante pour appeler une attention exceptionnelle. Mais Haydon ne fut pas seulement un artiste qui mourut de faim et de désespoir; par son enseignement, il se trouva mêlé à l'histoire de l'art dans son pays; par ses travaux, il se trouva en rapport avec les principaux hommes publics de son temps, dans la politique et dans les lettres autant que dans la peinture. Son auto-biographie fait donc partie de l'histoire de son époque.

Haydon était né en 1786. Son père était libraire à Plymouth et était un Anglais pur sang, comme le fut son fils. Haydon fait ainsi son portrait : « Il aimait son roi et son Église, était convaincu que l'Angleterre était le seul grand pays dans le monde, jurait que Napoléon avait gagné toutes ses batailles par trahison, croyait fermement qu'il n'y avait ni un poëte, ni un peintre, ni un musicien, ni

un soldat, ni un marin, ni un général, ni un homme d'État hors de l'Angleterre, se serait battu avec qui n'aurait pas été de son avis, et se serait fait brûler sur la place de Smithfield pour l'honneur de ses principes. » La mère de Haydon était aussi une fidèle royaliste, et avait horreur de la Révolution française. Quand arriva en Angleterre la nouvelle de l'exécution de Marie-Antoinette, beaucoup d'enfants virent sangloter leurs mères, et Haydon fut de ce nombre. Aussi retrouverons-nous toujours en lui une certaine aversion de la démocratie.

Nous passerons rapidement sur ses premières années, sur les luttes qu'il eut à soutenir dans sa famille pour suivre sa vocation d'artiste, et nous le prendrons tout de suite au jour où, à l'âge de dix-huit ans, il part pour Londres avec 500 fr. dans sa poche et commence véritablement son orageuse carrière.

Le voilà qui entre enfin dans Londres; il descend à l'auberge, fait un peu de toilette et court à l'Exposition. Il en sort plein d'ardeur, en disant : « Je ne les crains pas, » achète une tête du Laocoon, rentre chez lui et se met à dessiner. « Pendant trois mois, dit-il, je ne vis absolument que mes livres, mes plâtres et mes dessins. J'avais un enthousiasme immense, et pour le travail un dévouement de martyr. Je me levais aussitôt éveillé, à trois, à quatre, à cinq heures; je faisais de l'anatomie jusqu'à huit heures, de la bosse jusqu'à cinq; puis j'allais dîner et me remettais à l'anatomie depuis sept heures jusqu'à onze. » Il avait des lettres d'introduction pour plusieurs peintres alors en renom, comme Northcote, Opie, Fuseli. Northcote, pour l'encourager, lui dit : « Ah ! vous voulez être peintre d'histoire ! eh bien! vous mourrez de faim sur un oreiller de paille ! » Fuseli, qui était alors directeur de

l'Académie, le reçut mieux et devint son maître; pour condisciple il trouva Wilkie, devenu depuis si populaire, et qui nous est présenté comme « un grand, pâle, gauche et inculte Écossais, un drôle de corps, mais avec quelque chose. » Ils se lièrent intimement, mais une intimité régulière devait être difficile entre deux caractères si différents, et elle fut plus d'une fois altérée. Nous n'en sommes encore qu'à l'année 1805, celle de la bataille de Trafalgar, et nous retrouvons dans le journal de Haydon l'expression de cet enthousiasme frénétique qu'inspirait à tout Anglais le nom de Nelson. Jamais homme ne fut plus adoré d'un peuple; Wellington, plus vénéré peut-être, n'avait pas à un égal degré l'étoffe d'un héros populaire, d'un favori des masses. Aux funérailles de Nelson, il y eut dans la foule de véritables sanglots et des femmes qui se trouvèrent mal. J'ai assisté aux funérailles de Wellington, et le trait principal de la journée a été une gigantesque consommation de vivres. Tel que le vit Haydon, Nelson n'avait cependant pas la tournure d'un demi-dieu; c'était « un diminutif d'homme, avec un abat-jour vert sur les yeux, un vieux tricorne et un habit débraillé; » portrait qui ressemble assez à celui d'un invalide de Greenwich; mais Haydon trahit le secret de sa grande popularité quand il ajoute : « Il avait la vertu du sacrifice, un patriotisme pur et sans tache; il avait percé à jour le vrai caractère des Français, ne s'était jamais laissé imposer par leur basse et brutale philosophie, et n'estimait pas plus leur parole que leur morale; il avait la conviction inspirée que dans la paix comme dans la guerre l'Angleterre serait toujours l'objet de leur haine inextinguible, et les Français, qui le redoutaient et le haïssaient, savaient bien qu'il avait raison. »

Nous trouverons ainsi plus d'une fois dans les Mémoires de Haydon des échappées sur la politique contemporaine, car, comme nous l'avons dit, c'était un Anglais passionné. Il aimait de son pays jusqu'à la fumée, et son patriotisme lui donnait le moyen d'admirer les émanations du charbon de Londres :

« La fumée de Londres, disait-il, loin de blesser mes regards, m'a toujours paru comme un dais sublime étendu sur la cité de l'univers. Chassée par le vent ou suspendue dans sa sombre grandeur sur notre immense Babylone, sa vue a toujours éveillé en moi des instincts d'énergie tels qu'aucun autre spectacle n'en saurait inspirer. Je l'ai souvent étudiée dans tous ses caractères du haut des collines environnantes, quand à travers ses nuages mobiles on découvre une échappée du grand dôme de Saint-Paul : véritable image de la civilisation et de la puissance. »

Pendant deux ou trois ans, Haydon chercha sa voie ; la vue des marbres du Parthénon fut pour lui une révélation. Il courut chercher Fuseli, qui ne les connaissait pas, et qui, partageant l'enthousiasme de son élève, se promenait dans la salle en criant : « Ah ! ces Grecs ! c'étaient des dieux ! c'étaient des dieux ! » Haydon se mit à étudier et à copier les figures grecques ; il recommença avec elles toute son éducation. Ce fut le beau et bon temps de sa vie ; il avait vingt-deux ans, le monde ouvert devant lui, un violent amour du travail, une âme enthousiaste et portée au mysticisme. Jamais il ne commençait ou ne terminait un travail sans faire une prière ; son journal est rempli presque à chaque page d'invoca-

tions de ce genre. Il débutait heureusement; son tableau de *Dentatus* lui fut acheté par lord Mulgrave pour cinq mille francs; mais, tribulation dont les artistes seuls peuvent comprendre la portée, le tableau fut mal placé à l'Exposition, et alors nous voyons Haydon commencer contre l'Académie et les académiciens cette guerre acharnée qui contribua beaucoup à troubler sa vie. Il ne se bornait pas à peindre, il écrivait aussi avec abondance, et, en considérant tout ce qu'il a écrit, on se demande comment il trouvait le temps de peindre. Il engageait des correspondances interminables avec tout le monde, il écrivait dans les journaux des articles de critique, envoyait des lettres au *Chronicle* et au *Times* sur les affaires politiques du jour, et continuait régulièrement son propre journal. Il se fit avec sa plume beaucoup d'ennemis; il le sentait, il se le reprochait, il reconnaissait qu'il eût beaucoup mieux fait de peindre et de se taire; mais le penchant était irrésistible, et il obéissait toujours à l'ambition de devenir un Luther ou un Knox dans le domaine de l'art. Aussi le voit-on, dès l'âge de vingt-quatre ans, se mettre en lutte avec presque tous les hommes dont il aurait eu besoin pour parvenir; il fit choix librement de sa destinée, qui devait être militante et malheureuse jusqu'à la fin. Ce fut à cette époque aussi que commencèrent, pour ne jamais s'arrêter, ses embarras d'argent. Mais il était alors jeune et superbe; il s'exaltait en faisant les rêves les plus sublimes et en envoyant vers le ciel des invocations lyriques. Puis il allait puiser de nouvelles inspirations auprès des marbres divins du Parthénon: « Chaque jour et chaque heure, dit-il, ils deviennent plus exquis à mes yeux. Que je remercie Dieu d'avoir été au monde quand ils sont arrivés ici! puissent-ils prendre ra-

cine dans tout mon être! puisse leur esprit pénétrer mon âme! puisse leur essence se mêler à mon sang et circuler avec lui! »

Il faut ajouter que pour ses premières dettes Haydon trouve des créanciers assez commodes. Ainsi le traiteur chez lequel il avait l'habitude de manger lui offre spontanément un crédit illimité; et son propriétaire, auquel il devait déjà deux ans de loyer, lui promet de ne rien lui demander pendant encore deux ans. Rentré chez lui après avoir arrangé ces deux difficultés, Haydon se jette à genoux et fait une de ses prières ordinaires; puis il ajoute cette exclamation caractéristique : « Brave vieille Angleterre! tant qu'il y aura chez toi de pareils cœurs, jamais le pied d'un cheval étranger ne foulera les fleurs de ton sol! »

Haydon travaillait alors à son tableau du *Jugement de Salomon*. Après deux ans de travail, il l'acheva et l'exposa. Le tableau eut un grand succès, et fut acheté seize mille francs. Haydon paya une bonne partie de ses dettes, et fit des billets pour le reste. Mais ces alternatives d'abondance et de misère étaient déjà trop fortes pour sa constitution, surtout pour son imagination; et, pour se calmer l'esprit, il s'en alla avec Wilkie faire une excursion en France. Ses notes de voyage sont extrêmement curieuses; il observe la France en artiste et en Anglais, et en Anglais de 1814. Il faut se souvenir aussi que la France avait été pendant de longues années un pays clos pour les Anglais, un pays entouré comme d'une muraille de la Chine; et, quand les portes en furent rouvertes, il s'y précipita un flot de curieux avides et ardents. Entre tous, Haydon dut être assurément un des plus originaux; et son journal est une expression fidèle des sentiments avec lesquels les

nations de l'Europe, les Anglais surtout, contemplaient la France enfin terrassée.

« Paris, dit-il, était alors le lieu le plus intéressant du monde. Tous les peuples de la terre étaient là. Le Louvre était dans toute sa splendeur. Jamais dans l'avenir on ne pourra imaginer ce qu'éprouva l'Europe quand on apprit la chute de Napoléon; cela ne peut pas s'imaginer..... Quand nous lûmes, dans un cercle, que Napoléon avait cessé de régner, nous nous regardâmes tous fixement et sans respirer... J'allais donc visiter cette sanglante et féroce capitale dans laquelle avaient régné tour à tour le luxe et l'ordure, le massacre et la révolution, le blasphème et l'héroïsme. J'allais voir ses splendeurs, ses galeries, ses bibliothèques et ses collections, telles que jamais on n'en avait vu réunies dans une seule ville depuis les anciens jours de Rome... Depuis mon enfance je pensais à la France comme au fruit défendu; c'était la terre de l'ennemi... Les enfants alors étaient élevés dans l'exécration du nom français... »

Les deux amis arrivent à Paris, et ici nous laisserons parler le journal de Haydon :

« Il nous arrivait souvent d'oublier le Louvre et de regarder les Russes et les Cosaques plus que la *Transfiguration;* mais il était impossible de faire autrement. Voici, nous disions-nous, toutes les nations de la terre rassemblées; étudions-les. Les chefs-d'œuvre de l'art resteront, mais toutes ces tribus se disperseront bientôt pour ne jamais plus se trouver réunies. Nous allions donc avec les Russes, les Polonais, les Tartares, étudiant leurs bivacs, leurs chevaux, leur manière de vivre. Rien n'était curieux

comme de voir les officiers et les soldats russes flânant à travers les statues et les tableaux, regardant avec surprise la *Vénus*, l'*Apollon*, le *Laocoon*...

« Chaque pas dans Paris réveillait alors de formidables souvenirs. Pas une église, pas un palais, pas une rue, pas un coin, qui ne fût célèbre par quelque meurtre ou quelque forfait de la Révolution. Tout respirait un air d'esclavage doré et d'éclat sanglant; les femmes avaient cette grâce agile, les hommes cette tournure de bandits débraillés, et les soldats cette fierté raffinée, qui font de Paris la capitale d'une nation chez laquelle les vices et les vertus les plus incompatibles se trouvent réunis plus que chez aucune autre. A ce moment aussi, il y avait avec tout cela un air de vanité blessée et d'exaspération comprimée qui était bien naturel. A côté des officiers russes, autrichiens, prussiens et anglais, les débris de l'armée de Napoléon respiraient un air de gloire éteinte, d'orgueil écrasé et de vengeance aux aguets qui vous donnaient le frisson du sublime; et il était clair pour l'observateur le plus vulgaire qu'ils saisiraient la première occasion de reprendre leur position. La rue Saint-Honoré offrait le plus étonnant des spectacles. Les chefs des tribus du Don, dans leurs habits larges, suivant le mouvement de leurs chevaux avec une mesure qui faisait saillir leurs muscles à chaque pas; les Cosaques sauvages à moitié vêtus, avec leur ceinturon garni de pistolets, de haches et de montres, accroupis sur de misérables poneys gris, sales et en guenilles; le garde impérial russe, avec la taille serrée comme une guêpe, flânant comme un géant, avec des airs de triomphateur qui faisaient jurer entre ses dents tout Français qui passait auprès; l'officier anglais, avec sa figure de grand garçon et ses larges épaules; le lourd Autrichien,

le Prussien tiré à quatre épingles, et par-ci par-là quelque Tartare Baskir avec l'ancien bonnet phrygien et l'arc et les flèches, regardant du haut de son cheval les grisettes aux yeux noirs, et circulant au milieu des juifs, des Turcs et des chrétiens de toutes les contrées du monde : c'était un panorama qui éblouissait les yeux du matin au soir...

« A chaque pas on trouvait des traces des guerres qui avaient désolé l'Europe. Il y avait à peine un cocher de fiacre, un garçon de café ou un homme de moyen âge qui n'eût pas assisté à quelque bataille ou reçu quelque blessure... Un jeune conscrit me disait : « Oh! monsieur! quand « Napoléon n'aurait plus eu d'hommes pour faire la guerre, « il aurait pris les animaux! » Les Français avaient un aspect plus martial que les Anglais; on aurait dit qu'il y avait une espèce d'instinct militaire dans toutes les classes. Un jeune homme n'avait terminé son éducation qu'après avoir fait une campagne sanglante. Ils parlaient de la guerre comme d'une chose toute simple, et comme si ses horreurs eussent été aussi constitutives de la vie des nations continentales que leur climat. »

Ceci était écrit en 1814; et, si nous donnons avec quelque étendue ces extraits du journal de Haydon, c'est qu'on y trouve un caractère frappant de spontanéité et de naïveté fanatique. C'est un tableau de Paris fait par un ennemi, mais aussi par un artiste. Haydon va visiter Versailles et Trianon, et il raconte ainsi ses impressions dans l'appartement de l'Empereur :

« Sur les murs il y avait en lettres d'or Austerlitz, Marengo, Friedland, et, suspendues, les armes de tous les

États tributaires de la France, et N N N entourés de lauriers... Ce n'était pas la vanité ni un étroit sentiment personnel qui guidaient l'Empereur dans le choix de ces décors, mais le désir d'allumer sans cesse son imagination par des symboles extérieurs. Ce n'était pas non plus la vanité qui lui faisait mettre des N tout autour du Louvre ou de l'autel de Notre-Dame, mais un dessein profondément réfléchi de frapper à tous les instants les yeux et l'imagination du peuple... »

Une année se passe, année fameuse qui vit les Cent-Jours et Waterloo. Haydon était retourné à Londres, et il raconte l'effet que produisit la chute définitive de l'Empereur. Chose curieuse, Napoléon avait son parti même en Angleterre. Hazlitt, le critique, était un de ceux qui voyaient dans l'Empereur un représentant de la démocratie.

Après cette excursion sur le terrain de la politique, Haydon retourne à ses travaux. C'est à cette époque qu'il compose le plus original de ses tableaux, l'*Entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem*, et à chaque page de son journal nous retrouvons les mêmes alternatives d'enthousiasme, d'abattement, d'effusion et d'aspirations qui faisaient de sa vie une fièvre continuelle. C'est aussi le temps de sa croisade pour les marbres d'Elgin.

On appelle ainsi les marbres arrachés au fronton du Parthénon d'Athènes, par les soins de lord Elgin, ambassadeur auprès de la Porte au commencement de ce siècle, et qui ont été transportés au Musée Britannique, où on peut les voir aujourd'hui. Depuis ce temps-là, lord Elgin a acquis une immortalité dans le genre de celle d'Érostrate; Byron a donné le signal en allant lui-même écrire

au haut du Parthénon ces mots : *Quod non fecerunt Gothi, hoc fecerunt Scoti;* et naturellement il n'est pas un poëte, pas un artiste, pas un touriste qui, en touchant le sol d'Athènes, n'y ramasse à son tour une pierre pour la jeter à la mémoire du profanateur.

Cette réprobation universelle a sa source dans un sentiment noble et dans un sentiment juste, nous le reconnaissons volontiers. Il est bien certain que la vraie patrie des figures de Phidias est le ciel harmonieux et clair de la Grèce, et que ces beautés exilées doivent grelotter dans les galeries humides du Musée de Londres. Je suis d'ailleurs de ceux qui pensent qu'au point de vue absolu les poëtes ont toujours raison ; ils ne se trompent que dans l'application. Ainsi lord Elgin portera toujours le poids de la malédiction qui s'attache au sacrilége, et cependant cela n'empêche pas qu'en réalité il ait été le sauveur des marbres du Parthénon ; non-seulement le sauveur, mais le révélateur.

Ce malheureux lord Elgin est véritablement une victime des poëtes, et, pour comble de malheur, il ne fut pas même dédommagé par la réalité de la disgrâce de l'idéal. L'enlèvement des marbres du Parthénon ne fut pour lui qu'une source de ruine en même temps que de tribulations morales. Si nous avions un reproche à lui faire, ce serait de n'avoir pas apporté ses dépouilles opimes à Paris, où elles auraient sans doute été reconnues et adorées, plutôt que de les transporter à Londres, où elles ne trouvèrent pendant longtemps que l'obscurité et l'oubli. Il fallut qu'il se rencontrât en Angleterre un homme d'un grand génie critique et d'une grande vertu d'enthousiasme pour forcer ses compatriotes à reconnaître la beauté divine et à se prosterner devant elle ; et ce fut

une histoire très-curieuse que celle des batailles que Haydon fut obligé de livrer pour établir l'authenticité des marbres d'Elgin.

Il faut se rappeler d'abord que la Grèce était alors sous la domination turque, et que les Turcs ont fort peu de respect pour les représentations de la forme humaine. Les derniers chefs-d'œuvre de l'art antique étaient donc *in partibus infidelium*. Lord Elgin, nommé ambassadeur en 1800, obtint d'abord de la Porte l'autorisation de faire mouler ce qu'il y avait de plus précieux à Athènes en sculpture, en architecture et en inscriptions.

« Mais, dit Haydon, quand ses artistes lui apprirent les ravages quotidiens commis par les Turcs, et ajoutèrent que pendant leur séjour ils les voyaient dégrader des morceaux de sculpture, tirer des coups de fusil sur les marbres et en faire des matériaux pour bâtir des maisons; quand il vit aussi que d'un temple entier qui existait près de l'Illyssus, au temps du voyage de Stuart, il ne restait pas une seule pierre; quand il apprit que tous les voyageurs anglais qui venaient à Athènes, avec leur passion naturelle pour les petits cailloux, cassaient des bras et des nez pour les emporter comme des curiosités, il arriva naturellement à conclure qu'à ce train de vandalisme, au bout de cinquante ans, il resterait à peine un fragment d'architecture et de sculpture. »

Lord Elgin demanda donc à la Porte l'autorisation de faire des fouilles et d'enlever des marbres. Ce fut après cinq années de travaux que les fragments célèbres auxquels son nom est attaché furent transportés au Pirée et embarqués. Mais, comme si les pures filles de l'art grec

n'eussent quitté qu'avec désespoir leur radieuse patrie, et comme si elles eussent préféré la mort aux embrassements des étrangers, en sortant du port, elles se jetèrent dans la mer, c'est-à-dire que le navire qui les portait donna sur un rocher et coula avec toute sa cargaison. Il fallut aller recruter sur la côte de l'Asie-Mineure une troupe de plongeurs, et avec une immense peine tout fut retrouvé et repêché.

Les marbres arrivèrent à Londres, et ils n'y trouvèrent tout d'abord que des aveugles. Les hommes qui régnaient alors dans les arts et dans la critique ne voulurent point les reconnaître, et ils dirent à lord Elgin qu'il avait perdu son temps et sa peine, que ces marbres n'étaient point des Grecs, mais des Romains du temps d'Adrien. Lord Elgin, découragé, relégua ses trésors dans un magasin où ils restèrent pendant huit ans sans lumière et sans gloire.

Ce fut là que Haydon connut les sculptures du Parthénon, et, dès la première fois qu'il les vit, il en devint éperdument épris. Cette vue fut pour lui le coup divin de la grâce, qui le frappa subitement sur le grand chemin de l'art, et lui révéla les règles éternelles du beau. On ne saurait croire combien il eut de luttes à soutenir pour faire reconnaître et confesser les marbres d'Athènes. Quant à lui, il en reçut une illumination qui jamais ne s'affaiblit ni ne s'effaça. Il faut l'entendre raconter lui-même cette première impression.

« Mon cœur, dit-il, se mit à battre.... Oh ! comme je remerciai Dieu de m'être préparé par mes études antérieures à comprendre tout cela ! Comme j'étais récompensé de tout ce que j'avais souffert !..... Je prévis l'avenir; je pré-

dis que ces marbres seraient reconnus pour les plus belles choses sur la terre, qu'ils renverseraient le faux beau idéal où la nature n'était pour rien, et établiraient le véritable, dont la nature seule est la base. Ce fut comme si une lumière divine avait traversé mon âme, et je sentis que ces chefs-d'œuvre allaient enfin tirer des ténèbres l'art de l'Europe.... Je passai une nuit à rêver des marbres. Je me levai à cinq heures avec la fièvre, je me mis à dessiner *Thésée* de mémoire, et je vis que je comprenais..... »

Haydon avait obtenu de lord Elgin la permission d'aller copier ses marbres.

« Je dessinais, dit-il, dix, douze, quinze heures jour; je restais quelquefois jusqu'à minuit, tenant une lumière et ma palette d'une main et dessinant de l'autre; je serais allé jusqu'au matin si le gardien n'était venu m'interrompre en bâillant; et même alors, rentrant chez moi engourdi, grelottant et trempé, mes habits fumant à mesure qu'ils séchaient, j'étendais mes dessins par terre et mettais une lumière à côté.... J'étudiais ces œuvres incomparables. Je crois véritablement que leur possession est le plus grand de tous les bonheurs qui soient jamais arrivés à ce pays-ci.... »

Quelques années plus tard, Haydon continuait encore à dessiner les marbres.

« Que d'heures, disait-il, que de jours, que de nuits, j'ai passés au milieu de ces fragments sublimes, examinant chaque pied, chaque main, chaque membre, prome-

nant ma lumière solitaire au-dessus, au-dessous, autour! J'ai placé ma lumière vacillante à terre, au-dessous du dos puissant de *Thésée*, et une large, vaste et silencieuse ombre, profonde et noire, s'est étendue à travers toute la salle, pendant que çà et là quelque forme saillante, ou une tête brisée, ou une figure de lutteur, comme animées de la vie, tremblaient à la lumière et paraissaient prêtes à se mouvoir, tant la vie et la circulation y resplendissaient d'évidence. »

Mais, ainsi que nous le disions, Haydon prêchait dans le désert. Il attaquait l'*Apollon*, il attaquait l'*Antinoüs* et ces morceaux de l'antique qui, disait-il, inondaient l'Europe depuis trois siècles; il attaquait l'Académie et les académiciens, et les amateurs; et il avait suscité une ligue puissante contre les intrus du Parthénon. Haydon avait besoin, pour vivre, du patronage des académiciens et des amateurs, et cependant il n'hésita pas à entrer en campagne contre eux, et à défendre ses chers marbres. Le gouvernement anglais était alors en marché avec lord Elgin, et il avait nommé, comme on le fait partout et toujours, une commission pour débattre le prix. Haydon se jeta à corps perdu dans la lice, c'est-à-dire dans la presse, et il prit en main la cause du Parthénon avec une admirable éloquence. Nous voulons reproduire ici un passage de son apologie :

« C'est, disait-il, c'est cette union de la nature avec le beau idéal qui met les marbres d'Elgin au-dessus de toutes les autres œuvres d'art dans le monde. La plus belle forme que l'homme ait jamais imaginée, ou que Dieu ait jamais créée, a dû nécessairement être formée

sur ces principes éternels. Les marbres d'Elgin renverseront le vieil antique, tout autant qu'un système de philosophie en renverse un autre. Si les marbres d'Elgin étaient perdus, il y aurait dans l'art une aussi grande lacune que dans la philosophie si Newton n'avait pas vécu... C'est à ces objets divins que je dois ce que je possède des principes de l'art ; je n'entre jamais au milieu d'eux sans m'incliner devant le grand esprit qui les anime ; chaque jour je remercie Dieu de m'avoir fait vivre dans le temps où ils sont arrivés, et je l'en remercierai jusqu'à la fin de mes jours. La renommée soufflera sur leur grandeur un tel souffle, que l'écho en grandira à mesure que le temps marchera ; et les nations aujourd'hui plongées dans la barbarie, et les siècles qui ne sont pas encore nés seront tour à tour éveillés par son tonnerre et ravis par son harmonie, et des coins les plus éloignés de la terre les pèlerins viendront se réchauffer à ce foyer et se rafraîchir à cette beauté. »

Après avoir lu l'apologie de Haydon, Lawrence lui dit : « Vous avez sauvé les marbres, mais vous vous êtes perdu. » Les marbres, en effet, furent achetés par le gouvernement, mais lord Elgin perdit sur le marché quelques centaines de mille francs.

Ce fut ainsi que les dépouilles du Parthénon allèrent s'installer dans les galeries du Musée Britannique. Sans doute ces nobles marbres, habitués à l'air tiède de l'Attique, doivent avoir froid dans la brume de l'Angleterre, et pourtant nous nous consolons en songeant que cette humide hospitalité les a probablement sauvés des coups de fusil des Turcs et des mutilations des touristes anglais. Déracinés de leur sol natal, ces types de l'immortelle

beauté font aujourd'hui le tour du monde et accomplissent leur œuvre de propagande tout autant que les principes de la Révolution française, et ce n'est pas la faute de lord Elgin si Mahomet a remplacé Périclès et si l'Angleterre n'a pas de soleil.

Ce succès de Haydon ne rendit point sa vie plus heureuse. Le poids qui l'écrasa toujours, le besoin d'argent, ne faisait qu'augmenter; le malheureux tomba entre les mains des usuriers.

« Je n'oublierai jamais, dit-il, le tremblement que j'éprouvai la première fois que je passai le seuil d'un prêteur d'argent, et que je m'arrêtai dans cette double porte où l'on peut s'effacer jusqu'à ce qu'on vous ait ouvert, et que connaissent bien le voleur, le meurtrier, le dissipateur, le séducteur et le pauvre honteux. J'avais résisté à la tendresse prévoyante d'un père et d'une mère, j'avais sacrifié tout à la passion de l'art; et, après onze années de travail, après avoir acquis une grande réputation, j'étais là, à la porte d'un usurier, comme un coupable... Après tout ce que j'avais fait, pas un gouvernement en Europe ne m'aurait laissé une heure dans le besoin. Mais il en est autrement de la rigide Angleterre. J'avais fait ce que j'avais voulu, comme si j'avais été riche. Eh bien, puisque vous faites comme les riches, nous supposons que vous pouvez vous passer de nous... »

Nous ne nous arrêterons pas aux négociations du malheureux artiste avec les prêteurs d'argent; elles ressemblent à celles de tout le monde : ce sont les mêmes histoires d'un peu d'argent et de quelques vieilles toiles, ou de dents d'éléphant, ou de peaux d'ours échangées contre la

signature et la liberté d'un homme. Le plus triste, c'est que cette lutte contre les nécessités et les vulgarités de la vie commençait à émousser chez lui le sens moral, le sens de la délicatesse et de la dignité. Un des plus puissants écrivains de notre temps, Balzac, demandait sérieusement que les hommes de génie fussent entretenus par le public, et qu'il y eût une création de maréchaux de France littéraires. Haydon passa, lui aussi, toute sa vie à démontrer que l'État devait encourager la grande peinture. Mais comme, en Angleterre, l'État ainsi considéré n'existe pas, c'étaient l'aristocratie et les riches qui étaient tenus d'en remplir les fonctions et de pensionner les hommes de génie. De raisonnement en raisonnement, Haydon en était donc arrivé à regarder les riches comme ses tributaires naturels; il avait absolument logé cette conviction dans sa tête, et s'était ainsi dépouillé de cette honte qui l'empêchait d'abord de tendre la main. Nous le verrons, le malheureux, descendre de cette manière tous les degrés qui mènent à la mendicité. Du reste, son premier appel fut noblement entendu, car M. Coutts, le célèbre banquier, lui prêta en une seule fois dix mille francs. La lettre de M. Coutts est caractéristique; c'est un modèle de bonté désabusée.

« Monsieur, disait-il, j'ai lu attentivement votre lettre, et j'avoue que bien que je me dise que je ne devrais pas accéder à votre requête, en considérant le grand nombre de demandes de ce genre qui sont devant mes yeux... cependant je me sens disposé à mettre entre vos mains une somme de quatre cents liv. st., dans l'espoir flatteur que vous aurez par là les moyens d'achever votre tableau, d'établir votre fortune de la manière que vous avez dépeinte, et de

restituer la somme que je vous aurai avancée. D'un autre côté, l'expérience du passé rend bien faible cet espoir, car, dans le cours d'une longue vie, il m'est arrivé souvent de rendre ce genre de service à plusieurs personnes de votre profession, et toujours sans succès. Au contraire, j'ai toujours vu leurs espérances désappointées et mon argent perdu. J'aurai le plus vif plaisir à vous voir réussir et donner tort à mon expérience; mais véritablement je suis forcé d'en douter. Toutefois la tentative sera faite. Tout dépend de vos efforts; je ne dis rien de plus pour le moment, et je me borne à vous envoyer mes meilleurs souhaits.

« T. COUTTS. »

Haydon va donc chercher l'argent chez le généreux banquier, et, en sortant de chez lui, il trouve à la porte un nègre qui lui demande l'aumône. Il lui donne un shelling. « Ah! mon pauvre diable! dit-il en lui-même, aux yeux de Dieu, qui est le plus grand mendiant de nous deux? J'ai demandé quatre cents livres, on m'a reçu au salon; tu demandes un morceau de pain, on te met à la porte. » Malgré ces réflexions philosophiques, Haydon, libre pour quelque temps, reprend du courage et de la gaieté, et, pour fêter la munificence de M. Coutts, donne une soirée de garçon à ses amis, dont étaient Wordsworth, Keats, Lamb et quelques autres. Il se remet au travail, il achève son tableau; il travaillait lentement, il lui avait fallu cinq ou six ans pour l'*Entrée à Jérusalem*. Il se décide à en faire une exposition publique, à la façon anglaise, avec un shelling de droit d'entrée. Il raconte toutes les péripéties de son exposition avec des joies, des terreurs, des émotions d'enfant. Elle eut un succès d'éclat, et lui rapporta beaucoup d'argent. Il refusa une fois vingt-cinq mille francs de

son tableau; un autre jour lord Ashburnam lui mit dans la main, comme encouragement, un billet de cent liv. st. En somme, l'exposition produisit dix-sept cent soixante liv. st. ou quarante-quatre mille francs, qui disparurent aussitôt, car ils étaient absorbés d'avance. Alors il alla faire un tour à Édimbourg avec son tableau. Là et à Glasgow, il récolta encore environ une vingtaine de mille francs, qui allèrent rejoindre le reste. On voit, après tout, que l'exposition publique de ce seul tableau rapporta à Haydon environ soixante-quinze mille francs.

On doit déjà commencer à connaître Haydon; nous ne le suivrons point dans toutes les circonstances de sa vie, car cette vie devient uniforme et monotone par la persistance même du malheur. Il s'habitue à vivre avec ses dettes comme on le fait avec de longues maladies. « Je vois bien, disait-il, que les embarras d'argent seront toujours mon lot; ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'en prendre mon parti, et de saisir au passage mes moments de liberté pour travailler. » Un matin, il est arrêté; son affaire s'arrange, et, quelque temps après, il se marie. Cette union avec une femme qu'il adorait apporte quelque fraîcheur et quelque calme dans sa vie; mais l'affreuse pauvreté revient toujours s'asseoir à son foyer et à sa table.

« Je suis allé voir plusieurs créanciers, dit-il, je leur ai exposé crûment ma situation désespérée. Une fois le cœur soulagé, je suis rentré chez moi au pas de course, porté sur les ailes de mes ardentes aspirations. Jamais je ne m'étais senti plus heureux, plus exalté, plus plein de confiance. J'embrassai ma chère femme, j'allai à mon tableau, qui me parut terrible et sublime. Grand Dieu! me dis-je, est-ce que l'homme qui a fait cela peut trembler? C'était

comme un songe. Les personnages avaient tous l'air si occupé, si appliqué à leur besogne ! Quand je vois un de mes tableaux achevé, et quand je songe à tous les embarras au milieu desquels il est venu, je suis réellement étonné. Mais c'est ainsi que je suis fait. Je suis venu au monde pour être le jouet de la fortune, pour être porté sur une vague, abattu par une autre, et pour étonner tout le monde par une résurrection. Oh ! Dieu veuille me donner un courage qui jamais ne fléchisse ! Oui, j'aurai encore un jour de gloire auprès duquel tous mes jours de gloire ne seront rien. Et j'écris cela sans avoir un shelling dans ma poche... »

Au milieu de ses prières, de ses travaux et de ses éternels épanchements, il continue le cours de ses dettes ; il est mis en prison, et du fond de sa prison il adresse d'innombrables lettres aux ministres, à la Chambre des communes et à tous les hommes qui s'intéressent aux arts, pour demander que l'État se fasse entrepreneur public. Déclaré insolvable, et relâché, il se met à faire des portraits pour gagner sa vie. C'est un de ses plus grands supplices. Il fait poser un de ses mannequins pour peindre un buste, et il lui adresse cette allocution pathétique :

« O mon pauvre mannequin ! toi qui as porté la robe du Christ et le linceul de Lazare, le manteau du centurion et la robe de Newton, te voir aujourd'hui déshonoré par un gilet et un habit noir ! Il a eu l'air de sentir ma peine, et il a baissé la tête comme s'il avait eu honte de me regarder en face. Pauvre garçon ! Voilà de tes tours, ô fortune ! Napoléon disait bien qu'il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule ! »

En faisant des portraits, et les faisant mal, il est obligé de vendre pour rien ses tableaux, son *Lazare*, trois cents liv. st.; son *Entrée à Jérusalem*, deux cent quarante liv. st., ce tableau dont l'exposition lui avait apporté soixante-quinze mille francs. Et sur les marges de son journal, pendant qu'il faisait du portrait, il dessinait, pour se consoler, des esquisses des marbres du Parthénon. L'idée de l'encouragement des arts par l'État était devenue chez lui une idée fixe, presque cruelle. Ainsi son vieux maitre, Fuseli, vient à mourir, et il dit : « Fuseli est mort! La mort d'un peintre d'histoire est une perte irréparable, car, même sans succès, tant qu'il vit il est un reproche perpétuel; c'est une accusation vivante qui meurt quand il meurt... » De plus en plus endetté, il est obligé de mettre en gage ses dessins, ses livres, ses mannequins. Il ne veut pas se séparer de son Homère : « Je puis bien, dit-il, me passer d'un mannequin pour quelque temps; mais je ne puis pas vivre sans le vieil Homère, ce grand, spontané, sincère, immortel et illustre esprit. Salut à toi, illustre aveugle, sublime mendiant! »

Après avoir passé une journée au milieu des marbres grecs, il disait :

« Ah! quel bonheur cela devait être d'entrer dans un temple grec, à la source d'une rivière retirée, au fond d'un bosquet, et d'y contempler les statues divines. Oh! quel peuple artiste c'était!... Là, du moins l'esprit nage sans cesse dans une délicieuse méditation; tandis que, dans les portraits, un sujet stupide comme un rognon de bœuf succède à un autre, puis vient un autre encore. Les femmes pincent la bouche pour paraître jolies; les hom-

mes se mordent les lèvres pour les faire paraître rouges. Oh! les bêtises qu'on est obligé de dire! la drogue qu'on est obligé de peindre!... »

Il disait encore :

« Le portrait ira toujours. Là vanité, la bêtise et la richesse voudront toujours se faire peindre. Le portrait est indépendant de l'art, et n'a rien à faire avec lui. C'est une des manufactures nationales de l'Angleterre. Partout où va l'Anglais, partout où il colonise, il portera toujours avec lui l'institution du jury, les courses de chevaux et la peinture de portrait. »

Il est momentanément tiré d'embarras par quelques commandes, mais c'était le tonneau des Danaïdes. A travers tout, il poursuivait son idée du patronage de l'État; il accablait de lettres et de pétitions les ministres et les Chambres. Le duc de Wellington venait d'entrer au pouvoir, en 1828, et nous voyons s'établir entre Haydon et lui une correspondance qui devait durer près de vingt ans. Il n'y a rien de plus curieux et quelquefois de plus comique que de voir le vieux duc et son style lacédémonien aux prises avec la faconde intarissable et l'importunité sans scrupule de l'artiste. Le duc, qui n'aimait pas à perdre son temps, et qui néanmoins se faisait une consigne rigoureuse d'accuser réception de toutes les lettres qui lui étaient adressées, dut se repentir plus d'une fois d'avoir répondu à la première missive de Haydon; il ne savait pas à quoi il s'engageait. Haydon lui exposait avec sa prolixité habituelle des plans d'encouragement pour les arts, et le duc répliquait par une de ces petites notes si célèbres en Angleterre : « Le duc de Wellington présente ses compli-

ments à M. Haydon. Il demande la permission de réserver son opinion jusqu'à ce qu'on lui ait montré un plan praticable... » Ces brèves réponses exaspéraient l'irascible artiste. On lui disait : « Il faut attendre que le pays soit tranquille. » Et il s'écriait : « Est-ce que Florence était jamais tranquille? Et Rome? et Venise? et Pise? et Athènes? Non; elles étaient toujours en bataille, et cependant les arts y florissaient avec éclat! » Pour reprendre courage, il s'inspirait des sujets de ses tableaux. Il composait alors *Xénophon* et la *Retraite des Dix Mille;* et il se jetait à genoux, faisait une prière, et la terminait ainsi :

« Que Dieu te protége! Si tu perds courage, rappelle-toi Xénophon après la mort de Cyrus, et Cortez en Amérique. »

Puis, aussitôt après :

« Je viens d'achever un misérable portrait, une pitoyable, pâle et maigre créature qui se mordait les lèvres pour y appeler la couleur, qui arrangeait ses cheveux et me demandait si je ne lui trouvais pas l'œil bon. »

Arrive la Révolution française de 1830, et Haydon, à ce propos, retrouve tous ses vieux sentiments d'Anglais : « Ce qu'il y a à craindre, dit-il, c'est que la vanité incorrigible des Français ne les entraîne encore à troubler l'Europe uniquement pour recouvrer leur ancienne gloire militaire. » Quelques jours après, il ajoute : « Dieu merci, les Français ont pris une résolution, et voici le duc d'Orléans roi. Quel progrès pour la liberté du monde! Comme les Français sont devenus sages et judicieux! A leur pre-

mière révolution, ils se sont conduits comme des bêtes féroces échappées à leurs chaînes... Aujourd'hui ils se conduisent comme des hommes justes. Mais je crains encore leur caractère. Nous verrons. » Il rencontre dans Londres un Français avec une cocarde tricolore, et il dit : « Ces Français se donnent des airs intolérables. Attendez un peu qu'ils se soient mis en règle et se soient fait reconnaître par l'Europe ; et si les grandes nations ne sont pas obligées de les partager avant cent ans, je n'entends rien à la politique. *Eux*, rester tranquilles ! C'est absurde. Ils ne peuvent pas être tranquilles, ils ne le pourront jamais; et avant peu nous les entendrons demander le Rhin et la Belgique. » Nous avons déjà plusieurs fois signalé chez Haydon ces ébullitions du vieux sang anglais; c'est ainsi qu'à ceux qui lui demandaient pourquoi il ne quittait pas l'Angleterre, il répondait :

« Parce que je l'aime; parce que je suis fier de son bœuf, de sa carrure, de sa boxe. C'est le devoir de tout Anglais de rester chez lui et de combattre les préjugés de ses entêtés compatriotes. Leurs vertus mêmes font leurs vices. Ce fonds invincible de résistance qui les a fait vaincre les Français à Waterloo fait qu'ils se préparent à recevoir une innovation comme une charge de cavalerie. Une réforme leur fait l'effet d'un cuirassier. Ils recevront à la pointe de la baïonnette un indiscret qui leur dira qu'ils pourraient se tenir plus gracieusement, puis, quand ils l'ont tué et qu'il continue à crier jusqu'au dernier moment, alors ils commencent à admirer sa persévérance et ils font tout ce qu'il avait dit. Il en sera toujours ainsi; Fox disait qu'il fallait du temps pour faire entrer une vérité dans la cervelle épaisse de John Bull...

Les Anglais ont les plus larges épaules et les bras les plus forts de toutes les nations du monde; et, bien qu'ils payassent moins de mine que tous les soldats alliés réunis à Paris, ils tenaient plus de place sur le terrain que les gigantesques gardes russes. Cela tenait uniquement à la largeur de leurs épaules. »

Sir Robert Peel lui fit à cette époque la commande de son *Napoléon à Sainte-Hélène*, que la gravure à popularisé. A cette occasion, il cite une description de la personne de l'Empereur faite par un Irlandais qui l'avait vu à l'île d'Elbe, et qui nous a paru très-pittoresque :

« C'est, disait-il, la figure la plus carrée que j'aie jamais vue, et cela est d'autant plus apparent qu'il ne porte pas de favoris. Cette particularité, jointe à son étrange petit chapeau et à des habits très-simples, lui donnerait l'air d'un personnage vulgaire, sans son allure militaire et sa manière de marcher, qui est ferme, théâtrale et un peu rude, car il frappe le sol du pied à chaque pas et se dandine un peu. Il a le cou court, les épaules très-larges, la poitrine très-ouverte, les traits remarquablement mâles, réguliers et bien formés; la peau épaisse, sans rides et hâlée; ses yeux ont une fierté naturelle et non affectée, qui est la plus extraordinaire que j'aie jamais vue; ils sont pleins, brillants et de la couleur de l'airain. Il m'a regardé en face, et son regard est le plus profond que j'aie jamais rencontré. C'est quand il vous regarde qu'on peut remarquer la singulière expression de ses yeux : pas de froncement, pas de colère, pas d'affectation de paraître terrible, mais l'expression naturelle et simple d'un caractère de fer, inexorable. »

Haydon avait néanmoins pour Napoléon une admiration d'artiste; la lecture du *Mémorial* le grisait :

« C'est, disait-il, comme de l'alcool. Passer à autre chose après, c'est comme de passer de l'eau-de-vie à l'eau. »

La Révolution de 1830 avait donné une vive impulsion à la cause de la réforme en Angleterre et renversé le ministère du duc de Wellington. Haydon, comme toujours, se jeta dans la mêlée politique; il y avait en lui un mélange de l'aristocrate et du radical, ainsi que chez presque tous les artistes. Cette année fut mémorable aussi dans sa vie, parce que lord Grey, alors premier ministre, lui commanda le tableau du *Banquet de la Réforme*, et qu'à cette occasion il fut mis en rapport avec les principaux hommes politiques du temps. Vaniteux comme il était, il se trouvait flatté de causer familièrement avec des personnages célèbres; et en même temps une commande de l'État était comme une justice rendue aux opinions qu'il avait soutenues toute sa vie en matière d'art. On pense bien que ce fut aussi pour lui une occasion de faire de ces opinions une propagande plus active que jamais, et que, lorsqu'il tenait en face de lui, sur la sellette, des hommes comme lord Melbourne, lord Brougham, lord Palmerston, etc., il se gardait bien de les libérer avant de les avoir prêchés et endoctrinés jusqu'à satiété.

Le jour du banquet on lui réserve une place dans la salle, et de là il fait son esquisse. Il est au comble du bonheur, car il est en vue, il pose. Des grands seigneurs l'envoient inviter à prendre du vin, à la mode anglaise;

ces petites familiarités lui causaient toujours des joies d'enfant. Lord Grey, lord Lansdowne, lord John Russell, sir James Graham, les principaux réformistes, lui donnent successivement séance, et pas un n'échappe à l'inévitable démonstration sur la nécessité d'encourager la peinture d'histoire. Haydon développait ses théories avec son impétuosité habituelle, et le froid et hautain lord Grey le contemplait avec une certaine stupéfaction, « comme il eût regardé, disait Haydon, un grain de poudre à canon qu'il aurait laissé entrer chez lui. »

C'est toujours lord Melbourne qui est le plus aimable et le plus gracieux de tous; Haydon l'admirait en artiste; il était allé l'entendre à la Chambre des lords, et il dit de lui dans son journal : « Il agitait sa main blanche avec l'élégance naturelle de Talma, regardait son adversaire en face comme un beau lion, et le terrassait avec toute la grâce de Pâris. »

Le voici chez O'Connell :

« Il a l'air, dit-il, jovial et de bonne humeur; mais il a le regard rusé. Il a un œil de belette... On m'avait d'abord fait entrer dans sa chambre. Une chemise à chauffer devant le feu, un miroir pendu à la fenêtre, des papiers, des brosses, des serviettes, des souliers sales, le tout ensemble annonce la chère Irlande. O'Connell fait irruption avec une robe de chambre, une cravate noire attachée, Dieu sait comme, autour de son cou, une perruque, et une toque bordée d'un galon d'or. Son premier mot, c'est : « Monsieur Haydon, entendons-nous. On me dit qu'il faut « que je paye pour ce portrait. — Pas le moins du monde, « monsieur. » Alors il s'assit, et je fis son esquisse... Il a une tête joviale, mais son nez et ses yeux annoncent

la rouerie. Sa voix est mélodieuse et persuasive, et il a dans l'esprit une certaine poésie naturelle qui le rend intéressant. »

Haydon passe plusieurs années à faire ce tableau. Mais au milieu de tous ses travaux, la misère le poursuivait toujours. Son journal devient affreusement triste; sa vie est une lutte vulgaire et incessante contre les dettes criardes; il perd successivement trois petits enfants qu'il adorait; il met tout ce qu'il possède en gage; il va en prison, et il frappe chaque jour à toutes les portes, sans scrupule, sans honte, mais souvent sans succès, car il avait fatigué toutes les générosités.

A cette époque, vers 1835, il se créa une nouvelle ressource en faisant des cours publics. Si l'on considère les études profondes et consciencieuses qu'il avait faites, son admirable perception du beau et du vrai dans les arts et aussi dans les lettres, sa familiarité avec tous les grands poëtes anciens et modernes, depuis Homère jusqu'à Byron, et son sincère fanatisme pour ce qu'il appelait la grande peinture, on comprendra qu'il devait se montrer un maître du premier ordre, et il paraît en effet que cette carrière fut celle dans laquelle il eut le plus de succès et de popularité.

Il avait un goût très-pur et en même temps très-exercé; on peut le voir par son appréciation passionnée de l'art grec, et de temps en temps dans son journal on rencontre des touches de critique magistrale. Il n'était pas, et il s'en fallait de beaucoup, un enthousiaste de Michel-Ange; ce qu'il admirait surtout, c'était l'harmonie et la proportion, telles que les marbres du Parthénon les lui révélaient. Un jour il achète deux gravures de Michel-Ange et il dit :

« La première impression a été formidable, c'est vrai; mais le lendemain je suis retourné à Raphaël avec un double plaisir. Après tout, l'intérêt n'est pas dans la grandeur de la forme... Michel-Ange chargeait ses figures d'un excès inutile d'anatomie. Ses formes n'ont aucune élégance, elles sont lourdes et non pas grandes, ce sont des formes de portefaix. Le *Thésée* du Parthénon est réellement grand, et on peut voir que la forme du gladiateur n'est pas le produit du travail, mais la combinaison harmonieuse de la nature. Le gladiateur est un homme comme il faut, un prince, beau et bien élevé. Michel-Ange l'aurait fait violent, turbulent, vulgaire; plus robuste, mais pas aussi sublime... »

En quelques mots, il juge merveilleusement, par exemple, ces étranges peintures de Martin qui ont été très-répandues en France par la gravure, le *Déluge*, le *Pharaon*, etc.

« *Pharaon*, dit-il, est une peinture curieuse; la mise en scène y domine tellement, qu'elle y détruit toute grandeur. Il n'est possible de donner une idée de la force et de la puissance que par l'importance des objets détruits. Il n'y a point de grandeur dans la mer faisant tourbillonner un bouchon de liége; de même si les êtres humains sont tellement réduits qu'ils deviennent imperceptibles, toute idée de destruction s'évanouit. »

Il disait encore :

« Martin et Danby sont des hommes d'une imagination extraordinaire, mais des enfants pour la peinture. Leurs tableaux paraissent toujours comme si un enfant d'une

fantaisie prodigieuse avait pris un pinceau pour exprimer ses inventions. »

C'est ainsi encore qu'en parlant de West il disait :

« Ses *Vénus* ont l'air de n'avoir jamais été nues de leur vie ; elles ont trop froid pour être amoureuses. »

De Thomas Lawrence, le célèbre peintre de portraits, il dit :

« Lawrence est mort... Il était fait pour son siècle, et son siècle pour lui... Ses hommes sont tous *gentlemen*, avec un air à la mode ; ses femmes sont délicates, mais pas modestes ; belles, mais pas naturelles. Elles ont l'air de dire : « Regardez-moi donc... » elles n'ont pas cet aspect de vertu et de noblesse que respirent les femmes de Reynolds. Les femmes de Reynolds sont aussi ignorantes de leur beauté qu'innocentes de pensée et pures d'expression ; elles ont l'air d'hésiter même à se laisser peindre. Ce sont des êtres qu'on approche avec respect et auxquels on parle avec timidité. Les femmes de Lawrence, au contraire, on est toujours prêt à les aborder comme un dandy et à leur offrir ses services en faisant la roue... »

Grâce à ses cours publics, Haydon put être pendant quelque temps à l'abri des premières nécessités. Il eut aussi quelques consolations d'amour-propre. Après avoir pendant de si longues et pénibles années prêché l'intervention du gouvernement dans les arts, il vit l'Académie et les académiciens, ses vieux adversaires, soumis à une enquête de la Chambre des communes. Ce fut un de ses

plus grands triomphes, et c'était au moment où par ses leçons publiques il démocratisait l'enseignement. Aussi disait-il dans l'exaltation de sa victoire :

« Comment les académies de l'Europe prendront-elles ces idées révolutionnaires promulguées par un simple individu dans des classes d'ouvriers?... Eh! bon Dieu! tous les bonnets des directeurs se dresseront en l'air comme le cercueil de Mahomet, et resteront suspendus entre le ciel et la terre sans savoir où se réfugier. Salut, ô immortels tricornes, derniers débris d'une race illustre! salut! mais vous avez du moins cette consolation de pouvoir vous dire que rien n'est stable sur la terre. Babylone, dans toute sa gloire, est tombée! De quel droit les chapeaux à cornes échapperaient-ils au sort commun? »

Il avait de temps en temps de ces sorties pleines de verve. Un jour, le comte d'Orsay vient le voir, et il le note ainsi :

« D'Orsay est venu. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps. Un véritable miroir des modes, un parfait Adonis, pas le moins du monde artificiel... Il a sauté dans son cabriolet et est parti comme un jeune Apollon avec son fier Pégase. Je l'ai regardé partir; j'aime à voir ce genre d'échantillons. »

Il était allé faire des cours dans plusieurs grandes villes, à Liverpool, à Manchester, à Leeds et ailleurs. La municipalité de Liverpool lui commande un portrait du duc de Wellington, et c'est l'origine d'une correspondance des plus curieuses entre lui et le vieux duc. Le style bref et carré du duc de Wellington est bien connu; un jour, à

propos de quelques observations de Haydon sur une de ses statues, il lui répond :

« Le duc de Wellington présente ses compliments à M. Haydon. Le duc est de tous les hommes d'Angleterre celui qui a le moins affaire avec l'objet de la lettre de M. Haydon. »

Une autre fois qu'il lui avait demandé de poser, le duc répond :

« Le duc de Wellington a reçu la lettre de M. Haydon. Il posera dès qu'il pourra. En ce moment on pourrait aussi bien lui demander dix jours qu'une demi-heure. »

Un autre jour encore il répond :

« Le duc de Wellington présente ses compliments à M. Haydon. Le duc est membre de la commission pour le monument de lord Nelson. Il n'est point la commission; il n'est point le secrétaire de la commission; par-dessus tout, il n'en est point le secrétaire correspondant. »

Mais le pauvre duc était mal tombé avec un correspondant de la force de Haydon; il devait rencontrer à son tour un plus fort et plus obstiné que lui. Il avait beau répondre ses petites notes : Le duc présente, etc. Il espère que M. Haydon voudra bien suspendre sa correspondance... » Haydon écrivait toujours; il demandait la tête du duc, il demandait ses habits, il demandait son chapeau, il demandait ses bottes, ses éperons, son cheval; et, de guerre lasse, le vieux duc écrivait :

« Le duc de Wellintong présente ses compliments à M. Haydon. Il posera pour son tableau. La composition regarde l'artiste, regarde la commission, regarde tout le monde, excepté la personne qui pose. Le duc réclame la liberté, non-seulement de ne pas en être responsable, mais même de ne pas savoir de quoi il est question. Quand il pourra recevoir M. Haydon, il le lui fera savoir, mais il désire qu'il soit bien entendu qu'il n'a aucune idée du tableau pour lequel il devra poser, excepté qu'il est fait à la requête de plusieurs personnes de Liverpool, qui ont désiré que le duc posât pour M. Haydon. »

Rien n'est plus divertissant que de voir le héros de Waterloo occupé à se retrancher et à se défendre comme une place assiégée. On avait tant de fois spéculé sur lui, qu'il était devenu très-méfiant, et il se refusait même à laisser poser son chapeau. Il aimait mieux venir poser lui-même avec son uniforme que de le laisser aller sans lui, et il entrait dans des colères noires quand ses domestiques prêtaient ses habits. Il avait déjà posé plus de deux cents fois, disait-il, et c'était assez ; mais au fond, et en dépit de cette pruderie, il eût été bien fâché qu'on le laissât tranquille. A la fin, il s'humanise avec l'infatigable Haydon, et il l'invite à le venir voir au château de Walmer, sa résidence d'automne. Cette visite est un des grands souvenirs de Haydon ; il exprime sa joie avec un enthousiasme qui tombe dans la puérilité. C'est pour cette fois que le duc pose ! Son peintre l'observe dans toutes ses attitudes : le duc parlant, le duc mangeant, le duc buvant, le duc priant, le duc bâillant, le duc de face, de profil, de trois quarts ! Haydon recueille au passage des fragments de conversation qui ne manquent pas d'intérêt :

« Le duc, dit-il, s'est mis à parler de la campagne d'Espagne. Il dit que tout Anglais qui a un chez soi y rentre toujours pour coucher. Il a ajouté que le caractère du soldat anglais ne s'accommodait pas du bivac. Le soldat buvait et se couchait au bord des haies ; plus de discipline possible. Mais avec des tentes, tout allait bien : chacun, sobre ou ivre, retrouvait sa tente avant la nuit. Je lui dis : « Les Français bivaquent toujours. — « Oui, répondit-il, parce que les Français, les Espa-« gnols et autres couchent n'importe où ; c'est dans « leurs mœurs ; ils n'ont pas de chez eux. (*They have not* « *homes.*) »

« Le duc a dit que l'état de nature, c'était le pillage. La société n'est fondée que sur la sécurité de la propriété ; c'est pour cela que les hommes se sont associés.

« Selon lui, nous retournons rapidement à l'état de nature...

« Le duc m'a dit de me tenir prêt, qu'après la chasse il poserait. Il m'a donné une heure et demie. J'ai bien saisi sa grandiose et mâle expression. Il avait l'air d'un aigle du ciel qui a revêtu la forme humaine et a blanchi avec l'âge et le travail... L'exercice lui donne un teint coloré ; tous ses portraits sont trop pâles...

« Le dimanche, j'allai à l'église... Le duc arriva bientôt, sans pompe, sans domestiques à livrée portant des piles de livres. Il venait en la présence de son Créateur, sans affectation, et comme un simple mortel... Il prit son livre, et suivit le service... Au nom de Jésus-Christ, il inclina ses cheveux argentés comme le plus humble paysan, mais comme tout le monde, pas plus bas. Il semblait fuir toute distinction...

« Après dîner, il prit le *Spectator*, et, plaçant une bougie

de chaque côté de sa vénérable tête, se mit à le lire d'un bout à l'autre. Je le regardai tout le temps… Le lendemain matin, il vint poser; il avait l'air très-fatigué ; son œil avait l'air vieux, sa tête branlait un peu. Il ressemblait à un vieil aigle qui commence à chanceler sur son perchoir… Il est évident qu'il décline, quoique l'air de la mer lui fasse du bien… »

La visite chez le duc fut à peu près le dernier moment heureux de Haydon. Lui-même se faisait vieux, il avait plus de cinquante ans, et il ne voulait pas non plus s'apercevoir que ses facultés baissaient avec les années et avec les tourments incessants de sa vie. Le dernier coup, le plus dur, l'attendait encore. Le gouvernement avait mis au concours la décoration du nouveau palais du Parlement; Haydon avait, dans le but exprès de concourir, appris la peinture à fresque. Il échoua, il ne fut pas même question de lui. Il avait passé quarante ans de sa vie, et de quelle vie, grand Dieu! à demander la protection de l'État pour la grande peinture, et, quand ses idées triomphaient enfin, il était le premier exclus de toute part dans la victoire! Non-seulement il était devenu trop vieux et trop faible, mais le malheureux avait tellement fatigué tout le monde de ses importunités, qu'on le fuyait comme la peste. Le coup fut affreux pour lui, il fut mortel. Depuis ce moment-là on le voit dépérir et marcher à grands pas vers la folie. Pour gagne-pain il fabrique par douzaines des petits Napoléon et des petits Wellington; mais il est toujours réduit à emprunter à tous les passants cinq cents francs, deux cents francs, cent francs, cinquante francs. Ses dessins, ses livres, ses meubles, ses habits, ceux de sa femme et de sa fille, tout

passe au mont-de-piété. Il traîne encore ainsi pendant quelques années, jusqu'en 1846.

Ses derniers moments sont navrants. Il avait fait une exposition publique de deux nouveaux tableaux, comptant sur les succès d'autrefois. On se rappelle que l'exposition de l'*Entrée dans Jérusalem* lui avait rapporté soixante-quinze mille francs. Mais son temps était fini, le public ne venait plus à lui! pendant huit jours il eut cent trente-trois visiteurs; cent trente-trois et demi, disait-il amèrement, en comptant une petite fille; et à côté de ses tableaux, dans le même bâtiment, ce monstre de Tom Pouce en avait douze mille. Cette cruelle ironie du sort aurait suffi pour accabler une tête plus forte, et celle du pauvre Haydon était déjà dérangée.

Un jour, Haydon sort de bonne heure et rentre chez lui, fatigué et abattu; il embrasse sa femme, et s'en va dans son atelier. Vers onze heures, sa femme et sa fille entendent le bruit d'une arme à feu: mais, comme on faisait l'exercice dans le parc, elles n'y font aucune attention. Une heure après, sa fille entre dans l'atelier, et voit son père étendu mort, ses cheveux blancs trempés de sang. Il s'était d'abord tiré un coup de pistolet dans la tête, puis s'était donné deux effroyables coups de rasoir dans la gorge. Auprès de lui étaient des lettres adressées à sa femme et à ses enfants, son livre de prières, et un papier où étaient ses dernières pensées, que voici :

« Nul ne doit faire ce qui est mal dans la vue du bien probable, quelque grand que soit le but. Le mal est la prérogative de la Divinité.

« C'est moi qui crée le bien, dit le Seigneur. C'est moi seul qui fais cela.

« Wellington ne fit jamais ce qui était mal quand le bien n'était pas sûr. Napoléon n'avait point de pareils scrupules, et je crains que l'éclat de son génie ne m'ait ébloui. Mais, si j'avais été encouragé, je n'aurais jamais fait que du bien ; quand j'ai été encouragé, j'ai toujours payé. Que Dieu pardonne le mal à cause du bien. Ainsi soit-il. »

Ainsi finit Haydon, le 22 juin 1846 ; il était alors dans sa soixante et unième année. On voit qu'à travers les vicissitudes de sa vie il ne laissa pas que d'exercer une influence considérable sur la marche de l'art dans son pays. Malgré les grandes et les petites misères de sa carrière, il sut toujours maintenir dans les hautes régions le drapeau de la grande peinture, et il mourut en le défendant. Ses efforts opiniâtres pour faire admettre l'art au nombre des institutions nationales eurent au moins pour effet de répandre et de vulgariser les notions les plus élevées sur la peinture et sur la sculpture, et de faire pénétrer l'idée et le goût du beau dans les masses.

Quant à l'homme privé, il vaut mieux le plaindre que le juger ; ses fautes sont noyées dans ses larmes. Il se mit en guerre avec la société au milieu de laquelle il vivait ; cette société ne lui doit rien, je le reconnais. On dira aussi qu'il aurait pu vivre comme tout le monde, être aussi rangé qu'il était laborieux, et mettre de l'argent de côté quand il en avait ; c'est encore un raisonnement auquel il n'y a absolument rien à répondre. Il est bien certain que si les poëtes, au lieu de chanter et de souffrir, s'occupaient à planter des choux, ils seraient mieux nourris ; malheureusement, ou heureusement, l'homme ne vit pas seulement de pain, ni de choux.

ESPAGNE

QUELQUES JOURS EN ESPAGNE.

Juillet 1858.

Je n'ai fait en Espagne qu'un trop court séjour pour avoir la prétention de porter un jugement réfléchi sur un pays qui demande plus que tout autre du temps et de l'attention ; je ne veux donc raconter ici que des impressions tout extérieures, de celles qui frappent au passage le voyageur le plus superficiel. Ce que j'ai vu, je l'ai vu à vol d'oiseau, et je le dis de même.

J'ai eu l'occasion d'aller en Espagne pour une raison assurément nouvelle, pour l'inauguration d'un chemin de fer. Il arrivera à l'Espagne ce qui est arrivé avec les marronniers de la place de la Bourse : elle apparaîtra tout d'un coup sur la scène du monde avec un réseau de chemins de fer sans avoir passé par l'état intermédiaire. Aujourd'hui l'Espagne n'a pas même de routes de terre ; demain elle aura des rails et la vapeur ; de la vitesse d'une lieue à l'heure, elle va passer sans transition à celle de

quinze ou vingt. J'ai donc trouvé plus simple et plus sûr, pour aller droit à Madrid, de prendre le chemin de fer de Paris à Marseille, puis un bateau à vapeur de Marseille à Alicante, puis le chemin de fer depuis Alicante jusqu'à Madrid, où je vous suppose arrivé comme moi.

La ville de Madrid peut être appelée une ville neuve en géographie et en histoire; elle ne fut faite capitale qu'en 1560, par la grâce de Philippe II. Depuis lors elle devint la résidence des rois et fut appelée la *corte;* c'est sous ce nom qu'elle est désignée dans le langage officiel. Le roi Charles III, au souvenir duquel se rattachent tous les embellissements de l'Espagne, fit beaucoup pour Madrid; il lui donna des musées, des colléges, des hôpitaux, des promenades, mais il ne pouvait lui donner ce qui ne vient que du temps, c'est-à-dire une histoire, des traditions, des monuments consacrés par des souvenirs. La visite de Madrid est donc bientôt faite, et quand on a vu le palais, qui est un édifice moderne, et l'*armeria*, ou musée d'artillerie, c'est fini. Je ne parle pas du grand musée, qui, après ceux de Florence et de Paris, est le plus riche du monde; il demanderait des volumes, et du reste il en a fait faire. Les monuments qui dans toute vieille ville occupent le premier rang, les églises, n'offrent à Madrid aucun intérêt. Il ne reste plus au touriste qu'à se promener et à flâner, ce que nous allons faire, et comme le premier principe de la flânerie c'est le libre arbitre, nous marcherons un peu à l'aventure et sans grand respect de l'ordre.

Ce n'est pas que l'ordre soit difficile à garder. Placez-vous, par exemple, à la Puerta del Sol: elle vous mène à tout, elle est le confluent des principales rues: d'un côté la calle Mayor, de l'autre la rue d'Alcala, la carrera San-Geronimo, la Montera et les Carretas. C'est dans ces limites

qu'est concentrée l'activité de Madrid avec ce qui s'y fait de commerce.

Madrid ne fabrique et ne produit rien; c'est une ville de consommation et vivant de l'importation. Les boutiques y sont généralement ornées des échantillons les plus vulgaires des « articles Paris, » et la pacotille y étale son luxe de chrysocale. Par cette raison même, Madrid est une ville où la vie est très-chère, et pour les étrangers elle y est plus chère qu'à Paris et à Londres. Les hôtels y sont à l'état d'enfance; ceux qui passent pour les premiers seraient du sixième ordre en Suisse, en Belgique, en Allemagne, en France et en Angleterre. On y néglige, et probablement on y ignore, les règles les plus élémentaires, non-seulement du comfort, mais de la propreté, et ce serait peine perdue de vouloir les y introduire. Ce peuple a une force d'inertie qui le fera résister longtemps à tout ce que nous appelons des améliorations, et qu'il appelle des importations étrangères; il ne fait pas d'observations, c'est vrai, mais quelque chose qu'il fait encore moins, c'est ce qu'on lui demande.

Prenant les choses comme elles sont, ce qu'un voyageur a de mieux à faire, c'est de se choisir un logement dans une de ces *casas de huespedes*, qui correspondent aux maisons meublées de Paris et aux *boarding houses* de Londres; le déjeuner est habituellement compris dans le logement, et l'on peut également, si l'on veut, se faire servir à dîner chez soi. Les étrangers, qui à Londres errent comme des estomacs en peine en cherchant un restaurateur, auraient encore moins de ressources à Madrid; il n'y a décidément que Paris au monde pour être la ville de tout le monde.

Il n'y a aussi que la France au monde pour avoir une

cuisine ; ce genre de supériorité lui est resté. La cuisine espagnole a une couleur locale, celle du safran ; et aussi un parfum local, celui de l'ail et de l'huile sentant son fruit. Le plat national est le *puchero*, qui n'est autre chose que le pot-au-feu : ce qui le distingue du nôtre, c'est un accompagnement de pois chiches appelés *garbanzos*. L'*olla podrida*, qui figure beaucoup dans les livres, n'est qu'une variété du *puchero*. Viennent ensuite les rognons aux tomates, le riz à la valencienne, des poulets auxquels des pigeons en bas âge ne voudraient pas ressembler; j'oubliais l'inévitable *tortilla*, l'omelette. Le vin noir, qui est servi partout comme vin ordinaire sous le nom de *val de Peñas*, n'est pas buvable; aussi ne le boit-on pas, et il paraît n'avoir d'autre destination que celle de tacher le linge. Le vrai Val de Peñas, quand il est vieux, n'est pas sans mérite, et il a un goût d'amertume assez salubre. Le vin de Xérès pur ne ressemble pas du tout à celui qu'on fait pour les Anglais, et qui fait bien de s'appeler *sherry;* quant au vin de Madère, il y a plusieurs années qu'il est mort, on peut même dire enterré, car il n'y en a plus que dans quelques caves de plus en plus rares.

Ces renseignements un peu prosaïques sont à l'usage du voyageur difficile, c'est-à-dire de celui qui ne sait pas voyager, car le vrai doit savoir s'accommoder de tout, et ne pas demander au prunier de porter des poires. Après tout, pourquoi les Espagnols changeraient-ils leur cuisine, si elle leur convient comme elle est? Des goûts et des odeurs il ne faut disputer. Les Espagnols d'ailleurs ont peu de besoins; ils sont remarquablement sobres, et même dans le peuple on ne voit jamais un homme ivre. Ils vivent beaucoup au dehors, beaucoup au théâtre, et reçoivent peu chez eux ; il y a quelques larges exceptions, mais ce

sont des maisons pour ainsi dire cosmopolites. Il ne faut donc point prendre dans un sens absolu la fameuse formule *a la disposicion de v^d^*, qui vous est adressée toutes les fois que vous paraissez admirer ou remarquer n'importe quel objet, et il faut savoir montrer à vos hôtes une discrétion égale à leur politesse.

Deux choses se donnent beaucoup, le feu et l'eau. Devant le cigare et la cigarette, tous les Espagnols sont égaux, et le mendiant arrêtera le plus grand seigneur pour lui demander du feu. Pour le dire en passant, il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve des cigares aussi facilement que des allumettes ou des oranges : les bons sont très-rares, et ne sont qu'en bonnes mains; ce n'est pas dans les débits de tabac que vous les trouverez. C'est pourquoi la cigarette est d'un usage universel; on la fume partout, à toute heure. Je n'ai pas vu une seule femme fumer, mais je n'en ai vu aucune se montrer intolérante pour les fumeurs. Aux théâtres, pendant chaque entr'acte, les hommes vont fumer dans les couloirs, et, quand la toile baisse, on entend partir de tous les côtés le bruit sec de l'allumette chimique.

Je ne connais pas de pays où l'on prenne moins de souci du feu : on jette les allumettes partout, sur les tapis, sur les nattes, n'importe, et cependant je n'ai pas vu un incendie. On dirait que les maisons sont préservées par les plaques des compagnies d'assurance qu'elles ont l'air de porter toutes comme une amulette; on ne peut lever le nez dans la rue ni le mettre à la fenêtre sans rencontrer en lettres majuscules les mots *asegurada de incendios;* il n'y a pas une maison, pas une masure, pas même une démolition qui ne soit ornée de cette éternelle plaque, dont la vue finit par produire sur les nerfs l'effet d'une

ritournelle d'orgue de Barbarie. Cet effet se produit particulièrement sur les étrangers qui cherchent leur chemin : ils croient lire le nom des rues, et ils tombent invariablement sur l'annonce de la compagnie d'assurance. Une autre ritournelle, c'est celle des cailles : à toute heure du jour et de la nuit, on entend leur petit cri bien connu, partant de cages suspendues aux balcons. Que peut-on faire de tant de cailles? Les élève-t-on pour les nourrir, ou pour les manger, ou pour la chasse de leurs semblables?

On trouve aussi aux fenêtres et aux balcons de petits morceaux de carton blanc : cela veut dire des appartements à louer. Quand ce sont des appartements non-meublés, la carte est au milieu ; quand l'appartement est meublé, la carte est de côté. Les maisons à Madrid n'ont aucun genre particulier d'architecture, et ressemblent à toutes les maisons possibles; elles sont, comme à Paris, divisées en plusieurs locations, et à chaque étage les portes sont habituellement pourvues de petits guichets par lesquels on peut reconnaître les visiteurs. Il y a toutefois quelque chose qui mérite d'être remarqué dans les maisons un peu considérables : ce sont les grandes portes d'entrée; elles ont une abondance d'ornements en fer et en cuivre, un luxe de serrurerie qui en font de vrais ouvrages d'art. On voit que l'Espagne a été le pays du fer.

Ces portes me rappellent une institution qui a disparu de nos pays et qui a été conservée en Espagne, celle des gardiens de nuit. Les *serenos*, comme on les appelle, commencent leurs promenades vers dix ou onze heures du soir. Ils ne se contentent pas de crier les heures ou le temps qu'il fait, ils font aussi l'office de portiers; ils ont les clefs des maisons; quand vous rentrez tard, ils vous

ouvrent la porte et vous reconduisent jusqu'à votre appartement, et se montrent reconnaissants d'une demi-piécette. Je m'étonne que les portiers de Paris, ou les concierges, comme disent les portiers, ne fassent pas usage de cette institution : ils ne seraient plus les maîtres de leurs propriétaires, c'est vrai, mais ils dormiraient. Peut-être aiment-ils mieux les soucis de l'empire que les douceurs du repos, et préfèrent-ils l'exercice de la tyrannie à la jouissance du sommeil. Enveloppé dans son manteau, armé de sa longue lance au bout de laquelle est une lanterne, le *sereno* est le dernier et prosaïque représentant des « nuits espagnoles, » de même que sa mélopée plaintive est la seule sérénade qui ait survécu sous les balcons. Dans l'Andalousie l'on retrouve encore, dit-on, l'Espagne des romances; mais à Madrid il ne m'a été donné d'assister à aucune ascension par échelle de soie ni à aucun dialogue par guitare. Les *guitareros* aujourd'hui sont les mendiants aveugles, et il y en a beaucoup dans ce pays, où le soleil brûle les yeux; le soir, on les trouve accroupis contre les portes ou au coin des allées, et jouant tristement leur air monotone.

C'est maintenant le règne du piano. Il y a des pianos dans toutes les maisons, il y en a dans presque tous les cafés, où le soir on réjouit l'oreille du consommateur par des valses et des polkas. On appelle les garçons en frappant dans ses mains, comme cela se voit dans les *Mille et une Nuits*. Les cafés ne sont pas brillants; il y en a quelques-uns où l'on sert encore le café dans des verres. Les boissons glacées, *bebidas heladas*, y sont très-bonnes, et on en fait grand usage. Une boisson toute locale, c'est la bière avec du citron. On vous apporte un saladier, on y verse une limonade glacée, puis une bouteille de bière

très-mousseuse, et ce mélange se sert avec une cuiller à punch. C'est bon quand on l'aime. J'en dirai autant d'un autre genre de rafraîchissements qui se vend dans de petits cafés tenus par des Valenciennes, seulement pendant l'été, et qui s'appellent des *orchaterias*. Ces boissons consistent en eau d'orge frappée, *agua de cebada*, et en orgeat de *chufas*, petites graines qui viennent de Valence. Tisane pour tisane, il y en a qui préfèrent encore celle du vin de Champagne.

Mais la boisson universelle, c'est l'eau; on en fait une consommation effrénée. On boit de l'eau toute la journée, on vend de l'eau à tous les coins de rue; à table, on vous verse de grands verres d'eau : j'allais dire que l'eau est partout, lorsque je me suis souvenu des rivières. Les porteurs d'eau, presque tous des Galiciens, la portent à bras dans de petits barils ou dans de grandes amphores en métal. Les marchands d'eau, comme à Paris les marchands de coco, ont des espèces de paniers en fer-blanc, ornés de boules en cuivre toujours très-brillantes, avec des compartiments qui contiennent de l'eau dans de la neige, des verres et des *azucarillos*, sorte de bâtons de sucre poreux qui pourrait avantageusement remplacer l'amidon. Les méridionaux ont un besoin réellement exagéré de se rafraîchir. Ces ingrats, à qui Dieu donne un si admirable soleil, ne sont occupés qu'à s'en préserver : ils se barricadent contre lui comme ils le feraient contre l'étranger; ils n'ont pas assez de rideaux, assez de volets, assez de tapis, assez de nattes pour le renvoyer. Chaque fois que je vais dans le Midi, je passe mon temps à me battre avec des persiennes pour laisser entrer le soleil et recevoir à bras ouverts le dieu de la nature. Il n'y a que les gens du Nord qui sachent supporter le soleil, apparemment

parce qu'ils n'y sont pas habitués. Il y a néanmoins à Madrid de très-grands froids, la ville étant sur un plateau très-élevé; et à la proximité de la chaine du Guadarrama. Le proverbe dit : « Trois mois d'hiver, neuf mois d'enfer. » Ce qu'ils appellent l'enfer, c'est la chaleur !

Il y a des heures dans la journée où la vie est suspendue, c'est l'après-midi. Tout le monde dort, les églises sont fermées : c'est Londres vu le dimanche pendant les offices, quand il n'y a que des Français dehors. Il n'y a qu'eux aussi qui traversent à cette heure la Puerta del Sol, ainsi appelée non pas à cause du soleil mais à cause d'un cadran. La porte est une place, avec des maisons comme partout, et qu'on est en train d'agrandir par des démolitions. C'est le point central de Madrid et le rendez-vous des oisifs; on y négocie aussi des actions. Là est le ministère de l'intérieur avec le télégraphe électrique; derrière ce bâtiment est la poste, qui ferme à sept heures, et où il faut remarquer l'organisation du bureau restant. Chaque matin, après l'arrivée du courrier, les lettres sont triées en lettres venant de l'étranger, ou des provinces, et les noms des destinataires sont inscrits sur des listes divisées par chaque jour et chaque mois; en consultant ces listes, affichées dans le bureau, on sait si on a des lettres à réclamer.

De là vous pouvez gagner la plaza Mayor, aujourd'hui place de la Constitution; de laquelle des constitutions? on n'a jamais pu le savoir. On dit qu'il se donne quelquefois sur cette place des courses de taureaux, auxquelles prennent part les jeunes gens de l'aristocratie; quand le taureau a éventré quelques chevaux et culbuté leurs cavaliers, je voudrais voir comment il regarde ce cheval de bronze et ce picador de bronze qui occupent le milieu de la place

sous le nom de statue équestre de Philippe III. D'un côté de la place est la rue de Tolède, qui mène au vieux Madrid; de l'autre est la calle Mayor, ou grand'rue. En la descendant, on rencontre la *plazuela* de la Villa, où l'on montre une tour qui fut la prison de François Ier, et une maison qui fut celle de Ximénès. Plus loin, au coin de l'église Santa-Maria, est une ruelle qui fut le théâtre d'une tragédie sanglante. C'est là qu'Antonio Perez fit tuer Escovedo, qui avait découvert le secret de sa liaison avec la princesse d'Eboli, la maîtresse de Philippe II.

C'est de ce côté de la ville qu'est le palais, édifice du dix-huitième siècle qui a une assez grande apparence, et d'où l'on découvre une très-belle vue de la vallée du Manzanarès et de la chaîne neigeuse du Guadarrama. Dans la vallée, on aperçoit plusieurs ponts jetés sur un chemin creux où il vient quelquefois de l'eau, dit-on, quand il a plu. On arrive à la plaine par plusieurs étages de terrasses dont la pente est très-rapide, ce qui n'empêche pas les voitures attelées de huit ou dix mules de la descendre au galop, comme je le voyais à la fête de saint Isidore. Ce patron de Madrid était un simple laboureur qui fit beaucoup de miracles, et tous les ans, le 15 mai, la population va visiter le lieu où fut son ermitage. Comme pour le Longchamp du bois de Boulogne, le pèlerinage s'est transformé en festival, et si l'on veut voir une fête populaire d'Espagne, il faut aller à la foire de San-Isidro, qui dure non-seulement toute la journée, mais toute la nuit. C'est un mouvement, une mêlée, un bruit, une poussière inimaginables, quelque chose qui rappelle à la fois la fête de la Madonna del Arco à Naples et la foire de Saint-Cloud.

Une fête qui ne m'a point paru répondre à ce qu'on devait attendre d'un pays catholique et méridional, c'est

c'est celle du *Corpus*, ou la Fête-Dieu. Sur le parcours de la procession, c'est-à-dire sur la calle Mayor, la plaza Mayor, la Puerta del Sol et la rue des Carretas, il règne une tente de toile qui couvre le milieu de la voie, et sous laquelle le cortége marche à l'ombre, mais la procession elle-même est fort ordinaire. Ce jour-là, la reine la suivait à Valence, et il n'y avait à Madrid que sa chaise dorée qui marchait à la suite du saint-sacrement. Le trait le plus curieux de la fête, c'est une procession d'un genre tout différent, qui suit immédiatement la première, et qui forme avec elle un contraste peu religieux. A Paris, c'est la semaine sainte qu'on choisit pour faire Longchamp; à Madrid, c'est la Fête-Dieu. Il est d'usage que ce jour-là les femmes se promènent avec leurs plus fraîches toilettes. C'est dans l'après-midi et dans la rue des Carretas que se fait cette exhibition, et la tenture de toile, qui tout à l'heure avait une autre destination, sert à protéger contre le soleil les robes éclatantes des Madrilègnes.

Il y a, comme on sait, beaucoup de jours de fête en Espagne; je ne sais pas si on a découvert quelque part la semaine des quatre jeudis, mais les Espagnols ont trouvé celle des quatre dimanches. La diminution du nombre des fêtes est l'objet d'un des articles du concordat actuellement en voie de négociation avec Rome. Tout est prétexte à jour de congé; ainsi, au commencement de l'été, on prend deux ou trois jours pour *desesterar* et pour *desalfombrar*, c'est-à-dire pour ôter les tapis et les nattes; puis à l'hiver on prend encore trois jours pour les remettre.

Puisque nous sommes revenus à la Puerta del Sol, allons-nous-en du côté du Prado. Vous pouvez, si vous voulez, prendre une voiture. Les petits coupés sont assez bien tenus, ils coûtent un franc la course; quand ils sont libres,

ils arborent un petit carton sur lequel il y a écrit : *se alquila*, à louer; mais naturellement on ne peut bien flâner qu'à pied. Vous pouvez prendre indifféremment la rue d'Alcala ou la carrera San-Geronimo; toutes deux vous mènent au Prado. Le Prado est un boulevard planté d'arbres, orné de plusieurs rangées de chaises, et où la population de Madrid vient tous les jours se promener. L'espace choisi pour la promenade est compris entre la fontaine de Cybèle et la fontaine de Neptune, et s'appelle le salon du Prado. On donne aussi le nom de Paris à l'allée de chaises qui longe la route des voitures. Au printemps, on se promène avant dîner, vers six ou sept heures; l'été, on dîne à six heures pour aller ensuite au Prado jusqu'à dix ou onze heures. De l'autre côté du Prado sont les jardins du Buen-Retiro; pour y aller, on passe auprès d'un obélisque appelé le monument du 2 mai, élevé à la mémoire des hommes qui, le 2 mai 1808, donnèrent le premier signal de la guerre de l'indépendance. Le *dos de mayo* est fidèlement observé à Madrid; il est désigné dans le calendrier sous le titre de *anniversario por los difuntos primeros mártires de la libertad española*, fête nationale, deuil de cour. Ce jour-là aussi, les journaux paraissent encadrés de noir. Je connais des Parisiens à qui le monument du 2 mai déplaît, et qui n'ont pas l'air de se douter que toutes les rues neuves de Paris et la noblesse neuve de France portent des noms destinés à rappeler des victoires et des conquêtes dont le souvenir est probablement fort peu agréable aux étrangers. — Un peu plus loin encore est le musée; en continuant, on arrive à la gare du chemin de fer, près de l'église et du couvent d'Atocha, où il y a une Vierge miraculeuse très-renommée, et où les reines d'Espagne vont faire leurs relevailles.

Comme on le voit, Madrid n'est riche ni en monuments, ni en souvenirs, ni en curiosités, et on l'aurait vite épuisé si on n'y trouvait pas ce qui devient maintenant de plus en plus rare, un peuple réellement original, d'une physionomie très-tranchée, très-caractérisée et très-personnelle.

En général, les Espagnols ne savent pas trop s'ils doivent être flattés ou blessés quand on leur dit qu'ils sont un peuple original; ils se figurent qu'on les prend pour des barbares, et qu'on veut encore faire commencer l'Afrique aux Pyrénées. Qu'ils se rassurent : les chemins de fer aidant, ils ne garderont pas longtemps ce cachet d'individualité qui les distingue encore de la masse uniforme, et nous verrons ce qu'ils auront gagné quand, au lieu de ne ressembler à personne, ils ressembleront à tout le monde. Ils ont déjà commencé. Les hommes sont comme partout, et s'habillent comme à Paris et à Londres; la seule chose qu'ils aient à eux, c'est le manteau et la manière de le mettre et de le porter. Quant aux femmes, elles ont subi, comme partout, l'empire de la crinoline; heureusement il leur reste leur tête, leurs yeux, leurs cheveux et la mantille.

Je ne connais pas de pays où il y ait plus de jolies femmes. Aux églises, aux théâtres, à la promenade, dans la rue, elles abondent. Sur vingt, il y en a vingt-cinq de charmantes, car il y en a qui le sont pour deux; mais il ne faut les regarder que si elles sont jeunes, elles supportent mal la vieillesse. Il faut croire qu'une partie de l'attrait qu'ont les femmes espagnoles aux yeux des étrangers réside dans la grâce de la tête nue et de la mantille. La gloire de l'Espagnole, ce sont ses cheveux; on peut dire sa gloire, car c'est sa couronne. Ils poussent au soleil et au grand air

comme des plantes, et les plus grandes dames vont nu-tête, comme les plus petites. La mantille est en soie noire, avec une bordure de velours ou de dentelle; elle est quelquefois remplacée par le simple voile de dentelle. Les cheveux ne sont pas toujours noirs, pas plus que les teints ne sont toujours bruns; on rencontre quelquefois des cheveux blonds, et le teint est généralement de ce blanc mat et ardent qui est comme phosphorescent aux lumières. Ces jolies têtes jaunes, éclairées par deux grands yeux noirs et deux rangées de dents blanches, ont l'air d'avoir mûri au soleil comme des pêches de Montreuil ou du chasselas de Fontainebleau. Le personnage du vaudeville *Un Monsieur qui suit les femmes* est ici un peu dérouté dans ses observations; l'uniformité de la coiffure et de la toilette fait qu'il est assez difficile de distinguer les femmes qui peuvent être suivies de celles qui ne doivent pas l'être, d'autant mieux que les unes commes les autres supportent sans embarras les regards d'admiration. Une autre particularité, c'est qu'il n'est pas d'usage en Espagne de donner le bras aux femmes; elles marchent seules, et les hommes marchent à côté d'elles. Ajoutez que, dans toutes les classes et à tous les âges, toutes les Espagnoles se servent de l'éventail avec une égale perfection. On peut rapporter d'Espagne des éventails, on n'en rapportera jamais la manière de s'en servir; ce doit être dans le sang et dans la race, les petites filles doivent naître avec l'éventail. Les femmes en font quelquefois, dit-on, un télégraphe électrique; elles en font aussi une ombrelle, et bravent, sans autre protection, le soleil, dont elles savent parer les coups et ne garder que le rayonnement.

Je voudrais bien ne point paraître faire une légèreté en rapprochant les églises et les théâtres; mais, dans tous les

pays du monde, c'est là qu'on trouve le plus de matière à observation.

Comme en Italie, la plupart des églises en Espagne n'ont ni bancs ni chaises; c'est tout ou plus si quelques-unes ont au milieu de la nef une natte en paille. On y rencontre çà et là quelques petits paillassons ronds sur lesquels les femmes se mettent à genoux; encore est-ce une exception, et presque toutes se jettent pêle-mêle sur les dalles. Ne croyez pas qu'elles s'y prennent comme des petites maîtresses, du bout des doigts, du bout des pieds, du bout des lèvres; elles se jettent franchement, chrétiennement, sur leurs deux genoux, n'importe où. La première prière faite, elles s'asseyent sur leurs talons, ou tout à fait par terre, les jambes repliées de côté. De même qu'il n'y a que les Espagnoles pour savoir tenir l'éventail, il n'y a qu'elles aussi pour savoir se laisser tomber à genoux ou s'accroupir avec grâce, avec mollesse et sans effort. Vous entendez le bruissement, vous sentez le frôlement de la robe de soie, vous voyez, à l'éclair de deux étoiles noires, passer un nuage de volants et de dentelles, puis le tout se répand sur le sol comme de l'onde, et s'arrondit avec des mouvements de couleuvre; les robes blanches ont l'air de descendre silencieusement comme de grands flocons de neige. Ou bien vous entrez dans une église d'où le jour est soigneusement exclu; le passage du soleil à l'obscurité vous aveugle un moment, vous trouvez sous vos pieds un amas de mousseline ou de crêpe de Chine, et vous finissez par distinguer deux yeux qui brillent, deux lèvres qui remuent, la main gauche égrenant le chapelet ou le rosaire, la main droite agitant l'éventail, sans repos, sans trêve. Jamais l'éventail ne s'arrête; même à la messe, même pendant l'élévation, quand tous les genoux sont à terre et

tous les fronts inclinés, on entend l'incessant petit bruit de crécelle de l'éventail qui s'ouvre et se ferme.

Bien plus encore au théâtre : c'est là qu'on voit les filles de l'Ibérie dans tout leur éclat, et elles y font une véritable guirlande. Il n'y a pas de peuple plus amoureux du spectacle que les Espagnols; ils en font une consommation effrénée. Madrid, qui n'a pas trois cent mille âmes de population, a je ne sais combien de théâtres, et on les voit toujours remplis. Les salles sont spacieuses, élégantes et confortables; on a de la place dans les stalles, et les loges sont de petits salons où l'on fait toutes ses visites. On fume souvent dans les couloirs, et quand on ouvre les portes des loges, il y entre des bouffées de tabac; je suis malheureusement obligé de dire qu'il y entre aussi d'autres émanations moins supportables. Comme le public ne se renouvelle pas beaucoup, il faut bien renouveler le répertoire, de sorte que les acteurs n'ont généralement pas le temps d'apprendre leurs rôles, et que le souffleur fait un récitatif continuel qui s'entend de toutes les parties de la salle. Le pays a l'air d'un pays d'oisiveté et de plaisir. Il y a des jours où l'on donne aux théâtres deux représentations : une dans l'après-midi, l'autre le soir, comme je l'ai vu faire à Valence. Allez au Prado aux heures de promenade; vous vous croirez dans une ville de plus d'un million d'âmes n'ayant absolument rien à faire. Toutes les allées sont encombrées, toutes les rangées de chaises sont occupées; les rues aboutissantes ressemblent aux boulevards de Paris au retour d'un feu d'artifice. Les jours d'été, les femmes, en toilette du soir, nu-tête et décolletées, se promènent pendant des heures entières, et à la lueur des becs de gaz on voit scintiller sous les dentelles des milliers d'yeux qui en pas-

sant lancent des étincelles comme des diamants bleus.

J'ai vu aussi à Madrid des courses de chevaux; mais ce spectacle d'importation britannique n'est point entré dans les mœurs du pays. Le peuple n'y vient pas, et, sans la vile multitude, il n'y a pas de fête publique. La vraie fête de l'Espagne, c'est le combat de taureaux.

Il fait un soleil de 50 à 60 degrés; la rue d'Alcala, la plus longue et la plus large de Madrid, est inondée d'une mer de flamme dans laquelle se noient ses deux pauvres rangées d'acacias. Ses pavés étincellent comme s'ils étaient d'acier poli, et brûlent les yeux qui osent les affronter; mais si pour voir les taureaux il fallait prendre sa place sur un bûcher allumé, les Espagnols n'hésiteraient pas. Pour pouvoir aller aux taureaux, les hommes se passeront de boire et de manger toute une semaine; les femmes mettront leur châle en gage, et la plus belle fille du monde, qui ne peut donner que ce qu'elle a, le donnera. Je ne connais rien de comparable en France à cet enivrement de tout un peuple; en Angleterre, je ne connais que le jour du Derby, ce jour de gigantesques saturnales, où l'instinct centaure du peuple anglais se donne une carrière sans limites. Dans les deux pays, c'est dans ces deux fêtes que se révèle, sans réserve et sans voile, la vraie nature nationale.

Le cirque des taureaux (*plaza de Toros*), à Madrid, est situé au delà du Prado, en dehors de la ville. Il n'est pas du reste besoin d'en connaître le chemin; suivez le torrent, suivez les flots d'hommes, de femmes et d'enfants qui descendent les dalles brûlantes d'Alcala, et les files de voitures que les gendarmes à cheval ont peine à faire ranger. C'est ce jour-là qu'on voit exhumer tous les genres de voitures et de carrosses qui ne voient la lumière que

dans les jours de fête, comme les *calesinos*, espèce de cabriolets peints en rose ou toute autre couleur tendre, et ornés de dessins fantastiques. Voici les diligences, attelées de huit ou dix mules qui agitent leurs sonnettes et qui sont lancées au galop à travers la poussière, et, comme importation toute fraîche, voici les omnibus de chemins de fer qui se distinguent par l'absence des ornements superflus, et qui représentent l'utile à côté de la fantaisie. Toutes ces voitures font vingt voyages, et ne peuvent suffire; je ne parle pas des voitures des riches, qui sont comme celles de tous les autres pays, de même qu'il n'y a rien qui ressemble à une pièce de cent sous comme une pièce de cinq francs.

Les Espagnols se gardent bien d'avoir les taureaux le dimanche, ce qui les priverait d'un jour de fête; ils les ont le lundi. Le bureau, dans la rue d'Alcala, est ouvert trois jours à l'avance, et pendant trois jours on y voit une queue comme on n'en voit pas aux théâtres. De grandes affiches placardées dans toute la ville reproduisent le dessin du cirque avec les gradins et les loges, ce qui les fait ressembler à un grand jeu de l'oie. Elles contiennent les noms des éleveurs, qui servent aussi aux taureaux. Le premier éleveur aujourd'hui est le duc de Veraguas, un descendant de Christophe Colomb; ses taureaux s'appellent des Veraguas. L'affiche donne aussi le nom des combattants, *lidiadores*, et la représentation, comme le départ des paquebots, est annoncée avec cette réserve : « Si le temps le permet. »

Les courses commencent à cinq heures; il est bon cependant d'arriver un peu à l'avance pour voir se garnir le vaste amphithéâtre. La *plaza* peut contenir environ quinze mille spectateurs, et elle est toujours comble; en-

core la course de l'après-midi n'est-elle considérée que comme demi-course, *media corrida;* une course entière, *corrida entera*, se fait en deux représentations : une le matin, l'autre le soir. Ces jours-là on tue quatorze taureaux, et dans cette ville, qui n'a pas trois cent mille âmes, il se trouve près de trente mille hommes, femmes et enfants, pour courir à cette arène sanglante. On donnait une course entière l'autre jour, un dimanche, au bénéfice de l'hôpital général de la ville, et, en considération du but pieux (*piadoso objeto*) du spectacle, on en avait augmenté les prix. Matin et soir, tout a été rempli du haut en bas.

Un système qui a d'excellents résultats, et qui contribue beaucoup à entretenir l'ordre dans une foule si nombreuse et si tumultueuse, c'est le numérotage des places. Non-seulement toutes les loges, mais toutes les stalles de tous les degrés ont leur numéro; il y a aussi des numéros pour chaque rangée, chaque section, de sorte que les quinze mille spectateurs trouvent leur chemin et leur place sans difficulté. Un complément de ce système, c'est le numérotage des loges en dehors, c'est-à-dire du côté de la scène : à l'aide de cette indication, on peut suivre et trouver son monde et faire à volonté soit des observations, soit des visites.

En arrivant, entrez d'abord dans l'arène. Elle est libre, les amateurs s'y promènent, et de là on peut mieux juger de la disposition du cirque et le voir se remplir. C'est un vaste amphithéâtre à ciel ouvert, et quel ciel! Les loges seulement sont couvertes, et par suite les stalles qui sont sous les loges; mais le vaste pourtour de granit qui contient le peuple est en plein air. Il y a une grande différence à faire entre le côté du soleil et le côté de l'ombre :

le côté de l'ombre est naturellement le plus recherché; il est aussi le plus cher, et telle est la passion générale pour ce spectacle que les loges sont aussi courues, aussi difficiles à trouver, aussi précieusement gardées et transmises que celles du Conservatoire.

Une grande loge vitrée est la loge royale; à côté est celle du président des courses, qui a la police de la salle et donne les signaux. J'ai vu cette présidence remplie soit par le duc de Medina-Cœli, soit par le gouverneur de la province. En face de la loge royale est la musique, qui répète les signaux par une fanfare; c'est là aussi qu'est la porte du *toril*, l'étroit passage par lequel le taureau, sortant des ténèbres, va se précipiter dans le champ de bataille et dans le soleil. De côté encore est l'infirmerie, appendice nécessaire de ces jeux sanglants et quelquefois mortels. Et, pour joindre les soins de l'âme à ceux du corps, un prêtre se tient toujours prêt à donner aux mourants les derniers secours de la religion et à les réconcilier avec l'Église.

L'enceinte est formée par un mur en planches d'environ six pieds de haut; le taureau y donne quelquefois des coups si furieux qu'il en enlève des morceaux, et des charpentiers toujours présents réparent immédiatement les brèches. A la moitié de la hauteur de cette première palissade, et se prolongeant tout autour, est une marche sur laquelle les hommes poursuivis de trop près par le taureau posent le pied pour s'élancer de l'autre côté, où se trouve un couloir avec une seconde barrière. Il arrive quelquefois, souvent même, que le taureau, d'un bond prodigieux, franchit la première palissade; alors les hommes sautent de nouveau de l'autre côté, dans l'arène, jusqu'à ce que le taureau, auquel on ouvre une porte,

y soit rentré. Ce couloir, qui règne tout autour du cirque, n'est séparé du public que par une barrière de la même hauteur que la première; mais pour la préserver des irruptions du taureau, on y superpose, à environ deux pieds de haut, une double ligne formée par deux câbles attachés à des poteaux et faisant enceinte continue. Les places qui touchent cette barrière sont les plus ambitionnées : on y voit la bataille à bout portant; puis, quand le taureau franchit la première palissade et tourne furieux dans l'étroit couloir, on peut au passage lui donner des coups de bâton, lui arracher des rubans, et l'apostropher dans les termes les plus énergiques et les plus étranges.

Cependant les gradins et les loges se peuplent; l'heure s'avance, et bientôt il n'y a plus une place vide. Rien n'est curieux à voir comme cette foule, aussi ardente que la chaleur qui tombe d'aplomb sur elle; les femmes sont tête nue, comme toujours, et protégées seulement par l'éventail. De loin on croirait voir fourmiller et s'agiter une multitude de chapeaux de paille : ce sont des éventails ronds, en papier, au bout d'une petite baguette, que l'on vend dehors pour quelques sous, et dont les hommes même se servent. Vers la fin de la course, quand le soleil a quitté l'amphithéâtre, on met le feu à ces petites ombrelles pour allumer les cigarettes.

A cinq heures, au son des fanfares, on fait entrer une vingtaine de gendarmes à cheval pour faire évacuer la place; cela s'appelle le *despejo*. Les amateurs, ou *aficionados*, qui se promenaient encore, regagnent leurs stalles ou leurs loges. La place est libre, et voici l'entrée solennelle de la troupe.

En tête les *picadores* à cheval; ce sont eux, leurs chevaux surtout, qui recevront tout à l'heure les premières

attaques du taureau. Ils ont un chapeau de feutre gris orné de faveurs, une veste, une ceinture de soie, les jambes bardées de fer, la jambe droite surtout, parce que c'est de ce côté que l'homme va attaquer le taureau, et les pieds logés dans de grands étriers. Pour arme, ils ont une longue lance terminée par deux pouces de fer. Les *picadores* ne figurent que dans le premier acte du drame ; ils n'ont pas à tuer le taureau, mais seulement à le piquer et à l'irriter. Leurs chevaux, si on peut donner ce nom aux squelettes à peine animés qu'ils montent, ont un bandeau sur les yeux; l'œil droit surtout est complétement couvert, parce que c'est généralement le côté du taureau, au-devant duquel le cheval ne va qu'avec une répugnance facile à comprendre.

Après les *picadores* viennent les *chulos*, en costume de danseurs, c'est-à-dire en culottes courtes de satin, en bas et en veste de soie, le tout dans les couleurs les plus claires et les plus voyantes. Ils entrent en déployant devant eux leurs *capas*, les manteaux de soie avec lesquels ils éblouissent, irritent et détournent le taureau. Viennent ensuite les *banderilleros*, à peu près dans le même costume. Ceux-là tiennent de petites flèches ornées de rubans de papier et terminées par une pointe de fer barbelé, qu'ils doivent piquer dans le cou du taureau.

Voici enfin le principal acteur de la tragédie, si toutefois le taureau ne lui dispute point ce titre. C'est celui qu'on appelait autrefois le *matador*, et que maintenant on appelle plus simplement l'épée, *espada*. Les *espadas* sont habituellement deux ou trois, et chaque course consomme généralement six taureaux. Le costume de ces premiers sujets est à peu près semblable à celui de leur troupe,

mais il est plus riche; il y en a du prix de 4 ou 5,000 fr. Leur coiffure est assez curieuse et leur donne l'air d'une vieille femme sauvage. Les *espadas* ont un signe distinctif, c'est la mante écarlate ou pourpre qu'eux seuls peuvent porter, la *muleta*. Quand ils ont l'épée à la main, ils tiennent la *muleta* de la main gauche sur un petit bâton; c'est avec ce pavillon couleur de sang qu'ils irritent le taureau et qu'ils trompent sa fureur. Le public connaît les figures de tous ces acteurs, surtout des *espadas;* il les nomme quand ils passent. Les plus fameux aujourd'hui sont le Tato, Cucharès et Cayetano ; je les ai vus tous trois fonctionner plusieurs fois.

Le cortége est terminé par des attelages de mules pimpantes, ornées de rubans et de sonnettes, et traînant une corde avec un crampon. Quand le combat sera fini, ces mules viendront chercher les cadavres des chevaux éventrés et le corps du noble taureau; elles les emporteront au galop en les traînant sur le sable.

Et maintenant que je vous ai montré la troupe, je vous raconterai quelques-unes des scènes dont j'ai été spectateur.

Comme tout vrai drame, celui-ci ne serait pas complet, s'il y manquait l'élément comique. Cet élément y est représenté, je suis forcé de le dire, par l'agent de l'autorité, par l'alguazil. Habillé comme un huissier de comédie, tout en noir, et de plus avec un chapeau à plumes noires, il subit invariablement les huées et les sifflets du peuple. Le premier alguazil, à cheval, va demander au président la permission de commencer la course. Le président lui jette la clef du *toril*, qu'il reçoit, s'il peut, dans son chapeau, et qu'il va porter au gardien; puis il se sauve au galop et criblé de sifflets.

Un des plus beaux moments du spectacle est l'entrée du taureau. Toute la troupe est disséminée dans l'arène; trente mille regards enflammés sont fixés sur un seul point. La porte s'ouvre et fait passage à la magnifique bête comme à un torrent. Aveuglé par des flots de soleil, ébloui, épouvanté par les cris qui l'accueillent et par la vue de toutes ces têtes humaines, le taureau court à droite et à gauche en faisant des bonds d'une incroyable légèreté. Les *chulos* s'approchent de lui et agitent leurs capes devant ses yeux; quand le taureau va se jeter sur eux, ils fuient devant lui en décrivant des courbes, puis ils arrivent ainsi jusqu'à la barrière. Ils posent le pied sur la marche et sautent de l'autre côté, pendant que le taureau, qui allait les toucher, donne des coups de corne furieux dans les capes et dans les planches. Rien n'égale l'élégance, la merveilleuse agilité de ces coureurs; au moment où on les croit atteints, un simple demi-tour les met à l'abri. J'en ai vu un qui certainement allait être touché quand des spectateurs ont eu l'idée de jeter leurs chapeaux au taureau, qui s'est détourné pour se jeter sur cette autre proie. L'homme a été sauvé, et s'est empressé de remercier ceux qui l'avaient si heureusement dégagé.

Le taureau fait au galop le tour de l'enceinte, et les *chulos*, le pied posé sur la marche, sautent par-dessus la rampe et passent devant ses yeux comme des éclairs. Mais une ombre se dresse devant lui : c'est le picador à cheval et la pique en avant. Le taureau s'arrête une seconde, comme pour mesurer cet ennemi inconnu, puis il se précipite tête baissée sur l'homme et sur la bête, et d'un effroyable coup de tête il les enlève de terre et les secoue sur ses cornes. Quelquefois, c'est du premier coup qu'il les jette contre la barrière comme s'ils étaient lancés par

une catapulte; alors le picador roule avec son cheval dans la poussière, et comme le poids de ses vêtements et de ses cuissards l'empêche de se mouvoir aisément, il courrait de très-grands dangers, si les agiles *chulos* n'accouraient avec leurs capes pour détourner le taureau. Quelquefois ils arrivent trop tard, ou bien le taureau acharné ne veut point quitter sa proie. J'ai vu un picador renversé que le taureau a labouré impitoyablement; le sang rougissait sa chemise, et on l'a emporté à l'hôpital, où nous avons appris qu'il était mort quelques jours après. Du reste, ces cas sont assez rares, et il paraît que ces hommes ont la vie très-dure : j'ai vu le meilleur picador d'aujourd'hui, Calderon, étourdi par la violence de sa chute, être entraîné hors de l'arène, et y reparaître un quart d'heure après au bruit des applaudissements. Le triomphe du picador, c'est de rester en selle quand le taureau, après avoir éventré le cheval, le soulève avec son cavalier, et, par des secousses trois ou quatre fois répétées, leur fait quitter la terre, et les porte pour ainsi dire à cou tendu. Il faut alors que l'homme sache garder son assiette jusqu'à ce que le taureau, arrachant des flancs du cheval ses cornes ensanglantées, ait répondu à l'appel et aux provocations des *chulos*.

Et le cheval? Oh! le cheval, il n'en faut pas trop parler, de même qu'il ne faut pas trop le regarder : c'est le côté hideux, malpropre, répulsif du spectacle. On dit que les étudiants en médecine ont souvent une défaillance à leur première leçon de clinique; c'est une école de ce genre que doivent faire la plupart de ceux qui vont aux taureaux. Il faut pourtant que je dise, pour être un narrateur sincère, que le taureau plonge et enterre ses cornes dans le poitrail ou dans le ventre du cheval. Quand c'est dans

le poitrail, la malheureuse bête fait encore quelques pas en ruisselant de sang et fléchit sous le poids du picador; elle reste étendue sur le sable et y meurt dans des convulsions qu'on ne regarde pas, car les yeux sont attirés ailleurs. Quand le cheval n'est qu'éventré, il continue à courir; ses boyaux pendants et sanglants traînent dans la poussière; le picador le laboure de ses éperons, les valets d'écurie l'accablent de coups de bâton. Le public crie : *Fuera! fuera!* (Dehors! dehors!) Tel qu'il est, et rendant ses entrailles, ce cheval sera recousu et servira encore une autre fois. Il arrive qu'un taureau tue et laisse sur le sable quatre, cinq et six chevaux; quelquefois, parcourant en vainqueur le champ de carnage, *rugiens et quærens quem devoret*, il rencontre sous ses pieds le corps d'un cheval; alors il tourne et retourne cette masse inerte, et l'agite comme un hideux drapeau. J'ai vu le taureau, rencontrant le corps d'un cheval qui paraissait mort et n'était que mourant, le retourner d'un coup de cornes, et le cheval, comme frappé par une pile voltaïque, se remettre sur ses restes de jambes et s'enfuir au galop en lançant des ruades désespérées.

Détournons les regards de ce dégoûtant spectacle, et suivons de préférence le taureau. Le picador, comme je vous l'ai déjà dit, porte une longue lance terminée par une pointe en fer avec laquelle il pique le cou du taureau. L'animal, blessé et déjà sanglant, hésite quelquefois et piétine sur le sable avant de recommencer l'attaque. La pointe de fer est arrêtée par un tampon qui l'empêche de pénétrer plus avant; mais j'ai vu un jour la lance passer tout entière, avec le tampon, sous la peau du taureau, sans que le picador ait pu parvenir à la dégager. Le taureau en fureur battait les airs avec cette grande lance

comme avec un fléau. Toujours emportant cette flèche de Nessus attachée à ses flancs, il a franchi d'un bond la barrière, et ce n'est que dans le couloir qu'on a pu la lui arracher. On m'a dit que cet incident ne s'était jamais présenté.

Mais c'est le peuple, c'est le grand public qu'il faut regarder, car, lui aussi, il est du spectacle. Ah! quels cris! quel enthousiasme! quelle ivresse! quelle furie! Quand le taureau a fait un beau coup, quand il a écrasé l'homme et le cheval contre la barrière, ou qu'il les a jetés en l'air comme s'il jouait à pile ou face, alors il est couvert d'applaudissements. *Bravo, toro, bravo!* Mais s'il est poltron, s'il refuse la bataille, si, arrivé devant le picador, il secoue la tête et s'en va, ce sont alors des cris de malédiction. Je ne vous traduirai pas en français, je ne vous répéterai pas en espagnol, et je ne vous dirai pas même dans le latin qui brave l'honnêteté, les invectives dont on accable soit les bêtes, soit les hommes. La saturnale est complète; le peuple est maître, et tout le monde est peuple. Il y a dans la nature humaine, quand elle n'est pas rompue et domptée par la religion, par l'éducation, par le sentiment de la dignité, il y a quelque chose de cruel et de sauvage qui n'est qu'endormi et qu'il suffit d'une étincelle pour réveiller. C'est ainsi que les lions et les tigres apprivoisés se rallument quand ils ont senti ou touché le sang. A ce spectacle des taureaux, regardez les femmes et les enfants chez qui, bien plus que chez les hommes, le caractère est à l'état d'instinct. Vous verrez les enfants se mettant debout sur les gradins et applaudissant avec transport; vous verrez de superbes jeunes filles, enflammées comme des bacchantes, les narines à l'air, les cheveux à l'air, les épaules à l'air, se levant à chaque instant par des élans

irrésistibles et aspirant avec ivresse la vue du soleil et le parfum du carnage.

Quand le taureau est mou, quand il n'attaque pas, il est poursuivi de sifflets et de huées. J'ai retrouvé au cirque le fameux air qui me manquait depuis 1848, celui des *lampions*; c'est sur cette mesure que le public chante : *Al corral! al corral!* (A la basse cour!) ou bien il crie : *Fuego! fuego!* c'est-à-dire qu'il demande les baguettes d'artifice que l'on pique sur le cou du taureau, qui lui partent dans les oreilles et qui le mettent en délire. Je n'ai point eu occasion de voir les *banderillas de fuego*, qui, du reste, s'accordent rarement, et qu'on n'a pas le droit d'exiger quand le taureau a déjà chargé un picador. Quand le public se monte, il devient aussi furieux que les taureaux; il crie, il siffle, il agite les mouchoirs, et ces milliers de bras en mouvement sont un spectacle curieux. Le sixième et dernier taureau de la journée se montrant très-faible, toute la salle s'est mise à chanter en mesure : *Otro toro! otro toro!* pour s'en faire donner un septième aux frais de l'entrepreneur. En voyant les picadores rentrer en lice, on a cru un instant que le président avait cédé à la demande populaire, et on l'a vivement applaudi; mais une fois le sixième tué, il a disparu.

Les picadores sont le premier acte; les banderilleros sont le second. Quand le taureau a exterminé un nombre suffisant de chevaux ou qu'il ne mord pas à l'attaque, on crie : *Banderillas!* et une fanfare annonce l'entrée en scène des nouveaux combattants. Le jeu est dangereux, il exige une prestesse et une précision consommées; il consiste à se poser en face du taureau, et, en passant les deux bras entre ses cornes, à lui planter sur le cou deux petites flèches, quand il baisse la tête pour fondre sur

son ennemi. J'ai rarement vu les banderilleros manquer ce coup d'adresse, et il y en a qui y mettent une véritable élégance. Le brave taureau, irrité par ces pointes barbelées, comme un grand cœur est quelquefois exaspéré par des piqûres d'épingles, secoue la tête avec rage, et plus il la secoue, plus les flèches s'attachent à sa chair. On apporte dans les banderillas une variété pleine de fantaisie : tantôt elles ne sont ornées que de simples découpures de papier, tantôt elles ont des guirlandes de faveurs roses. Un jour où le spectacle était une œuvre pie, les flèches portaient plusieurs petites boîtes en carton qui contenaient des pigeons et qui s'ouvraient quand la pointe avait piqué le taureau. Cette invention pleine de candeur m'a paru avoir beaucoup de succès.

Le pauvre taureau, harcelé et tourmenté par des traits invisibles et insaisissables, pousse des beuglements qui remplissent les airs, et qui dominent, comme le tonnerre, la voix des hommes; on dirait qu'il appelle à grands cris un ennemi digne de lui. Comme dans les drames de Shakspeare, une fanfare de trompettes annonce les changements de scène et l'entrée de nouveaux acteurs. Voici la fanfare, voici le troisième acte, voici le vrai combat, le vrai duel, et le noble animal va se trouver face à face avec l'homme.

L'*espada* va sous la loge du président demander la permission de tuer le taureau. Il jure avec de grands gestes qu'il fera son devoir, puis il jette en l'air sa petite toque, et il va seul au-devant du taureau. De la main droite, il tient une longue épée, une vraie lame de Tolède ; de la main gauche, son drap couleur de sang, la *muleta*. Il s'avance, il déploie le drap rouge sur son petit bâton, et l'agite devant les yeux du taureau, qui se jette en aveugle

sur cette proie menteuse. L'*espada* doit choisir, pour frapper, le moment où le taureau a la tête baissée pour donner son coup de cornes.

Quoi qu'on puisse dire, c'est un moment poignant, solennel, magnifique, que celui où l'homme se tient debout, immobile, en face du taureau, l'œil fixe et l'épée tendue. Il faut qu'il ait un cœur, une main et des nerfs d'acier. Le coup d'épée doit être donné droit au milieu des épaules, c'est-à-dire entre l'épaule gauche et l'omoplate, et souvent un seul coup suffit. L'épée alors entre jusqu'à la garde, et le taureau, après avoir vacillé un instant, fléchit et tombe. D'autres fois j'ai vu des *espadas* être obligés de donner cinq, six coups d'épée avant de tuer le taureau, et alors ils sont sifflés et hués à outrance. Ce que l'on ne pardonne pas, c'est le coup d'épée donné dans le flanc du taureau, et qui perce les poumons. C'est un vrai meurtre, l'animal est tué sans combat, et meurt étouffé.

Un des plus beaux coups et des plus difficiles, c'est celui qui consiste à recevoir le taureau, à attendre, l'épée droite, qu'il relève la tête, et à le laisser s'enferrer. L'autre jour, Cucharès était en face du taureau, l'épée levée, quand une voix formidable lui cria : *Ah ! que no lo recibe* *v*[d]*!* que non, tu ne le recevras pas ! Et aussitôt la salle de chanter sur l'air des *lampions : Ah que no ! ah que no !* Cucharès exaspéré reçut l'attaque, mais sans abattre le taureau.

L'animal blessé garde l'épée enfoncée dans son épaule, les *chulos* arrivent avec leurs capes, sur lesquelles il se précipite. Dans ses bonds tumultueux, le taureau rejette l'épée et la fait voler en l'air. D'autres fois la lame acérée et bien trempée continue de s'enfoncer elle-même par

son seul poids et par les mouvements du taureau, et disparaît jusqu'à la garde ; alors on en apporte une autre. Il faut que les taureaux aient une force prodigieuse pour pouvoir courir et combattre avec de pareilles blessures, et certainement ils ont un courage égal à leur force. J'en ai vu, après un premier coup d'épée, bondir encore par-dessus la barrière. L'agonie du noble animal, sa lutte contre la mort, dont il a reçu le coup, est douloureuse à contempler. Il fléchit sur ses jambes de devant, puis il se relève et marche encore, puis il tourne sur lui-même, il rend le sang par la bouche, et enfin roule sur le dos, pour ne plus se relever. Alors arrive le *cachetero*, l'homme au stylet, le dernier acteur du drame, qui, prenant le taureau moribond par une corne, lui enfonce son poignard dans la moelle épinière, et tout mouvement cesse subitement. On entend le bruit des grelots, les mules pimpantes et sonores font leur entrée et viennent emporter les cadavres, ceux des chevaux d'abord. Attachés au bout de la corde, ils sont traînés sur le sable au grand galop. Le corps du taureau est enlevé de la même façon; on jette du sable sur les traces de sang, on nettoie la place avec des râteaux, et une nouvelle course commence.

Les courses se suivent, mais elles ne se ressemblent pas : je n'en ai point vu deux pareilles ; le danger, la lutte, la mort, présentent d'infinies variétés. Les combattants sont eux-mêmes très-inégaux ; les *espadas* ont leurs bons et leurs mauvais jours. Les trois premiers aujourd'hui à Madrid sont, je l'ai dit, Cucharès, Cayetano et le Tato. Cucharès n'est plus jeune, et il est riche, ce qui fait qu'il n'aime plus à faire de folies ; mais il a une grande pratique et connaît à fond le taureau. Cayetano est, dit-on, celui qui a le jeu le plus académique ; il se pose et se

tient admirablement devant le taureau ; je l'ai vu, dans une seule course, tuer successivement ses trois taureaux avec un seul coup d'épée. Le Tato est jeune, toujours souriant, et de la classe des fantaisistes ; c'est aujourd'hui le favori du public. Avez-vous lu une belle tragédie allemande appelée le *Gladiateur de Ravenne?* J'y pensais, en voyant les *toreros*, et l'orgueil qu'ils ont de leur métier, et l'ivresse que leur donnent les ovations du public. Quand un coup d'épée est bien réussi, des applaudissements frénétiques partent de tous les côtés ; alors l'*espada* fait triomphalement le tour de l'arène pour recueillir les bravos ; on lui jette des cigares que ses suivants ramassent, comme au théâtre on ramasse les bouquets jetés aux danseuses. Un grand signe d'enthousiasme chez un amateur, c'est de jeter son chapeau ; il en tombe ainsi par douzaines que l'*espada* ramasse, puis il les rejette au hasard dans la foule, où ils retournent toujours aux mains de leurs propriétaires. Il y a des fanatiques qui jettent jusqu'à leurs habits. C'est l'enivrement produit par ces ovations, aussi bien que la rage causée par les sifflets, qui pousse les *espadas* aux jeux les plus périlleux, et quelquefois à la mort.

Et maintenant, que chacun fasse, comme il l'entendra, ses réflexions philosophiques sur les combats de taureaux : je me borne à la narration.

J'entends souvent dire que les chemins de fer ont détruit la poésie des voyages, qu'on voyage maintenant non plus pour voyager, mais pour arriver, et que toute la question se réduit à chercher le plus court chemin d'un point à un autre. J'avoue que de tout temps j'ai protesté contre cette opinion, et qu'aujourd'hui encore je ne la com-

prends pas. Qui peut le plus peut le moins ; on n'est jamais condamné aux trains directs, et rien ne vous empêche de prendre ceux qui s'arrêtent partout, si c'est votre goût, et de vous arrêter avec eux. Quand vous allez à Orléans, vous avez le droit de descendre en route pour admirer à loisir les sites variés de la Beauce ; et quand vous prenez le chemin de Rouen, on ne s'oppose pas à ce que vous fassiez une pause pour contempler les monuments de Vernon. Les chemins de fer n'ont fait que grandir les proportions, prolonger les horizons. Vous pouvez aller d'un trait à Genève, aux lacs et aux montagnes de la Suisse ; à Milan, au lac Majeur et aux lagunes de Venise ; à Florence, à Rome, à Naples, à Madrid. Si vous aimez mieux voir les fortifications, prenez le chemin de ceinture, mais n'attaquez point le goût de ceux qui vont chercher la poésie ailleurs. On voyage sans rien voir, dites-vous ! Je le crois bien. Et pourquoi voulez-vous que je tienne à voir telle ou telle ville que je ne nommerai pas pour rester en paix avec sa population? C'est dans ces cas-là qu'on voyage pour arriver et qu'on prend les trains directs !

Voyez, par exemple, un pays comme l'Espagne, c'est-à-dire un pays où il n'y a pas de routes, où les moyens de transport sont à l'état primitif, et où on en est encore à atteler douze mules à une diligence. Nous voici à Madrid, ville essentiellement moderne, création factice d'un roi qui lui a décerné le titre de capitale, ville de plaisir et d'agitations politiques, sans traditions ni monuments. Non loin de là, voici Tolède, l'ancienne capitale de la Castille, une des plus vieilles villes du monde, une des plus célèbres, dont chaque pierre a gardé un souvenir soit des Romains, soit des Goths, soit des Arabes, soit des

Juifs, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un sépulcre doré par le soleil.

Il y a peu de temps encore, pour faire les douze lieues qui séparent les deux villes, il fallait douze heures d'une diligence qui partait deux fois par semaine, et naturellement autant pour revenir. Grâces à un petit chemin de fer qui vient d'être ouvert, les 90 kilomètres qui séparent Madrid de Tolède se font en deux heures. On peut donc, dans une seule journée, voir simultanément la capitale moderne et la capitale ancienne, ces deux villes qui se ressemblent comme une salle de théâtre ressemble à des catacombes, ces symboles de deux civilisations, de deux histoires, dont le contraste est intéressant par sa violence même.

Le chemin de fer vous laisse au bas de la montagne sur laquelle est Tolède, et dès que vous avez mis le pied sur le sol, vous voilà dans un pays nouveau, en pleine vieille Espagne, dans la capitale des Goths. A droite est la vallée du Tage; car bien que le nom du Tage soit plus naturellement associé à celui de Lisbonne, ce fleuve aux bords heureux fait à peu près cent lieues en Espagne avant d'arriver en Portugal. A gauche, vous voyez des rochers de granit qui ont servi à la construction des portes et des murs; en face voici la ville imposante et sévère, avec l'Alcazar et ses créneaux, avec un pont romain d'une seule arche et une porte maure qui s'appelle aussi la *Puerta del Sol*. Plus vraie que la place de Madrid, cette porte mérite son nom; elle respire par tous ses pores le soleil qu'elle imbibe depuis des siècles. Le pont de granit est jeté sur le Tage qui entoure la ville dans un cercle presque entier, et l'étreint dans une sorte d'embrassement. Nous montons au grand trot des mules, bientôt

nous débouchons dans une place plantée d'acacias. C'est le Locodover, la place du Marché; elle est entourée de maisons qui toutes ont des balcons, et tous ces balcons portent la branche sèche de palmier qui représente le buis béni de nos pays. Sur cette place où furent autrefois dressés des bûchers, il n'y a plus que quelques bancs pour les oisifs, des marchands d'oranges, et les aguadores avec leur fontaine ruisselante et criant : « Qui veut de l'eau? *Es muy buena, es como la nieve.* »

La ville a été pendant plusieurs siècles sous la domination des Maures, qui y ont laissé des traces indélébiles. Voici les maisons à cours intérieures, qui sont couvertes l'été avec des toiles, et dans lesquelles on recueille l'eau de la pluie, quand il pleut. Les boutiques sont ouvertes tout entières sur la rue, protégées par de grands rideaux en saillie, derrière lesquels il y a place pour les passants. Les rues ont des pavés en pointe assez gênants pour la marche; je dis les rues, je devrais dire les ruelles, car elles sont extrêmement étroites, comme il y en a à Gênes et à Venise; elles ont été faites pour la défense, à la fois contre l'ennemi et contre le soleil. Dans ces longs corridors, on suit des yeux et on voit disparaître une robe, une mantille, comme la robe et le voile d'une religieuse au fond des arceaux d'un cloître.

La cathédrale, comme église gothique, est très-inférieure à nos belles cathédrales du Nord. Mais ce qui en fait quelque chose de merveilleux, c'est l'énorme quantité de richesses qui y ont été accumulées depuis des siècles par la piété des princes et des fidèles. Il faut visiter le trésor, qui doit être un des plus riches de la chrétienté; on nous a mis entre les mains les diadèmes, les bracelets, les reliquaires, les joyaux, et tout ce qui compose la garde-

robe de la Vierge. C'est un amas de pierreries, de perles et d'or massif, sous lequel la statue elle-même devrait plier; il y a là une robe qui n'a pas de fond, car elle est entièrement couverte par des perles, et qui vaut, dit-on, 14 millions.

Quelques chapelles méritent une attention particulière, à cause des souvenirs légendaires ou historiques qu'elles rappellent. Dans celle de Saint-Ildefonse, on vous montrera une dalle enchâssée dans du marbre avec cette inscription : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.* C'est la place ou la sainte Vierge posa le pied quand elle vint, à matines, s'asseoir dans la stalle du saint et, après l'office, lui mit sur les épaules une chasuble qui venait du trésor de son fils. Les baisers des fidèles ont usé cette dalle, comme à Rome l'orteil de Saint-Pierre.

Passons dans la chapelle mozarabe, à laquelle se rattache une curieuse tradition historique et liturgique. Un des plus anciens rites de la chrétienté était celui des Goths d'Espagne, et quand Tolède tomba sous la domination de Maures, les conquérants laissèrent aux chrétiens le libre exercice de leur culte dans six églises qui existent encore aujourd'hui. De là ces chrétiens furent appelés Mozarabes, ou mêlés aux Arabes. Quand Alphonse VI, dont l'épée est conservée dans la sacristie, reprit Tolède, il y introduisit le rite romain malgré la résistance et même la révolte des habitants. La chapelle mozarabe que l'on voit aujourd'hui fut fondée par le grand cardinal Ximénès, qu'on appelle en Espagne Cisternos, et qui était plus espagnol que cardinal. Aujourd'hui, je crois qu'on ne s'occupe plus guère de ces questions; nous venons de voir la liturgie romaine effacer en France les dernières des liturgies nationales, et je suis

bien sûr que la majorité des Français ne s'est pas doutée de ce qui arrivait à sa religion.

De la cathédrale passons à une autre église célèbre, celle de San-Juan de los Reyes, ainsi appelée parce qu'elle fut construite par Ferdinand et Isabelle-la-Catholique. Elle est située à une extrémité de la ville, près d'un autre pont sur le Tage, et du haut de la tour on a une vue très-étendue de la campagne. Ximénès en fit un couvent de franciscains; on y montre sa cellule. Il y a là un charmant cloître où poussent des roses et des fraises, et dont on a fait un musée; l'église elle-même, saccagée pendant les guerres de l'empire, a été restaurée et est aujourd'hui rendue au culte. En dehors, on regarde avec curiosité, suspendue à la muraille par des crochets, une collection de chaînes et de menottes. Ce sont les chaînes que portaient les chrétiens captifs à Grenade et dont ils firent des ex-voto.

Des chrétiens passons aux juifs, et allons voir une ancienne synagogue qui a aussi sa légende, qui a été tour à tour synagogue, mosquée, église, magasin à fourrages, et va devenir musée d'antiquités. On passe à travers un petit enclos où croissent des ronces et des roses, et on entre dans une grande salle qui a une couleur tout à fait orientale. Le plafond est fait, dit-on, avec des bois de cèdre rapportés du Liban, et le sol, qui est recouvert par des dalles, est de la terre de Jérusalem. Que faisait là cette synagogue, dans ce pays catholique par excellence? La légende raconte que lorsque Jésus-Christ fut mis en jugement, on consulta toutes les communautés juives répandues dans le monde, et que celle de Tolède vota pour l'acquittement. Ce fut en mémoire de ce vote que les chrétiens permirent aux juifs de Tolède d'avoir un temple.

J'aime beaucoup les légendes, car elles consolent de l'histoire, mais je ne crois pas à la légende des juifs de Tolède. Des juifs qui auraient acquitté Jésus-Christ n'auraient pas été des hommes religieux; ils n'auraient été que des indifférents et des libres penseurs. Je sais bien qu'un ancien jurisconsulte a fait un Mémoire pour prouver que Jésus-Christ avait été illégalement condamné; mais il n'y a pas un chrétien, il n'y a pas même un philosophe qui puisse partager cette étrange préoccupation de procureur général. Vouloir faire déclarer Jésus-Christ innocent devant la loi de son temps, c'est, il me semble, comprendre absolument à l'envers la raison de sa venue. Il était venu expressément pour détruire l'ordre établi; la société qu'il attaquait s'est défendue avec ses lois, et la vérité est et doit être que Jésus-Christ a été jugé conformément à toutes les règles. Il ne s'agit pas ici de justice, mais de légalité; il fallait que la loi condamnât le juste pour qu'elle fût à son tour jugée et condamnée; et vouloir prouver qu'il y avait dans le procès de Jésus-Christ des cas de cassation est le fait d'un avocat plutôt que d'un chrétien.

Du reste, les juifs ont toujours joué un grand rôle en Espagne, quoiqu'ils y aient été persécutés et brûlés plus que partout ailleurs. A Tolède, ils se vengeaient des persécutions des chrétiens en appelant les Maures, et des persécutions des Maures en appelant les chrétiens. Ils livrèrent alternativement la ville aux uns et aux autres. On sait que les juifs d'Espagne, ceux de Portugal surtout, ont la prétention de représenter l'aristocratie de leur race et de leur nation. On dit qu'il y en a encore beaucoup dans le pays qui en apparence sont de la religion officielle, mais en réalité ont gardé la leur. C'est ce qu'affirmait Barrow,

l'auteur de ce livre si original intitulé : *la Bible en Espagne;* c'est aussi ce que dit le superbe Sidonia de *Coningsby*.

Nous faisons aussi une visite à l'Alcazar. L'ancien palais n'est plus qu'une grande ruine; au fond de la cour il y a un immense escalier, qui est lui-même un monument; du haut des tours crénelées on a une vue très-étendue. La campagne a quelques curiosités plus ou moins historiques qu'on va visiter quand on en a le temps; ainsi les ruines de la Galiana, ancienne maison de plaisance d'une princesse de ce nom, dont Charles Martel devint amoureux, et qui se fit chrétienne pour le suivre. D'autres disent que c'était Charlemagne; j'avoue que je n'en sais rien. On montre aussi le bain de Florinde et la tour du roi Rodrigue.

Quelque chose de moins fabuleux, quoique le drame en ait fait une consommation effrénée, ce sont les lames de Tolède. Le gouvernement entretient encore à Tolède une fabrique d'armes blanches qui fournit toute son armée; autrefois c'étaient des artisans libres, ou plutôt des artistes, qui remplissaient le monde de leurs produits incomparables. On a cru longtemps qu'ils avaient un secret pour la trempe de leurs armes; il paraît qu'ils n'en eurent jamais d'autre que l'eau du Tage qui, soit par suite d'une influence atmosphérique particulière, soit pour toute autre raison inconnue, avait une vertu occulte que ne possédait aucune autre. On se servait aussi, dans la fabrication des armes blanches, du sable fin de la rivière, qui renfermait des parcelles d'or.

Ce fut en sortant du cirque de Madrid, au moment de la chute du sixième taureau, qu'un soir je m'en allai reprendre le chemin de fer pour retourner en France. Nous étions dans un de ces mois de paradis que les Espagnols

appellent des mois d'enfer, et dans cette saison tout le monde quitte Madrid; mais, comme tout le monde le quitte en même temps, les moyens de locomotion deviennent très-difficiles. Vous pouvez vous présenter le 1er juin par exemple au courrier de Bayonne; on vous promettra une place pour le 15 juillet. En ces cas-là, il n'y a de ressource que dans l'arbitraire : si on est bien en cour, on se fait donner « administrativement » une place déjà prise, ce qui doit être extrêmement agréable pour l'autre voyageur. Je repris donc le chemin de fer et j'allai faire une visite à la ville de Valence.

J'avais été séduit par une magnifique affiche qui annonçait le trajet de Madrid à Marseille par cette voie, et donnait la liste de trente-huit bateaux à vapeur faisant ce service, à peu près ce que devait avoir l'invincible *armada* pour conquérir l'Angleterre. L'annonce assurait que sur ces trente-huit bateaux il en partait de Valence au moins un ou deux chaque jour pour Barcelone ou pour Marseille, et que le voyageur n'avait pas à s'inquiéter du jour de l'embarquement.

Nous voilà donc en route, et, en attendant l'achèvement du chemin de fer, nous goûtons un peu de la diligence, dont nous avions perdu l'habitude. Du reste, ces douze ou quatorze mules que l'on attelle aux voitures vont assez vite, à la condition qu'elles soient encouragées sans repos et sans relâche du geste et de la voix. Les conducteurs parlent à leurs bêtes un idiome tout particulier; il y en a un qui mène les mules, il y en a un second qui court à côté pendant tout le relai, et qui rappelle ce dont étaient capables les fameux fantassins espagnols; enfin il y a un garçon de douze à quatorze ans qui est à cheval sur la première mule, et qui y reste pendant des journées

entières jusqu'à ce qu'il en meure. Tout cet attirail finit pourtant par arriver. A Xativa, on entre dans la *huerta* de Valence.

Le mot de *huerta* veut dire en réalité jardin potager, et cette partie du royaume est effectivement un admirable jardin de fruits et de légumes, dont la culture est restée telle que les Arabes l'avaient fondée. Quels admirables cultivateurs étaient ces Maures! Ce système d'irrigation, qui donne encore au jardin de Valence une fécondité fabuleuse, ce sont eux qui l'ont établi il y a des siècles; ils ont laissé partout leur empreinte et leur souvenir sur cette terre, jusque dans les noms des villages; les stations que traverse le chemin de fer s'appellent Xativa, Carcajente, Alcira, Algemesi, Alfafar. Il y a de tout dans cette plaine superbe: le riz et la vigne, l'oranger et le pommier, le palmier et le saule pleureur. Le chemin de fer a l'air de courir dans un parc, et la locomotive rase de si près la verdure, qu'on pourrait en passant cueillir des fruits à l'arbre.

Valence, la ville du Cid et la ville de saint Vincent Ferrier, peut être une charmante ville, mais aucun séjour ne plaît quand il est forcé. Or, en y arrivant, nous avons vainement consulté l'avis des bateaux en partance; l'invincible ou l'invisible *armada* était probablement occupée à garder Cuba ou à reprendre le Mexique. En pareil cas, le voyageur pressé peut se donner tous les matins le divertissement que voici : l'arrivée des bateaux à vapeur est signalée par de grosses boules suspendues à un bâton, et qui sont arborées au haut du clocher de la cathédrale. Si l'on fut toujours vertueux, on se lève avec l'aurore, et on va regarder s'il y a des boules; si l'on ne voit rien que le soleil qui poudroie, en voilà jusqu'au lendemain. Nous

avons attendu ainsi pendant six jours l'apparition des boules et l'arrivée d'un de ces trente-huit bateaux dont il devait partir deux par jour.

Les boules ont une raison d'être, attendu que la ville même de Valence n'est pas un port; elle est environ à une lieue de la mer. Le port s'appelle le Grao, et il est joint à la ville par une belle route et un prolongement du chemin de fer. Le chemin part toutes les heures, excepté de midi à trois heures, où il dort comme tout le monde. La route de terre est desservie par des voitures qui sont particulières à ce côté de l'Espagne, et qu'on appelle des *tartanes*. La tartane a la forme des voitures de blanchisseuses; elle est sur deux roues, et elle n'est pas suspendue. Il y a des tartanes de maître, des tartanes de luxe, doublées en soie et en perse, la capote bien vernie; enfin c'est la voiture du pays. Quant à la sensation qu'on y éprouve, je ne puis guère la comparer qu'à celle que doivent éprouver les dés agités dans un cornet; je crois que Micromégas joue au trictrac avec des tartanes. Les regards de désespoir morne qu'échangent entre eux les novices quand on les fait sauter dans cette boîte paraissent produire un effet comique sur les endurcis.

Il y a au Grao de Valence des bains de mer très-fréquentés par les Espagnols. Dans la saison, on y loue très-cher de petites maisons sur le bord de la mer, qui portent le nom modeste et mérité de *baracas*. Les femmes de Valence ont une réputation de beauté fine et blanche; mais elles sont comme les reliques, elles ne sortent que les dimanches et jours de fête. Le patron de la ville, c'est saint Vincent Ferrier, un grand saint qui brûla beaucoup de juifs; il est très révéré dans le pays, et la maison où il est né, dans la rue del Mar, a été convertie en chapelle.

Nous avons charmé nos loisirs en allant visiter la huerta; nous avons vu entre autres, à Alcira, un seul jardin, clos de murs, contenant huit mille orangers. Nous étions à la fin de juin, et on cueillait des oranges à l'arbre depuis le mois de janvier. Sous les orangers la terre est semée de riz, d'abricots, de figues; il n'y a pas un pouce de perdu.

Là aussi il y a des palmiers, mais nulle part il n'y en a comme à Elche. C'est un détour que je vous fais faire en ce moment, mais il mène dans un si beau et si éclatant pays! Elche est à six lieues d'Alicante; on peut y aller et en revenir en un jour. Allez-y, vous aurez vu l'Afrique, vous aurez vu l'Orient. C'est un morceau découpé dans la patrie du soleil et transporté en bloc sur le sol de l'Espagne. Pour y arriver, vous traversez un pays aride et desséché, puis tout d'un coup et sans transition vous entrez dans de grands bois de palmiers. La ville, aux maisons basses et aux toits plats, est brunie et rougie par le soleil. Montez sur la plate-forme de l'église, vous verrez dans le lointain la mer, et tout autour de vous des forêts de palmiers. Sur cette nature ardente, brûlante et brûlée, qui borne l'horizon, la verdure des palmiers tranche comme un rideau. Ces arbres singuliers ont quelque chose d'une décoration de théâtre; il y en a qui comptent leur âge par siècles. Les hommes qui montent jusqu'à la cime pour cueillir les fruits font cette ascension avec les pieds nus, en les posant sur les anneaux successifs du tronc, et en s'aidant d'une corde passée autour de leur ceinture et autour de l'arbre. Un palmier abattu est dépecé comme une momie; c'est un composé d'écorces superposées les unes aux autres, et qui, coupées avec la hache, se déroulent et se développent

comme des bandelettes. On arrache ainsi ces feuilles silencieuses et mystérieuses comme si on espérait trouver au fond un trésor ou un secret, et on n'y trouve rien de plus qu'au fond de la vie. De cette visite d'une heure en Orient, on ne remporte qu'un souvenir ébloui, le rêve d'un homme qui se serait endormi la tête au soleil.

Retournons à Valence, et allons regarder le clocher de la cathédrale. Décidément nous voyons une boule; il y a un bateau, un des trente-huit. Nous partons pour Barcelone, la ville industrieuse, le Manchester de l'Espagne. Barcelone a quatre stations de chemins de fer, et un de ces chemins, celui d'Arenys, se dirige vers la frontière de France. À Arenys, nous tombons dans une diligence qui, après vingt-quatre heures de meurtrissures, nous dépose à Perpignan. Ici on me demande mon passe-port, et je comprends que je suis rentré chez moi.

EMPIRE OTTOMAN

DE L'INTÉGRITÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN

Mai 1853.

L'autre jour, le 29 mai, il y a eu quatre cents ans que Mahomet II a emporté d'assaut la capitale de l'empire d'Orient, en passant sur le corps du dernier Constantin, et qu'une horde de barbares, ennemis mortels de la civilisation et du christianisme, est venue planter ses tentes et son drapeau sur le plus beau lieu de l'Europe et peut-être du monde. Ils y sont depuis quatre cents ans, tels qu'ils y étaient le premier jour; on dirait, selon le mot d'un grand écrivain, que Mahomet II est entré hier dans la Grèce. Ils y resteront toujours ainsi, inaltérés et inaltérables, jusqu'au jour où ils en seront chassés. Jusqu'à la dernière heure, ils seront les ennemis irréconciliables de la religion chrétienne et de la société chrétienne.

Dans une dizaine ou une vingtaine d'années, quand l'Europe sera revenue à elle-même, elle se demandera s'il

est bien possible qu'elle ait assis son équilibre sur un aussi monstrueux sophisme que ce qu'on appelle l'intégrité de l'empire ottoman, et s'il est vrai que les principales nations chrétiennes se soient unies entre elles pour soutenir les reliques pourries de l'empire de Mahomet. Sans entrer directement dans la question de paix et de guerre qui s'agite en Europe, nous voudrions présenter quelques observations générales à propos de cette formule maintenant populaire de « l'intégrité de l'empire ottoman. » Nous prenons le mot pour ce qu'il vaut ; nous savons bien que le vrai but de l'Europe est, non pas de perpétuer la Turquie, mais d'empêcher qu'elle ne devienne russe. Mais ce que nous voudrions montrer, c'est que c'est nous-mêmes qui jouons le jeu de la Russie, nous-mêmes qui poussons l'Orient dans ses bras ; et que, si nous ne voulons pas que le czar aille à Constantinople, il faut que nous commencions par renvoyer au fond de l'Asie, d'où ils sont sortis, les barbares qui depuis quatre siècles tiennent le pied sur la gorge à plusieurs millions de chrétiens.

Qu'on se rassure ; nous n'allons point parler le langage des croisades. Ce n'est pas à ce point de vue, c'est à celui des principes de liberté reconnus dans la société moderne, et, si l'on veut, des principes de 89, que nous voudrions montrer que l'intégrité de l'empire ottoman est une des plus grandes iniquités historiques de ce temps-ci, que le maintien de l'équilibre européen est un acte d'égoïsme injustifiable, et que, pour ne point déranger l'ajustement compliqué de nos intérêts, de nos budgets, de nos alliances et de nos systèmes politiques, nous condamnons à l'immobilité et à la mort des peuples qui demandent à respirer, à vivre et à marcher.

Étouffée depuis quatre siècles sous le poids de l'immobile

islamisme, la race grecque reparaît sur la scène du monde et de la vie, et entreprend à son tour un travail d'affranchissement analogue à celui qui a créé et constitué les nations de l'Europe occidentale. Nous qui reposons tranquillement aujourd'hui sur le lit que nous ont fait nos pères, nous sommes portés à oublier ce qu'il en a coûté à plusieurs générations pour conquérir et nous transmettre l'existence nationale et l'égalité civile. Mais interrogeons notre propre histoire, et nous verrons si cette œuvre sacrée fut l'œuvre d'un jour! nous verrons combien de centaines d'années il a fallu pour effacer la trace des invasions et des conquêtes, pour fondre les vainqueurs avec les vaincus, et pour faire un peuple français et un peuple anglais. C'est ce que l'illustre historien de la civilisation, M. Guizot, appelait « ce travail lent, obscur, douloureux, de la bourgeoisie moderne s'échappant à grand'peine du sein de la servitude, ou d'une condition qui était voisine de la servitude, et employant des siècles, non à disputer le pouvoir politique, mais à conquérir son existence civile. » Il faut voir ce qu'il fallut de patience, de persévérance, d'énergie et d'industrie aux anciennes communes pour arracher insensiblement, un par un, à la féodalité, les droits dont leurs descendants jouissent aujourd'hui, à commencer par le droit de propriété. « Les intelligences, dit M. Augustin Thierry, ne concevaient alors rien de plus élevé, rien de plus désirable dans la condition humaine; et l'on se dévouait pour obtenir, à force de peines, ce qui dans l'Europe actuelle constitue la vie commune, ce que la simple police des États modernes assure à toutes les classes de sujets, sans qu'il y ait besoin pour cela de chartes et de constitutions libres. » Cette époque semble bien loin, et cependant l'œuvre d'émancipation et d'affranchissement

qui, à travers les communes et le tiers état, a fini par constituer l'unité et l'égalité de la France de nos jours, n'a été achevée que par la révolution de 1789 et par le Code civil. Et si la France est, dans cette voie, à la tête des nations européennes, en avant même de l'Angleterre, elle le doit à son histoire, elle le doit à l'alliance constante qui se fit chez elle entre le peuple et la royauté. Nos grands historiens modernes ont admirablement montré comment le roi et le peuple de France, se donnant toujours la main, ont combattu, grandi, vaincu ensemble, et ont fini par établir l'unité nationale sur les ruines des châteaux forts. Cette longue lutte, aujourd'hui terminée en France, elle dure encore en Angleterre. Là, il y a encore des Saxons et des Normands, il y a encore la race conquise et la race conquérante. Le combat a changé de forme, parce que la civilisation a changé les mœurs, mais au fond il est toujours le même. L'état social de l'Angleterre est encore organisé sur les bases de la conquête ; le gouvernement y est encore aux mains de grands feudataires. En France, nous sommes habitués à associer le mot de révolution à l'idée de démocratie, de sorte qu'il n'est jamais inutile de rappeler que la révolution anglaise fut au contraire l'œuvre et le triomphe de l'aristocratie. C'est de la révolution, par exemple, que datent ces fameuses lois sur les grains (*corn laws*), qui viennent seulement d'être abolies. Nous ne prétendons point contester que l'aristocratie anglaise n'ait élevé son pays à un haut degré de puissance nationale et n'ait usé glorieusement de sa tutelle patricienne ; mais ce manteau doré ne saurait couvrir la plaie profonde et toujours saignante des classes inférieures. Un des faits les plus intéressants de l'histoire contemporaine, c'est la révolution, ou plutôt la transformation lente et

pacifique qui s'opère sous nos yeux dans cet ancien état social de l'Angleterre.

Les descendants des Saxons avaient fait comme en général les races conquises : ils avaient pris la route du travail, du commerce et de l'industrie ; ils avaient créé les villes, les corporations, les richesses mobiles, pendant que la terre et les châteaux restaient aux mains de la chevalerie. Il en avait été de même en France, avec les communes et les seigneurs. Mais l'affranchissement que la révolution de 1789 avait réalisé d'un seul jet pour toutes les classes des Français ne devait s'effectuer que lentement et insensiblement pour les Anglais. Les deux plus grands ministres que la Grande-Bretagne ait eus dans les cinquante dernières années, Pitt et Peel, ont été aussi les deux plus grands instruments de ce progrès. C'est assez dire que la lutte avait, en effet, changé de forme. Ce n'est plus le Saxon hors la loi donnant l'assaut au château fort de Front-de-Bœuf ; le monde a bien changé, depuis qu'on a trouvé la poudre, l'imprimerie et la vapeur. C'est avec ces armes nouvelles et invincibles que la race vaincue bat en brèche la forteresse des priviléges et renverse les créneaux et les tours. Pitt porte des coups terribles à l'aristocratie, en inondant la Chambre des pairs de nouveaux nobles, qu'il va chercher parmi les marchands et les légistes ; et on voit les lords du coton, les seigneurs de l'aune et du comptoir, siéger sur les mêmes bancs que les descendants des conquérants normands. Peel, à son tour, un autre représentant des classes nouvelles, affranchit le pain, affranchit le commerce, écrase les partis héréditaires, et met à leur place le peuple entier. Ces grandes associations, avec des chefs plébéiens, qui emportent d'assaut la liberté du travail et

de l'industrie, c'est, sous une forme moderne, la même chose que nos communes guerroyant avec la féodalité; et c'est ainsi que la Grande-Bretagne marche à l'unité nationale déjà réalisée par la France.

Si nous rappelons succinctement ces faits d'histoire générale, c'est parce que nous y trouvons certains points d'analogie avec ce qui se passe actuellement en Turquie. Il ne faut point y chercher une similitude exacte et systématique, mais seulement des traits de ressemblance générale. Là aussi il y a une multitude de races cherchant confusément leur unité à travers la barbarie, comme les tronçons d'un ver de terre cherchant à se rejoindre à travers la poussière. Là aussi on voit la race conquise, travaillant à soulever et à rejeter le poids de la conquête, et les classes inférieures sortant peu à peu du néant en faisant les affaires de la classe privilégiée et oisive. Ne sont-ce pas des Grecs, des Arméniens, des juifs, qui ont le commerce et l'argent de la Turquie, et n'est-ce pas là quelque chose comme ce qui se passait parmi nous au moyen âge? Ne dit-on pas aussi que les Grecs avaient toujours conservé, même sous la domination musulmane, leur ancien système municipal, et que ce fut un des principaux instruments de l'émancipation du royaume hellénique? Toutes ces populations ne pourraient-elles pas, à leur tour, poser cette question célèbre qui renfermait la Révolution française : « Qu'est-ce que le tiers état? Rien. — Que doit-il être? Tout. — Que veut-il être? Quelque chose. »

Voilà ce que les populations diverses qui s'agitent sous le joug de la race turque pourraient dire, si elles ne rencontraient pas devant elles un obstacle immuable, fatal. Nous avons pu trouver, dans leur position, quelques analogies avec le développement des nationalités occidentales,

mais nous y rencontrons tout de suite une différence radicale.

Dans l'Occident, les races conquérantes et les races conquises ont pu se fondre, parce qu'elles avaient pour les unir la grande unité chrétienne. L'esprit de liberté, d'égalité et de fraternité qui était l'âme du christianisme, cet esprit qui reconnaissait le même sang dans les oppresseurs et dans les opprimés, qui faisait du serf consacré l'égal et le supérieur du conquérant couronné, amenait insensiblement la fusion des races, la création des nationalités, et l'émancipation des classes. En Orient, rien de pareil n'est possible; il y a entre la race conquérante et la race conquise un abîme que rien ne peut combler. La bataille qui éclatera dans l'empire ottoman est celle de la vie et de la mort; c'est le duel dont on peut dire :

Mors et vita duello,
Conflixère mirando.

Lisez cette phrase brûlante de M. de Maistre : « Les Turcs sont aujourd'hui ce qu'ils étaient au milieu du quinzième siècle, des Tartares campés en Europe. Rien ne peut les rapprocher du peuple subjugué, que rien ne peut rapprocher d'eux. Là, deux lois ennemies se contemplent en rugissant ; elles pourraient se toucher pendant l éternité, sans pouvoir jamais s'aimer. Entre elles point de traités, point d'accommodement, point de transactions possibles. L'une ne peut rien accorder à l'autre, et ce sentiment même qui rapproche tout ne peut rien sur elles. De part et d'autre, les deux sexes n'osent se regarder, ou se regardent en tremblant comme des êtres d'une nature ennemie que le Créateur a séparés pour jamais. Entre eux est le sacrilége et le dernier supplice. On

dirait que Mahomet II est entré hier dans la Grèce, et que le droit de conquête y sévit encore dans sa rigueur primitive... » C'est encore de Maistre qui dit : « Voyez les Turcs ! spectateurs dédaigneux de notre civilisation, de nos arts, de nos sciences, ennemis mortels de notre culte, ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient en 1454, un camp de Tartares, assis sur une terre européenne. La guerre entre nous est naturelle, la paix forcée. Dès que le chrétien et le musulman viennent à se toucher, l'un des deux doit servir ou périr. »

Nous lisions dernièrement un livre fort curieux sur la constitution de la propriété territoriale dans les pays musulmans[1], et nulle part on ne peut mieux voir quelle barrière infranchissable sépare la race musulmane des peuples qui lui sont soumis. L'auteur se donne pour un défenseur de la société musulmane, et, à ce titre, ses observations n'en ont que plus de poids. Nous voulons en reproduire quelques-unes :

« Si, dit-il, partant du moment de la conquête, nous suivons les modifications que le temps doit amener dans la composition intime de ces mesures juxtaposées, mais distinctes, dont se compose, dès l'origine, la population des empires musulmans, nous verrons qu'elles sont toujours restées impunément en contact depuis plus de dix siècles, sans que les changements survenus dans quelques-uns de leurs éléments aient déterminé entre elles aucune espèce de fusion. Dans le *rayet*, qui ne comptait d'abord que des membres sujets à la capitation pour n'avoir pas consenti à embrasser l'islamisme, on voit peu à peu survenir quelques apostasies, et bientôt il offre un mélange de sujets chrétiens et musulmans. Ces conversions à

[1] Par M. Worms.

l'islamisme ont pour principal résultat de soustraire à la capitation ceux qui s'y résolvent ; mais, pour avoir embrassé la foi de la caste conquérante, ils n'ont pas plus de titres que par le passé à y prendre rang, et ils restent, en qualité de *descendants des vaincus*, attachés comme auparavant au sol et aux industries... »

Nous voyons aussi dans ce livre que, moyennant l'acquittement de la taxe individuelle, les infidèles échappent à la mort et à la servitude, même sans se convertir à l'islamisme; mais il est curieux de voir comment les vainqueurs condamnent les vaincus à une immobilité absolue. Ils les prennent au point où ils les trouvent, et ils les clouent sur place pour l'éternité. Ils leur laissent leurs temples, par exemple ; mais, s'ils tombent en ruines, ils ne peuvent être rebâtis qu'à la même place, et le nombre n'en peut être augmenté. Les conquérants laissent aux peuples soumis la culture de la terre et l'exercice de l'industrie ; ils ne se substituent pas à eux, ils les font tributaires. Il en était ainsi au commencement, il en sera ainsi jusqu'à la fin. « Quand, dit le même auteur, quand, arrêtée par un choc fatal avec la chrétienté, la société conquérante est forcée enfin de se renfermer dans le cercle immense que lui ont soumis ses armes, elle reste *campée sur le sol*, sans s'y attacher par les liens de la propriété. Elle vivra des produits de la terre, il est vrai, *mais les vaincus la cultiveront pour elle*. Dans ce but, elle les tiendra désormais courbés sur la terre, et tracera entre elles et eux un abime que les siècles ne pourront pas combler, et qui fera vivre à tout jamais le souvenir et les conséquences de la victoire. »

Nous avons reproduit ces divers témoignages seulement afin de montrer quel est le genre d'état social pour

lequel nous montrons une sollicitude si touchante, auquel les gouvernements éclairés et libéraux de l'Europe prêtent le concours de leur nom et de leurs armes, et qu'ils veulent maintenir sur la tête frémissante de plusieurs millions d'hommes tout aussi chrétiens qu'eux. Nous persistons, quant à nous, à prétendre que le maintien de l'empire ottoman est une des plus grandes iniquités de la politique européenne, un acte flagrant et monstrueux d'égoïsme. On dit que les gouvernements chrétiens, par la protection même qu'ils accordent à la Porte, acquièrent le droit de protéger aussi leurs coréligionnaires. Cela n'est vrai que dans une certaine mesure; mais, quand même ce le serait tout à fait, il n'en vient pas moins un temps où il ne suffit plus à des hommes et à des peuples d'être protégés. Les peuples, aussi bien que les individus, ont l'invincible besoin d'affirmer leur *moi;* et, pour l'être moral, une certaine somme de sécurité ou de bien-être ne compense point l'abjection sociale. Les populations soumises à la race musulmane savent bien qu'elles ne peuvent arriver à la vie politique qu'en rejetant violemment la domination immuable qui pèse sur elles; que rien, rien au monde, que ni les siècles, ni les mœurs, ne pourront rapprocher les vainqueurs et les vaincus, et que ces deux lois ennemies, « qui se contemplent en rugissant, » ne cesseront de rugir que lorsque l'une aura dévoré l'autre. La première question pour elles est donc de chasser les Tartares; la seconde est de savoir si elles trouveront leur unité et leur souveraineté en elles-mêmes ou sous la tutelle d'un chef de la même religion.

Or c'est précisément cette première question, antérieure et supérieure, comme on disait en 1848, c'est cette question préalable qui est absolument incompatible avec

le maintien de l'empire ottoman. Nous comprendrions que les puissances de l'Occident secondassent de tout leur pouvoir l'émancipation des races chrétiennes de l'Orient et concourussent à la formation d'un empire souverain et indépendant qui remplacerait ce précieux empire turc. L'affranchissement de la Grèce avait été un premier pas dans cette voie. Mais cette guerre, servie et chantée par les plus grands poëtes, fut un mouvement irréfléchi, un acte de sentiment. Il y a des moments d'abandon où les gouvernements les plus officiels et les plus formalistes se laissent, pour ainsi dire, griser par le vin généreux de la vérité et de la justice, et commettent des légèretés dont ils se repentent le lendemain. L'Europe retourna bien vite à son cher équilibre, et donna au peuple grec un roi dont il n'avait jamais entendu parler, qui n'était ni de sa religion ni de sa race, mais qui avait l'avantage de maintenir l'Europe elle-même dans sa balance. Quant à la bataille de Navarin, cette explosion spontanée, le vieux duc de Wellington, qui était un homme sage et sagace, l'appela un événement malencontreux (*untoward event*), et il voyait bien en effet que c'était un coup funeste porté à l'intégrité de l'empire ottoman. L'empereur de Russie, pendant ce temps, laissait, sans inquiétude, naître ce pauvre petit royaume sur lequel ses fondateurs s'empressaient de mettre l'éteignoir, et la France et l'Angleterre soignaient et pansaient tant bien que mal les blessures mortelles qu'elles avaient faites à la Turquie.

Ce commencement de libération des races opprimées, qui était un acte commun de la grande famille chrétienne, et comme un symptôme de la future réunion, fut ainsi arrêté par les capitulations diplomatiques. L'Europe est

bien revenue aujourd'hui de ce premier mouvement, dont il faut toujours se défier, a-t-on dit, parce que c'est le meilleur ; et, maintenant, nous aurions à constituer et à régulariser un empire grec indigène et autochthone, que nous serions capables, toujours pour rester en équilibre, de lui donner pour chef quelque prince de Cobourg.

C'est, du reste, une autre question, de savoir si la race grecque est capable de se constituer en nation souveraine et indépendante, et si, avec les populations multiples qui sont actuellement soumises à la suprématie ottomane, il serait possible de former un empire nouveau. Il faut songer qu'il y a, réellement ou nominalement, sous le sceptre du sultan, des Grecs, des Arméniens, des Albanais, des Serviens, des Moldaves, des Valaques, des Esclavons, des Croates, des Montenegrins, des Bosniaques, des Kurdes, des Maronites, des Druses, des Cophtes, des Arabes, des Juifs, et nous en passons peut-être. Si l'Europe, discernant et saisissant parmi toutes ces races celle qui est appelée à être la race supérieure et dominante, l'aidait à réunir dans un seul faisceau toutes ces branches dispersées, si elle se déclarait la protectrice d'un empire chrétien comme elle n'a pas honte de se proclamer aujourd'hui la gardienne d'un empire infidèle, peut-être alors pourrait-elle, par l'attrait de l'indépendance, arracher les Grecs à la domination menaçante de la Russie. Mais une telle entreprise serait une espèce de croisade, et l'Europe n'est plus capable d'une croisade. Le vice de cette question d'Orient, c'est qu'aucune puissance ne peut la traiter d'une manière désintéressée. Chacune d'elles considérera en première ligne son avantage particulier ; celui des populations mêmes dont il s'agit de régler le sort ne viendra qu'en seconde ligne. Nous avouons que nous sommes confondus

de la naïveté féroce avec laquelle les plus grands libéraux de l'Occident répètent tous les jours : « Il s'agit bien de la Turquie! nous nous inquiétons bien de l'empire ottoman et de son intégrité ! Il s'agit tout simplement de nous et de la sécurité de l'Europe! » Et ces politiques humains et éclairés n'ont pas l'air de se douter qu'il y a là-bas dix ou douze millions d'hommes qui disent : « Et nous ?» et pour lesquels l'émancipation est une question de vie ou de mort.

Nous reconnaissons qu'il est très-difficile à l'Europe d'avoir une politique active en Orient ; elle ne peut malheureusement y exercer qu'une politique négative. Dès qu'il faudra en venir à l'action, il y aura immédiatement en présence, et par conséquent en conflit, l'intérêt catholique et l'intérêt protestant, l'intérêt français et l'intérêt anglais ; de telle sorte qu'afin de n'avoir rien à résoudre, la France et l'Angleterre s'entendent pour maintenir ce qui est, et, de crainte de se heurter, se condamnent à l'immobilité.

Si elles n'y condamnaient qu'elles seules, elles seraient certainement dans leur droit; mais elles ne considèrent pas qu'elles enchaînent à cette immobilité des millions d'êtres intelligents qui demandent à vivre et à marcher. Dans notre conviction, c'est la politique de l'Europe qui jette l'Orient dans les bras de la Russie. Les Grecs savent maintenant à quoi s'en tenir sur notre compte ; ils savent que, si nous intervenons dans leurs affaires, c'est pour nous et non pas pour eux, et que, pour maintenir notre propre repos, nous sommes prêts à les maintenir dans la servitude. C'est pourquoi ils se tournent vers la Russie.

On dira qu'ils ne feraient qu'échanger un despotisme contre un autre, peut-être plus dur. C'est possible ; mais

les Grecs savent que, sous la domination de la Russie, ils peuvent dans l'avenir arriver à la vie civile, politique et sociale; et que, sous la domination musulmane, ils doivent y renoncer à jamais. Ils sentent que, pour ramasser et concentrer leurs forces éparses, ils ont besoin de l'intervention d'une main forte et même violente; que, pour être appelés à cette unité qui seule peut les faire revivre, ils ont besoin d'un maître; et, comme il y a entre eux et la Russie un lien supérieur, le lien qui crée les sociétés, c'est-à-dire la communauté de religion, ils se feront Russes plutôt que de rester Turcs.

De notre côté, qu'avons-nous à leur offrir? Nous pourrons, il est vrai, pour prix de la protection que nous accordons à l'intégrité de l'empire ottoman, obtenir de la Porte de nouvelles concessions, de nouveaux priviléges en faveur des chrétiens; mais, je dois le répéter, il y aura toujours un terme fatal auquel nous devrons nous arrêter, une barrière que jamais nous ne pourrons renverser. Entre le chrétien et le musulman, il y a une séparation mortelle, ou plutôt immortelle; l'un ou l'autre, ainsi qu'on l'a dit, doit servir ou périr. Quand même nous arriverions à faire que les chrétiens fussent aussi heureux que possible sous la domination des Turcs, ils n'en seraient pas moins frappés du stigmate intolérable de la servitude. C'est comme lorsqu'on nous dit que les noirs sont plus heureux esclaves qu'ils ne le seraient libres; c'est possible : mais, bien traités, bien nourris, bien vêtus, ils n'en sont pas moins des esclaves, des choses; ils ne sont pas des hommes.

Eh bien, tant qu'ils seront soumis au sceptre de la Turquie, les chrétiens ne pourront jamais, en aucun temps, d'aucune manière, arriver à l'égalité sociale. Nous

voulons bien que le sultan ait les meilleures intentions du monde, qu'il soit humain, bienfaisant, clément, cela ne prouve qu'une chose : c'est qu'il est un incrédule, un sacrilége, et un traître envers sa propre religion. S'il est orné de toutes les vertus chrétiennes, c'est qu'il n'est plus qu'un faux musulman. S'il pratique la tolérance, alors il est déjà perdu, car le principe, la force et la vertu de l'islamisme, c'est l'intolérance. Le Coran ne repose que sur le principe de la guerre à mort, de la guerre éternelle aux infidèles; il défend aux croyants de s'arrêter dans leur œuvre de conquête et de carnage avant que le monde entier ait été soumis à l'islamisme.

Le jour donc où le chef des croyants a fraternisé avec un chien de chrétien, et où il a traité avec lui d'égal à égal, ce jour-là il a apostasié, et, en principe, il a abdiqué. Le sultan n'a pas même le droit d'être tolérant; les deux lois ennemies ne peuvent rien s'accorder, et, selon le mot si aimable et si vrai de M. de Maistre : « Ce sentiment même qui rapproche tout ne peut rien sur elles. » L'islamisme est un dogme, un système tout d'un bloc; on ne peut rien en détacher, il faut tout conserver ou tout anéantir.

Le maintien de l'intégrité de l'empire ottoman n'est donc pas seulement une iniquité : c'est aussi une illusion, une chimère. L'Empire ottoman est perdu par cela seul qu'il ne se maintient plus que par le secours des infidèles, aussi bien que l'empire chinois actuel est perdu depuis qu'il a demandé l'intervention des barbares. Ceux qui portent un intérêt réel à la domination musulmane comprennent très-bien que le meilleur moyen de la maintenir n'était pas de la civiliser selon nos vues, mais, au contraire, de fortifier l'exclusivisme qui est sa base.

L'auteur de l'ouvrage dont nous parlions tout à l'heure disait à ce propos : « Que demande aujourd'hui l'Europe à la Turquie? l'émancipation des rayas. Mais qui ne comprend que le maintien de la domination turque en Europe dépend uniquement de l'inégalité créée par la conquête? que, numériquement inférieurs à la population subjuguée, les Turcs ne restent les maîtres que parce qu'ils vivent armés et campés, le pied sur la tête d'une foule abâtardie de laboureurs et d'artisans, que l'infériorité dans laquelle ils sont accoutumés à vivre maintient seule dans la soumission? » C'est aussi notre avis, mais notre conclusion est différente. L'auteur trouve que les gouvernements européens ont eu tort d'arracher à la Turquie des concessions qui ne font que l'affaiblir; nous trouvons, quant à nous, qu'ils ont eu tort de s'arrêter là, et de subordonner, nous ne dirons pas le christianisme, mais l'humanité et la civilisation, à des protocoles. Nous admettons, nous sommes même les premiers à proclamer que le chrétien ne peut devenir l'égal du Turc sans que le Turc en meure; c'est dire simplement que la civilisation ne peut vivre à côté de la barbarie sans que la barbarie succombe. Et alors, quand cette question aura été posée, ce sera à l'Europe chrétienne et à la société moderne de se demander quelle cause elles veulent embrasser : celle de Jésus-Christ ou celle de Mahomet.

Comme depuis longtemps les gouvernements ont pris l'habitude de considérer les questions de religion comme secondaires, peut-être ne se rendent-ils pas un compte exact de l'impossibilité absolue, radicale, de changer l'empire ottoman sans le détruire. C'est ainsi que, dans une autre sphère politique, ils n'ont pas compris qu'ils ne pouvaient intervenir dans la constitution de la papauté

sans lui porter des atteintes mortelles. Une des plus grandes illusions de ce temps-ci a été de vouloir imposer à la papauté ce que nous appelons des institutions libérales, et ce qui, pour le pape, était forcément et fatalement la révolution. Le pape ne peut pas être considéré comme un souverain ordinaire, parce qu'en même temps qu'il est le chef temporel de ses États il est le chef spirituel de tous les États catholiques. Il faut donc de toute nécessité qu'il soit un souverain absolu, et les États catholiques doivent l'exiger; car le jour où il reconnaîtrait, comme la France et l'Angleterre, le principe de la souveraineté nationale, le jour où il deviendrait sujet de la loi au lieu d'en rester le maître, ce jour-là, le chef de la catholicité, et avec lui la liberté de tous les catholiques, seraient asservis à la constitution romaine. Aussi, qu'est-il arrivé? Le pape, comme souverain temporel, a été perdu dès le moment qu'il avait accepté une constitution, une charte, un parlement, et où il avait laissé s'asseoir, à côté de son droit divin, le principe aussi absolu de la souveraineté du peuple. Là aussi, de ces deux lois ennemies, l'une ou l'autre devait servir ou périr.

Les gouvernements libéraux et constitutionnels de l'Europe, qui, dans les meilleures intentions et dans un but que nous honorons, voulaient faire entrer le gouvernement du pape dans la voie des réformes politiques, le poussaient inévitablement vers sa chute. Ils lui demandaient ce qu'ils demandent aujourd'hui au sultan : une abdication virtuelle. Tout gouvernement qui a pour base un dogme ne peut être que théocratique, et ce sera la condition même de l'intégrité du dogme. C'est pourquoi, quand les puissances catholiques, et à leur tête la France, ont rendu au pape le pouvoir que la république

lui avait arraché, il a fallu qu'elles le lui rendissent tel qu'autrefois, c'est-à-dire absolu.

Si donc les puissances chrétiennes de l'Europe veulent sincèrement maintenir l'empire ottoman, il ne faut pas qu'elles le civilisent, il faut au contraire, si l'on me permet le mot, qu'elles le barbarisent. Il est hors de leur pouvoir de le régénérer, par cette raison élémentaire qu'un principe de mort ne peut engendrer la vie. Elles n'ont donc plus d'autre ressource que de prendre le turban et d'embrasser l'islamisme, et de faire une croisade, une guerre sainte, sous l'étendard du Prophète.

Nous croyons fermement que les gouvernements jouent un jeu dangereux en se mettant ainsi en travers des aspirations les plus légitimes des peuples. C'est le temps de l'émancipation et de la résurrection des races, de l'avénement de toutes les classes à l'égalité sociale. Ce travail que notre vieil Occident a accompli fermente maintenant dans les peuples de l'Orient; là aussi il y a comme une revanche générale des opprimés. En Turquie, et jusque dans ce mystérieux empire où nous ne voyons encore que ténèbres, mais où le jour ne tardera pas à pénétrer, jusqu'en Chine, ce sont les vaincus qui secouent leur sommeil séculaire et redemandent leur place au soleil; et partout c'est la petite race militaire et conquérante, la race qui avait jusqu'ici maintenu sa suprématie par la supériorité de discipline et d'esprit guerrier, qui se voit à son tour assiégée dans ses retranchements.

Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, ce travail d'émancipation a pu, chez les nations chrétiennes, aboutir à la fusion des races et des classes, parce qu'il avait pour lien l'unité religieuse; tandis qu'en Turquie il y a entre les maîtres et les sujets un abîme éternel. Plus donc nous

nous attachons à ce fantôme de l'intégrité de l'empire ottoman, plus nous poussons les populations chrétiennes de l'Orient dans les bras de la puissance qui leur offre, sinon l'indépendance, du moins le partage de la nationalité, et, sinon dans le présent, du moins dans l'avenir, l'égalité sociale.

Il y avait, dans l'antiquité, un affreux supplice qui consistait à attacher un vivant à un cadavre. Voilà à quoi nous condamnons les chrétiens d'Orient en les enchaînant à l'intégrité de l'empire ottoman. C'est une tentative inutile. La race conquise sort de la tombe où elle était couchée depuis des siècles, et se fait jour à travers la terre que la conquête avait amoncelée sur elle. Notre mission, à nous, les fils de la civilisation chrétienne, c'était d'aller au-devant de ce nouveau Lazare, de lui tendre la main, et de lui dire : « Lève-toi et marche. » Mais, si nous rejetons sur lui la pierre du sépulcre, Lazare marchera sans nous, peut-être un jour contre nous.

Vouloir baser l'équilibre du monde sur la conservation de l'empire turc, c'est lui préparer une chute terrible. Les Turcs s'en vont, et demain ils seront partis. Quel que soit le glaive qui les chasse, leur expulsion n'en sera pas moins une conquête de la civilisation générale. Et, quand Constantinople et la Terre-Sainte auront rejeté les barbares et les infidèles, quand la Croix aura reparu victorieuse sur Sainte-Sophie et sur le Saint-Sépulcre, la chrétienté tout entière devra crier Hosannah ! pour célébrer le couronnement des croisades et la délivrance du tombeau sur lequel les Églises iront se réconcilier.

VARIÉTÉS

I

CATHERINE

Par une belle matinée du mois d'août, une jeune fille était assise sur la terrasse des bains de Dieppe, tenant un livre ouvert dans lequel elle ne lisait pas. Nous l'appellerons une jeune fille, quoiqu'elle eût coiffé sainte Catherine ; elle pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Magnifiquement blonde avec des yeux foncés, elle attirait et charmait les regards par l'éclat d'un visage où rayonnait l'intelligence en même temps que la beauté.

Le cadran qui est au milieu de la terrasse marquait dix heures. C'est l'heure à laquelle presque tout le monde se baigne, les femmes surtout ; car s'il est vrai, comme on le dit, qu'elles aiment à s'habiller, elles n'aiment pas à se rhabiller dans une tente où il n'y a pas de glace du haut en bas. Quand les femmes et les enfants au-dessous de l'âge de raison (l'épithète est seulement pour les enfants) se font verser des seaux d'eau sur la tête, comme dans les images de saint Jean ou dans les assemblées d'anabaptistes; quand toute cette foule est à barboter dans la

mer, il est assez difficile d'y distinguer quelque chose. Pour reconnaître les enfants, il faut l'œil des mères, toujours infaillible; pour reconnaître les femmes, il faut l'œil d'un mari, bien plus pénétrant, quoi qu'on en dise, que celui d'un amant, car c'est toujours le mari qui en sait le plus long et qui discerne le mieux ce qui ressemble au bonnet de nuit.

C'est l'heure aussi à laquelle les philosophes et les observateurs vont s'asseoir au haut de l'escalier du côté des femmes, pour assister à la sortie de l'eau. On trouve bien, à Paris, la sortie de l'Opéra ou la sortie de la messe d'une heure, mais la sortie du bain de mer a aussi son charme d'observation. Dans la mythologie, Vénus ne s'en inquiétait guère : elle faisait peu d'études et ressemblait à la vérité; mais nous ne sommes pas dans le monde mythologique. La sortie du bain de mer est donc toute une science, avec des degrés pour tous les âges. Voyez cette grande et svelte jeune fille qui monte l'escalier en courant et en secouant de ses cheveux les gouttes d'eau salée. Elle est sans gants, et sans peur de se brunir; elle représente la jeunesse, victorieuse sans le savoir et sans le vouloir. Ce n'est pas elle qui a besoin de se recoiffer; sa chevelure libre séchera au soleil comme ce linge de fil frais, dru et serré, qui sèche là-bas sur le galet. Voici venir une femme de trente à trente-cinq ans, de celles qui dans leur cœur suspendent des ex-voto sur la tombe de Balzac. Ah ! ici la science commence; il faut songer à donner un petit air soigneusement désordonné aux bandeaux ou aux boucles; il faut avoir un capuchon avec du rouge et des couleurs vives; c'est la période des nœuds cerise, des coquelicots et des capucines ; il faut éviter d'avoir l'air bleu, un air de poisson. C'est la transition;

c'est le pont, et, pour ne pas tomber quand on le passe, on a besoin des mystères de l'équilibre. Voici une maman qui a abdiqué en faveur de ses filles; celle-là n'a plus d'idées sur son prochain : elle a renoncé au monde et à ses pompes; elle se met dans son paletot comme un parapluie dans son fourreau, sans se faire la taille, et elle a l'air d'un homme plus laid qu'à l'ordinaire. Il y a auss des baigneurs qui font de l'hydrothérapie. Là-bas, dans ce pavillon, on a monté un établissement à vapeur où l'on fait transpirer. Quand les tuyaux lancent des jets de fumée, on prétend que cela vient des baigneurs, et l'on s'étonne de la quantité de transpiration que peut contenir ou donner le corps d'un mortel! Puis tout ce monde se met à marcher de long en large sur la terrasse, au pas de course, pour faire la réaction, ce qui a fait dire que la population des bains est généralement composée de réactionnaires.

Ce n'était point ce genre d'observations que faisait la jeune fille assise au bord de la terrasse. Tournant le dos au monde et à la terre, elle regardait fixement l'étendue, et aspirait à longs traits la mélancolie et l'accablement qu'exhale la mer. Elle rêvait, ou plutôt elle pensait, car sa tristesse ne venait point de ces sentiments vagues auxquels les cœurs de tout âge s'abandonnent avec une sorte de volupté : elle avait sa source dans de vrais chagrins. Catherine, nous l'appellerons simplement de son nom de baptême, Catherine était jeune, belle, bien élevée, faite pour orner le monde et en être adorée, et elle était pauvre. Elle était venue passer quelques semaines avec une de ses amies d'enfance nouvellement mariée, et tous les jours elle assitait à ce doux et cruel spectacle d'une vie complétée dont les gens heureux jouissent comme on

a dit que les gens bien portants jouissent de la santé, sans s'en apercevoir. Elle était vertueuse et pieuse, elle était heureuse du bonheur des autres et le regardait avec désir, mais sans jalousie, car jamais le triste sentiment de l'envie n'avait approché de son cœur. Elle était dans un jour de mortelle tristesse, dans une de ces heures de découragement où l'âme la plus forte abandonne la lutte. Elle savait lire, écrire, chanter; elle avait été élevée dans toutes ces élégances dont l'habitude rend si sensible aux vulgarités; elle sentait qu'elle ne pouvait tomber dans la vie dure et laborieuse sans y dépérir et y mourir, et que la pauvreté lui fermait ce monde d'élection pour lequel elle était faite. Les habitudes de la vie ont un certain idéal comme les sentiments; et telle jeune fille qui saurait souffrir, vivre et vieillir sœur de charité, mourrait à la peine en tenant un bureau de tabac.

Elle fut tirée de sa contemplation par une voix jeune et fraîche qui lui fit retourner la tête, et elle se trouva en face d'une figure aussi jeune et aussi fraîche que la voix.

— Eh bien! Catherinette, à quoi penses-tu encore? Toujours à rêvasser? Qu'est-ce que tu regardes là-bas, tout là-bas? Toujours à regarder ce qu'on ne voit jamais, n'est-ce pas? toujours à lire des vers, comme si la vie n'était pas en prose! Voyons! laisse ça tranquille. Je ne veux pas que tu sois triste. Tu me gâteras ma lune de miel. Tâche d'être un peu heureuse pour me faire rester gaie. Tiens! voilà mon mari. Comme c'est drôle de dire : Mon mari! Est-ce que tu t'y habitues, toi? Henri, viens donc m'aider à secouer Catherine.

Et l'heureuse femme courut au-devant d'un jeune homme auquel elle donna le bras. En même temps, un

domestique arrivait sur la terrasse apportant une lettre.

— Ah ! dit Henri, c'est l'écriture de Dominique ; s'il allait venir ! Il en est bien capable, on ne l'attend pas. Juste, il arrive ; voilà ce qu'il écrit :

« Mon cher vieux, je viens dîner avec vous. J'arriverai à une heure, je repartirai la nuit. Il faut toujours faire un programme, ne fût-ce que pour ne pas le tenir. Bonjour. Tâche d'avoir du soleil ; moi je t'apporte du poisson, parce que je suis bien sûr que dans les ports de mer vous n'en avez pas. Adieu, je baise les mains de ta femme, et je ne te défends pas d'aller plus loin.

« Ton ami, DOMINIQUE. »

— Sais-tu, dit la jeune femme, que nous appellerons Henriette, sais-tu qu'il ne me plaît pas beaucoup, ton ami ? On ne sait jamais trop ce qu'il veut dire, et il a toujours l'air de se moquer de tout. Est-ce que tu le trouves gai ? moi pas. A-t-il envie de rire ? a-t-il envie de pleurer ? on n'a jamais pu le savoir, et au fond c'est encore lui qui a l'air de souffrir le plus de sa tournure d'esprit.

— Il est meilleur qu'il n'en a l'air, dit Henri, mais il a eu beaucoup de chagrin ; or le chagrin a deux sortes d'influences : ou bien il rend compatissant pour celui des autres, et il y a un vers latin là-dessus ; ou bien il tourne sur le cœur et l'aigrit, et je crains que Dominique n'en soit là. Mais ne crois pas qu'il se moque de tout ; sois tranquille, je l'ai vu pleurer toutes les larmes de son corps.

— C'est peut-être pour cela qu'il ne lui en reste plus, dit Henriette. Du reste, n'aie pas peur, je le recevrai bien, et Catherine m'aidera. Il fait un temps superbe, nous irons à Arques, nous ferons une partie carrée.

Catherine n'avait vu Dominique que trois ou quatre fois, et avait une espèce de peur instinctive de lui. Cette pauvre sensitive souffrante était toujours prête à se fermer sous un regard froid ou railleur; une parole amère suffisait pour la faire saigner. Elle eût mieux aimé rester à la maison, assise à la fenêtre à coudre ou à lire, mais elle savait qu'elle aurait attristé son amie. Il fut donc convenu qu'on ferait une partie de campagne et qu'on irait goûter sur l'herbe.

Tous trois rentrèrent pour déjeuner, puis à une heure Dominique arriva. Après l'échange des poignées de main, ses amis lui annoncèrent leurs projets champêtres, dans lesquels il entra avec ardeur. Il était dans un de ses bons jours, plein d'entrain et de bonne humeur; il connaissait la ville et les environs par cœur, il se chargeait de mener la troupe, et il vit avec plaisir qu'ils allaient être quatre. Lui aussi il avait rencontré Catherine deux ou trois fois, et, il faut l'avouer, il n'avait pas fait la moindre attention à elle. Henriette les présenta l'un à l'autre, à l'anglaise, et à la grande satisfaction de Dominique qui dit :

— Permettez-moi, mademoiselle, de me féliciter doublement de ma bonne chance. Quand on est trois, on est dépareillé : on ressemble au tome second qui a perdu son premier, comme on dit dans les charades. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras jusqu'à ce soir. Je ne suis qu'un oiseau de passage, cela n'est pas gênant.

— C'est entendu, dit Henriette. Allons, sainte Catherine, va te coiffer; et toi, Henri, fais atteler. Ne perdons pas de soleil.

Quand on est à Dieppe, on va toujours à Arques; mais on peut varier l'itinéraire. Ainsi Dominique fit prendre

par la côte de Janval pour atteindre le haut du plateau et redescendre sur la petite ville d'Arques. La montée est assez roide. Henri fit prendre le pas à ses chevaux et se leva dans la calèche pour les regarder.

— Ah ! dit son ami, c'est des chevaux à toi; tu as des inquiétudes de propriétaire. Prends garde, ils pourraient se mouiller les pieds; leur as-tu fait mettre des caoutchoucs? Dis donc, si nous leur offrions de les porter, crois-tu qu'ils se laisseraient faire? J'ai envie de les mettre dans la voiture à notre place, nous leur prêterons nos châles.

Ainsi disant, il enjamba la portière et sauta sur la route, et il dit à Catherine :

— Venez, mademoiselle, laissons les pigeons roucouler et faisons une course.

Sans faire arrêter la voiture, il ouvrit la portière et tendit les deux mains à Catherine, qui les saisit et sauta par terre, légère et svelte comme une nymphe. Dominique garda une des mains, et il dit :

— Courons, et surtout ne vous retournez pas avant que je vous le dise.

Ils partirent comme deux écoliers échappés, ils montèrent la côte au pas de course; puis, un peu avant d'arriver au haut, Dominique arrêta la jeune fille et lui dit :

— Et maintenant, retournez-vous et regardez.

Un spectacle splendide était devant leurs yeux. C'était la terre, c'était la mer, c'était le ciel. A leurs pieds, la ville déroulait ses toits inégaux avec leurs hautes cheminées et leurs tuiles rouges; les maisons frileuses avaient l'air de se serrer les unes contre les autres pour s'abriter du vent. Au milieu, la vieille tour gothique de Saint-Jacques veillait sur la cité comme une sentinelle; à droite,

la vue embrassait les bassins, toute l'étendue de la vallée d'Arques et la ligne droite du chemin de fer qui traversait la plaine comme une lance. Plus loin se dressaient les coteaux de Neuville; plus loin encore, la majestueuse falaise du Pollet encerclait amoureusement la baie avec son grand bras blanc.

En face, et le plus loin que les yeux pouvaient aller, l'eau et le ciel se confondaient dans une vapeur chaude et indistincte. La mer, qui n'était troublée par aucune ride, resplendissait comme une immense glace frappée par le soleil. Vue ainsi du haut de la côte, elle présentait un niveau encore plus haut : elle dominait la terre et semblait suspendue sur elle. On ne voyait dans l'horizon que quelques voiles blanches filant comme des mouettes sur la cime de l'eau.

Ils regardaient en silence. Catherine était animée par la course : sa poitrine battait, ses joues étaient toutes rouges, et sur ses tempes descendaient lentement les perles de la jeunesse et de la santé. Sa main était restée dans celle de Dominique; elle la retira pour s'essuyer le front et rejeter ses cheveux en arrière, puis elle la rendit simplement et sans y penser. Elle était gaie, vivante, et s'ouvrait comme une belle rose sous les baisers du soleil; on voyait qu'elle était née pour le bonheur.

La grosse cloche de Saint-Jacques se mit à sonner.

— Savez-vous, dit Dominique, comment elle s'appelle cette cloche? Elle a un nom que vous connaissez : elle s'appelle comme vous Catherine, et cela de temps immémorial.

— Cela se trouve bien, dit Catherine; et un léger nuage passa sur son front. Je suis seule au monde, mon homo-

nyme sera mon amie et ma compagne; je l'appellerai ma marraine. Bonjour, ma marraine!

Du bout de ses doigts roses elle jeta un baiser dans l'air et elle reprit toute sa gaieté.

Dominique eût été bien fâché de la troubler. Cette franche et fraiche nature lui inspirait de la sympathie, du respect, presque de l'envie, et il la regardait s'épanouir avec une joie d'enfant. On remonta en voiture, et par un petit chemin sur la gauche on arriva à une grande avenue plantée d'arbres magnifiques et couverte d'un gazon qui faisait venir l'eau à la bouche. Là, on voulut goûter sur l'herbe. Goûter sur l'herbe est une expression métaphorique : cela consiste à étendre soigneusement à terre des châles et des manteaux, puis à s'y étendre soi-même en évitant respectueusement tout contact avec l'herbe et tout commerce avec les fourmis. Ces petits repas sont toujours gais, principalement à cause de ce qui y manque, car on y mange avec ses doigts et on y boit souvent au même verre, sinon à la même bouteille. Après cette halte, le quadrille prit son vol à travers le gazon jusqu'au bout de l'avenue où le regard embrasse une admirable vue de la ville, du château et de la vallée d'Arques. Voici à droite une gorge profonde, toute touffue d'arbres et d'herbe. En face, voici la vallée, et au delà les masses plus sombres de la forêt. A mesure qu'on descend la route qui ressemble à un grand escalier tournant, on aperçoit les ruines majestueuses du château, puis dans le fond la petite ville et ses toits d'ardoises perdus dans les feuilles, et sa jolie église avec son clocher, puis une immense prairie comme on n'en voit que dans la campagne normande et où ruminent tranquillement et pensivement des grandes vaches de couleur tendre.

Ils allèrent visiter l'église qui a encore quelques restes de Renaissance, puis ils parcoururent le cimetière, et, tout en marchant à travers les herbes, Catherine se mit à réciter en anglais la belle élégie de Gray : *A country church yard.*

« Peut-être que dans cet endroit abandonné gît un cœur qui avait reçu le feu céleste, une main qui aurait pu tenir le sceptre ou tirer de la lyre des sons sublimes.

« Mais pour eux ne s'ouvrit point le livre de la science plein des dépouilles du temps ; la pauvreté froide éteignit leur ardeur et glaça le courant de leur âme.

« Qui sait s'il n'y a pas là quelque Hampden de village qui résista avec un cœur indomptable au petit tyran de son champ, ou quelque Milton sans voix et sans gloire, ou quelque Cromwell pur du sang de son pays ? »

— Pourquoi, interrompit Dominique, avez-vous passé les plus beaux vers ? Alors je vais les dire pour vous. Et il reprit :

« Il est plus d'un diamant, de la plus belle eau, qui reste enfoui dans les sombres cavernes de l'Océan ; il est plus d'une fleur qui naît pour rougir ignorée et pour perdre son parfum dans la solitude. »

Catherine rougit extrêmement en voyant les regards tournés sur elle, et pour se remettre elle dit : — Vous rappelez-vous comment Chateaubriand a traduit les deux derniers vers ? C'est très-joli.

Ainsi meurent aux champs des roses passagères
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums embaument les déserts.

Catherine adorait les vers; elle en savait beaucoup par cœur et les récitait admirablement. Ainsi chantant dans la verdure, au milieu des fleurs et des rayons du soleil, elle avait l'air d'une muse échappée du temple. Tout en devisant, on monta au château, et la jeune fille commença cet hymne magnifique de *Jocelyn :*

Il est dés jours de luxe et de saison choisie
Qui sont comme les fleurs précoces de la vie...
Qu'on savoure un instant, qu'on respire une aurore
Et dont, comme des fleurs, encor tout enivrés,
On se demande après : « Les ai-je respirés?

Puis elle continua avec entraînement :

L'air tiède, et parfumé d'odeurs, d'exhalaisons,
Semblait tomber avec les célestes rayons...
Il soufflait des soupirs ; il apportait des nues
Des tiédeurs, des odeurs, des langueurs inconnues;
Il caressait la terre avec de tels accords,
Il étreignait les monts avec de tels transports,
Il secouait la neige, et les troncs, et les cimes
Avec des mouvements et des bruits si sublimes,
Que l'on croyait entendre entre les éléments
Des paroles d'amour et des embrassements...

Elle s'arrêta, et ce fut l'autre qui reprit :

Nul n'osait le premier rompre un si doux silence,
Quand, levant par hasard un regard sur Laurence,
Je vis son front rougir et ses lèvres trembler,
Et deux gouttes de pleurs entre ses cils rouler.
— Que se passe-t-il donc, Laurence, aussi dans toi?
Est-ce qu'un poids secret t'oppresse ainsi que moi?
— Oh! je sens, me dit-il, mon cœur prêt à se fendre.
Mon âme cherche en vain des mots pour se répandre,
Elle voudrait créer une langue de feu
Pour crier de bonheur vers la nature et Dieu.

Rien n'est plus perfide que la langue des vers; on s'en sert pour dire ce qu'on ne dirait pas en prose. La prose ne dit que ce qu'il faut, et elle est comme un contrat; les vers n'engagent à rien : aussi sont-ils toujours bien plus hardis.

Tous quatre restèrent silencieux; et, comme ce silence durait, Dominique se mit à faire l'ascension d'une tour par des sentiers non frayés; Henri et Henriette s'en allèrent d'un autre côté, et Catherine resta seule, assise sur une pierre et plongée dans une rêverie profonde. A quoi songeait-elle? A tout et à rien. Elle regardait devant elle sans rien voir; sa bouche ouverte et ses narines émues aspiraient le grand air qui se chargeait rapidement d'orage. Elle ne se savait pas regardée, pendant que Dominique, étendu de son côté sur un pan de muraille, la contemplait avec tristesse. Si près l'un de l'autre, et pourtant séparés, on aurait pu lire dans leurs cœurs les douleurs et les misères secrètes du monde, les biens de Dieu perdus, les plus belles fleurs, les plus beaux fruits périssant sur pied et mourant sans avoir été cueillis. Il rêvait aussi, Dominique, mais avec amertume :

— Tiens, se dit-il tout haut, est-ce que je redeviendrais amoureux? Comme si j'avais le temps! comme si je pouvais m'arrêter pour cueillir des bluets sur le chemin de fer de la vie! Allons! allons! pas de faiblesse, et en route.

Il se leva et chercha ses amis. Cependant le ciel était devenu très-noir, et de grosses gouttes d'eau commençaient à tomber lourdement. Avant que les jeunes gens dispersés eussent pu se rejoindre, l'orage éclata avec fureur, et la pluie tomba par torrents; ce fut alors une course au clocher pour se réfugier dans la maison du gardien. Les deux femmes étaient en robes d'été et avaient

des chaussures légères ; elles furent trempées avant d'arriver. On alluma un grand feu de sarment auquel Henriette et Catherine se séchèrent les pieds en riant de tout leur cœur ; et, chaque fois que le fagot petillait, les quatre petits pieds sautaient, et Dominique écrasait avec la main les étincelles qui jaillissaient sur la robe de Catherine. On se mit à lire le livre où les visiteurs écrivent leurs noms, et le gros de l'orage se passa ainsi.

Au premier bleu qui parut dans le ciel on songea à rejoindre la voiture qui était restée en bas. Mais sur cette descente rapide la pluie avait creusé des torrents qui rendaient la route impraticable à des petits souliers. Alors Henri donna l'exemple, et, faisant monter sa femme sur une chaise, il la fit asseoir sur son épaule. Dominique se tourna en riant vers Catherine et lui dit : « Voyons, mademoiselle, à la guerre comme.... » Elle monta sur la chaise et s'assit aussi sur l'épaule qui lui était tendue. Il y eut un moment où son bras nu et encore mouillé toucha la joue de Dominique, qui fut bien tenté de tourner un peu la tête ; mais, comme au fond il était sérieux et avait un cœur droit, il porta victorieusement son doux fardeau jusqu'à la voiture.

L'orage, qui avait cessé un instant, recommença de plus belle. Henri fit baisser la capote, mais cet abri ne les protégeait pas tous. Alors il se mit dans le fond et prit sa femme sur ses genoux. Dominique se blottit dans le coin de la calèche, Catherine entre les deux, et ils se couvrirent de tous les châles et de tous les manteaux. Ces quatre respirations n'en faisaient qu'une, et ils arrivèrent ainsi jusqu'à la ville.

On dîna ; le dîner fut gai, on but du vin de Champagne, et Henriette dit tout d'un coup :

— Partie complète, nous irons au bal. Allons, messieurs, allez-vous-en sur la plage fumer vos affreux cigares, et laissez-nous tranquilles.

Les hommes s'en allèrent fumer; les femmes restèrent à s'habiller. Le ciel était redevenu pur, le temps superbe. Mais, comme il avait beaucoup plu dans la journée, le bal avait lieu dans la salle des bains chauds. Ils y allèrent; ils étaient quatre : assez pour faire une contredanse; ils dansèrent entre eux, ils dansèrent tout : le quadrille, la redowa, la valse, tout y passa; la valse surtout. Catherine se laissait emporter : elle tournait, tournait toujours. Elle valsait sur cette charmante valse que Strauss a faite avec le *Miserere* de Verdi. N'est-ce pas l'image de la vie, valser sur un air triste? N'avez-vous pas remarqué que jamais une messe de mariage ne manque de se rencontrer avec une messe de mort, et que la mariée vêtue de blanc se croise toujours avec un corbillard?

Dominique reconduisait sa danseuse à sa place quand la pendule se mit à sonner minuit. Catherine devint toute pâle; elle passa la main sur ses yeux comme en sortant d'un rêve, et elle murmura :

— Ah! mon Dieu! j'oubliais. C'est vrai; Cendrillon!

Puis, se tournant vers Dominique, elle le salua, et lui dit en essayant de sourire :

— La journée est finie, monsieur; vous êtes libre.

Il fallut partir. L'orage n'avait pas laissé de traces, les rues étaient séchées, Henriette proposa de rentrer à pied et de faire un tour jusqu'à la jetée. Elle et son amie mirent des manteaux, des capuchons et des chaussons, et elles marchèrent seules pendant que Dominique et Henri fumaient. La gaieté bruyante et expansive de la journée

avait disparu ; tout le monde était silencieux et triste sans savoir ou sans se dire pourquoi.

A cette heure avancée, le quai était désert ; il n'y avait d'éclairé que quelques fenêtres des hôtels. Il était marée haute ; on entendait le clapotement que font les bateaux pêcheurs amarrés au quai, et c'était le seul bruit qui traversât la nuit, avec le pas des douaniers qui se promenaient de long en large.

Henriette voulut rompre le silence et se secouer un peu. Elle monta sur le parapet et se mit à y marcher en se tenant à la main de son mari.

— Allons, Catherinette, dit-elle, faisons les écolières ; nous avons l'air de croque-morts.

Catherine monta sans rien dire sur le parapet en donnant sa main à Dominique, qui sentit qu'elle était brûlante. En s'avançant vers la jetée, il y a sur le port une grande croix de calvaire devant laquelle les marins ne manquent jamais d'ôter leur bonnet quand ils sortent pour la pêche. La lune était dans son plein ; elle éclairait distinctement la surface tranquille de l'eau, et la croix, et la figure de Catherine qui était blanche comme sa robe.

En arrivant devant la croix, la malheureuse fille leva ses yeux remplis de larmes ; elle murmura :

— Mon Dieu, pardonnez-moi ! ayez pitié de moi !

Dominique sentit une goutte chaude tomber sur sa main, il vit la tête blonde se baisser, et entendit le bruit d'un corps qui tombait dans l'eau. La robe blanche n'était plus là.

Pendant qu'Henriette poussait un cri affreux, désespéré, l'eau profonde s'entrouvrit pour recevoir presque en même temps deux corps En reparaissant à la surface, Dominique ne vit rien sur la nappe tranquille et morne de

la mer; il plongea de nouveau, et il revint en ramenant une forme blanche et inanimée. D'une main il soutint sur l'eau la tête de Catherine, et il nagea vigoureusement. Il apercevait à quelque distance une de ces échelles taillées dans le mur, par lesquelles les marins du port descendent dans les canots; c'était là qu'il tâchait d'arriver. Il vit qu'Henri s'apprêtait à se jeter à l'eau pour lui porter aide, et il lui cria d'une voix haletante :

— Ne te jette pas, descends par l'échelle... Tends-moi la main ou le pied... Vite ! je n'en puis plus...

Cependant il se rapprochait ; il put saisir la jambe que lui tendait Henri, cramponné aux échelons de fer, et il respira.

Les cris d'Henriette avaient fait accourir les douaniers et les gens du paquebot. Ils apportèrent des cordes auxquelles Henri et Dominique attachèrent le corps toujours immobile de Catherine qui fut doucement hissé jusqu'à terre. Henriette se jeta sur son amie en la couvrant de baisers et de larmes, et la fit porter chez elle sans s'inquiéter de savoir si Dominique était mort ou vif.

Lui-même ne s'en inquiétait guère. Il était épuisé; en rentrant, il demanda des nouvelles de Catherine; il apprit qu'elle était revenue à elle; il but une grande tasse de vin chaud, fit bassiner son lit, se coucha, et au bout de deux minutes il dormait profondément.

Il dormit longtemps, jusqu'au lendemain ; quand il se réveilla, il était bien près d'onze heures, et le soleil inondait sa chambre. Il se leva, fit sa toilette, en songeant vaguement à ce qui s'était passé la veille ; il comptait prendre le train de midi et il achevait son paquet quand Henri entra. Il était sombre; il se promena quelque temps d'un air embarrassé, puis il dit :

— Je suis entré plusieurs fois chez toi, tu dormais. Je t'ai laissé dormir, tu en avais besoin... Je voudrais bien que... l'autre... eût pu dormir aussi.

Et comme Dominique le regardait sans parler, et l'interrogeant des yeux :

— Elle va mal, reprit-il, très-mal. Elle a eu la fièvre et le délire toute la nuit.... Le médecin est très-inquiet....

Ils sortirent de la chambre; ils rencontrèrent le vieux docteur R... qui leur dit avec son ton de bourru bienfaisant :

— Je ne suis bon à rien ici; je vais faire une visite; je reviendrai tout à l'heure, mais ne m'attendez pas.

Dominique était découragé, anéanti. Il était debout, adossé contre le mur, à côté de la chambre de Catherine. Il entendait Henriette irritée, emportée, implacable, qui au milieu de ses sanglots disait à son mari :

— Je te l'avais bien dit qu'il nous porterait malheur. Que veut-il? Je ne veux pas qu'il entre ici; je ne veux pas le voir. Il a tué mon amie, ma sœur, ma Catherinette chérie. Voyons! vas-tu me dire qu'il s'est jeté à l'eau pour elle? La belle affaire! Qui est-ce qui ne sait pas mourir? Est-ce que ce n'est pas votre métier? C'était vivre pour elle qu'il fallait... Ah! ma pauvre chère Catherine! la bonté même! la beauté, la douceur, la vertu! Mourir! mourir la victime d'un égoïste et d'un orgueilleux! Non, ne me dis rien, je ne veux pas qu'il la voie; je ne veux pas qu'elle le voie...

Elle s'abandonna à un accès de désespoir; puis tout d'un coup elle se jeta sur la porte, l'ouvrit devant Dominique épouvanté, et, avec des yeux chargés de colère, elle dit :

— Entrez, monsieur, venez et soyez puni.

Et elle le poussa, pâle comme un criminel, dans la chambre de la mourante.

Car elle se mourait. Pâle, défaite, et portant déjà sur ses traits amaigris le dur cachet de la mort, Catherine offrait le plus navrant spectacle. Ses cheveux d'or, à peine séchés, tombaient abandonnés sur ses épaules, et ses grands yeux noirs, la veille encore si lumineux et si doux, ne brillaient plus que du feu de la fièvre. Henriette était assise sur le lit ; elle entourait la tête de son amie avec ses deux bras, et rien ne pouvait arrêter ses larmes.

Catherine murmurait des mots sans suite; son délire était tranquille, abattu. « Ah! disait-elle, qu'il faisait beau! Le soleil, la verdure, les fleurs, le grand air! oh! que c'était bon!.. Est-ce que nous partons déjà? Encore une valse... » Et elle se mit à chanter doucement la valse du *Miserere;* puis elle reprit : « *Miserere*, ayez pitié de moi. Seigneur! grâce! j'ai tant souffert... »

Le curé de Saint-Jacques était au pied du lit et récitait les prières des agonisants avec cette sérénité triste des prêtres et des médecins qui ont beaucoup vu souffrir et mourir. Il fit signe à tout le monde de sortir de la chambre, et il resta seul avec la mourante.

Quand au bout de quelques minutes il rouvrit la porte, Catherine était un peu plus calme. Dominique se mit à genoux contre son lit. Elle murmura : « Il est trop tard! » Puis elle abaissa sur lui un regard dans lequel il n'y avait que de la douceur et une profonde pitié, et elle lui dit : « Ce n'est pas votre faute, c'est moi qui ai perdu courage, et vous, vous ne pouviez plus être heureux... Je vous demande pardon... »

C'était la fin, et le délire la reprit. Henriette sanglotait à attendrir les rochers. Tout à coup la pendule de la

chambre commença à sonner midi. Catherine leva la tête et dit : « Ah! voilà minuit! je m'appelle Cendrillon.... » Dominique, par un effort désespéré, se leva, marcha à la cheminée, et cassa la sonnerie de la pendule. Catherine, étonnée, resta les yeux fixes, le doigt levé, comme si elle attendait. Mais alors la grosse cloche de Saint-Jacques se mit à son tour à sonner, et aucune main ne pouvait l'arrêter. « Ah! ma marraine, dit Catherine d'une voix éteinte, tu m'appelles! me voilà, me voilà!... » Au milieu d'un horrible silence, la cloche frappait les heures sans se douter qu'elle frappait des coups mortels; et, quand le dernier son vibrait encore, Catherine dit : « Oh! mon Dieu! » Puis elle laissa tomber sa tête sur l'oreiller, et elle mourut.

II

JEANNE D'ARC — L'AMOUR — LA FEMME

PAR M. MICHELET.

Jeanne d'Arc est un des plus ravissants chapitres de *l'Histoire de France* de M. Michelet. Le talent de M. Michelet est, je l'avoue, de ceux qui m'inspirent le plus vif attrait ; il n'est peut-être point strictement conforme aux règles et on peut lui reprocher de manquer d'ordre; mais combien il est plein d'animation, de couleur et de grâce! M. Michelet est de cette école coloriste qui paraît si dangereuse à M. Delécluze ; il est peut-être encore plus peintre qu'historien, et je ne saurais dire au juste pourquoi il m'a toujours semblé avoir de très-grands points de rapprochement avec un des maîtres de ce temps-ci, M. Eugène Delacroix. Dans cette biographie de Jeanne d'Arc, par exemple, il y a presque à chaque page de charmants sujets de tableaux. Ici, c'est la jeune fille écoutant les voix surnaturelles avec le tremblement qu'éprouva la Vierge en recevant l'Annonciation; là c'est la gardeuse de moutons à qui les oiseaux du ciel viennent manger dans la main; plus tard, c'est Jeanne à cheval, et, dit la chronique, « tout en blanc, sauf la tête, une petite hache en sa main, sur un grand coursier noir; » ou bien Jeanne comparaissant, comme son Dieu et son maître, devant les docteurs et les prêtres, et racontant ce que lui ont dit les anges. Cette vivante légende est rendue par M. Michelet avec un charme entraînant.

Ce qui est beau et grand dans le personnage de Jeanne d'Arc, c'est qu'il n'y a jamais chez elle la moindre trace d'orgueil ou d'imposture. Elle est, pour l'inspiration, un sujet rebelle, comme, dans un autre ordre, il y en a pour le magnétisme. La preuve victorieuse de sa mission, c'est la résistance même qu'elle y oppose. Quoique brûlée comme hérétique, Jeanne restera dans la mémoire populaire comme une élue et comme une sainte ; il n'y a donc rien d'irrespectueux à rappeler, à propos d'elle, l'Annonciation. Quand ses voix lui disent d'aller au secours du royaume de France, elle répond toute tremblante : « Je ne suis qu'une pauvre fille ; je ne saurais chevaucher ni conduire les hommes d'armes ; » et, quand ses voix lui donnent de nouveaux commandements, elle fond en larmes. « Si elle pleurait, dit son historien, dans un si grand bonheur, ce n'était pas sans raison. Quelque belles et glorieuses que fussent ces visions, sa vie dès lors avait changé. Elle qui n'avait entendu jusque-là qu'une voix, celle de sa mère, dont la sienne était l'écho, elle entendait maintenant la puissante voix des anges. Et que voulait la voix céleste ? qu'elle délaissât cette mère, cette douce maison. Elle qu'un seul mot déconcertait, il lui fallait aller parmi les hommes, parler aux hommes, aux soldats. Il fallait qu'elle quittât pour le monde, pour la guerre, ce petit jardin sous l'ombre de l'église, où elle n'entendait que les cloches et où les oiseaux mangeaient dans sa main... Jeanne ne nous a rien dit de ce premier combat qu'elle soutint. Mais il est évident qu'il eut lieu et qu'il dura longtemps, puisqu'il s'écoula cinq années entre sa première vision et sa sortie de la maison paternelle. »

Voilà ce qui nous a paru être le trait le plus caractéristique de Jeanne d'Arc, c'est sa résistance à l'esprit qui

veut prendre possession d'elle. Sa jeunesse est le combat perpétuel de la vocation; c'est la lutte du monde visible avec le monde invisible. L'invisible finit par remporter la victoire; et, comme il faut que les êtres choisis portent la peine de leur élection et expient pour ainsi dire le privilége de leur nature miraculeuse, Jeanne sera condamnée par les lois humaines.

Après avoir exprimé toute notre sympathie pour M. Michelet, nous ne nous en sentirons que plus libre pour signaler dans sa Vie de Jeanne d'Arc quelques enfantillages qui suffiraient pour le rendre tout à fait ridicule. L'illustre écrivain paraît sérieusement atteint d'un genre tout particulier d'anglophobie, c'est-à-dire de l'anglophobie historique, et il traite l'affaire du procès de Jeanne d'Arc absolument comme il aurait pu faire de la question du droit de visite, ou de celle de l'indemnité Pritchard. Je suis étonné qu'il n'accuse pas lord Palmerston, ou tout au moins M. Pitt d'avoir fait brûler la Pucelle. Malheureusement il est prouvé que cette pauvre Jeanne fut condamnée par le parti gallican et universitaire; et moi, qui n'ai jamais été un enthousiaste du monopole universitaire, j'aurais bien envie, à propos de Jeanne d'Arc, de dire des choses mortifiantes à M. Cousin. Mais je n'ose me servir de ce mot de *mortification*, car je vois dans le livre de M. Michelet que ce sont ces orgueilleux Anglais qui l'ont créé, ainsi que celui de *désappointement*. Je me demande si c'est sans rire que M. Michelet écrit ceci, par exemple : « S'en aller ainsi avec cinq ou six hommes d'armes, il y avait de quoi faire trembler une fille Une Anglaise, une Allemande ne s'y fût jamais risquée ; l'*indélicatesse* d'une telle démarche lui eût fait horreur. » Sérieusement, peut-on appeler cela de l'histoire sérieuse? Et ceci encore : « Les

Anglaises surtout, qui ont toujours fait grand bruit de chasteté et de pudeur, devaient trouver un tel travestissement monstrueux et intolérablement indécent. » Pourquoi le grave historien ne nous dit-il pas tout de suite qu'en l'an de grâce 1429 les Anglaises, en voyant une jeune fille avec une paire d'*inexpressibles*, détournèrent la tête en criant : *Shocking!* Nous serions curieux que M. Michelet voulût bien nous dire quelle différence de civilisation, quelle distinction de morale ou de manières il y avait entre les Françaises, les Allemandes ou les Anglaises au commencement du quinzième siècle ; qu'il voulût bien nous apprendre même ce que c'était qu'une Française à cette époque! Mais il y a mieux : M. Michelet a en horreur ce qu'on appelle le *gentleman*. Tout le monde sait que l'équivalent de ce mot, en français, c'est, non pas gentilhomme, mais galant homme, c'est-à-dire un homme d'honneur bien élevé. Il peut y en avoir dans tous les pays. M. Michelet ne voit probablement dans un gentleman qu'un homme bien mis et bien rangé, exact dans ses comptes et observant le dimanche. Écoutez-le plutôt : « Warwick était justement l'honnête homme, selon les idées anglaises, l'Anglais accompli, le parfait *gentleman*. Brave et dévot, comme son maître Henri V, zélé champion de l'Église *établie*, il avait fait un pèlerinage à la Terre-Sainte. »

Nous en sommes bien fâché pour M. Michelet, mais ici sa puérilité arrive à la plaisanterie. Nous serions irrévérencieux envers un si célèbre historien si nous rappelions qu'on nomme Église *établie* l'Église protestante instituée plus de deux cents ans après Henri V et Jeanne d'Arc. Nous devons donc supposer que M. Michelet veut montrer dans Warwick, dans cet Anglais accompli, le champion

des lois ecclésiastiques ; et, quant à ce qui concerne l'infortuné *gentleman*, nous persistons à croire que M. Michelet s'adresse à lord Palmerston.

Cette enfantine application du chauvinisme au quinzième siècle est d'autant moins sérieuse, que le récit de M. Michelet lui-même en démontre l'absurdité. De plus, une publication, moins brillante peut-être, mais beaucoup plus grave, plus savante et plus sûre, celle de M. Quicherat, a rétabli sous leur véritable jour l'histoire et le procès de la Pucelle. Par ce travail extrêmement curieux et intéressant, il est maintenant avéré que Jeanne fut jugée légalement, que son procès fut fait dans les formes, qu'elle fut condamnée par l'Université et l'Inquisition, et qu'elle fut moins la victime des Anglais que celle des politiques de la cour de France. Quand nous disons qu'elle fut condamnée légalement, nous ne voulons pas dire qu'elle le fut justement ; nous ne sommes ni assez matérialiste ni assez fanatique de la lettre pour prétendre que la loi est la justice. Mais M. Michelet, au lieu de s'en prendre à la perfide Albion, ferait beaucoup mieux de s'en prendre à Sa Majesté le roi de France, à Charles VII, à l'archevêque de Reims, aux ministres du roi, au parti gallican et universitaire, au haut clergé, à toute cette société *établie* dont la Pucelle inspirée venait déranger l'ordre. M. Michelet est le premier à reconnaître que Charles VII ne fit rien pour sauver celle qui lui avait donné sa couronne, et que l'archevêque de Reims et les autres politiques n'avaient jamais été favorables à Jeanne. Mais M. Quicherat surtout est irréfragable. « Tandis que toutes les pièces, dit-il, nous montrent Jeanne ne respirant que pour son roi, l'aimant avec cette ardeur dont on n'aime que les choses de la religion, il ressort d'un té-

moignage unique que Charles VII, la voyant pleurer un jour, lui fit beaucoup de compliments et l'invita à se reposer, ne pouvant souffrir la peine qu'elle se donnait pour lui... » Si je ne me trompe, Sa Majesté le roi de France tombe ici dans le gentleman, dans l'Anglais accompli de M. Michelet. Quelle figure, grand Dieu! devait faire cette sublime visionnaire à la cour de ce roi auquel elle venait donner son sang et sa vie, et qui lui offrait des sels en lui demandant pardon de la peine qu'elle prenait pour lui!

M. Quicherat montre encore admirablement comment les hommes dont les noms sont associés à la gloire de Jeanne, Dunois, la Hire, Xaintrailles, étaient alors sans influence sur sa destinée; ils n'étaient pas bien en cour. Charles VII avait ce que nous appellerions aujourd'hui un ministère; Georges de la Trémouille, Regnauld de Chartres, Robert Lemaçon et Raoul de Gaucourt. Le principal, Georges de la Trémouille, reçut très-mal la Pucelle; il finit par la subir. « Mais, dit M. Quicherat, ce fut pour travailler à ruiner son influence, ouvrage qu'il dirigea avec une infernale perfidie... » Quant à Regnauld de Chartres, prélat de cour, qui croyait tout résoudre avec de la diplomatie, M. Quicherat dit que la prise de Jeanne fut « un triomphe pour sa vanité. » Robert Lemaçon était au service de la Trémouille, et Raoul de Gaucourt était un vieux soldat « peu disposé à admettre qu'une fille des champs lui en remontrât. » A l'assaut de Paris, la Pucelle voulant donner des ordres, Gaucourt la fit mettre sur un cheval et emmener au camp pour s'en débarrasser. « Je n'ai pas le courage, dit M. Quicherat, de sonder les douleurs de cette pauvre âme pendant les huit mois qui suivirent le retour de Paris. » Et plus loin

le patient écrivain montre encore que Jeanne fut livrée par les intrigues de la Trémouille, qui ensuite déclara au peuple, dans une proclamation, que la Pucelle s'était perdue par orgueil.

Dès le lendemain du jour où la Pucelle eut été prise, l'Université de Paris la réclama au nom de l'inquisiteur de France pour la juger. « Ainsi, dit M. Quicherat, l'idée de faire succomber Jeanne devant l'Église se produisit spontanément, non pas dans les conseils du gouvernement anglais, mais dans les conciliabules de l'Université de Paris. L'Université était alors un corps ecclésiastique, mais presque séculier par ses attributions et indépendant par ses priviléges. Ses attaches au monde l'insinuaient constamment dans la politique, tandis que par la multitude de ses suppôts il dominait l'Église gallicane et lui soufflait forcément son esprit. Malgré les souillures qu'il avait contractées dans les troubles civils et la scission du clergé de France en deux partis, son ascendant subsistait là même où les intérêts politiques auraient dû l'anéantir. Il en résulte que l'opinion défavorable de l'Université sur la Pucelle était destinée d'avance à produire plus d'effet sur le clergé de Charles VII, que l'opinion d'abord favorable du même clergé n'en avait produit sur tous les ecclésiastiques du parti contraire. Quel succès les théologiens de Paris ne durent-ils pas se promettre, sachant, comme ils ne purent manquer de le savoir, la créance de leurs antagonistes notablement diminuée? On avait fait plus que la moitié de leur ouvrage, car ils brûlaient de prouver que Jeanne était un monstre d'orgueil, et c'est au péché d'orgueil que *des Français* attribuaient sa déchéance. »

Rien n'est plus curieux que de suivre dans le travail de M. Quicherat les détails du procès de la Pucelle. On y

voit que les Anglais prenaient toutes les précautions possibles pour en rendre la forme irréprochable; que les dignitaires et les fonctionnaires laïques s'effaçaient toujours pour ne laisser paraître que les gens d'église, et que les juges étaient choisis parmi les hommes que l'on regardait comme des modérés. Et voici la conclusion de l'érudit écrivain : « Par tout ce qui précède, j'ai voulu établir que les juges de la Pucelle n'apparurent point comme des énergumènes poursuivant avec acharnement l'exercice d'une vengeance politique; mais qu'au contraire leur gravité connue, la considération dont jouissaient la plupart, et la nature du tribunal autour duquel ils étaient rassemblés, durent produire généralement une attente mêlée de confiance et de respect. »

Quand M. Michelet n'est pas aveuglé par son anglophobie précoce, nul ne discerne mieux que lui le vrai caractère du procès de la Pucelle; nul ne montre mieux que ce fut une inspirée jugée par des Pharisiens. « Les juges, dit-il, avaient enfin touché le vrai terrain de l'accusation; ils avaient trouvé là une forte prise. De faire passer pour sorcière, pour suppôt du diable, cette chaste et sainte fille, il n'y avait pas apparence, il fallait y renoncer. Mais dans cette sainteté même, comme dans celle de tous les mystiques, il y avait un côté attaquable : la voix secrète égalée ou préférée aux enseignements de l'Église, aux prescriptions de l'autorité; l'inspiration, mais libre; la révélation, mais personnelle; la soumission à Dieu, quel Dieu? le Dieu intérieur. »

C'est ici que M. Michelet rentre dans la vérité. Il suffisait en effet que Jeanne avouât ses communications directes avec Dieu pour qu'elle fût coupable aux yeux de l'Église visible. C'est pourquoi elle fut condamnée par

les Universités, par les docteurs, par les scholastiques. Quant on la menaçait de la priver de la messe, elle répondit : « Notre-Seigneur peut bien me la faire entendre sans vous. » Voilà un mot qui sent le protestantisme. Et quand on lui demandait si elle n'était point soumise à l'Église, au Pape, aux évêques, elle répondait : « Oui, sans doute, Jésus-Christ étant servi premièrement. » Il est clair que Jeanne était ce qu'on appelle en religion une indépendante, et qu'elle dérangeait l'ordre établi, la loi. Galilée, lui aussi, fut jugé très-légalement ; et l'autre jour, ces deux Italiens qui étaient condamnés aux galères pour avoir distribué la Bible ne faisaient que subir une sentence dont la légalité était incontestable.

C'est parce que M. Michelet avait lui-même très-bien saisi ce caractère du personnage de Jeanne d'Arc, que nous regrettons de le voir déparer son charmant récit par les puérilités que nous avons signalées. En définitive, c'est la France qui a été la grande ingrate envers la Pucelle ; elle l'a été pendant sa vie, elle l'a été après sa mort ; elle le serait encore si des travaux comme ceux de M. Michelet et de M. Quicherat n'étaient un commencement de réparation et d'expiation. Ce n'est que dans les littératures étrangères que la vierge de Vaucouleurs a été célébrée dignement : par l'Allemand Schiller, par l'Anglais Southey. Nous n'avons pas besoin de rappeler quel hommage lui a été rendu par le nom le plus répandu de la langue française. M. Michelet raconte la petite anecdote suivante : « J'entrai un jour chez un homme qui a beaucoup vu, beaucoup fait et beaucoup souffert. Il tenait à la main un livre qu'il venait de fermer et semblait plongé dans un rêve ; je vis, non sans surprise, que ses yeux étaient pleins de larmes. Enfin, revenant à lui-même :

« Elle est donc morte! dit-il. — Qui? — La pauvre Jeanne d'Arc. »

Ce livre dont il est question serait celui de M. Michelet, si l'auteur voulait bien ne pas laisser, à côté de ce qui ferait volontiers pleurer, ce qui fait irrésistiblement rire.

Nous passons à un autre livre de M. Michelet, l'*Amour*.

Vous le trouverez partout, ce petit livre, ou du moins vous le sentirez et le flairerez partout. Il a des éditions multipliées qui s'enlèvent avec une rapidité prodigieuse; et cependant on le voit à peine, il a l'air de jouer à cache-cache. Il n'est pas sur toutes les tables, mais il est dans tous les tiroirs. Si l'on vous permet de regarder dans ce pupitre en palissandre, vous l'y trouverez, le petit dieu antique, blotti dans un coin et grelotant : prenez-le délicatement par les ailes et apportez-le devant le feu.

S'appeler l'Amour! le nom seul est une fortune, et un livre qui prend un pareil titre est toujours sûr de faire son chemin dans le monde. Vous verrez beaucoup de femmes qui prétendent n'avoir pas lu le volume de M. Michelet; mais que voulez-vous que soient devenus tant de milliers d'exemplaires? Vous entrez dans un salon, vous voyez se dessiner sur un visage un peu embarrassé un léger coup de soleil, vous voyez qu'on retourne la couverture jaune d'un petit livre, à peu près comme on ferait passer une branche complaisante ou un nuage de fumée sur une figure mythologique; mais, hélas! le livre est

traitre; il a, en haut de chaque page, des têtes de chapitre des plus parlantes, par exemple : *L'Amour n'est pas une crise, mais une épopée. — La Femme est une malade. — Faut-il prendre une Française? — Il faut que tu crées ta femme; elle ne demande pas mieux. — La Noce. — Le Réveil. — La Tentation. — Une Rose pour directeur. — Il n'y a point de vieille femme.* Tous ces mots reluisent en tête des pages comme s'ils étaient écrits avec du phosphore.

Mieux vaut donc avoir la franchise de sa lecture, d'autant mieux qu'il n'y a pas de quoi tant s'en défendre. Le mal est souvent un fanfaron qui vit sur sa réputation; les nouvelles mariées ont la manie de se faire mener aux petits théâtres; elles n'y comprennent rien et y bâillent. J. J. Rousseau, dans la préface de la *Nouvelle Héloïse*, était un grand faquin ou un grand roué. « Jamais, disait-il, jamais fille chaste n'a lu de romans, et j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page, est une fille perdue; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre, le mal était fait d'avance. Puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire; elle n'a plus rien à risquer. » Je suis convaincu que cette déclaration outrecuidante a dû perdre plus de femmes que ne l'aurait jamais fait le livre lui-même depuis la première jusqu'à la dernière page; telle pensionnaire qui aura lu la *Nouvelle Heloïse* se sera regardée comme perdue, et, croyant n'avoir plus rien à risquer, aura risqué tout le reste; c'est précisément aux filles les plus innocentes qu'on fera le plus facilement accroire qu'elles sont perdues, simplement en le leur disant. Un médecin vous donne une boulette de mie de pain pour une névralgie, et vous êtes soulagé; de

la même façon, avalez un flacon d'eau claire sur lequel il y aura écrit : « Poison, » et vous serez malade.

Je ne crois donc point qu'aucune femme risque de se perdre en lisant le livre de l'*Amour*; mais il me semble qu'aucune ne devrait le lire sans se sentir confuse et offensée. Les femmes de Thrace ont mis Orphée en morceaux pour n'avoir pas voulu les chanter; les femmes d'aujourd'hui pourraient en faire autant de M. Michelet pour avoir voulu les chanter à sa façon. Je dis Orphée, parce que M. Michelet est malgré tout un admirable poëte; à certains moments, il chante à amollir les pierres, à faire danser les arbres, à attendrir Pluton jusqu'aux larmes et lui faire rendre Eurydice, et dans ces moments-là je comprends que toutes les femmes se jettent à son cou; mais il y en a d'autres où je comprendrais qu'elles le missent proprement en petits morceaux pour lui apprendre à se mêler de ce qui ne le regarde pas. Une femme vertueuse et hardie, que M. Michelet prend plus d'une fois pour autorité, madame de Gasparin, conseille de ne pas se laisser voir « dans la triste vérité de la nature déchue; » et nous avons tous, plus ou moins, reçu cette leçon silencieuse des femmes, qui, lorsqu'on les regarde trop ou trop longtemps, abaissent tranquillement leur voile. Mais M. Michelet est comme les somnambules qui lisent à travers des bandeaux; il lit tout, et malheureusement il répète et il écrit tout. Or, c'est là ce qui fait de ce livre une offense, je ne voudrais pas dire à la pudeur, mais tout au moins à la propreté, au goût et à la délicatesse : c'est cette violation de la loi d'*habeas corpus*, cette invasion de barbare dans le cabinet de toilette. *Every Englishman's house is his castle;* pour les femmes aussi, le cabinet de toilette est une forteresse, et elles n'ont pas

besoin d'être des Anglaises pour dire à M. Michelet : « Mais, monsieur, ne vous mêlez donc pas de nos affaires. »

Je n'ai point la prétention de faire ici le prédicateur, et je n'envisage la question qu'au point de vue de l'esthétique. Si M. Michelet avait intitulé son livre *Physiologie du mariage*, comme Balzac, ou bien *Cours d'hygiène matrimoniale*, ou l'avait présenté comme un de ces manuels secrets que l'on trouve sur les étalages obscurs, personne n'aurait le droit de se plaindre, et on rencontrerait ce qu'on aurait cherché. Mais voici un livre avec le plus attrayant de tous les titres, écrit par un homme qui, dans les œuvres les plus sérieuses, a toujours été le plus fin et le plus charmant des artistes. Je crois que je vais suivre M. Michelet à la Tribune de Florence ou au Salon Carré du Louvre, et voici qu'il me mène à un musée d'anatomie; je croyais aller à un cours de poésie amoureuse, j'entre dans un amphithéâtre de dissection; il ne manque au livre qu'un atlas et des planches. Pour M. Michelet, le nouvel idéal, le nouveau type de la femme, c'est un de ces mannequins qu'on voit dans les montres des bandagistes, avec tous les bijoux secrets de la physiologie domestique.

Il est vrai que si M. Michelet a trouvé un nouveau type, il a aussi découvert une nouvelle femme. Cette trouvaille toute fraîche a un extrait de naissance, elle est inscrite sur les registres de l'École de Médecine entre l'année 1827 et l'année 1847. Elle est née à la Morgue, et elle a eu pour berceau cette dalle de marbre où l'on expose les noyés et les suicidés.

« L'objet de l'amour, dit M. Michelet, la femme, en son mystère essentiel longtemps ignoré, longtemps méconnu,

a été révélé par une suite de découvertes, de 1827 à 1847. Nous connaissons cet être sacré, qui, justement en ce que le moyen âge taxait d'impureté, se trouve en réalité le saint des saints de la nature. La variation légitime de la femme a été connue... » Et ailleurs : « Les suppliciés ont révélé le mystère de la digestion, et les femmes suicidées celui de l'amour physique et de la génération. Il fallait trouver un lieu où la mort violente fût commune... Le lieu de Paris où l'on expose les corps de celles qui ne meurent pas chez elles, la Morgue, en reçoit cinquante par an... »

On avait cru jusqu'à présent, avec la chanson, que l'amour est de toutes les saisons, et on avait toujours dit que la supériorité de l'homme sur les bêtes, c'est de pouvoir boire sans soif et aimer en tout temps. M. Michelet a changé tout cela, et notre pauvre espèce, qui croyait encore à une certaine intervention morale dans ses passions, doit se résigner à partager les instincts de la race féline, car « c'est un point essentiel, dit M. Michelet, que l'amour, la génération, est plus recherché par l'homme dans les fêtes de l'hiver et dans les banquets qui les suivent; par la femme au temps des fleurs, sous les influences plus pures de la nature rajeunie, du soleil et du printemps... »

M. Michelet est constamment poursuivi par les saisons et par les dates. Il fixe l'année dans laquelle la femme nouvelle est venue au monde : c'est en 1827, année de la découverte de l'ovologie. Puis il la suit dans sa croissance; il la voit grandir dans la maison de santé de M. Coste, l'ingénieux inventeur de la pisciculture. Il paraît que M. Coste ne se borne pas à l'élève des saumons et des truites; en pêchant à la ligne, il a retiré, au lieu d'un poisson, la femme nouvelle de M. Michelet, de laquelle, du reste, on peut bien dire : *Desinit in piscem*. Pendant

dix ans, M. Coste a étudié ce que M. Michelet appelle le suprême mystère d'amour et de douleur, et ici je laisse parler un peu M. Michelet, car il n'y a que l'or de son style qui puisse faire avaler les pilules de sa médecine :

« Au total, quel résultat de cette grande enquête? que ressort-il de ce grand et cruel naufrage de femmes, de cette alluvion funéraire que nous jettent chaque année l'isolement, l'abandon, l'amour trompé, le désespoir? Ce qui reste de ce naufrage, c'est une grande vérité qui change infiniment l'idée qu'on se faisait de la femme : ce que le moyen âge insultait et dégradait, appelait impureté, c'est précisément sa crise sacrée, c'est ce qui la constitue un objet de religion, souverainement poétique... »

Je répète que je ne me plains que du titre. Si M. Michelet nous avait prévenus qu'il faisait un cours de clinique, j'aurais su ce que je voulais chercher et ce que je devais trouver dans son livre. Mais M. Michelet a entrepris une tout autre expérience, celle de spiritualiser la matière, et en ce sens il n'a entrepris rien de nouveau. Il y a eu une école qui a voulu réhabiliter la chair; seulement elle a voulu réhabiliter la chair bien portante, et M. Michelet veut réhabiliter la chair malade.

M. Michelet, je le cite, pose *à priori* ce principe : « Tous les Pères, d'après la tradition hébraïque, condamnent la femme et la déclarent impure. La chimie a constaté qu'elle est pure. La physiologie a démontré qu'elle est constamment une blessée, une malade... » Je ne voudrais pas parler ici de religion; le ton général de ces observations ne le comporte guère. Je puis dire cependant que ce que M. Michelet appelle la tradition hébraïque ou la théorie des Pères de l'Église, ou le dogme du moyen âge, n'est pas autre chose que la religion qui domine depuis dix-

huit siècles, et qui a servi de moule à la société moderne. Cette fiancée de seize ans, qui vient à nous, vieille et caduque, dit-il, « sous les rides du moyen âge, avec son éducation byzantine, » ce n'est pas seulement la femme; c'est la race humaine, chargée du péché originel. Ce dogme du moyen âge, c'est la mortification, la damnation de la chair; sans l'explication de la chute première, l'existence du mal est incompréhensible, et on en revient à l'éternel pourquoi? pourquoi? pourquoi? Tous les chimistes du monde auront beau analyser ce sang, ils y trouveront toujours la maladie, la douleur, la mort. Il y a dans le *Caïn* de Byron une scène magnifique où la sœur d'Abel, en voyant le cadavre de son frère, s'enfuit épouvantée, et crie : « Ma mère, ma mère, la mort est « dans le monde! » Voilà ce que ni M. Michelet, ni M. Coste, ni la reine d'Angleterre, ni l'Empereur des Français, ne peuvent changer.

Ne pouvant guérir les infirmités de l'espèce, M. Michelet entreprend de les poétiser; mais je ne vois pas, en vérité, ce que la femme peut gagner à cette apothéose. M. Michelet fait d'elle tantôt un baromètre, tantôt un thermomètre; un être impersonnel, sans volonté, sans libre arbitre, soumis aux influences du firmament, une véritable fête mobile. Il lui met des friandises dans un coin pour qu'elle puisse les manger sans être vue; il lui permet d'administrer de la nicotine; ce n'est pas sa faute, c'est la faute de la lune. Et puis, elle a si peu de temps à elle! Supprimez Avant, Pendant et Après, que lui reste-t-il? « En réalité, dit M. Michelet, quinze ou vingt jours sur vingt-huit (on peut dire presque toujours) la femme n'est pas seulement une malade, mais une blessée. Elle subit incessamment l'éternelle blessure d'amour. »

Et voilà ce que devient la folle du logis quand elle est lâchée dans l'École de Médecine! Ce livre m'a causé, je l'avoue, un profond étonnement. De M. Michelet, de l'écrivain spiritualiste qui poétise et romantise tout ce qu'il touche, j'aurais pu attendre un dithyrambe sur la femme nerveuse, mais non pas une dissertation sur la femme sanguine. Ainsi je le reconnais quand il dit : «... Cette blanche statue, que tu couves des yeux, si touchante, si attendrissante, qui a peur de paraître avoir peur et garde aux lèvres un sourire pâlissant, tu t'imagines la connaître, et elle te reste une énigme. Celle-ci, c'est la femme moderne, une âme et un esprit. La femme antique était un corps... La femme que rêve le moderne, délicate, éthérée, n'est plus cette fille rouge. La vie des nerfs est tout en elle. Son sang n'est que mouvement et action. Il est dans sa vive imagination, sa mobilité cérébrale ; il est dans cette grâce nerveuse, d'une morbidesse maladive ; il est dans sa parole émue et parfois scintillante ; il est surtout dans le profond regard d'amour qui tantôt enlève et enchante, tantôt trouble, et plus souvent touche, va au cœur et ferait pleurer. Voilà ce que nous aimons, rêvons, désirons, poursuivons... » Ceci est bien de M. Michelet, de celui que nous avons connu, mais tout aussitôt il retombe dans sa passion malheureuse et nous entretient « de la rouge fontaine de vie. »

Je ne puis trouver qu'une explication de cette transformation de M. Michelet. Tout le monde sait le danger qu'il y a pour les gens du monde à lire des livres de médecine ; cela donne le cauchemar, on rêve qu'on a toutes les maladies qu'on a lues, et ce qui peut arriver de pire, c'est qu'on veuille s'en traiter soi-même. Eh bien, c'est M. Coste qui a perdu M. Michelet ; l'auteur de l'*Amour* est une vic-

time de l'ovologie. Depuis que M. Michelet a mis le nez dans cet atlas, qu'il appelle le temple de l'avenir et devant lequel il se met à genoux, il est poursuivi par toutes sortes d'inquiétudes, il ne rêve plus que le fameux accident. Toutes ses idées sont tendues vers cette question : savoir ce que deviennent les femmes avec cette triste nécessité, et véritablement il finit par en savoir plus long qu'elle. Il les suit partout : à la table, au lit, au bal. — « On les dit capricieuses, nous dit-il, rien n'est moins vrai. Elles sont au contraire régulières... Leurs aigreurs, leurs fâcheries presque toujours sont des souffrances... Elles se détendent, regrettent ces tristes moments, s'excusent souvent avec larmes, vous jettent les bras au cou et disent : « Tu sais bien... ce n'est pas ma faute. » Et ailleurs : « Voulez-vous savoir la personne malheureuse, vraiment malheureuse, et l'image vraie de la pitié? C'est la femme qui dans l'hiver, à certaine époque du mois, souffreteuse, et toute craintive de tels accidents prosaïques qui souvent viennent en même temps, est forcée d'aller rire au bal, dans une foule légère et cruelle... »

M. Michelet n'est pas seulement médecin, il est aussi confesseur. Il nous raconte qu'il a reçu beaucoup de confessions de femmes et même de religieuses, qu'il y a gagné de grandes lumières et la révélation de secrets qu'il n'eût jamais devinés tout seul. Nous n'hésitons pas à le croire ; il n'y a en effet qu'un confesseur très-expérimenté qui puisse en savoir aussi long sur les diverses tentations et sur les diverses manières d'y succomber; les médecins même ne peuvent pas être aussi savants. Dans tel chapitre vous apprendrez comment les femmes honnêtes peuvent se perdre par vertu, et pour l'avancement de leurs maris, et voilà cette pauvre madame Mar-

neffe réhabilitée. Dans tel autre vous trouverez un cours d'abus de la force. Sérieusement, nous ne connaissons rien de plus humiliant, de plus outrageant pour les femmes qu'une pareille défense. Faire d'elles les esclaves et les victimes d'une surprise, d'un verre de vin, d'un bon feu, de l'herbe tendre, du choix heureux du moment, et de la peur, quel étrange panégyrique!

Et malgré tout, quand on a entamé ce livre, il est difficile de s'en détacher. Il contient des images d'une grâce infinie, il en a d'une grandeur sanglante. Quoi de plus aimable que cette image de la femme douce et humble qui vous environne de liens invisibles! « C'est un fil léger, gracieux, comme sont ces fils de la Vierge qui volent au vent, et cependant, posés, ont tant d'adhérence. » Et cette autre : « Le fruit des fruits, la pêche, vaut par la piqûre de la guêpe; et la femme, de même, par la morsure de la douleur. » Il y a des chapitres qui sont des poëmes sombres comme la mort; quand l'auteur aborde les saintes douleurs, il a des accents poignants, déchirants; il crie comme si c'était lui.

M. Michelet avait fait l'*Oiseau*, il avait fait l'*Insecte*, il a ajouté la *Femme* à cette collection de petites bêtes fines et délicates. Milton avait déjà appelé la femme « un joli défaut de la nature; » cela valait encore mieux que de l'appeler un cataplasme. Et le moyen âge, qui demandait si elle avait une âme, ne la maltraitait pas plus que M. Michelet qui lui donne une âme esclave de tous les accidents du corps et irremédiablement asservie aux changements de lune.

En résumé, il serait à désirer qu'aux prochaines éditions de ce livre bizarre l'auteur voulût bien en changer la désignation. Il pourrait l'appeler, par exemple : « De

la poésie de la clinique, » ou bien, comme il l'a dit dans sa préface : « Le siècle des maladies, etc., » à moins que, pour rester dans son rôle d'historien, il ne l'appelle comme celui des Bénédictins : L'*Art de vérifier les dates*.

Après l'*Amour*, M. Michelet a fait la *Femme*.

Plutarque raconte que, lorsque Crassus alla terminer sa vie sous les coups des Parthes, les barbares trouvèrent dans le bagage des vaincus des livres obscènes et en firent l'objet de leur risée. « Suréna, dit-il dans la traduction d'Amyot, ayant fait assembler le Sénat de Séleucie, leur produisit les livres impudiques d'Aristides, qui sont intitulés les *Milésiarques*, qui n'étoit pas chose faussement supposée, car ils avoient été trouvés et pris entre le bagage d'un Romain nommé Rustius ; ce qui donna grande matière à Suréna de se mocquer fort oultrageusement et villainement des mœurs des Romains, qu'il disoit être si désordonnées, qu'en la guerre même ils ne se pouvoient pas contenir de faire et de lire de telles villanies... » Si jamais le destin veut que la nation française succombe sous de nouveaux barbares, on trouvera dans les bagages de ses armées vaincues des livres comme ceux de l'*Amour* et de la *Femme*, et ce sera toute la philosophie de notre histoire. Le succès de ces livres, succès incontestable et prouvé par la vente, est un des signes les plus alarmants du temps. Ce n'est pas même le triomphe de Bacchus, traîné sur son char par des tigres et des panthères, et couronné de pampres ; c'est celui de Silène, titubant et chancelant sur son âne ; ce n'est pas le cantique de la joie

et du plaisir, c'est la vieille ritournelle de l'enfantillage et de la sénilité érotiques. Ce nouveau livre de M. Michelet, aussi bien que le premier, n'a qu'une explication possible, qui en est en même temps l'excuse: l'auteur n'est pas dans son sang-froid. Il fait de la médecine comme on faisait au moyen âge de l'alchimie; il se jette à corps perdu dans les arcanes de la nature et il s'y noie; il a bu, subitement et trop tard, le vin capiteux de la science, et il en est positivement ivre. Il voit double; il voit danser et tournoyer dans ses rêves des rondes de squelettes, et des essaims de petits cerveaux voltiger devant ses yeux comme des farfadets. Le voici à Clamart, et là je me le figure comme Hamlet ramassant le crâne de Yorick et faisant de la philosophie avec les fossoyeurs. Il tombe dans une contemplation profonde devant un calcul trouvé dans une femme; et ce caillou devient pour lui l'image de l'Arabie-Pétrée. Le cerveau d'un enfant lui fait l'effet « d'un large et puissant camellia, veiné d'un rose délicat, et ailleurs d'un pâle azur.» Quand M. Michelet entre dans le chapitre des enfants, il y laisse ce qu'il lui restait de sérieux. Il joue à la poupée, à la visite, à la dînette, au petit jardin; il entame des dialogues d'enfants de cinq ans : « Bonjour, madame, comment vous portez-vous? » et désormais, si on donnait le portrait de l'auteur en tête du livre, il faudrait le représenter en bonnet et en tablier de nourrice.

M. Michelet croit très-sincèrement, nous n'en doutons pas, n'avoir que des pensées vertueuses, et c'est à cause de cet aveuglement qu'il arrive, sans s'en apercevoir, à des pensées criminelles. Il nous donnera, sur certains arrangements de famille, des explications qui réellement en font la chose la plus naturelle du monde. Il vous montrera la mère encore jeune, qui va marier sa fille et lais-

ser sortir du nid ce pauvre oiseau qu'elle y a si longtemps réchauffé ; il vous la montrera passant par les plus étranges capitulations pour faire elle-même l'éducation de son gendre et l'approprier à son nouvel état. Tout le monde connait le récit que fait Jean-Jacques Rousseau, dans les *Confessions*, de la première leçon que lui donna madame de Warens; nous ne citerons pas tout; quelques extraits suffisent :

« Quoi qu'il en soit, dit-il, maman vit que pour m'arracher au péril de ma jeunesse il était temps de me traiter en homme, et c'est ce qu'elle fit, mais de la façon la plus singulière dont jamais femme se soit avisée en pareille occasion. Je lui trouvai l'air plus grave et le propos plus moral qu'à son ordinaire... Elle me proposa une promenade au petit jardin pour le lendemain. Nous y fûmes dès le matin. Elle avait pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls toute la journée. Elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle voulait avoir pour moi, non, comme une autre femme, par du manège et des agaceries, mais par des entretiens pleins de sentiment et de raison... Par une singularité qui tenait à son esprit systématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions; mais, sitôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, et je me dépêchai de consentir à tout...

« Qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avais de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être... Elle a toujours été charmante pour moi, et l'était encore pour tout le monde...

« J'étais parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presque inévitables, et de me conserver tout entier à moi et à mes devoirs, lui en faisait

enfreindre un qu'elle ne regardait pas du même œil que les autres femmes... A force de l'appeler maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étais accoutumé à me regarder comme tel...

« Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout et je ne mentis pas. Mon cœur confirmait mes engagements sans en désirer le prix. Je l'obtins pourtant... J'étais comme si j'avais commis un inceste... »

Avec M. Michelet, cette éducation du jeune homme par la maman devient une vertu de famille. Madame de Warens se donne à Jean-Jacques pour le conserver, dit-il, à lui et à ses devoirs ; chez M. Michelet, la belle-mère s'empare de son gendre pour l'asservir à sa fille; c'est le triomphe de l'amour maternel. Voyez plutôt :

« Grâce, madame, soyez moins belle ! Ne voyez-vous pas « qu'on se trouble et qu'on ne sait plus ce qu'on dit?... » Elle voit qu'il ne tient qu'à elle d'envelopper le jeune homme, d'en faire tout ce qu'elle voudra... Elle lui ferait (à sa fille) jour par jour — que ne peut une femme d'esprit? — un bon mari, doux, docile... Il faut le conquérir, ce gendre. Et la voilà, jeune encore, qui, à l'étourdie, se lance dans d'imprudentes coquetteries. Elle croit pouvoir s'arrêter, se retirer à volonté. Qu'arrive-t-il? Il perd la tête, parfois veut des choses insensées... Comment se tirer de là?... La mère aime tant sa fille que, pour la bien marier, il lui arrivera de subir les plus étranges conditions... »

On a dit quelquefois que tous les crimes avaient pour origine une vertu. Telle mère brûlera un petit enfant pour

sauver l'honneur de sa fille; tel père de famille volera ou tuera les passants pour nourrir sa femme et ses enfants. Si les mères de M. Michelet se permettent certaines familiarités avec leurs gendres, c'est pour le bonheur de leurs filles. Décidément il est à craindre que la société ne périsse par excès de vertu.

Je suis convaincu, je le répète, que M. Michelet se croit bien sincèrement spiritualiste; et c'est avec les plus hautes prétentions à la psychologie qu'il tombe à chaque instant dans la physiologie la plus crue. Comme dans son premier livre de l'*Amour*, la femme est encore ici une matière malade et maladive, toujours sous le poids de son accident; un vrai baromètre soumis à toutes les influences du dehors, comme ces grenouilles vertes que les enfants mettent dans un bocal avec une petite échelle, et qui ne sortent de l'eau que par le beau temps Il suit pas à pas la jeune fille dans toutes ses transformations et ses plus insaisissables transitions; il suit sous ses yeux la trace « d'une imperceptible nuance d'un bleu finement teinté, d'un faible lilas peut-être... » Il vous dira comment « couchée enfant, elle s'était levée demoiselle, » et il vous racontera ce qu'une mère dit en pareil cas à sa fille :

« Chère maman, qu'avez-vous donc? » Et elle se pendit à son cou. Sa mère l'accablait de caresses, mais ne lui répondait pas, craignant que son cœur n'échappât. Enfin, un peu affermie, quoiqu'une larme charmante lui noyât encore les yeux, la mère dit en souriant : « Je racontais « à ton père ce que je rêvais cette nuit. Tu étais seule au « jardin; tu t'étais piquée au rosier. Je voulais soigner ta « blessure, et je ne le pouvais pas; tu restais blessée pour « la vie... J'étais morte, et je voyais tout. — Oh! maman,

« ne mourez jamais! » Et elle se jeta, rougissante, dans les bras de sa mère. »

Cet apologue est fort ingénieux, mais M. Michelet sait bien qu'un autre grand poëte en avait déjà fait à peu près le même usage que lui. Le don Juan de Byron, le don Juan à seize ans, sous des habits de femme, est emmené dans le harem du Sultan et confié ou confiée à la compagnie d'une jeune esclave, celle qui s'appelait Dudu. « Cependant, dit le poëte, comment rêvait, comment dormait Dudu? Jamais, malgré mes recherches, je n'ai pu le découvrir... Mais lorsque les lampes épuisées ne jetaient plus qu'une lueur bleuâtre... Dudu poussa un cri, un si grand cri que tout le dortoir en fut réveillé... Chose étrange! Juana ronflait... il fallut la secouer, et elle se mit à bâiller... Enfin Dudu raconta qu'au milieu d'un profond sommeil elle avait rêvé qu'elle se promenait dans un bois... Au milieu des arbres était suspendue une pomme d'or... » *Et cætera.* Chant sixième, 76, 77.

Ces comparaisons ne nous viendraient certainement pas à l'esprit si nous lisions un livre de médecine ou de physiologie; mais elles sont provoquées précisément par les libertés que M. Michelet prend avec la science. « De tous les romans corrupteurs, dit-il quelque part, les pires sont les livres mystiques, où l'âme dialogue avec l'âme aux heures dangereuses d'un faux crépuscule. Elle croit se sanctifier et elle va en s'attendrissant, s'amollissant, se préparant à toute faiblesse humaine. » Ce qu'il dit si bien ici s'applique à ses propres livres, où il introduit dans la physiologie une espèce de mysticisme qui n'en fait plus qu'un objet de curiosité lascive et d'inquisition malpropre. La lecture des livres de Parent-Duchâtelet n'a

jamais produit que des impressions sévères, tristes, lugubres; la médecine de M. Michelet produit l'effet tout contraire. C'est la différence du nu au déshabillé, de la statue sans voiles à la statuette mettant sa jarretière. M. Michelet cumule le *Tableau de l'amour conjugal* et le *Manuel de la cuisinière bourgeoise;* il vous dira également et la manière de perpétuer la famille et celle de faire des confitures. S'il voulait ne parler que des confitures, on s'en contenterait, car il le fait d'une manière ravissante. Voyez plutôt :

« Les fruits éphémères que l'automne verse à torrents pour les perdre, elle les fixe, les enchante. Dans un an encore, ses enfants émerveillés verront sortir du trésor de sa prévoyance les fugitives délices qu'ils croyaient fondues bien avant les premières neiges d'hiver. Les voici. à son image, inaltérablement fidèles, purs et limpides, comme sa vie; transparents, comme son cœur. »

C'est osé, mais c'est réussi; dans ces termes-là, les femmes ne peuvent pas se plaindre d'être comparées à de la gelée de pommes; cela vaut mieux, après tout, que d'être comparées à de la graine de lin.

III

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE DE MADAME RÉCAMIER

Au moment de la mort de madame Récamier, en 1849, nous eûmes l'occasion de consacrer quelques lignes à sa mémoire. Nous y retrouvons ces mots : « Le salon de madame Récamier était comme un de ces asiles du moyen âge, où les plus grands et les plus illustres venaient chercher un abri contre les blessures du monde et contre les orages du cœur. C'était là qu'ils trouvaient la paix, la sérénité, et cette musique de l'âme qui suspend les larmes et endort la douleur. Madame Récamier fut toujours entourée d'adorations ; mais on ne saurait dire si elle ne fut pas plus aimable encore qu'elle ne fut aimée. On ne rencontre point dans sa vie ces tempêtes sublimes qui dévorent en même temps qu'elles illuminent le cœur ; on y retrouve plutôt cette sérénité et cette douceur qui répondent à l'idée de l'ordre, de la proportion et de la perfection dans la beauté.... Si elle n'avait été que belle, même de cette beauté souveraine dont le souvenir vit encore, elle n'aurait eu qu'un règne passager ; mais elle avait aussi la beauté morale et la grâce immortelle que le temps n'atteint point.... Les plus illustres génies et les esprits les plus distingués de ce siècle ont subi cette charmante influence, d'autant plus irrésistible qu'elle ne se laissait ni voir ni sentir. Elle a inspiré leurs plus belles œuvres ; et, quand peut-être ils croyaient l'idéaliser, ils ne faisaient que la prendre pour idéal. D'aucune femme on n'a pu dire avec autant de

vérité qu'elle était plus que poëte, car elle était la poésie. »

En reproduisant ces mots, notre unique objet est de mettre notre jugement d'autrefois sous la protection de l'homme qui a le plus aimé et le mieux connu madame Récamier, nous voulons dire Ballanche. Ce doux penseur, ce tendre et profond rêveur écrivait à l'idole de sa vie : « S'il y a quelque chef-d'œuvre de caché dans le secret de mon âme, c'est vous seule qui pouvez faire qu'il se réalise. J'ai comme vous besoin de calme et de repos; j'ai besoin d'études tranquilles, de paisibles loisirs. C'est vous qui me procurerez tout cela. Votre présence si pleine de charme, les doux reflets de votre âme, seront pour moi une inspiration puissante; vous êtes une poésie tout entière, vous êtes la poésie même. Votre destinée à vous est d'inspirer; la mienne est d'être inspiré... Vous êtes un ange qui s'est un peu fourvoyé en venant sur une terre d'agitation et de mensonge... »

Il écrivait encore : « ...Il est des femmes qui ont une grande puissance d'imagination, d'autres une grande finesse de tact, d'autres un esprit très-délicat; mais de toutes les femmes qui ont écrit, nulle n'a réuni à la fois toutes ces qualités diverses. Tantôt c'est la raison qui manque, tantôt c'est l'étendue et la profondeur du sens moral; en vous la rêverie, la grâce, le goût, seront toujours d'accord; je suis séduit d'avance par une harmonie si parfaite... Il vous sera donné de faire comprendre ce qu'est en soi la beauté; on saura que c'est une chose toute morale; il ne sera plus permis de douter que c'est un reflet de l'âme. Voilà ce qui explique ce qu'il y a d'immortel dans la beauté.... »

La lecture de ces deux volumes de correspondance n'a point modifié notre première impression. Jamais peut-être

il n'a été donné à une femme d'exercer une influence aussi étendue, aussi persistante, aussi doucement dominante que celle qu'exerça madame Récamier; jamais non plus d'inspirer autant de passions ardentes et désintéressées, rarement vaincues, toujours domptées. Il y a de temps en temps de ces femmes qui sont faites pour être adorées encore plus que pour être aimées, pour être l'objet d'un culte plus que d'une passion ; on serait plus disposé à leur faire sa prière qu'à leur faire une déclaration. Si on les touchait on les ternirait, et elles sont comme du cristal qui s'obscurcit quand la respiration s'en approche. Une légende du Midi raconte l'histoire d'une jeune femme nommée, je crois, la belle Paule, et qui était si belle que dans les jours de colère ou de misère publiques les magistrats lui ordonnaient de se montrer à son balcon pour calmer ou consoler le peuple par la vue de sa beauté. Ainsi nous nous figurons la jeune Juliette, apparaissant avec le cortége de ses quinze printemps dans ce monde encore peuplé des ombres sanglantes de la Révolution, svelte et rose comme Diane, blanche et pure comme Cymodocée, n'ayant qu'à se montrer pour sécher les larmes des malheureux et pour faire tomber les heureux à ses pieds.

Nous voudrions qu'il nous fût permis de parler de madame Récamier comme d'une femme appartenant à l'histoire, n'ayant plus de contemporains, et de ne la juger que sur les deux volumes de souvenirs qui ont été donnés au public. Nous aborderions alors directement une question délicate et sérieuse. Ce qui nous est dit dans l'introduction avec toute la finesse naturelle à la main qui l'a écrite, et ce que nous avons le droit de traduire plus clairement, c'est que la femme la plus belle et la plus adorée de son temps n'eut ni mari ni amant. Nous nous faisons

sans doute comprendre en disant que sa tombe eut la blancheur de son berceau. Quant à nous, nous admettons sans hésiter la vérité de ce qui nous est dit, parce que nous y trouvons l'explication la plus simple de toute la vie de madame Récamier. L'empire que cette aimable femme exerça sur elle-même explique celui qu'elle exerça sur les autres. L'inaltérable sérénité qui fut le trait principal de sa vie et qui fit toujours régner dans ses horizons une si douce clarté, elle la dut au soin avec lequel elle fuyait les orages du cœur et avec lequel elle se préserva de ce qui apporte aux femmes leur chère servitude. En transportant dans une région plus noble ce que nous voyons tous les jours dans le monde, où la femme qui veut garder tous ses adorateurs n'en favorise aucun, et où celle qui prend un maître perd en même temps tous ses esclaves, nous avons la philosophie du long règne de madame Récamier, de l'ascendant non interrompu qu'elle exerça sur tous les hommes qui l'avaient une fois aimée, et de la soumission avec laquelle, à leur tour, ils acceptèrent le partage et pour ainsi dire la dissémination de son cœur. Assurément, dans l'échelle de son cœur, il y eut des amis, je devrais dire des amoureux, placés sur des degrés plus élevés que d'autres, mais à aucun n'était donné ce dernier abandon que tous les raisonnements et toutes les subtilités de la terre n'empêcheront pas de tenir la première place dans la vie d'une femme.

Nous ne voulons point dire toutefois que dans cette souveraine impartialité il y eût un calcul de coquetterie vulgaire. On peut observer à chaque instant, dans le caractère de madame Récamier, un trait qui se reproduit si souvent qu'il finit par en devenir le fond : c'est celui d'une profonde et incurable méfiance; non pas des autres, mais

d'elle-même. C'est un sentiment qui chez elle va jusqu'à la défaillance. Elle doute de sa beauté, elle doute de son esprit, elle doute même de son cœur. Si jamais femme dut être convaincue qu'elle était belle, c'était celle à qui tant d'hommages le disaient sans cesse; et cependant elle ne voulut point que Canova fît son buste parce qu'elle ne se trouvait point les traits conformes aux règles classiques. Ce fut en vain aussi que ses amis, qui étaient les hommes les plus illustres de leur temps, essayèrent de la faire écrire; il lui répugnait d'écrire même des lettres, et dans ces deux volumes de souvenirs et de correspondance, nous rencontrons à peine quelques mots de sa main.

Nous comprenons, nous respectons cette retenue de la beauté, cette timidité de l'intelligence; on peut les appeler de la modestie. Non pas ainsi de ce qui regarde le cœur. Or ce découragement, ce scepticisme qui pesaient sur les facultés de madame Récamier enchaînaient aussi ses sentiments. Elle semble n'avoir pas eu plus de confiance dans la capacité de son cœur que dans la correction de ses traits ou dans la pureté de son orthographe. L'amour lui causait une impression qu'on ne saurait comparer qu'à celle de la peur; elle avait peur d'aimer, peur d'être aimée, et l'on eût dit que l'amour était un aussi grand trouble dans sa vie quand il venait des autres que s'il fût venu d'elle-même. Ainsi, il y eut un moment dans sa vie où elle fut près de se donner : ce fut quand le prince Auguste de Prusse lui demanda de divorcer et de l'épouser. Elle s'interrogea beaucoup, longtemps, et elle refusa. « Elle sentait bien, nous dit-on, en sondant son propre cœur, qu'elle ne répondrait qu'imparfaitement à l'ardeur des sentiments qu'elle inspirait... » Ce fut, nous le croyons, la vraie raison qui la fit reculer devant ce roman;

beaucoup plus que la crainte d'affliger l'homme dont elle portait le nom, ou celle de scandaliser le monde.

Peut-être peut-on dire de l'aimable femme dont nous parlons qu'elle était inférieure plutôt que supérieure aux passions; peut-être son défaut fut-il de n'avoir pas assez à se vaincre. L'amour était de plusieurs degrés au-dessus de sa température, qui était celle dans laquelle vivent les orangers. Elle ne dit jamais son mot, jamais ne livra son secret; c'était un charmant sphinx qui dévorait à belles dents blanches, et sans les faire crier, tous ceux qui venaient l'interroger. Mais le mystère qu'elle ne voulait pas dire, elle-même ne l'apprit pas. Son Platon domestique, Ballanche, lui écrivait : « Ce qu'il y a eu de séparé dans votre existence n'est pas ce qui vous en eût le mieux convenu si vous en aviez eu le choix. Le phénix, oiseau merveilleux, mais solitaire, s'ennuyait beaucoup, dit-on. Il se nourrissait de parfums et vivait dans la région la plus pure de l'air; et sa brillante existence se terminait sur un bûcher de bois odoriférants dont le soleil allumait la flamme. Plus d'une fois sans doute il envia le sort de la blanche colombe parce qu'elle avait une compagne semblable à elle. Je ne veux point vous faire meilleure que vous n'êtes : l'impression que vous produisez, vous la sentez vous-même; vous vous enivrez des parfums que l'on brûle à vos pieds. Vous êtes ange en beaucoup de choses; vous êtes femme en quelques-unes. »

C'était l'ange, en effet, qui l'emportait en elle, et c'est la raison pour laquelle elle inspire peut-être plus d'admiration que d'amour. Elle ressemble trop à l'astre gracieux des nuits qui répand une clarté sereine et douce, mais ne donne point de chaleur. Il y a un mot d'un de ces Montmorency qui, durant trois générations, furent tous amou-

reux d'elle ; c'est M. le duc de Laval qui disait : « Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. » C'est un peu l'impression que cette gracieuse figure produit sur tout le monde ; on en est frappé, mais on n'en meurt pas. Il lui manque quelqu'un qui en meure ; tous ses amoureux, même le plus violent et le plus impérieux de tous, finissent par s'apprivoiser, et se laissent charmer par la musique de sa voix. Ce qui lui manque à elle-même, c'est un peu de cette faiblesse qui est la condition de notre nature et qui seule appelle notre sympathie. Conservée et pour ainsi dire embaumée dans sa douceur, dans sa bonté et dans son inaltérable sérénité, on voit son cœur, comme son visage, résister aux atteintes du temps et de la fortune, et c'est en vain qu'on y chercherait la ride amoureuse, la patte d'oie, ce signe de l'ardeur et de la souffrance.

Nous ne savons pourquoi, en regardant cette vie si sage et si heureuse, en contemplant ce lac si pur et si tranquille, le souvenir de mademoiselle de Lespinasse nous est involontairement revenu. Il ne saurait assurément y avoir entre ces deux femmes d'autre rapprochement que celui du contraste ; elles vivaient d'une vie différente et ne parlaient pas le même langage. Les lettres de mademoiselle de Lespinasse furent publiées en 1814 ; madame Récamier recevait à cette époque les visites du duc de Wellington, et nous trouvons dans un journal écrit par elle ces notes rapides sur le grand Anglais : « Il m'écrit des petits billets insignifiants qui se ressemblent tous. — Je lui prête les lettres de mademoiselle de Lespinasse qui venaient de paraître. — Son opinion sur ses lettres. » Nous aurions été extrêmement curieux de connaître cette opinion ; malheureusement la révélation ne va pas plus loin. Il paraîtrait que le duc de Wellington, pour avoir

une opinion sur mademoiselle de Lespinasse, attendait que madame Récamier voulût bien lui donner la sienne. Ainsi du moins pouvons-nous le supposer d'après cette lettre qu'il lui écrivait, et qui commence comme celle du roi d'Espagne dans un des drames de M. Victor Hugo :

Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups.

Le duc écrivait donc, et en français :

« J'étais tout hier à la chasse, madame, et je n'ai reçu votre billet et les livres qu'à la nuit, quand c'était trop tard pour vous répondre. J'espérais que mon jugement serait guidé par le vôtre dans une lecture des lettres de mademoiselle Espinasse, car je désespère de pouvoir le former moi-même… »

Je le crois sans peine. Le duc de Wellington et madame Récamier devaient certainement n'y rien comprendre, et on se figure l'effet que devaient produire dans ces deux esprits si bien rangés et ces deux cœurs si bien en ordre les cris d'amour de cette femme brûlante et brûlée. Ce devait être pour eux comme le spectacle d'une éruption du Vésuve.

Si l'on peut juger madame Récamier d'après cette imparfaite esquisse, on verra que c'est une figure qui prête très-peu à une définition, et qui avait elle-même le plus grand soin de s'y dérober. Elle ne peut être facilement rendue ni par la peinture ni par l'écriture ; il n'y avait peut-être que la musique capable de rendre cette chose vague et indéterminée.

La beauté a son royaume comme le génie, comme le succès, comme le crime. Madame Récamier régna ; elle régna par la grâce, et elle eut un peuple de sujets. Sa vie

fut mêlée à celle des personnes les plus grandes, les plus célèbres, les plus considérables de son temps; avec sa biographie on pourrait faire de l'histoire : ce n'est point ce que nous tentons de faire ici. Nous voudrions simplement la suivre dans sa vie privée, et, laissant de côté l'étude historique, ne faire sur elle qu'une étude psychologique, la prendre dans ses rapports intimes avec les trois hommes qui ont tenu la plus grande place dans son âme et dans sa vie. A vrai dire, trois noms seulement dominent cette histoire d'une femme : Mathieu de Montmorency, Ballanche, Chateaubriand. Ce sont ces trois noms que nous prenons pour nous guider dans l'étude de cette vie qui fut unique.

Ce Mathieu de Montmorency était le même qui avait joué le principal rôle à l'Assemblée constituante de 1789, dans cette nuit où la noblesse de France, entraînée par un beau mouvement de philosophie, sacrifia sur l'autel de l'égalité les souvenirs de ses aïeux et de son histoire. Par un effet de réaction fort compréhensible, les excès sanglants de la révolution rejetèrent M. de Montmorency dans l'aversion de cette liberté dont il avait salué l'aurore; quand il vit 1793, il eut horreur même de 1789, et de la théophilanthropie il passa à l'extrême dévotion.

En le jugeant simplement sur les lettres que nous avons sous les yeux, il n'est pas douteux pour nous qu'il n'ait été passionnément, profondément, éperdument amoureux de madame Récamier. Quand ce qu'il y avait de terrestre dans cet amour eut été dompté et anéanti, l'élément céleste qu'il contenait se dégagea et régna seul dans ce noble cœur. Mathieu de Montmorency est, des trois principaux amoureux de madame Récamier, celui qui inspire la plus vive sympathie. Ballanche l'aimait comme il eût aimé

Béatrix; Chateaubriand l'aimait comme une psyché dans laquelle il se regardait; Mathieu de Montmorency se conduisait avec elle comme le duc de Nemours avec la princesse de Clèves; c'était le même respect, la même adoration, la même tendresse polie et réservée. Quand il eut renoncé à l'aimer comme on aime en ce monde, il se résigna à l'aimer dans l'autre; il ne lui parla plus que de son salut et du soin de son âme; il lui faisait des sermons de directeur amoureux :

« Je ne saurais vous le dissimuler, disait-il; j'emporte un profond sentiment de tristesse. Je frémis de tout ce que vous êtes menacée de perdre en vrai bonheur et moi en amitié. Dieu et vous me défendez de me décourager tout à fait; j'obéirai. Je le prierai sans cesse; lui seul peut dessiller vos yeux et vous faire sentir qu'un cœur qui l'aime véritablement n'est pas si vide que vous semblez le penser. Lui seul peut vous inspirer un véritable attrait, non de quelques instants, mais constant et soutenu, pour des œuvres qui seraient en effet bien appropriées à la bonté de votre cœur.... »

Que d'amour et que de jalousie il y a au fond de ces autres paroles :

« ..... Je compte les jours qui vous séparent encore de cette régénération tant désirée par vos plus vrais amis. Je compte aussi tout bonnement les jours qui se passeront sans vous voir.....

« Mon dernier vœu, que vous me pardonnerez, c'est que vous ayez toujours un peu d'ennui de vos soirées et de bien des personnes qu'on appelle aimables..... Je ne suis pas sans crainte sur les effets journaliers de cet en-

tourage de futilités qui ne vaut rien pour vous et vaut bien moins que vous..... Je vous préviens que je serai sévère pour ces misérables distractions qui vraiment ne méritent pas le nom de consolations, qui sont des espèces de jeux où l'on ne conçoit pas bien le sérieux ni d'un côté ni de l'autre. Mais ce que je redoute avant tout..... c'est le découragement. Le divin maître que nous servons ne nous permet pas de désespérer quand nous avons un vrai désir de marcher sous ses étendards..... »

A côté de ce parfait modèle des preux vient se placer, comme une ombre sortie des Champs élyséens, la placide figure de Ballanche, le plus doux des hommes, le meilleur des grands enfants. Je crois volontiers que de tous ses adorateurs celui que madame Récamier préféra fut ce bon Ballanche, parce qu'il était le plus désintéressé. Il suffit de se rappeler et sa figure et sa tournure pour être convaincu qu'il ne dut jamais être ni importun ni exigeant; il était de ceux qui ne demandent que la permission d'aimer, et qui aiment non-seulement sans espoir, mais même sans désir de récompense. Il regardait l'objet de son adoration comme il aurait regardé une image ou une vision, entourée d'une gloire ou d'une auréole ; il est toujours à genoux et en extase comme dans les tableaux de sainteté.

« Vous êtes bien, écrivait-il, la plus excellente des femmes. Je dois vous l'avouer, madame, il m'est arrivé assez souvent de me trouver tout étonné des bontés que vous avez eues pour moi. Je n'avais point lieu de m'y attendre, parce que je sais combien je suis silencieux, maussade et triste. Il faut qu'avec votre tact infini vous ayez bien vite compris tout le bien que vous deviez me faire. Vous qui êtes l'indulgence et la pitié en personne,

vous avez vu en moi une sorte d'exilé, et vous avez compati à cet exil du bonheur.... »

« .....Je vous le jure, écrivait-il encore, il ne reste en moi de sentiment vif que l'amitié que je vous ai vouée. J'ai besoin de savoir par vous, le plus souvent qu'il sera possible, que ce sentiment ne fera pas encore mon malheur. J'avoue que toutes les fois que j'y pense, j'en éprouve une sorte de terreur dont je ne suis pas le maître. Il me vient souvent dans l'idée que vous croyez avoir de l'attachement pour moi, mais que vous n'en avez réellement pas... Vous êtes si bonne et vous avez une telle bienveillance pour les êtres souffrants, que je me range tout de suite dans la classe de ces êtres souffrants vers lesquels vous aimez à descendre... »

Ce sentiment de superstition avec lequel il tremblait devant la femme aimée se retrouve jusque dans les incidents les plus puérils. Il ôtait ses souliers pour entrer dans la chambre de madame Récamier, comme un musulman ôte ses babouches pour entrer dans une mosquée. Voici une anecdote qui peint l'homme :

« Les souliers de M. Ballanche, raconte madame Lenormant, avaient été passés à je ne sais quel affreux cirage infect, dont l'odeur, d'abord très-désagréable à madame Récamier, finit par l'incommoder tout à fait. Surmontant, non sans difficulté, l'embarras qu'elle éprouvait à lui parler de ce prosaïque inconvénient, elle lui avoua timidement que l'odeur de ses souliers lui faisait mal. M. Ballanche s'excusa humblement, en regrettant qu'elle ne l'eût pas averti plus tôt, et sortit; au bout de deux minutes, il rentrait sans souliers, et reprenait sa place et la conversation où elle avait été interrompue. Quelques personnes

qui survinrent le trouvèrent dans cet équipage et lui demandèrent ce qui lui était arrivé. « L'odeur de mes souliers incommodait madame Récamier, dit-il, je les ai quittés dans l'antichambre. »

Un autre jour qu'il était allé rejoindre madame Récamier à Rome, on se promenait le soir au Colisée, et madame Récamier s'aperçoit qu'il était nu-tête : « Monsieur Ballanche, dit-elle, et votre chapeau? — Ah! répondit-il, il est resté à Alexandrie. » On ne trouverait pas mieux dans la vie de La Fontaine, et jamais on n'a mieux réalisé cette définition que René faisait des poëtes : « Leur vie est à la fois naïve et sublime... ils expliquent les lois de l'univers et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie... » Ballanche se caractérisait lui-même d'une façon charmante quand il écrivait :

« Le genre de mon talent, je le sais, ne présente aucune surface. D'autres bâtissent un palais sur le sol, et ce palais est aperçu de loin ; moi je creuse un puits à une assez grande profondeur, et l'on ne peut le voir que lorsque l'on est tout auprès... »

Et il ajoutait :

« Votre domaine, à vous, est aussi l'intimité des sentiments; mais, croyez-moi, vous avez à vos ordres le génie de la musique, des fleurs, des longues rêveries et de l'élégance. Créature privilégiée, prenez un peu de confiance, soulevez votre tête charmante, et ne craignez pas d'essayer votre main sur la lyre d'or des poëtes... »

Ces derniers mots appellent quelques explications. Un nouvel élément venait d'entrer dans la vie de madame Ré-

camier, un élément perturbateur, sous la forme de M. de Chateaubriand. Ce fut comme l'invasion d'un épervier dans une volière où des oiseaux harmonieux gazouillaient tranquillement autour d'une colombe. Qu'on se figure la consternation avec laquelle les amoureux qui occupaient la place et s'y étaient si patiemment fait leur nid virent arriver cet ouragan dévastateur! M. de Montmorency conseilla la prière et une demi-heure par jour de lecture spirituelle. Ballanche conseilla le travail et suggéra une traduction de Pétrarque. Mais Laure ne s'y prêtait pas.

M. de Chateaubriand prend immédiatement la première place dans le cœur et dans la vie de madame Récamier, et s'y installe en dominateur. Ce grand et altier sauvage ne veut voir que lui, lui seul, dans la maison; il y veut son trône solitaire, il y prend son heure, sans partage:

« Personne, dit l'auteur de ces *Mémoires*, n'a jamais eu le goût des habitudes méthodiques et réglées au point où le portait cet écrivain de génie, chez lequel l'imagination était si brillante et si dominante; ainsi chaque matin il adressait de bonne heure un billet à madame Récamier, chaque jour invariablement il arrivait chez elle à trois heures; il y venait le plus souvent à pied, et son exactitude était telle qu'il prétendait que les gens réglaient leur montre en le voyant passer. M. de Chateaubriand, sauvage par nature et exclusif, n'admettait à son heure qu'un très-petit nombre de personnes; c'était donc après dîner que madame Récamier recevait, mais sa porte était ouverte tous les soirs. »

Rien n'est plus intéressant et rien n'est plus attendrissant que le spectacle du désordre que jeta dans ce paisible royaume des cœurs l'entrée de cet orgueilleux usurpa-

teur. On suit les progrès du mal dans cette lettre si tristement et si doucement jalouse de M. de Montmorency :

« Il me semble que ce n'était pas un mauvais sentiment qui me faisait craindre de provoquer moi-même une explication et de me plaindre le premier. Mais quel droit n'avais-je pas cependant de détester les premiers fruits de ces choses mauvaises que je ne veux pas caractériser, soit coquetterie ou sentiment... Ces regards d'hier au soir ont été purement involontaires... Pardon de ces regards, de ces paroles, qu'il y a de la bonté à vous à vouloir bien craindre, et dont je me dis quelquefois que je n'ai nullement le droit. Mais je me trompe, j'ai la conscience d'avoir tous les droits, au nom du plus pur des sentiments, au nom d'une amitié qui voudrait être aussi constante que vive, et qui ne désire que votre bonheur sur cette terre et au delà. Peut-être cette affection pure et inaltérable vaut-elle bien toutes ces illusions passagères qui vous fascinent en ce moment.... Ah ! madame, quel rapide progrès a fait en quelques semaines ce mal qui vous fait craindre vos plus fidèles amis ! Cette pensée ne vous fait-elle pas frémir ? Ah ! recourez, il en est toujours temps, à Celui qui donne la force, quand on le veut bien, de tout guérir, de tout réparer. Dieu et un cœur généreux peuvent tout ensemble. Je le supplie du fond de mon âme, et par l'hommage de tous mes vœux, de vous soutenir, de vous éclairer, de vous empêcher, par un secours puissant, d'enlacer de vos propres mains un lien malheureux qui en ferait d'autres encore que vous. »

Cet amoureux sermon était et devait être peine perdue. La plus simple notion du cœur humain suffit pour faire comprendre que plus on montre à une femme le danger,

et plus elle s'y sent attirée. Ce qui précisément devait plaire à madame Récamier, comme il serait arrivé pour toutes les femmes, c'était la violence et l'orgueil de ce nouvel adorateur qui faisaient un si grand contraste avec la patience et la soumission des autres. Dans ce qu'on pourrait appeler la vie publique de madame Récamier, on la voit constamment secourir le faible et l'opprimé, et braver la force et l'injustice; et c'est le beau et noble côté de son caractère. Une tâche plus difficile, et par conséquent plus attrayante, lui était réservée dans sa vie privée, celle de dompter, d'adoucir et d'apprivoiser ce lion ennuyé, dégoûté de l'univers et de lui-même, toujours prêt à dire avec Macbeth : « *I begin to be aweary of the sun*, je commence à être fatigué du soleil, » et avec Hamlet : « L'homme ne me plaît pas, ni la femme non plus! »

Dès ce moment, madame Récamier devint une véritable garde-malade. L'office lui plaisait; en général, les femmes ont la rage de soigner; c'est chez elles une vocation, quand ce n'est pas une maladie; elles sont nées sœurs de charité. Il est vrai qu'elles s'y entendent divinement; et de même qu'il y a des plaies qui ne peuvent être touchées que par leurs mains légères et délicates, il y aussi des blessures de l'âme qu'elles seules peuvent calmer.

Mais l'incurable blessé, qui était toujours le René d'autrefois, n'était pas aussi facile à conduire que ses deux tranquilles rivaux. On peut déjà juger de la différence des passions par la différence de leur langage. M. de Chateaubriand écrit des petits billets courts, saccadés, qui étaient bien loin de la période respectueuse de M. de Montmorency et de Ballanche. Voici, par exemple, un billet de jour de l'an :

« Combien de fois vous ai-je déjà souhaité la bonne année depuis que je vous aime? Cela fait frémir. Mais ma dernière année sera pour vous, comme aurait été la première si je vous avais connue... »

Autre billet :

« Encore conseil. Les affaires me tueront, surtout si je suis longtemps sans vous voir; mais lundi sera le jour de ma délivrance. Demain pourtant, dût l'Europe aller au fond de l'eau, je vous verrai. À vous! à vous! »

Et, encore :

« J'ai passé trois quarts d'heure seul dans la petite cellule, vous espérant, vous appelant, et pourtant heureux de me trouver au milieu de vos livres, de vos fleurs et de tout ce qui vit avec vous. Il faut pourtant arranger notre vie autrement, car je ne sais que devenir sans vous. Si on avait laissé ce malheureux ministère rue du Bac, je serais à votre porte. Tâchez de m'écrire un petit mot. Comment avez-vous pu sortir à notre heure? Ne pouviez-vous pas m'attendre un peu? Il vous est bien facile de vous passer de moi. Moi j'avais tout quitté pour venir à vous. »

Ces lettres sont de l'année où M. de Chateaubriand était ministre des affaires étrangères. Il est visible qu'à cette époque René avait fini par ne pas se trouver satisfait avec l'idéal, et qu'il était devenu plus exigeant et plus pressant que ne le voulait son aimable amie. Madame Récamier essaya de l'absence, et elle partit pour l'Italie. On peut se figurer le bonheur avec lequel M. de Montmorency et Ballanche la mirent en voiture pour la sauver du feu;

Ballanche partit avec elle ; Mathieu de Montmorency se promit d'aller la rejoindre. Quant à M. de Chateaubriand, il lui écrivait :

« Je serai jeudi à Paris, et vous n'y serez plus. Vous l'aurez voulu. Me retrouverez-vous à votre retour? Apparemment peu vous importe. Quand on a le courage, comme vous, de tout briser, qu'importe en effet l'avenir?..... »

« ..... Je ne vous répéterai pas le lieu commun que ce sont ceux qui restent qui sont le plus à plaindre. Vous avez pris votre parti si vite, que vous avez sans doute été persuadée que vous seriez heureuse ; peu importe le reste..... »

Madame Récamier resta près de deux ans en Italie. Quand elle revint à Paris, ses amis étaient inquiets de savoir dans quelles dispositions elle y retrouverait M. de Chateaubriand : « Vous me manderez, lui écrivait M. de Montmorency, quand vous aurez vu pour la première fois le mélancolique René, comment cela se sera passé. »

Cela se passa ainsi :

« Un mot de madame Récamier, dit l'auteur des *Souvenirs*, apprit à M. de Chateaubriand qu'elle était rentrée dans la cellule de l'Abbaye-au-Bois. Il y accourut le jour même, à son heure accoutumée, comme s'il y fût venu la veille. Pas un mot d'explication ou de reproche ne fut échangé ; mais en voyant avec quelle joie profonde il reprenait les habitudes interrompues, quelle respectueuse tendresse, quelle parfaite confiance il lui témoignait, madame Récamier comprit que le ciel avait béni le sacrifice qu'elle s'était imposé... »

Voici donc l'intraitable René amené à la soumission, et désormais l'ordre règne dans l'Abbaye-aux-Bois. Pendant l'absence de madame Récamier, la carrière politique de M. de Chateaubriand avait été très-agitée; tout le monde sait de quelle façon sommaire il avait été renvoyé du ministère et quel amer désir de vengeance il en garda. En 1828, il s'en alla comme ambassadeur à Rome, à la place du duc de Laval, car il fallait toujours qu'il prît la place de quelqu'un, et ce pauvre M. de Laval s'en plaignait à madame Récamier avec un désespoir qui fait sourire :

« Votre ami René, écrivait-il, m'a certainement enlevé la meilleure situation. Puisse-t-il en jouir et me la rendre lorsque l'ambition, le dégoût, ou peut-être plus encore son inconstance, l'appelleront ailleurs ! »

Ces derniers mots caractérisent fidèlement M. de Chateaubriand. On peut dire de lui qu'il s'ennuya depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Ambassadeur, ministre ou amoureux, il reste toujours René, et parle toujours comme ce premier enfant de son imagination. Le voici qui part pour Rome; il arrive à Fontainebleau :

« J'ai traversé, dit-il, une partie de cette belle et triste forêt. Le ciel aussi était bien triste. Je vous écris maintenant d'une petite chambre d'auberge, seul et occupé de vous. Vous voilà bien vengée, si vous aviez besoin de l'être... Les grands chemins ne me font plus de joie. »

Et à Rome :

« Il y a eu un premier bal chez Torlonia. J'y ai rencontré tous les Anglais de la terre; je me croyais encore ambassadeur à Londres. Les Anglaises ont l'air de figu-

rantes de ballets engagées pour danser l'hiver à Paris, à Rome, à Milan, à Naples, et qui retournent à Londres après leur engagement expiré au printemps. Les sautillements sur les ruines du Capitole, les mœurs uniformes que la grande société porte partout, sont des choses bien étranges. Si j'avais encore la ressource de me sauver dans les déserts de Rome! Mais ces déserts ne me parlent plus, et je ne fais que passer d'ennui en ennui. »

M. de Chateaubriand s'était mis en tête, pendant qu'il était à Rome, de faire jouer à Paris une triste tragédie qu'il avait commise dans sa jeunesse à propos de Moïse. C'était devenu sa principale préoccupation. Ses amis, qui savaient que la pièce était mauvaise, craignaient de compromettre par une chute au théâtre ses chances de retour au pouvoir, et ne se donnaient pas beaucoup de mal pour faire représenter *Moïse*. René était profondément aigri par cette indifférence, et il écrivait à son amie :

« Si on nous avait laissés faire, vous et moi, nous aurions donné *Moïse*... Au lieu de cela, pour me faire courir après une place imaginaire, et que je refuserais si elle m'était offerte, on m'empêche d'ajouter peut-être quelque chose à une innocente couronne littéraire... Il était clair, et je l'ai toujours dit, que le ministre ne changerait pas... »

M. de Chateaubriand passait son temps à refuser le ministère qu'on ne lui offrait pas. Dans cette solitude qui le suivait toujours, il se demandait à chaque instant : « Que dit-on de moi là-bas? » Il disait qu'il se retirait avec M. de La Ferronnays, et il ajoutait :

« C'est cette déclaration connue qui a tant gêné les

prétendants ; car que faire de moi ? Quel maudit homme je suis !...

« Je veux me retirer sans bruit et sans éclat. Je n'enverrai point ma démission... ce serait trop dur ; je demanderai simplement un congé... »

« J'ai commencé une fouille... Vous représentez-vous toutes les passions, tous les intérêts qui s'agitaient autrefois dans ces lieux abandonnés ? Il y avait des esclaves et des maîtres, des heureux et des malheureux, de belles personnes qu'on aimait, des ambitieux qui voulaient être ministres ; il y reste quelques oiseaux et moi, encore pour un temps fort court ; nous nous envolerons bientôt... Il n'y a de bon que la retraite et de vrai qu'un attachement comme le vôtre... Voilà les *Débats* du 25 qui disent qu'il y aura un ministre des affaires étrangères nommé le dimanche suivant... C'est donc fini ! Dieu soit loué !... »

« ... Le pape vient d'expirer. N'est-il pas singulier que Pie VII soit mort tandis que j'étais ministre des affaires étrangères, et que Léon XII meure lorsque je suis ambassadeur à Rome !... »

« Écoutez bien ceci : Si par hasard on m'offrait de me rendre le portefeuille des affaires étrangères, ce que je ne crois nullement, *je ne le refuserais pas*. J'irais à Paris, je parlerais au roi, *j'arrangerais* un ministère dont *je ne serais pas*... Je pense, vous le savez, qu'il convient à mon honneur *ministériel*, et pour laver l'insulte que m'a faite Villèle, que le portefeuille des affaires étrangères me soit un moment rendu... »

Terminons ici ces citations de M. de Chateaubriand ; nous les avons faites parce que le style c'est l'homme même. Ici le style n'est point fait pour faire aimer l'homme ;

il respire un sentiment personnel qui va jusqu'à la dureté et un égoïsme qui a quelque chose de cruel. Et encore nous passons l'épisode de cette Anglaise autrefois aimée par le jeune émigré, et plus tard à peine reconnue par le ministre. Il y a là une lettre de femme d'une tendresse, d'une fierté et d'une douleur si accablantes, que jamais l'homme qui a pu la mériter ne s'en relèvera.

Le juste et pur Ballanche le jugeait d'une manière irremédiable, quand il disait :

« ... Il se survit, et rien n'est plus triste que de se survivre ; pour ne pas se survivre, il faut s'appuyer sur le sentiment moral. Ainsi donc votre douce compassion sera encore son meilleur asile. J'espère que vous le convertirez au sentiment moral ; vous lui ferez comprendre que les plus belles facultés, la plus éclatante renommée ne sont que de la poussière si elles ne reçoivent la fécondité du sentiment moral. »

L'un après l'autre tombent et se brisent ces trois appuis sur lesquels avait reposé la vie de madame Récamier. Le premier qui disparaît, et qui dut faire le plus grand vide, c'est Mathieu de Montmorency. Il mourut subitement et doucement, un vendredi saint, à l'église, pendant qu'il priait. Il arriva devant Dieu à genoux et la prière sur les lèvres.

Ballanche disparut le second. Dans une lettre adorable qu'il écrivait de Naples à son amie, il lui avait dit :

« Vous savez bien que vous êtes mon étoile et que ma destinée dépend de la vôtre. Si vous veniez à entrer dans votre tombeau de marbre blanc, il faudrait bien vite me faire creuser une fosse où je ne tarderais pas d'entrer à

mon tour. Que ferais-je sur la terre? Mais je ne crois pas que vous passiez la première ; dans tous les cas, il me paraît impossible que je vous survive. »

En effet, ce fut lui qui passa le premier. Il s'était logé en face de l'Abbaye-au-Bois ; ses fenêtres dominaient l'appartement de madame Récamier. Quand il tomba tout à fait malade, son amie, dont la vue était déjà très-affaiblie, vint s'installer à son chevet, et y pleura tant qu'elle acheva de perdre ses beaux yeux, qui avaient ravi tous les hommes et charmé toutes les femmes. Elle donna une place au corps du pauvre Ballanche dans son tombeau, où elle le rejoignit quelques années plus tard. Ce fut là qu'il l'embrassa pour la première fois. Enfin !

Madame Récamier ne se rattachait plus à la vie que par les soins qu'elle avait à donner à M. de Chateaubriand. L'ennui pesait de plus en plus sur le grand vieillard ; il avait envie de faire une seconde partie à René : « un vieux René, » disait-il. Un jour il s'en va à Dieppe, puis il revint le lendemain, et il écrit à madame Lenormant :

« ..... Je suis revenu comme j'étais parti ; après avoir vu passer quelques vaisseaux sur la mer, je me suis ennuyé et je suis revenu, sans autre raison que mon impossibilité de tenir à quelque chose..... »

Il s'éteignit à son tour. Son amie était auprès de lui ; il ne pouvait plus lui parler, et elle ne pouvait plus le voir, car elle était devenue presque entièrement aveugle. Elle ne lui survécut pas une année.

Nous voudrions laisser un peu au lecteur la tâche de se former un jugement sur cette figure si à part, si en

dehors de tout terme de comparaison. Nous en voyons les beautés, nous en voyons aussi les défectuosités. On ne peut pas être amoureux de la mémoire de madame Récamier comme on l'eût été de sa personne. Il faut que cette femme ait été irrésistiblement séduisante, parce que les faits sont là pour l'attester; l'histoire est son témoin. On ne peut pas avoir été si profondément aimée sans avoir été profondément aimable. Le dirons-nous? c'est l'universalité même de cette adoration qui à nos yeux en diminue l'objet. On disait d'un souverain très-populaire : « Il a pour lui le suffrage de tous, il ne lui manque que le suffrage de quelques-uns. » On pourrait dire de cette adorable femme : « Elle aimait tout le monde, il ne lui manqua que d'aimer quelqu'un. » On voudrait voir sur cette figure de neige et d'hermine un grain noir, un grain de beauté et de faiblesse. Le paradis n'eut de prix que quand il fut le paradis perdu. On ne peut s'empêcher de trouver que la vie de madame Récamier fut plus agitée que son cœur; on est presque jaloux de la voir garder tous ses adorateurs et n'en désespérer aucun. Comme on reconnaît l'animation d'une bataille par le nombre des morts laissés sur le terrain, de même on reconnaît l'empire qu'exerça cette souveraine beauté par le nombre des blessés qui tombèrent à ses pieds. Mais si l'amour, ainsi que le dit le proverbe, guérit les blessures qu'il fait, ici ce fut l'amitié qui guérit les blessures de l'amour. C'est beau, l'amitié, mais ce n'est pas la même chose.

IV

LE DOCTEUR JOHNSON ET LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Novembre 1855.

La Cité de Londres présentait l'autre jour le plus étrange, le plus triste et le plus instructif des spectacles. Ce jour-là, au milieu d'une fête publique, un homme qui porte, et avec honneur, le plus beau nom politique de l'Angleterre, a été sifflé comme un histrion; une voix écoutée depuis quarante ans avec respect dans les assemblées souveraines a été couverte par des huées. Ce n'était pas dans la rue, c'était au banquet du lord maire, c'est-à-dire dans une réunion de nobles et de riches, devant les représentants des puissances étrangères, devant des femmes, au milieu de l'or, de l'argent et des diamants. Certes, si lord John Russell a jamais eu le droit d'être écouté et d'être applaudi par ses concitoyens, c'était dans cette occasion où triomphait le principe qu'il avait défendu toute sa vie, celui de la liberté de conscience. Le nouveau lord maire était, pour la première fois, un israélite, et aucun nom en Angleterre ne pouvait être plus naturellement associé à cette victoire de l'égalité religieuse que celui de lord John Russell. Tout a été oublié : la grandeur historique du nom, la valeur personnelle de l'homme, les services d'une vie entière, sont devenus en un jour la proie des passions populaires.

Nous nous souvenons d'avoir vu lord John Russell porté en triomphe dans les rues de la Cité; alors on le comparait à son grand ancêtre, celui dont un historien a dit : « Et comme cet illustre martyre traversait la Cité dans sa voiture pour aller au lieu de l'exécution, le peuple croyait voir la Vertu et la Liberté assises à ses côtés. » Au lieu d'aller au martyre, le descendant de lord William Russell allait à des ovations. Il était l'enfant gâté de la Cité et de la Chambre des communes. Quelquefois l'enfant gâté se changeait en enfant terrible : pour une légèreté, pour un caprice, il laissait tomber un ministère par terre et le mettait en pièces; mais on lui pardonnait comme on pardonne à l'enfant de la maison de casser tous les verres et toute la porcelaine. L'homme le plus spirituel de l'Angleterre disait de lui :

« Il n'y a pas d'homme meilleur que lord John Russell; mais son plus grand défaut, c'est qu'il est absolument étranger à toute espèce de crainte morale. Il n'y a rien au monde qu'il ne soit prêt à entreprendre. Je crois qu'il se chargerait de pratiquer l'opération de la pierre, de bâtir l'église Saint-Paul, de prendre en moins de dix minutes le commandement de la flotte, et personne ne s'apercevrait à sa manière que le malade est mort, que l'église a croulé, ou la flotte a été réduite en atomes. Il n'y a pas moyen de dormir tranquille quand il est de quart. »

Ce jugement, si piquant qu'il paraisse, était au fond bienveillant; il était d'un ami et d'un admirateur sincère, Sidney Smith, et aucun proverbe n'a été plus souvent répété. Lord John Russell a toute sa vie ressemblé à ce

portrait; il en a eu les défauts et les qualités, et a été aimé pour les uns et pour les autres.

Voilà pourtant l'homme qui, dans une grande assemblée publique, vient d'être hué et sifflé comme s'il eût été sur des tréteaux. Et pourquoi? parce qu'il a eu le courage et la vertu de braver l'opinion du jour et de prononcer des paroles de paix au milieu des bruits de la guerre. N'est-ce pas ici qu'il faut dire avec le poëte :

Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
Épanche son dernier rayon,
Votre nom qui s'éteint, sur le flot populaire
Trace à peine un léger sillon.

Passez, passez; pour vous point de haute statue;
Le peuple perdra votre nom;
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre et le canon;

Il n'aime que le bras qui dans les champs humides
Par milliers fait pourrir les os;
Il aime qui lui fait bâtir des pyramides,
Porter des pierres sur le dos.

Pour notre part, nous avons souvent attaqué lord John Russell, quelquefois durement; mais que Dieu nous garde d'associer notre voix aux ignobles sifflets de la multitude, et d'aller ramasser des cailloux dans la crotte pour les jeter à la tête des idoles abattues ! Nous avons plus de respect pour l'homme sifflé que pour l'homme porté en triomphe. Ce qui fait vivre Aristide dans l'histoire, c'est moins encore le nom de juste que l'ostracisme dont ce nom même le fit frapper. Jamais Mirabeau n'a eu plus de grandeur morale que lorsqu'il disait : « Et

moi aussi l'on voulait, il y a quelques jours, me porter en triomphe, et maintenant on crie dans les rues: « La « grande conspiration du comte de Mirabeau. » Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne... » Et il y a aussi, dans la vie de Wellington, un trait qui a toute notre admiration. Cet homme qui avait sauvé son pays fut un jour insulté par la populace et vit ses fenêtres brisées à coups de pierres. Alors il scella ses fenêtres avec des volets de fer; pendant plus de vingt ans, malgré toutes les supplications, il maintint cette muette et dure protestation contre l'ingratitude populaire, et ce fut seulement après sa mort que ce qu'il y a de soleil anglais put rentrer dans cette maison outragée.

Heureusement, en dehors de la république passagère des faits, il y a la république immortelle des idées. Il est donné à notre temps de voir les plus illustres d'entre les hommes d'action se réfugier à l'ombre des lettres et dans les temples sereins de la philosophie. L'exemple donné en France par M. Guizot, par M. Thiers, vient d'être suivi en Angleterre par lord John Russell; le ministre déchu s'est souvenu qu'avant d'avoir fait le bill de réforme, il avait fait des livres, et, tout frais encore des sifflets de la Cité, il s'est mis à faire un cours de philosophie et de morale dans une société religieuse.

Le sujet du discours choisi par lord John Russell était: « Des obstacles qui retardent le progrès moral et politique, » et ce thème lui permettait de rentrer tout naturellement dans la question de la liberté de conscience et de la tolérance religieuse. Selon lui, les obstacles sont de deux sortes: ceux qui viennent des gouvernements et ceux qui viennent du peuple lui-même. Les premiers sont

les plus grands ; ils viennent de l'idée fausse que les gouvernements se font de leurs devoirs et de leurs fonctions :

« Ces fonctions, dit l'orateur, sont déjà assez étendues dans leur sphère légitime. Ainsi un gouvernement est chargé de protéger la vie et les biens des citoyens ; c'est assez pour embrasser toutes les questions de droit criminel, de droit civil, les lois de la famille, les lois de la propriété, les rapports des maîtres et des ouvriers, en un mot toutes les relations sociales... De plus, un gouvernement est chargé de protéger la sécurité et l'indépendance de la nation, et en cette qualité il forme des alliances, il conclut des traités, il maintient des armées et des flottes, il fait la paix et la guerre. Certes, en voilà assez pour un Burleigh ou un Sully, pour la sagesse d'un Somers ou l'énergie d'un Richelieu, pour les talents d'un Henri IV de France ou d'un Guillaume III d'Angleterre. Eh bien, on a prétendu cependant qu'outre toutes ces fonctions, c'est le droit et le devoir des gouvernements de prescrire une règle de croyance religieuse et de tracer une ligne que la pensée ne doit pas dépasser... »

Lord John Russell nous paraît avoir signalé ici avec beaucoup de justesse la véritable origine des persécutions religieuses. Nous ne parlons point des grandes persécutions qui firent couler le sang de tant de millions de martyrs ; celles-là sont des exceptions, des monstruosités. Les exécutions de Néron ou de Domitien ne sont que des faits brutaux qui ne soulèvent aucune question philosophique. Mais nous comprenons dans le terme général de persécution toute loi religieuse commandée par un gouvernement civil, toute croyance spirituelle imposée par un

pouvoir temporel. Il serait puéril de discuter les droits de la liberté de conscience à propos d'Héliogabale; les pouvoirs vis-à-vis desquels il faut établir et défendre cette liberté sont au contraire les pouvoirs raisonnables, vertueux même ; ce sont les gouvernements qui, par une funeste confusion de leurs attributions, se croient consciencieusement chargés de régler les pensées de l'homme intérieur comme les mouvements de l'homme extérieur, et de maintenir l'ordre au dedans comme au dehors. Nous ne disons pas une nouveauté en rappelant que Socrate, selon toute vraisemblance, fut justement, ou du moins légalement condamné, en vertu des lois qui protégeaient la religion établie et la coutume établie. Il y a un autre exemple qui se présente à tous les esprits, et que nous nous faisons un certain scrupule de mentionner ici. En avançant encore, voyez l'inquisition, sur laquelle on a fait tant de déclamations et tant de mauvais mélodrames. Nous croyons que c'est peine perdue, et de plus une maladresse, que de s'attacher à prouver que les inquisiteurs étaient des hommes barbares, des hommes cruels, prenant un certain plaisir à brûler des hérétiques. C'est un non-sens. Le véritable inquisiteur, le type, c'est le ministre de Dieu, plein de foi et plein de vertu, qui se di qu'il a charge d'âmes, et prend le bras et le glaive de la loi pour remplir sa charge. C'est lui qui pleure sur sa victime, qui pleure, non pas sur les souffrances de son corps, mais sur la perte de son âme, et qui se martyrisera lui-même pour obtenir le salut de l'hérétique qu'il aura brûlé. Nous sommes bien sûr que de nos jours encore, parmi les hommes qui voudraient supprimer violemment la liberté de conscience, il y a des gens très-sincères qui ne veulent que notre bien et qui vou-

draient absolument sauver nos âmes malgré nous. Nous mettons donc de côté toute présomption de barbarie, d'ambition, de cupidité, de passions terrestres; nous admettons que les puissances chargées du gouvernement des affaires se croient sincèrement chargées aussi du gouvernement des consciences, et ne soient animées que des meilleures intentions. Or voilà précisément la fontaine et l'origine de la tyrannie, et lord John Russell a raison de dire qu'un des grands obstacles au progrès moral et politique est cette confusion des attributions des gouvernements. Trajan est un des princes qui honorent l'humanité et qui ornent l'histoire, et cependant il a persécuté les chrétiens. Lord John Russell a rappelé la lettre célèbre que Pline le Jeune écrivait à son maître et dont voici quelques passages :

« Je me suis fait un devoir, seigneur, de vous consulter sur tous mes doutes ; car qui peut mieux que vous me guider dans mes incertitudes ou éclairer mon ignorance? Je n'ai jamais assisté aux informations contre les chrétiens; aussi j'ignore à quoi et selon quelle mesure s'applique ou la peine ou l'information. Je n'ai pas su décider s'il faut tenir compte de l'âge ou confondre dans le même châtiment l'enfant et l'homme fait ; s'il faut pardonner au repentir, ou si celui qui a été une fois chrétien ne doit pas trouver de sauvegarde à cesser de l'être; si c'est le nom seul, fût-il pur de crime, ou les crimes attachés au nom que l'on punit... »

Pline rapporte ensuite qu'il a condamné ceux qui ne voulaient pas abjurer ; mais qu'il a cru devoir absoudre ceux qui se repentaient. Puis il raconte les dépositions de ceux qui avaient abjuré, et il dit :

« Au reste, ils assuraient que leur faute ou leur erreur n'avait jamais consisté qu'en ceci: Ils s'assemblaient, à jour marqué, avant le lever du soleil; ils chantaient tour à tour des vers à la louange du Christ, comme d'un Dieu, ils s'engageaient par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol, de brigandage, d'adultère, à ne point manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt; après cela ils avaient coutume de se séparer, et se rassemblaient de nouveau pour manger des mets communs et innocents. Depuis mon édit, ajoutaient-ils, par lequel, suivant vos ordres, j'avais défendu les associations, ils avaient renoncé à toutes ces pratiques. J'ai jugé nécessaire, pour découvrir la vérité, de soumettre à la torture deux femmes esclaves qu'on disait initiées à leur culte; mais je n'ai rien trouvé qu'une superstition ridicule et excessive. J'ai donc suspendu l'information pour recourir à vos lumières; l'affaire m'a paru digne de réflexion, surtout par le nombre des personnes que menace le même danger. Une multitude de gens de tout âge, de tout ordre, de tout sexe, sont et seront chaque jour impliquées dans cette accusation. Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages et les campagnes. Je crois pourtant que l'on y peut remédier, et qu'il peut être arrêté. Ce qu'il y a de certain, c'est que les temples, qui étaient presque déserts, sont fréquentés, et que les sacrifices, longtemps négligés, recommencent. On vend partout des victimes, qui trouvaient auparavant peu d'acheteurs. De là on peut juger combien de gens peuvent être ramenés de leur égarement si l'on fait grâce au repentir. »

On voit que Pline n'était pas au fond un bien cruel per-

sécuteur, qu'il plaidait pour le repentir, qu'il ne chargeait pas les prévenus, et qu'il faisait un assez médiocre accusateur public. De son côté, que répondait Trajan :

« Vous avez fait ce que vous deviez faire, mon cher Pline, dans l'examen des poursuites dirigées contre les chrétiens. Il n'est pas possible d'établir une forme certaine et générale dans cette sorte d'affaire. Il ne faut pas faire de recherches contre eux; s'ils sont accusés et convaincus, il faut les punir; si pourtant l'accusé nie qu'il soit chrétien, et qu'il le prouve par sa conduite, je veux dire en invoquant les dieux, il faut pardonner à son repentir, de quelque soupçon qu'il ait été auparavant chargé. Au reste, dans nul genre d'accusation il ne faut recevoir de dénonciation sans signature; cela serait d'un pernicieux exemple et contraire aux maximes de notre règne. »

Trajan, on le voit, ne punissait qu'à regret; il ne voulait pas qu'on fît des recherches. C'est néanmoins à l'occasion de cette lettre que Tertullien s'écriait :

« Ordonnance impériale, pourquoi vous combattez-vous vous-même? Si vous ordonnez la condamnation d'un crime, pourquoi n'en ordonnez-vous pas la recherche? et si vous en défendez la recherche, pourquoi n'en ordonnez-vous pas l'absolution? »

Si quelque chose, du reste, pouvait prouver l'inutilité des persécutions religieuses, c'est cette illusion de Pline, disant que le mal diminuait et qu'il pouvait être arrêté. Peut-être y eut-il, en apparence, un temps d'arrêt, un moment de réaction, mais la maladie était incurable et elle gagna le monde. *Sanguis martyrum, semen chris-*

tianorum; le sang féconde la vérité, il féconde même l'erreur, et il n'a pas plus étouffé le protestantisme dans les Pays-Bas que le catholicisme en Irlande. Lord John Russell citait encore ce beau passage de Grotius sur la persécution des protestants des Pays-Bas :

« En ce temps-là, c'était la conviction de beaucoup de princes qu'il fallait que le corps entier de la nation fût animé par une seule religion comme par une âme, et que la meilleure manière de faire des lois pour le spirituel comme pour le temporel était de ne pas laisser le choix à la multitude... Mais l'événement ne justifia point cette opinion, car quoique beaucoup furent mis à mort, beaucoup plus prirent leurs places. Car les choses que nous faisons pour plaire au corps sont soumises à l'autorité par la crainte de la mort et du supplice; mais l'âme, comme de sa nature elle est libre et immortelle, quand elle a embrassé vivement une opinion, elle ne peut être soumise ni par le fer ni par le feu. Les dangers mêmes poussent à la résistance, et on regarde comme une gloire et une bénédiction de souffrir des châtiments cruels et abhorrés avec une conscience pure de tout mal... »

L'histoire prouve donc que la persécution n'a jamais fait que donner une nouvelle vie à la croyance ou à l'opinion qu'elle frappait. Est-ce une raison pour justifier la persécution elle-même et pour en faire l'apothéose? Il y a, chose étrange, il y a des sophistes qui l'ont pensé. Ainsi on a vu un homme de beaucoup d'esprit, de beaucoup trop d'esprit, M. Disraéli, soutenir sérieusement que les chrétiens devaient la plus grande reconnaissance au peuple juif pour avoir crucifié Jésus-Christ. Car, disait-il, c'est sa mort qui a prouvé sa divinité, et c'est à

cause de son supplice qu'il a été reconnu pour un Dieu. M. Disraëli, qui se dit chrétien, a développé ce léger blasphème avec le plus grand sang-froid. A ce compte, en effet, les chrétiens devraient révérer les juifs comme les auteurs de leur religion; à ce compte aussi, ils devraient élever des autels à Néron et à Dioclétien, qui ont peuplé le ciel et rempli le martyrologe; enfin toute religion, toute doctrine proscrite devrait bénir ses proscripteurs.

Passe encore quand il s'agit du ciel; et on comprend que le chrétien regarde le martyre comme une couronne et accepte les souffrances comme des grâces. Mais nous devons rappeler qu'il s'agit ici de la terre et des causes qui accélèrent ou qui retardent le progrès moral et politique des peuples. Nous venons de voir un amateur de paradoxes prouver les avantages du martyre; voyons maintenant un homme sérieux développer une autre thèse que nous pourrions appeler le droit au martyre. C'est le docteur Johnson, c'est-à-dire un homme dont le nom seul emporte avec lui l'idée de la gravité, de la science, de la moralité, de la vertu, celui qu'on appelle le Docteur, comme on appelle Wellington le Duc, et qui est à lui seul le Dictionnaire de l'Académie de l'Angleterre. Or Johnson avait, lui aussi, l'opinion que les citoyens sont les enfants de l'État, et que l'État a un rôle paternel à remplir, et on a conservé de lui ce curieux dialogue sur la tolérance. Les interlocuteurs sont Johnson et le docteur Mayo :

« Johnson : Toute société a le droit de préserver la paix et l'ordre, et par conséquent a le droit de prohiber la propagation d'opinions qui peuvent avoir une tendance dan-

gereuse. Dire que le magistrat a ce droit, c'est se servir d'un terme incorrect; c'est la société elle-même que le magistrat représente. Il peut avoir *moralement* et *théologiquement* tort quand il restreint la propagation d'opinions qu'il croit dangereuses; mais *politiquement* il a raison.

« Mayo : Je tiens, monsieur, que tout homme a droit à la liberté de conscience en fait de religion, et que le magistrat ne peut pas restreindre ce droit.

« Johnson : Monsieur, je suis d'accord avec vous. Tout homme a droit à la liberté de conscience, et là dedans le magistrat n'a rien à voir. Mais le monde confond la liberté de penser avec la liberté de parler; plus encore, avec la liberté de prêcher. Tout homme a physiquement le droit de penser comme il lui plaît, car on ne peut pas savoir comment il pense. Il ne l'a pas moralement, car il est tenu de s'instruire et de chercher à penser juste. Mais, monsieur, aucun membre d'une société n'a le droit d'enseigner une doctrine contraire à ce que la société tient pour la vérité. Le magistrat, je le répète, peut se tromper; mais tant qu'il croit avoir raison, il peut et il doit faire prévaloir ce qu'il croit.

« Mayo : Alors, monsieur, il faut donc que nous restions toujours dans l'erreur, et la vérité ne prévaudra jamais; et le magistrat avait raison quand il persécutait les premiers chrétiens. »

A cette question directe, le sentencieux docteur ne répond point aussi directement; il se contente de poser d'une manière générale cette règle féroce :

« Monsieur, la seule méthode par laquelle la vérité religieuse puisse être établie est le martyre. Le magistrat a le droit de faire prévaloir ce qu'il croit juste, et, à autre

part, l'homme qui a la conscience de posséder la vérité a le droit de souffrir pour elle. Je crains qu'il n'y ait point d'autre manière d'expérimenter la vérité qu'infliger d'un côté la persécution, et de l'autre la souffrir. »

Voilà un inquisiteur, voilà un juge comme nous en demandions tout à l'heure. C'était non-seulement un homme d'une science profonde et universelle, un homme de lumières, un homme respecté et considéré, mais aussi un homme de bien, duquel on cite beaucoup de traits de bienfaisance. Pour nous, en lisant ces sentences empreintes d'une si tranquille cruauté, et pour ainsi dire d'un si vertueux cynisme, nous sommes prêt à nous représenter le docteur avec la toge et les faisceaux et la hache, siégeant dans le prétoire et y rendant la justice antique. Mais non ; nous venons de regarder son portrait ; le voilà avec sa figure solide, son front large et carré, sous une perruque à marteaux très-bien poudrée. Il a le sourire plein de bienveillance, et il paraît qu'il était en effet un excellent homme, et lord John Russell l'appelle un bon et grand chrétien.

Voilà pourtant à quelles conclusions on arrive, soit avec le paradoxe, soit avec la logique. « Le magistrat » ne touche pas à la pensée, oh non ! il la respecte, et d'ailleurs il ne la voit pas et ne peut pas mettre la main sur elle ; mais il lui défend de se montrer, il lui défend de sortir, il lui défend de vivre. De quoi vous plaignez-vous? On ne vous empêche pas de penser, pourvu que vous pensiez en dedans. Voilà le commencement et l'image de la tyrannie par toute la terre.

Le progrès, ce progrès dont parlait et sur lequel parlait lord John Russell, serait de laisser la vérité et l'erreur à leurs propres forces.

« Pourquoi, dit-il, pourquoi ne pas permettre à l'une et à l'autre de circuler librement? Pourquoi ne pas opposer raisonnement à raisonnement, lumière à lumière? Quand même la cause du vrai souffrirait pour un jour, par cette crédulité humaine qui embrasse l'erreur avec ardeur et reste froide comme la glace devant la vérité, soyez sûrs cependant que le grand jour de la discussion finirait par dissiper les ténèbres des fausses opinions, et que, si lente qu'elle puisse être, l'épreuve du libre examen séparera en son temps le bon grain de l'ivraie. C'est là-dessus que roule toute la question. Le docteur Johnson et d'autres avec lui prétendent que les gouvernements ont le droit et le devoir de contrôler leurs sujets comme les parents leurs enfants. Les amis de la liberté religieuse maintiennent que les gouvernements n'ont point ce droit, n'ont point les facultés spéciales nécessaires à cette fonction. Voilà tout le différend. »

Nous laissons, quant à nous, la question ainsi posée. Dans combien d'années, hélas! dans combien de siècles peut-être sera-t-elle résolue? La méthode du docteur Johnson, la théorie du magistrat, sont si commodes non-seulement pour expliquer, mais pour justifier la condamnation de toutes les nouveautés! Jusque là, que la vérité se console : n'a-t-elle pas le droit au martyre?

V

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Janvier 1859.

Il a été nommé une commission académique pour fixer le diapason musical de la France. Cette commission est, assure-t-on, à la veille de terminer ses travaux, et nous saurons bientôt, sinon sur quel pied nous devons danser, au moins sur quel ton nous devons chanter. On ajoute qu'on doit baisser le ton, ce qui ne sera pas un médiocre soulagement pour les ténors qui sont à bout de voix, et ce qui sera une salutaire sourdine mise sur les instruments de cuivre. Dans tous les cas, on nous promet pour bientôt un petit instrument destiné à donner législativement ce qu'on appelle le *la* à toute la nation.

Cette mesure ne pouvait trouver sa place qu'en France. Le peuple français, qui, par amour-propre, s'est donné la réputation d'être capricieux et impatient de l'ordre, est au fond le peuple le plus disciplinable et le plus uniforme de la terre. L'unité est son idéal, et tous ses gouvernements, monarchie, révolution, empire, l'ont cherchée avec une égale frénésie de logique. Il n'y avait que la France où un ténor chantant plus ou moins haut pût être considéré comme un éternel ennemi de l'ordre, de la religion, de la famille et de la propriété. Nous ne serons contents que lorsque nous nous ferons habiller, débarbouiller, raser

par le gouvernement, et nous ne désespérons pas de voir le jour où tous les Français chanteront en mesure, voteront en mesure et penseront en mesure. Dans un état de société si bien organisé, si bien réglementé, si bien assermenté, on doit quelquefois éprouver le besoin de remuer ses bras et ses jambes et d'essayer son *ut* de poitrine. Qui n'a pas eu l'envie irrésistible d'éternuer au milieu d'un sermon, ou de marcher sur la tête au milieu d'une réunion silencieuse?

Cette question n'ayant pas été portée devant le Congrès; nous ne savons si elle sera l'objet d'un concert européen, et si le diapason de la France devra passer les frontières. Dans tous lés cas, nous connaissons un peuple qui ne voudra pas l'accepter, et nous serions curieux de savoir comment on s'y prendrait pour empêcher les Anglais de chanter faux.

Il fut un temps où la France avait un autre diapason avec lequel elle régnait sur toutes les nations. C'était elle alors qui donnait le ton à la pensée humaine. Ce signe de l'autorité, ce symbole du commandement, c'était la langue française.

Toujours la pensée humaine a eu une langue d'élection, une langue privilégiée dans laquelle elle s'est pour ainsi dire incarnée. Un jour c'est la Grèce qui exerce cette monarchie universelle de l'esprit et qui frappe de son effigie la pensée circulante; un autre jour ce sera Rome, et alors la langue latine deviendra la langue adoptive de l'humanité. Dans les temps modernes, c'était la France qui avait hérité du sceptre; c'était la langue française que la pensée avait revêtue pour parler au monde; c'était en elle, si je puis parler ainsi, que le Verbe s'était fait chair.

Ce que nous cherchons à établir ici, ce n'est point la supériorité de la littérature française sur celle des autres nations; la patrie de Shakspeare, celle du Dante, celle de Gœthe, auraient le droit de protester. Nous ne voulons établir qu'un fait, c'est que dans l'histoire moderne la langue française a été la langue officielle, la langue acceptée, celle de la politique, de la diplomatie, des relations internationales, des sciences, des arts, la langue dans laquelle, par une sorte de consentement universel, les différents peuples sont convenus d'exprimer des pensées communes. La France a exercé l'empire, la papauté, la monarchie de la parole et de l'écriture.

Eh bien, c'est de cette monarchie, plus que de toute autre, que nous portons le deuil; car, il ne faut pas se le dissimuler, la langue française perd chaque jour du terrain; d'année en année elle descend une à une les marches de son trône. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous suivons ce mouvement fatal, mais notre attention y a été tout récemment ramenée par une publication faite à Londres, en anglais, par un Français. Le livre de M. Louis Blanc était prohibé, par conséquent nous ne l'avons pas lu; naturellement nous ne lisons jamais les livres défendus. Nous n'avons donc pas à nous occuper ici des opinions de l'ancien membre du gouvernement provisoire, non plus que de sa position actuelle; mais le simple fait de la publication de son livre en langue anglaise nous a frappé comme un nouveau symptôme de l'abandon de la langue française. Je me souviens qu'un pauvre camarade à nous, dont la tête n'a pas pu résister à la dureté de l'exil, écrivait pour la *Revue d'Edimbourg* quand il est mort à la peine. J'en connais d'autres encore qui se servent de la langue anglaise quand ils veulent dire quelque chose; et

qui de nous n'a pas apprécié l'avantage de savoir une langue étrangère quand on veut parler librement devant des laquais ?

Mettant de côté tout esprit de parti, toute différence d'opinions politiques, nous ne voulons énoncer ici qu'une idée générale, et dire qu'il faut que la pensée trouve, à tout prix, une expression ; et que, si elle ne la trouve pas dans une langue, elle la cherchera dans une autre. Il faut que la vérité parle, il faut qu'elle crie : *Lapides ipsi clamabunt*, a dit l'Écriture ; et Pascal aussi disait : « Le silence est la plus grande des persécutions; jamais les saints ne se sont tus. » Quand la vérité est descendue dans une âme humaine et l'a fécondée, il faut que cette âme, devenue un vase d'élection, s'ouvre et se répande ; pour elle le silence serait plus qu'un suicide, ce serait un infanticide. La lumière n'est point faite pour rester sous le boisseau ; celui qui la possède ne l'a reçue qu'en dépôt, et Dieu ne la lui a donnée que pour qu'il la communique à ses semblables et lui fasse faire le tour. Milton a dit admirablement : « Les révolutions des âges souvent ne retrouvent pas une vérité rejetée et faute de laquelle des nations entières souffrent éternellement. »

Les Pharisiens et la race des hiboux diront sans doute que la liberté peut produire le mal comme le bien, et faire passer l'erreur avec la vérité ; ici je laisse parler un des hommes les plus vertueux et les plus éloquents de ce siècle, Royer-Collard : « Il faut, disait-il, poursuivre à la fois, il faut ensevelir ensemble, sans distinction, et le bien et le mal. Mais pour cela, il faut étouffer la liberté, qui, selon la loi de la création, produit incessamment l'un et l'autre.... Avec la liberté étouffée doit s'éteindre l'intelligence, sa noble compagne. La vérité est un bien, mais

21.

l'erreur est un mal. Il ne faut pas ménager le bien quand on attaque le mal. Périssent donc ensemble et l'erreur et la vérité! Comme la prison est le remède naturel de la liberté, l'ignorance sera le remède nécessaire de l'intelligence. L'ignorance est la vraie science de l'homme de la société..... Cette égalité de destinée entre l'erreur et la vérité, cette confusion superbe du bien et du mal, c'est, dans l'ordre de la justice, la confusion de l'innocent et du coupable. Depuis qu'à la lumière de la civilisation le genre humain a recouvré ses titres, les gouvernements et les peuples, les magistrats et les écrivains, proclament à l'envi qu'il vaut mieux laisser échapper cent coupables que de risquer de punir un innocent.... »

Et, flétrissant à la fois l'injustice de l'inquisition et celle de la terreur, ce grand chrétien ajoutait : « C'est qu'il y a au fond de toutes les tyrannies le même mépris de l'humanité, et, quand elles daignent philosopher, ce mépris se déclare par les mêmes sophismes ; c'est que, dans leur pensée, il y a eu imprudence au grand jour de la création à laisser l'homme s'échapper libre et intelligent au milieu de l'univers ; de là sont sortis le mal et l'erreur. Une sagesse plus haute vient réparer la faute de la Providence, restreindre sa libéralité imprudente et rendre à l'humanité sagement mutilée le service de l'élever enfin à l'heureuse innocence des brutes!... »

Et il disait encore : « Il y a longtemps que la discussion est ouverte dans le monde entre le bien et le mal, le vrai et le faux ; elle remplit d'innombrables volumes, lus et relus, le jour et la nuit, par une génération curieuse. Des bibliothèques les livres ont passé dans les esprits ; c'est de là qu'il nous faut les chasser... Tant que nous n'aurons pas oublié ce que nous savons, nous

serons mal disposés à l'abrutissement et à la servitude.

« Mais le mouvement des esprits ne vient pas seulement des livres. Né de la liberté des conditions, il vit du travail, de la richesse et du loisir; les rassemblements des villes et la facilité des communications l'entretiennent. Pour asservir les hommes, il est nécessaire de les disperser et de les appauvrir. La misère est la sauvegarde de l'ignorance. Croyez-moi, réduisez la population, renvoyez les hommes de l'industrie à la glèbe, brûlez les manufactures, comblez les canaux, labourez les grands chemins. Si vous ne faites pas cela, vous n'aurez rien fait; si la charrue ne passe pas sur la civilisation tout entière, ce qui en restera suffira pour tromper vos efforts... »

Il est donc vain d'espérer la destruction de la pensée, de la parole et de l'écriture, et toute compression ne fait que leur frayer un autre cours. La langue la plus affranchie, celle dans laquelle on parle le plus librement, est celle qui finira par triompher, celle qui deviendra la langue vulgaire de l'humanité. C'est comme la route la plus ouverte : tout le monde la prend. On suit les fleuves; même par les traités, ils sont déclarés grande route, route universelle. N'importe où ils prennent leur source, ils appartiennent à toutes les nations; ils n'ont point de couleur, point de nationalité; ils sont véritablement communistes. Ainsi des langues; celle dans laquelle les hommes pourront parler le plus, le plus longtemps, le plus souvent, tous les jours, sera celle qui finira par vaincre et monter sur le trône.

Or, de nos jours, et la France ne devrait pas le voir sans douleur, la royauté passe de plus en plus à la langue anglaise. Autrefois, pour se répandre et se populariser,

tout se traduisait en français : les inventions, les découvertes, les traités, les enseignes. Quand des hommes de nations différentes se rencontraient, ils parlaient français pour s'entendre. Le français était la langue des salons, des académies, des théâtres, des cours, la langue de tout ce qui savait lire et écrire ; et la nation française le savait si bien, qu'elle se dispensait d'apprendre la langue des autres, sûre de retrouver partout la sienne.

Eh bien ! regardez autour de vous, et vous verrez qu'aujourd'hui l'anglais est autant parlé que le français. Dans dix ans, il le sera plus encore ; tous les enfants l'apprennent. Et il faut se dire que l'Angleterre, dans cette œuvre de propagande, aura sur la France un grand avantage, celui de la colonisation. Toute l'Amérique du Nord parle anglais ; c'est dire que l'Amérique du Sud le parlera un jour. L'Inde le parle ; la Chine, le Japon vont le parler. L'Angleterre arrive la première sur tous les rivages connus ou inconnus ; elle y met son drapeau et sa langue ; tous les Robinsons sont des Anglais, et tout ce qu'il y a de sauvages dans le monde apprendra à épeler en anglais.

La propagande, la colonisation de la France, c'était sa langue, parce que, comme nous le disions, c'était celle qui, par le consentement général, avait été reconnue pour la plus claire, la plus propre à l'échange des idées. Mais de même que pour le corps la première condition est de respirer, ainsi pour la pensée la première condition est de parler ; et, par conséquent, la pensée ne peut point vivre sans la liberté. « Supprimerez-vous, disait Milton dans ce morceau que je citais tout à l'heure, supprimerez-vous cette moisson fleurie de connaissances et de lumières nouvelles qui ont grandi et qui grandissent encore journellement dans cette cité ?... Je me suis assis parmi

les savants étrangers; ils me félicitaient d'être né sur une terre de liberté philosophique, tandis qu'ils étaient réduits à gémir de la servile condition du savoir dans leur pays. J'ai visité le fameux Galilée devenu vieux, prisonnier de l'inquisition pour avoir pensé en astronomie autrement qu'un censeur franciscain ou dominicain. La liberté est la nourrice de tous les grands esprits ; c'est elle qui éclaire nos pensées comme la lumière du ciel. »

Après Milton invoquant Galilée, voici encore le mystique Swedenborg qui, parlant du monde intérieur, dit que ce sont les Anglais qui ont le plus de lumière spirituelle, « et cette lumière, dit-il, ils la dérivent de la liberté de parler et d'écrire, et par conséquent de penser. »

Nous voudrions qu'on ne nous attribuât, dans ces réflexions, aucun mauvais sentiment de journaliste au repos; la question est plus élevée. Elle est de savoir quelle sera la langue qu'adoptera désormais la civilisation, que choisiront les idées pour faire leur chemin dans le monde. S'il s'agissait de formuler des dogmes, mieux vaudrait sans doute une langue terminée et immuable. C'est ainsi que les juifs conservent leurs livres dans des caractères inaltérés; et c'est en ce sens que Joseph de Maistre disait, parlant du latin : « Quant au peuple proprement dit, s'il n'entend pas les mots, c'est tant mieux. Le respect y gagne, et l'intelligence n'y perd rien. Celui qui ne comprend point, comprend mieux que celui qui comprend mal... »

Mais ce n'est pas de dogmes qu'il s'agit. Les dogmes sont des vérités qui sortent tout armées, pour ainsi dire, du cerveau de Dieu, et qui sont complètes et achevées dès le jour de leur naissance; une langue immobile leur sied mieux. Mais il s'agit ici de ce que nous sommes et de ce que nous faisons tous; il s'agit du travail, de l'industrie,

de la politique, de la littérature, des arts, des sciences, de tout ce qui constitue le progrès et la civilisation. Or nous signalons ce fait, que de plus en plus l'humanité pense et parle en anglais. L'imprimerie, par exemple, cette parole des temps modernes, se fait de plus en plus anglaise. A d'autres époques de l'histoire de France, il y a eu des exilés et des réfugiés qui publiaient des livres et des journaux, soit en Angleterre, soit en Hollande, soit en Suisse, mais ils les publiaient en langue française. Aujourd'hui c'est en anglais qu'on écrit, et c'est l'anglais qui devient la langue de la grande franc-maçonnerie des idées. Autrefois, il n'y avait pas dans le monde une ville civilisée où il n'y eût un journal publié en français, et maintenant le nombre en diminue tous les jours. Autrefois on n'aurait pas songé, dans une auberge, dans un café, à demander le *Times*, et aujourd'hui c'est dans cette grande feuille libre que tout le monde va chercher l'histoire contemporaine.

Un certain sentiment d'amertume nous serait pourtant permis à l'aspect de ce découronnement de la langue française. Naguère encore, c'était dans la presse française que le monde civilisé et lettré cherchait sa boussole; c'était la presse française qui était lue, attendue, commentée, discutée par la presse du monde entier. Aujourd'hui, sauf quelques éclairs promptement comprimés, que fait la presse française tous les matins et tous les soirs? Elle commente les journaux anglais. Croit-on que ce soit par goût et par choix que nous allons chercher dans un grand journal étranger, non pas des inspirations, mais de la matière à commentaire? Croit-on que nous ne regrettions pas le temps où la presse et la parole du monde venaient s'accorder au diapason de la France?

Il n'est pas un de nous qui ne se soit entendu dire, et par les gens les mieux intentionnés : « Le temps n'est plus à la politique ; pourquoi ne faites-vous pas de la littérature? » C'est comme ce mot connu qu'on prêtait à Marie-Antoinette : « Je ne comprends pas que ce peuple demande du pain quand il y a de si bons gâteaux chez les pâtissiers. » Il y a ainsi, de par le monde, nombre de gens qui s'imaginent que l'esprit peut se couper en tranches comme un melon ou un ananas, ou qu'il est construit comme le grand bateau le *Great eastern*, en compartiments parfaitement isolés les uns des autres. Dans ce système, il y a une case pour la religion, une autre pour la philosophie, une pour la foi, une pour la raison, une pour la politique, une pour la littérature, une pour l'histoire ancienne, une pour l'histoire moderne, et ces diverses entités vivent ensemble sans se connaître et sans se parler, absolument comme des Anglais qui n'auraient pas été présentés. Le malheur est que l'esprit humain n'est point ainsi fait ; il respire tout d'une pièce. Et pas plus que la pensée ne peut se scinder, elle ne peut se taire ; il faut qu'elle parle ou qu'elle meure.

Voilà pourquoi votre fille est muette, et pourquoi la langue française perd l'empire du monde.

FIN.

TABLE

AMÉRIQUE.

ANGLETERRE.

ESPAGNE.

EMPIRE OTTOMAN.

VARIÉTÉS.

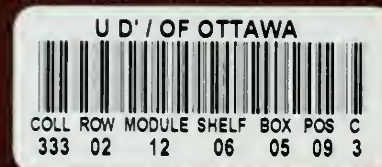
FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.






a39003 002692050b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 06 05 09 3